This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

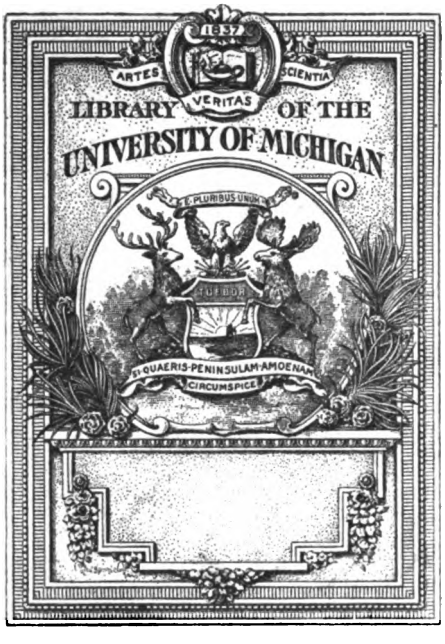
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



Digitized by Google

8 4
L 2

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LAMARTINE

TOME QUATRIÈME

Digitized by Google

Digitized by Google

JOCELYN

ÉPISODE

JOURNAL TROUVÉ CHEZ UN CURÉ DE VILLAGE

Ψυχή.

Digitized by Google

Digitized by Google

JOCELYN

ÉPISODE

JOURNAL TROUVÉ CHEZ UN CURÉ DE VILLAGE

Ψυχή.

Digitized by Google

Digitized by Google

A

MARIA-ANNA-ÉLIZA

Janvier 1836.

Doux nom de mon bonheur, si je pouvais inscrire
Un chiffre ineffaçable au socle de ma lyre,
C'est le tien que mon cœur écrirait avant moi,
Ce nom où vit ma vie et qui double mon âme!
Mais, pour lui conserver sa chaste ombre de femme,
Je ne l'écrirais que pour toi.

Digitized by Google

Lit d'ombrage et de fleurs, où l'onde de ma vie
Coule secrètement, coule à demi tarie,
Dont les bords trop souvent sont attristés par moi,
Si quelque pan du ciel par moment s'y dévoile,
Si quelque flot y chante en roulant une étoile,
Que ce murmure monte à toi!

Abri dans la tourmente, où l'arbre du poëte
Sous un ciel déjà sombre obscurément végète,
Et d'où la séve monte et coule encore en moi,
Si quelque vert débris de ma pâle couronne
Refleurit aux rameaux et tombe aux vents d'automne,
Que ces feuilles tombent sur toi!

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Les annonces insérées dans quelques journaux m'obligent à dire un mot au lecteur. Ces annonces ont pu lui donner une fausse idée de cet ouvrage. Ce n'est point un poëme, c'est un épisode.

Ces pages, trop nombreuses peut-être, ne sont cependant que des pages détachées d'une œuvre poétique qui a été la pensée de ma jeunesse, et qui serait celle de mon âge mûr, si Dieu me donnait les années et le génie nécessaires pour la réaliser. Nous sentons tous, par instinct comme par raisonnement, que le temps des épopées héroïques est passé. C'est la forme poétique de l'enfance des peuples, alors que, la critique n'existant pas encore, il y a confusion entre

Digitized by Google

l'histoire et la fable, entre l'imagination et la vérité, et que les poëtes sont les chroniqueurs merveilleux des nations. Alors aussi les peuples, qui, pour naître et pour grandir, ont besoin de la tutelle des grands hommes et des héros, attachent naturellement leur intérêt et leur reconnaissance à ces puissantes individualités qui les ont affranchis ou civilisés. Ils consacrent leurs mémoires dans les chants populaires, qui, en s'écrivant, deviennent plus tard des poëmes, et l'épopée est individuelle et héroïque.

Mais plus tard, mais aujourd'hui, les individualités disparaissent, ou elles agissent avec toute leur vérité dans le drame de l'histoire. C'est là qu'on va les chercher. Le mouvement des choses est si rapide, ce drame de l'histoire appelle tant de personnages sur la scène, la critique exerce sur toutes ces figures du temps une si scrupuleuse sagacité, que le prestige de l'imagination est bientôt détruit, et qu'il ne reste aux grands hommes que le prestige de leur puissance ou de leur génie; celui de la poésie ne leur appartient plus. D'ailleurs, l'œil humain s'est élargi par l'effet même d'une civilisation plus haute et plus large, par l'influence des institutions qui appellent le concours d'un plus grand nombre ou de tous à l'œuvre sociale, par des religions et des philosophies qui ont enseigné à l'homme qu'il n'était qu'une partie imperceptible d'une immense et solidaire unité; que l'œuvre de son perfectionnement était une œuvre collective et éternelle. Les hommes ne s'intéressent plus tant aux individualités, ils les prennent pour ce qu'elles sont : des moyens ou des obstacles dans l'œuvre commune. L'intérêt du genre humain s'attache au genre humain lui-même. La poésie redevient sacrée par la vérité, comme elle le fut jadis par la fable; elle redevient religieuse par la raison, et populaire par la philosophie. L'épopée n'est plus nationale ni héroïque; elle est bien plus, elle est humanitaire.

Digitized by Google

Pénétré de bonne heure et par instinct de cette transformation de la poésie, aimant à écrire, cependant, dans cette langue accentuée du vers qui donne du son et de la couleur à l'idée, et qui vibre quelques jours de plus que la langue vulgaire dans la mémoire des hommes, je cherchai quel était le sujet épique approprié à l'époque, aux mœurs, à l'avenir, qui permît au poëte d'être à la fois local et universel, d'être merveilleux et d'être vrai, d'être immense et d'être un. Ce sujet, il s'offrait de lui-même; il n'y en a pas deux : c'est l'humanité; c'est la destinée de l'homme; ce sont les phases que l'esprit humain doit parcourir pour arriver à ses fins par les voies de Dieu.

Mais ce sujet si vaste, et dont chaque poëte, chaque siècle peut-être, ne peuvent écrire qu'une page, il fallait lui trouver sa forme, son drame, ses types individuels. C'est ce que je tentai. Si jamais je l'achève, ou si, avant de mourir, je puis du moins en ébaucher un assez grand nombre de fragments pour que le dessin en apparaisse dans sa variété et dans son unité, on jugera s'il y avait un germe de vie dans cette pensée, et d'autres poëtes plus puissants et plus complets viendront et la féconderont après moi.

L'ouvrage est immense. J'en ai exécuté plusieurs parties à diverses époques de ma vie; mécontent de quelques-unes, je les ai jetées au feu, d'autres sont conservées, d'autres n'attendent pour éclore que du loisir et de l'inspiration. Les distractions de la pensée, les voyages, la politique, le bruit des événements extérieurs, m'ont souvent interrompu et m'interrompront sans doute encore. On ne doit donner à ces œuvres de complaisance de l'imagination que les heures laissées libres par les devoirs de la famille, de la patrie et du temps; ce sont les voluptés de la pensée; il ne faut pas en faire le pain quotidien d'une vie d'homme. Le poëte n'est

Digitized by Google

pas tout l'homme, comme l'imagination et la sensibilité ne sont pas l'âme tout entière. Qu'est-ce qu'un homme qui, à la fin de sa vie, n'aurait fait que cadencer ses rêves poétiques, pendant que ses contemporains combattaient, avec toutes les armes, le grand combat de la patrie et de la civilisation? pendant que tout le monde moral se remuait autour de lui dans le terrible enfantement des idées ou des choses? Ce serait une espèce de baladin propre à divertir les hommes sérieux, et qu'on aurait dû renvoyer avec les bagages parmi les musiciens de l'armée. — Il y a, quoi qu'on en dise, une grande impuissance ou un grand égoïsme dans cet isolement contemplatif que l'on conseille aux hommes de pensée dans les temps de labeur ou de lutte. La pensée et l'action peuvent seules se compléter l'une l'autre. C'est là l'homme.

Quoi qu'il en soit, j'ai choisi, parmi les diverses scènes de mon drame épique déjà exécutées, une des scènes les plus locales et les plus contemporaines, pour la donner aujourd'hui au public, et pour interroger son jugement sur un genre de poésie que je n'avais pas encore soumis à sa critique. C'est un fragment d'épopée intime; ce n'est pas, comme on l'a cru, le type sacerdotal : le sacerdoce ici n'est que le cadre et non le sujet. Le prêtre moralement et poétiquement conçu a une autre dimension que Jocelyn. Jocelyn est un homme sensible et passionné, que des circonstances et des vertus jettent dans le sanctuaire, et qui devient curé de village. Le curé de village est une des plus touchantes incarnations de l'Évangile, une des plus pittoresques figures de nos civilisations modernes. Je n'ai eu qu'à y coudre un prologue et un épilogue, pour faire de cet épisode une espèce de petit poëme ayant son commencement et sa fin.

Le lecteur se tromperait s'il voyait dans ce sujet autre

Digitized by Google

chose que sa partie poétique. Il n'y a là ni intention cachée, ni système, ni controverse pour ou contre telle ou telle foi religieuse; il n'y a que le sentiment moral et religieux pris à cette région où tout ce qui s'élève à Dieu se rencontre et se réunit, et non à celle où les spécialités, les systèmes et les controverses divisent les cœurs et les intelligences.

Or, cet épisode ne m'est point venu par hasard en pensée; ce n'est point une invention, c'est presque un récit. Il y a, dit le poëte, toujours quelque chose de vrai dans ce qu'on invente; ici, presque tout fut vrai; la langue seule est feinte. Que le lecteur substitue mon nom à celui du botaniste, et il sera bien près d'une aventure toute réelle, dont le poëte, ami de Jocelyn, n'a été que l'historien. Cette aventure est bien simple, et le style bien distinct de l'atmosphère d'idées qui nous enveloppe aujourd'hui. Cela ne s'adresse qu'à des imaginations très-jeunes; cela doit être lu comme cela fut écrit. C'est un rêve d'un cœur de seize ans.

Si le public accueille avec intérêt et bienveillance ce fragment, j'en publierai d'autres successivement. S'il le laisse tomber et mourir, je n'en continuerai pas moins à travailler en silence à ce monument que je voudrais laisser, même inachevé, après moi. Mais je n'en produirai plus rien; et je me bornerai à demander de temps en temps au lecteur son indulgence pour quelques-unes de ces inspirations lyriques que l'heure et la pensée font jaillir du cœur ou de l'intelligence du poëte, et qui n'ont pas la prétention de survivre à l'impression qui les a produites.

15 janvier 1836.

Digitized by Google

Digitized by Google

POST-SCRIPTUM

DES ÉDITIONS PRÉCÉDENTES

Digitized by Google

Digitized by Google

POST-SCRIPTUM

DES ÉDITIONS PRÉCÉDENTES

Maintenant un mot sur des choses plus graves.

Quelques personnes ont cru voir dans *Jocelyn* deux intentions du livre sur lesquelles l'auteur doit s'expliquer : un plaidoyer contre le célibat des prêtres; une attaque à la religion : ces personnes sont dans l'erreur. Quant au célibat des prêtres, quelles que puissent être, à cet égard, les opinions de l'auteur, opinions qui ne seraient pas même une hérésie, puisque l'Église romaine reconnaît le mariage des prêtres catholiques dans l'Orient, l'idée de faire d'un poëme une controverse en vers pour ou contre tel ou tel point de discipline n'est pas même entrée dans sa tête.

Digitized by Google

Quant à une attaque au christianisme catholique, ce serait méconnaître également et l'instinct du poëte et le tact moral de l'homme, que de supposer une intention de polémique hostile dans un ouvrage de poésie pure, dont l'unique mérite, s'il en avait un, serait le sentiment moral et religieux dont chaque vers est imprégné.

S'il y a quelque chose au monde de libre et d'inviolable, c'est la pensée et la conviction : l'auteur n'a point à faire ici profession de foi; mais il fait profession de vénération, de reconnaissance et d'amour pour une religion qui a apporté ou résumé tout le mystère de l'humanité; qui a incarné la raison divine dans la raison humaine, qui a fait un dogme de la morale et une législation de la vertu; qui a donné pendant deux mille ans une âme, un corps, une voix, une loi, à l'instinct religieux de tant de milliards d'êtres humains, une langue à toutes les prières, un mobile à tous les dévouements, une espérance à toutes les douleurs. Alors même qu'il pourrait différer sur le sens plus ou moins symbolique de tel ou tel dogme de cette grande communion des esprits, pourrait-il jamais, sans ingratitude et sans crime, être hostile à une religion qui fut le lait de son enfance, qui fut la religion de sa mère, qui lui a tout appris à lui-même des choses d'en haut, et souiller de sable ou de gravier ce pain de vie dont se nourrissent et se fortifient tant de millions d'âmes et d'intelligences? Ce ne sera jamais sa pensée; ce ne fut pas sa pensée en écrivant ce livre. Il n'en a eu qu'une : inspirer l'adoration de Dieu, l'amour des hommes, et le goût du beau et de l'honnête à tous ceux qui sentent en eux ces nobles et divins instincts. Les controverses engendrent souvent les disputes, et l'intelligence aussi doit avoir sa charité.

Enfin, on m'a accusé ou loué de panthéisme : j'aimerais

Digitized by Google

autant qu'on m'accusât d'athéisme, cette grande cécité morale de quelques hommes privés, par je ne sais quelle affliction providentielle, du premier sens de l'humanité, du sens qui voit Dieu. Parce que le poëte voit Dieu partout, on a cru qu'il le voyait en tout. On a pris pour panthéisme aussi le mot de saint Paul, ce premier commentateur du christianisme : *In illo vivimus, movemur et sumus.* C'est le mien. Mais refuser l'individualité suprême, la conscience et la domination de soi-même à Celui qui nous a donné l'individualité, la conscience de nous-mêmes et la liberté, c'est refuser la lumière au soleil et la goutte d'eau à l'Océan. Non : mon Dieu est le Dieu de l'Évangile, le *Père qui est* AU CIEL, c'est-à-dire qui est partout.

Mais en voilà trop sur un si petit livre, qui ne doit rien soulever de si lourd, qui ne doit rien toucher de si haut.

Paris, 26 mars 1836.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE[1]

Saint-Point, le 21 septembre 1840.

MON CHER ÉDITEUR,

Pourquoi vouloir une nouvelle préface à l'édition de *Jocelyn* que vous vous proposez d'offrir au public? Je n'ai plus rien à apprendre, plus rien à demander aux lecteurs de cet ouvrage. L'accueil qu'ils lui ont fait a dépassé de bien loin mes espérances. Je ne leur dois que des remercîments. Je vous en dois beaucoup à vous-même; c'est grâce à vous et grâce aux artistes éminents dont vous empruntez la main, que les scènes champêtres de ce poëme vont se revêtir,

[1] Cette préface a été placée en tête de l'édition illustrée de *Jocelyn*.

Digitized by Google

pour l'imagination, de la poésie du pinceau. Vous l'avouerai-je, monsieur? c'est le plus beau, le plus complet triomphe auquel j'osasse aspirer dans les rêves intimes de ma première jeunesse. Voir un jour peindre ou graver ma pensée écrite; voir les créations de mon imagination prendre un corps sous le burin poétique, et se vulgariser ainsi pour les yeux même de ceux qui ne lisent pas; avoir une créature de mon âme en circulation dans le monde des sens, une gravure d'un de mes poëmes tapissant les murs nus de quelque solitaire à la campagne: mes pensées les plus ambitieuses de gloire littéraire n'ont jamais été au delà. En effet, c'est là toute la gloire. Quand on a obtenu cela, que veut-on de plus? Écrire, c'est chercher à créer; quand l'imagination est devenue image, la pensée est devenue réalité; on a créé, et on se repose.

Je me souviendrai toujours des premières gravures de poëmes qui frappèrent mes regards d'enfant. C'étaient Paul et Virginie, Atala, René. La gravure n'était pas parvenue alors à ce degré de perfection qui la fait admirer aujourd'hui indépendamment du sujet. Ces images, tirées de ces charmants poëmes, étaient grossières, et coloriées avec toute la rudesse des couleurs les plus heurtées. C'était de la poésie badigeonnée, mais c'était de la poésie! Je ne me lassais pas de la contempler sur les murs du vieux curé de mon village et dans les salles d'auberge de campagne, où les colporteurs avaient popularisé Bernardin et Chateaubriand. Je crois que le peu de poésie qui est entrée dans mon âme à cet âge y est entrée par là. Je rêvais souvent et longtemps devant ces scènes d'amour, de solitude, de sainteté, et je me disais en moi-même : Si je pouvais avoir seulement un jour un petit livre de moi de quelques pages qui restât sur les tablettes de la bibliothèque de famille, et dont une scène ou deux fussent attachées aux murailles pour la

Digitized by Google

poésie de ceux qui ne lisent pas, je serais content, j'aurais vécu.

Le ciel et vous, monsieur, vous avez satisfait ce modeste et puéril désir. Ma petite destinée, sous ce rapport, est accomplie. Laurence sera encadrée quelquefois bien bas au-dessous de Virginie, et Jocelyn bien loin à côté du père Aubry. Mais je ne désire pas m'en rapprocher davantage. J'ai pour ces deux grands génies de la poésie moderne, M. de Saint-Pierre et M. de Chateaubriand, qui furent nos pères et non nos émules, le respect et le culte filial qui se glorifient même d'une plus humble infériorité. Être de leur famille, cela suffit à mon orgueil, comme cela suffisait alors à mon bonheur. Soyez-en donc remercié.

Que mes lecteurs bienveillants le soient aussi. *Jocelyn* est celui de tous mes ouvrages qui m'a valu les communications les plus intimes et les plus multipliées avec des inconnus de tout âge et de tout pays. Combien d'âmes que je n'aurais jamais devinées se sont ouvertes à moi depuis ce livre, par ces correspondances signées ou anonymes qui pleuvent chaque jour sous ma main! Dans les pièces de Schiller, le brigand siffle, et du fond des forêts, de derrière chaque rocher, du creux de chaque tronc d'arbre, il sort un brigand tout armé qui répond à cet appel, et qui vient lui offrir son bras et sa vie.

Dans ce monde charmant de l'intelligence et de l'amour que nous habitons jusqu'à trente ou quarante ans, le poëte chante, et des foules d'âmes sympathiques, des milliers de cœurs sonores, répondent à sa voix et viennent lui révéler leurs impressions. Les uns sont déjà graves et tristes comme des natures déplacées ici-bas, et dont la plante des pieds est trop délicate pour marcher sans douleur sur ce sol dur

Digitized by Google

et froid des réalités; les autres sont encore dans l'ingénuité des premières heures de la vie, et comme enivrés de ce premier regard, qui n'est si délicieux que parce qu'il n'analyse rien. D'autres enfin sont arrivés à cet âge où l'on retrouve le calme dans le découragement accepté, où l'on congédie toutes les chimères séduisantes de la vie, où l'on s'assied sur le seuil de sa porte, comme l'ouvrier à la fin du jour, pour voir passer les autres, pensant à tous ceux qui sont déjà passés, et à Dieu qui ne passe pas. Confident de tous ces états divers de l'âme, le poëte, du sein de sa solitude, devient ainsi le consolateur invisible de bien des peines, et le confesseur de toutes les imaginations.

Je voudrais que vous pussiez assister quelquefois, monsieur, à la réception du courrier, et décacheter les lettres qui se sont accumulées quelques jours, pendant une absence ou une distraction du poëte. En voici un monceau de toutes les formes, de tous les timbres, de toutes les contrées. Les adresses seules sont un indice presque infaillible de ce qu'elles contiennent. En voici dont le papier jauni par le vinaigre, et percé par le couteau du lazaret, annonce qu'elles ont traversé la peste, et qu'elles apportent quelques lointains et chers souvenirs d'Orient. Elles sont écrites en arabe, et il faut les envoyer à Paris ou à Marseille pour les faire traduire. En voilà dont la forme rectiligne et dont le caractère sérieux annoncent la grave et pensive Allemagne: c'est de la philosophie aussi éthérée que la poésie elle-même; les ouvre déjà avec recueillement. En voici de Rome, de Naples, de Florence : l'écriture en est mauvaise et indéchiffrable; mais elles sont écrites dans cette langue sonore et musicale qui donne à la pensée ou au sentiment qu'elle exprime le retentissement éclatant et prolongé du métal. En général, ce sont des vers lyriques échappés à quelques jeunes âmes fortes qui manquent d'air dans ces pays sta-

Digitized by Google

gnants, et qui viennent respirer au delà de nos Alpes. Celles-là viennent d'Angleterre; les suscriptions ont toutes ce caractère rapide, cursif, uniforme, qui indique la multiplicité des rapports et la régularité de hiérarchie chez ce peuple. C'est de l'économie politique ou du méthodisme mystique; de la poésie point, il n'en vient plus de là depuis quelque temps. Les Anglais ont trop à faire pour rêver ; ils travaillent ou ils prient. Travail du corps, travail de l'âme, même chose, mais toujours travail.

Enfin, celles-ci viennent de tous les points divers de la France, aussi variées dans leur format, aussi dissemblables dans leur caractère, et même dans le papier, que les provinces, les races d'hommes et les conditions sociales de ceux qui les ont écrites. On décachette. Quel chaos sur la table! Langues, vers, prose, chiffres, tout se confond, tout se heurte; on jette la main au hasard dans ce pêle-mêle d'idiomes, de faits, de sentiments ou d'idées. Les affaires d'abord; il faut se débarrasser de ce qui ennuie. Puis la politique; elle occupe une place immense; c'est l'œuvre de ce siècle : tout le monde y travaille ou y pense, même ceux qui affectent de la dédaigner. Ce sont des systèmes, des encouragements, des enthousiasmes, des conseils, des reproches; quelquefois des injures, le plus souvent des malentendus. On n'est pas là pour rectifier, pour expliquer, pour justifier sa pensée ou ses actes. Il faut se résoudre à être mal compris, mal jugé, calomnié même. C'est la condition de la vie publique et de la lutte des opinions; toute cette poussière ne retombe que quand on s'arrête. Allons toujours. La politique active, c'est le coudoiement avec la foule dans un chemin difficile et obstrué : on y déchire ses flancs; mais cette foule ce sont les hommes, et ce chemin mène les peuples à Dieu.

Digitized by Google

On se console de tous ces mécomptes par quelques-unes de ces voix qui vous disent : « Courage! nous vous aidons de cœur, et nous prions pour vous. » On s'en console surtout en ouvrant bien vite quelques-unes de ces petites lettres d'amis qu'on a réservées pour la fin, comme pour s'embaumer les mains et l'âme de ce doux parfum d'affection cachée qui s'est allumé dans la jeunesse, et qui brûle toujours dans la même solitude éloignée, dans la même maison, dans le même cœur. Celles-là, on les savoure, et, après les avoir lues et relues, on les sépare de la foule comme elles sont à part dans la pensée : ce sont les bénédictions de la journée, les oiseaux de bon augure qu'on a vus passer sous tant de nuages et parmi tant de feuilles sèches.

Enfin on ouvre les lettres d'inconnus. C'est un délicieux moment. J'écarte tristement celles qui sollicitent un crédit que je n'ai pas, et une fortune que je voudrais avoir encore. Je lis celles qui sont des émanations du cœur et de l'âme, et qui ne sont écrites que pour être lues. Quelles charmantes choses! que de trésors cachés! quel abîme de sensibilités et d'émotions intimes! quelle variété, quelle nouveauté, quel imprévu dans la manière de sentir la vie, la nature, l'art! quelles confidences touchantes de situations, d'impressions, d'affections, qu'on n'oserait faire à visage découvert! quelle prodigalité de dons, de grâces, de génie même dans la nature humaine!

Il y a bien des pages puériles, essayées par des mains d'enfants; mais aussi qu'il y a de pages ravissantes que l'on voudrait voir lues au grand jour! Que d'amour, de piété, de philosophie, de poésie! que de vers, ou tendres ou sublimes, qui meurent ainsi cachés entre celui qui les chante et celui qui les écoute, et qui seraient la richesse

Digitized by Google

d'un livre ou la gloire d'un nom! Peu de ces compositions verront un autre jour que celui de ma lampe. Il y a des natures recueillies, et ce sont les meilleures, qui ont une sorte de pudeur de leur génie, qui croiraient le perdre en le dévoilant. Il y a de jeunes filles du peuple, comme celle qu'Hugo a si bien chantée, qui vivent de l'aiguille le jour, et le soir des plus fraîches inspirations de la pensée. Maintenant qu'elles savent lire, elles s'essayent à imiter ce qu'elles ont lu; elles n'ont rien vu, elles écrivent leur âme, et il y a là des mystères de candeur et de naïveté qui n'avaient jamais été écrits. Il y a de pauvres ouvriers qui, après avoir limé le fer ou raboté le bois tout le jour, s'enferment la nuit dans leur mansarde, et sentent et pensent avec autant de nature et avec plus d'originalité que nous.

Il y a des femmes exilées dans des provinces lointaines, au fond de vieux châteaux, dans des chaumières, dans de petites villes, dans tous les embarras, dans toutes les médiocrités d'une vie obscure et domestique, qui laissent échapper une voix d'ange, de ces voix qui font qu'on s'arrête le soir en passant sous les fenêtres d'une rue sombre, qu'on écoute longtemps en silence, et qu'on dit : « Il y a là un écho du ciel! » Enfin, il y a des malades, de pauvres jeunes gens disgraciés de la nature et de la fortune, dont les poëtes sont les seuls amis; de jeunes prêtres à peine sortis des séminaires, relégués, comme Jocelyn, dans quelque masure, sur une montagne ou dans un désert, à qui notre livre tombe par hasard des mains du colporteur ou du voisin, et qui mêlent leurs bonnes œuvres, leurs larmes, leurs prières à celles du jeune prêtre qui les a un moment consolés.

Voilà nos lecteurs, nos amis, nos correspondants de tous les jours! ils ne s'épuisent pas, car chaque année les renou-

Digitized by Google

velle, et quand l'un s'en va, l'autre arrive; quand l'un se tait, l'autre commence à parler : *Sibi lampada tradunt.* Il y a une incessante génération d'intelligences, un éternel rajeunissement d'impressions et de sentiments sur la terre. Le monde poétique finit et recommence tous les jours comme l'autre monde.

Ah! quand on est comme moi dans la confidence de ces multitudes infinies de jeunes âmes qui arrivent jour par jour à la vie active avec cette virginité d'émanations, ces élans de vertu, cette énergie de bons désirs, cette sainteté de volonté, cette séve de passions généreuses, dont je suis si souvent le témoin, on ne peut plus se décourager de l'espérance et de la confiance dans l'humanité. Ceux qui accusent leur âge ne le connaissent pas. Le flot qui arrive est plus pur que celui qui s'en va. Ne maudissez pas tant la vie et l'homme! Sans doute il y a de tristes dégradations : il y a des âmes qui se lassent et qui tombent pour se relever; il y en a qui tombent pour toujours; il y en a qui se vautrent dans la servilité et dans la corruption; mais à mesure qu'il en disparaît une, il en surgit dix autres pleines de séve et toutes en fleurs, pour purifier et rajeunir l'air vital que nous avons toujours à respirer. Sans cela l'homme mourrait, et il doit vivre. Celui qui désespère des hommes ne connaît pas Dieu; car, dans les temps de lumière, il s'appelle Foi; et, dans les temps de ténèbres, il s'appelle Espérance.

A. DE LAMARTINE.

Digitized by Google

INTRODUCTION

A L'ÉDITION DE 1848

PAR M. JULES JANIN

Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION

A L'ÉDITION DE 1848

PAR M. JULES JANIN

Quand le poëme de *Jocelyn* parut pour la première fois, il y a quatre ans à peine, il se fit tout d'un coup autour de ce livre un grand silence, et, parmi les esprits les plus distingués de ce siècle, il y eut un moment d'hésitation pour reconnaître dans toute sa gracieuse et touchante grandeur ce poëme nouveau-né de M. de Lamartine. C'était là en effet un nouvel aspect, un aspect imprévu, sous lequel se montrait à nous le grand poëte qui a été tout à la fois la consolation et l'espérance du dix-neuvième siècle.

Héritier direct de M. de Chateaubriand et de madame de

Digitized by Google

Staël, et par conséquent poëte mélancolique et chrétien, il nous avait habitués jusqu'à ce jour à l'élégie, qui était son plus vaste poëme. Il avait recueilli dans son âme, pour nous les rendre au centuple, les mélodies du vallon et de la montagne, les chants du deuil et de la joie, les bruits du lac et de la mer, les reflets de l'Italie et de la Grèce. Rien n'avait échappé à ce hardi butineur dans les tranquilles murmures des campagnes, dans toute l'agitation des villes, dans les turbulentes émotions des peuples. Chemin faisant, il avait ramassé dans leur gloire les deux héros de ce siècle, lord Byron et Bonaparte; il n'avait pas même oublié, dans ce résumé poétique de toutes les pensées contemporaines, de toutes les croyances, de toutes les douleurs, la Grèce moderne et la Grèce antique. Il avait commenté la mort de Socrate à la façon d'un disciple de Platon; il avait achevé, à la façon d'un sceptique, la vie interrompue de Child-Harold, cette mélodie brisée que M. de Lamartine seul pouvait accomplir.

En un mot, cet homme, si jeune encore, avait déjà fait deux parts de sa vie; et Dieu sait si ces deux parts étaient bien remplies! Ici les *Méditations poétiques*, c'est-à-dire le doux rêve de la vingtième année, le premier cantique de l'amour, l'adorable vagabondage autour du manoir paternel, le jeune homme qui pleure et qui chante l'espérance en sa fleur, le regard bleu fixé sur le ciel bleu. Plus loin, les *Harmonies poétiques*, c'est-à dire le souvenir et déjà le regret. Cette fois le poëte est entré sérieusement dans la vie, le jeune homme est devenu tout à fait un homme, la contemplation s'est faite sérieuse et active; l'action a remplacé le rêve. L'idéal s'est enfui tout là-bas, bien loin, épouvanté qu'il était par les agitations du monde, et pour ne plus revenir qu'à de rares intervalles. Aussi cette fois l'élégie est-elle plus affaissée sur elle-même; il y a déjà

Digitized by Google

dans ces vers moins de soleil, moins de verdure, moins de sources limpides, moins de buissons en fleurs, moins de rossignols qui chantent dans les bois. Dans ces plaintes d'un autre ordre, l'horizon est plus rétréci, la montagne est plus haute; un nuage s'est glissé dans ce beau ciel. Bien plus, le poëte est absent du vallon natal, les larmes de ses yeux sont devenues amères, la ride est venue à son front, la pâleur à sa joue. Tout s'est enfui, toute la famille, tout le rêve, tout l'idéal, tous les amours de son premier printemps :

Montagnes que voilait le brouillard de l'automne,
Vallons que tapissait le givre du matin,
Saules dont l'émondeur effeuillait la couronne,
Vieilles tours que le soir dorait dans le lointain,
Murs noircis par les ans, coteaux, sentier rapide,
Fontaine où les pasteurs, accroupis tour à tour,
Attendaient goutte à goutte une eau rare et limpide,
Et, leur urne à la main, s'entretenaient du jour;
Chaumière où du foyer étincelait la flamme,
Toit que le pèlerin aimait à voir fumer,
Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer?...
Là vivent dispersés comme l'épi sur l'aire,
Loin du champ paternel, les enfants et la mère;
Et ce foyer chéri ressemble aux nids déserts
D'où l'hirondelle a fui pendant de longs hivers.

C'est ainsi, comme il le dit lui-même, que ces beaux rêves se sont enfuis comme *un nid de colombes*. Mais, pour n'être plus la même, l'inspiration n'abandonne pas notre poëte; sur les ruines du berceau de ses rêves, il retrouve toujours ce qui l'a fait un poëte, l'amour, la passion, la croyance, la douleur. Le souvenir a pour lui sinon autant de charmes, du moins autant de pouvoir que l'espérance. Il

Digitized by Google

se débat fièrement contre la réalité qui l'oppresse, appelant, quand il le faut, le Christ à son secours, et de temps à autre retournant sur les bords de l'Anio, revenant à ses paysages favoris, tendant la main à l'Elvire inconnue, ou bien se rappelant son enfance, son heureuse enfance à l'ombre sainte de sa mère, bel âge d'or sur lequel il répand les larmes les plus charmantes. Son cœur est tiède encore, et cependant il est triste : autour de lui flottent, comme toujours, les cent mille harmonies qui l'arrêtent au passage; il remonte d'un vol léger les jours, les mois, les années; il revoit le vieillard, la maison, le jardin, la prairie, la treille chargée de fruits, l'orme chargé d'ombrage, le verger aux mille couleurs; il se rappelle son doux sommeil au bord de la fontaine, et les songes qui effleuraient son jeune front de leurs blanches ailes, et ces lectures, et ces rêveries, et les vieux livres, et les moissons jaunissantes; et plus loin, sous les cyprès, cette tombe respectée, soixante ans de bienfaisance et de vertus qui dorment là. Voilà comment, après avoir parcouru tous les sentiers du monde, le poëte revient à son point de départ avant que de se remettre en route. Et le moyen de n'être pas touché d'un pèlerinage dans lequel se rencontrent de pareils repos?

Arrive alors, au beau milieu du retentissement des *Harmonies poétiques*, ces beaux vers que l'auteur adressait surtout aux *âmes méditatives que la solitude et la contemplation élèvent invinciblement vers les idées infinies, c'est-à-dire la religion*, une révolution subite, immense, incroyable; une révolution qui n'a duré que trois jours; et cependant ces trois jours de vingt-quatre heures de tempête ont suffi à séparer, de la façon la plus tranchée, la Restauration de tout ce qui l'entoure. Il se fait tout aussitôt un grand abîme autour de ces quinze années de prospérité, de gloire, de poésie, de croyance. Les âmes les plus intelli-

Digitized by Google

gentes de l'Europe s'entre-regardent épouvantées, et se demandant : « Qu'y a-t-il donc? » Vous sentez bien que M. de Lamartine n'est pas le dernier à se découvrir devant cette royauté qui s'en va, lui le poëte chrétien, lui qui arrive tout droit de saint Louis aussi bien que Charles X, lui le chantre du Sacre, lui qui a porté d'une main si haute et si ferme l'oriflamme poétique, lui qui croit à tout le vieux passé de la France, et qui l'a entouré jusqu'à ce jour de son admiration et de ses respects! Quand donc le roi de France et de Navarre fut parti, quand cette majesté naguère toute-puissante et victorieuse eut traversé d'un front si calme cette mer à l'usage de tous les rois qui s'en vont, M. de Lamartine, lui aussi, voulut s'éloigner pour s'interroger lui-même avant que d'entrer dans la lutte des partis; il voulut reprendre haleine de tant de secousses; il voulut méditer, à part lui, ce qu'il devait croire réellement de ces révolutions inattendues. Maintenant qu'il n'appartenait plus à personne, il voulait savoir qui donc était son maître légitime; et il partit pour l'Orient.

L'Europe entière l'a suivi dans son voyage; l'Europe entière a partagé ses travaux et surtout ses malheurs. Tous tant que nous sommes, nous avons porté le deuil de cette belle et adorable Julia, pauvre enfant! dont la mort devait frapper si profondément le cœur de son père. A ce triste moment de sa vie, quand cette dernière espérance de sa poésie à venir fut brisée, on pensa que M. de Lamartine renonçait à la poésie, comme si la chose était possible! De si loin où il était à pleurer, on lui vint apprendre que la France, inquiète de son poëte et le voulant rappeler par une de ces faveurs signalées dont elle dispose, l'avait mis au nombre de ses représentants à la Chambre des députés. Il fallait donc revenir, et dire adieu au désert, à Jérusalem, aux villes mortes de l'Orient. Et d'ailleurs que faire encore

Digitized by Google

dans le désert? Il n'avait plus sa fille à ses côtés, pour lui montrer tous ces grands spectacles, pour lui parler de Dieu et de la nature comme un père, comme un poëte qu'il était. Alors il revint dans cette France qui l'attendait : triste retour! mais enfin M. de Lamartine avait accepté ses nouveaux devoirs. Les affaires de ce pays l'appelaient en toute hâte, et il comprenait, confusément peut-être, combien la France ainsi bouleversée avait besoin d'entendre à son oreille quelques-unes de ces grandes voix qu'elle écoute, qu'elle respecte et qu'elle aime.

Beau spectacle, celui-là! cette grande France, secourue dans ses moindres intérêts par de si grands hommes; de pareils poëtes, qui arrivent de si loin tout exprès pour parler et pour entendre parler de chemins vicinaux et de sucre de betterave. Beau spectacle surtout! M. de Lamartine entrant à la Chambre des députés, à l'instant même où tant de viles passions sont soulevées; à l'instant où les ambitieux du plus bas étage montent à la surface comme fait l'écume après l'orage; à l'instant où tout est désordre dans la langue politique, dans la langue morale; à l'instant même où tous les mots de la prose française ont changé d'acception. Aussi la postérité seule saura dire l'influence d'un pareil homme sur l'histoire de son temps. Il apportait dans ces tumultes une âme calme et sereine, parmi ces lâchetés un esprit fort, une conviction généreuse et désintéressée au milieu de tous ces doutes égoïstes. De même qu'il s'était fait une poésie à son usage, il s'était fait une politique à son usage : généreuse, désintéressée, planant fièrement au-dessus des intérêts médiocres, laissant de côté les petits hommes, les petites choses, les petits événements vulgaires de cette arène misérable où piétinaient les partis. Il s'était fait un vaste champ de bataille où il marchait enseignes déployées, sans souci de l'émeute honteuse du carrefour ou

Digitized by Google

de la clameur obscure du journal; et, après tout : *Qui m'aime me suive! Dieu et mon droit!* C'est Dieu qui mène le monde, enfin. Aussi c'était merveille de voir M. de Lamartine, de l'entendre parler, quand il s'élevait au milieu de ces orages : vous vous rappeliez tout d'un coup le *forte virum quem* de Virgile, et le *conspexere, silent.* En effet, l'orage se taisait; les honnêtes bourgeois entassés dans cette Chambre, se sentant dominés par cette intelligence d'élite, n'osaient pas l'interrompre; mais au contraire ils suivaient l'orateur, d'un regard timide et incertain, dans les magnifiques développements de sa pensée.

A ces hommes qui l'écoutaient malgré eux, se disant en eux-mêmes : *Ce n'est qu'un poëte qui parle!* M. de Lamartine parlait de toutes choses, et dans un langage admirable; il parlait de l'avenir de l'humanité tout comme il avait parlé des destinées de la poésie; il parlait de l'Orient comme un homme qui revient de ces éclatantes contrées, et qui les a vues de l'âme et des yeux; il parlait de la vieille royauté en homme qui l'a défendue, qui l'a aimée, qui l'a pleurée, qui l'a servie et qui voudrait la servir encore; il parlait de la royauté nouvelle en bon citoyen, qui reconnaît volontiers les services qu'elle a rendus, et qui fait passer même avant ses affections l'ordre, le devoir, la règle, l'autorité et le bon sens; enfin il parlait des peuples comme il en faut parler, sans en avoir peur, sans flatterie et sans haine, comme de grands enfants pour lesquels il faut tout prévoir. A ces belles paroles, prononcées d'une voix si nette et si ferme, et soutenues par ce vif et perçant regard, cette Chambre, composée en grande partie d'honnêtes gens entêtés de leur grandeur bourgeoise, tout fiers d'avoir réussi à acheter quelques arpents de terre, ne sachant rien au-dessus de la propriété foncière, et par conséquent peu disposés à comprendre, à accepter les grandes choses, se laissait dominer

Digitized by Google

peu à peu. Cette Chambre avait beau répéter son petit refrain : *Ce n'est qu'un poëte qui parle!* le poëte finit bientôt par prouver à tous qu'il était un homme politique.

Alors la Chambre, épouvantée du grand chemin que celui-là lui indiquait d'un geste irrésistible, voulut revenir sur ses impressions premières; elle voulut sérieusement se défendre contre cette influence qu'elle subissait sans l'accepter : mais, Dieu merci! il n'était plus temps, l'homme politique était sorti vainqueur de cette lutte dans laquelle il n'eût jamais pénétré sans sa renommée de grand poëte; et à cette heure cette Chambre, d'abord si rebelle, accepte avec empressement les moindres paroles sorties de sa bouche, à ce point qu'elle l'a applaudi avec un assentiment marqué le jour même où M. de Lamartine a pris la défense, contre M. Arago en personne, des belles-lettres et de la poésie, que voulaient envahir les mathématiques et les sciences, ces deux reines du monde. Et, bien plus, la Chambre ne vient-elle pas d'applaudir encore M. de Lamartine, osant proclamer, du haut de la tribune, que S. M. l'empereur Napoléon était un grand homme, moins la liberté, et qu'après tout les temps prédits par la sibylle de 1789 n'étaient pas accomplis? Certes, arriver ainsi, au milieu d'une émotion pareille, quand les mânes de l'empereur sont à nos portes, contre M. Thiers soutenu de toute la France impériale et par tant de souvenirs dont il sera un jour l'éloquent historien; certes, faire accepter ces rudes paroles d'une justice sévère par une majorité de députés qui doivent partir le surlendemain, pour chanter à table, avec leurs électeurs, les chansons de Béranger, c'est là un des plus grands triomphes que nous sachions de l'éloquence moderne; et pour arriver là il ne faut rien moins que toute l'influence de M. de Lamartine, conquise à force de talent, de génie, de persévérance et de probité.

Digitized by Google

Ceci posé, vous pouvez donc juger de l'étonnement universel quand le peuple de France vint à comprendre que M. de Lamartine, ainsi occupé à toutes les luttes et à tous les dangers de la tribune, faisait à l'Europe entière cet inestimable présent d'un poëme comme *Jocelyn*. Nous autres les adeptes, qui ramassons en toute humilité les aimables confidences du poëte, quand parfois il les laisse tomber sur nous, nous savions bien que c'était là en effet un de ses rêves; nous savions combien, même au milieu des prosaïques débats de chaque jour, l'illustre écrivain avait conservé son mépris pour ce qu'il appelle le chiffre, ce héros des temps modernes, le seul héros honoré, protégé, payé par l'empereur; le chiffre, ce merveilleux instrument passif de tyrannie, qui ne demande jamais qu'à obéir, qu'on le fasse servir à l'oppression du genre humain ou à sa délivrance, au meurtre de l'esprit ou à son émancipation. Nous savions, nous autres, et M. de Lamartine l'avait dit assez haut, tout le respect que le poëte portait à madame de Staël et à M. de Chateaubriand, ses deux précurseurs, pour avoir brisé les mathématiques, *ces chaînes de la pensée humaine.*

Oui certes, dans ce nouvel emploi de sa force, le poëte était resté constant avec lui-même; il était resté le sujet et le disciple dévoué des grands poëtes qui sont les véritables législateurs du genre humain, Job, Homère, Virgile, le Tasse, Milton, Jean-Jacques Rousseau. Il aimait surtout les Bourbons et leur retour, parce qu'avec la liberté les Bourbons avaient rapporté avec eux, dans cette terre de France, des lois humaines, une autre âme à la littérature opprimée; parce que le sceptre fleurdelisé avait remis en honneur la croyance, la philosophie, la politique, les doctrines les plus antiques comme les plus neuves; et, voyant tous ces miracles, il s'était dit à lui-même que la poésie n'était pas morte, qu'elle ne pouvait pas mourir; mais, au contraire,

Digitized by Google

qu'elle sauvait toutes choses parmi nous, qu'elle était à la fois l'esprit et la matière du monde, la langue complète et par excellence qui saisit l'homme par son humanité tout entière. Langue divine et primitive, elle a été le premier enseignement de l'humanité : elle lui parle de Dieu à son berceau, elle lui parle de guerre et d'amour dans sa jeunesse, de philosophie et de politique dans son âge mûr; et enfin elle endort le vieillard et l'ensevelit de ses mains bienfaisantes.

La poésie, bien mieux que l'histoire, sait prendre l'empreinte de toutes les époques qu'elle anime; c'est surtout par de grands poëmes que des nations sont représentées. Jusqu'à nos jours (et nous sommes encore jeunes) la poésie a déjà subi bien des transformations, sur lesquelles elle ne peut plus revenir. L'ode désormais est impossible, car aujourd'hui nous nous méfions de toutes choses, et surtout de l'enthousiasme. Le poëme épique est impossible, car les dieux qui l'animaient de leurs crimes et de leurs amours sont partis pour ne plus revenir. Le drame aussi est impossible, d'abord parce que toutes les combinaisons dramatiques sont depuis longtemps épuisées, et ensuite parce qu'en fait de drame il s'en passe chaque jour devant nous plus terribles mille fois, plus animés, plus redoutables que les plus sanglantes fictions de Sophocle et de Corneille. Que sera donc la poésie à l'avenir? Demandez-le à M. de Lamartine, car il est le seul dans ce monde qui le sache. La poésie sera de la *raison chantée;* philosophie, religion, politique, la société tout entière, tels seront désormais les sujets de ses chants; elle sera intime surtout, personnelle, méditative. Malheur aux poëtes présents et à venir qui feront de ce grand art un vulgaire tour de force, et qui s'amuseront uniquement à entre-choquer des mots contre des mots, pour en obtenir je ne sais quelle misérable poussière, bonne tout

Digitized by Google

au plus à jeter aux yeux des fanatiques de bonne foi! De cette transformation de la poésie M. de Lamartine est le maître à coup sûr; il est le grand prêtre de cette religion nouvelle; il a brisé les vieilles idoles sur lesquelles les vieux poëtes venaient draper les vieux manteaux et les vieilles tuniques; il a placé la poésie où elle devait être placée, c'est-à-dire au milieu des passions, des besoins, des intérêts; il en a fait le centre et le berceau des institutions, lui confiant, comme au plus habile et au plus aimable des messagers, toutes les vérités sérieuses qui tiennent à l'amour, à la raison, à la religion, à l'enthousiasme; en un mot, il a fait de la poésie l'ange gardien de l'humanité tout entière; il a prouvé, par son exemple, l'excellence de la poésie sur la politique. La poésie, c'est l'idée; la politique, c'est le fait. Et il ajoute naturellement : *Autant l'idée est au-dessus du fait, autant la poésie est au-dessus de la politique.* La gloire et la toute-puissance de M. de Lamartine, c'est d'avoir réuni l'idée et le fait; c'est de n'avoir séparé la poésie ni de la politique ni des sentiments les plus cachés du cœur de l'homme; c'est d'avoir fièrement laissé de côté ces questions oiseuses de monarchie et de république, de légitimité et d'usurpation, afin de s'occuper plus à l'aise des grandes questions de la charité évangélique; c'est d'avoir proclamé enfin que non-seulement la loi n'est pas athée, mais, au contraire, qu'il est temps de faire descendre Dieu dans la loi, et avec Dieu la foi, la charité, l'espérance, les trois blanches vertus théologales.

Voilà donc la vérité qu'il proclame à tous et contre tous, la vérité qu'il a trouvée dans son âme et dans son cœur; voilà comme il se fait qu'à cette heure encore, *un monde de poésie roule dans sa tête;* et enfin voilà par quelle suite d'émotions et d'enthousiasmes ce long poëme de sa vie, cent fois brisé et rétabli dans sa tête, se révèle enfin dans

Digitized by Google

Jocelyn, qui n'est cependant qu'un fragment mutilé du poëme de son âme. Oui certes, nous en étions à nous dire que cette immense pensée poétique qui embrasse la terre et le ciel, c'est-à-dire tous les faits, toutes les idées du monde, ne pouvait pas aller ainsi sans fin et sans cesse par fragments et par ébauches : un jour ou l'autre, le poëte, dans un de ces résumés magnifiques auxquels ces rares intelligences peuvent seules s'élever, donnerait enfin à son œuvre en masse la forme et la vie. Mais qui pouvait prévoir que ce résumé paraîtrait si tôt?

Nous l'avons dit, et M. de Lamartine l'a souvent répété aux oreilles qui ne veulent pas entendre, *Jocelyn* n'est pas un poëme; c'est tout simplement l'épisode d'un grand poëme dont la nature morale est le sujet, comme la nature physique fut le sujet du poëme de Lucrèce. Ceci est, à proprement dire, l'Iliade et l'Odyssée de l'âme humaine : on se met en marche au milieu des ténèbres peut-être, et on arrivera, Dieu sait où, Dieu sait quand. Mais écrire en vers l'histoire de la destinée de l'homme, c'est à la fois se souvenir du passé, contempler le présent, deviner l'avenir; œuvre immense s'il en fut. Cette épopée intime, qui peut se passer de la fiction, peut se passer du drame, ou plutôt doit appeler à son aide tous les tons, tous les vœux, toutes les émotions du cœur.

De ce grand poëme souvent commencé, souvent repris, M. de Lamartine a détaché *Jocelyn*. Jocelyn, c'est l'histoire du curé de village, simple histoire des plus rares et des plus modestes vertus. L'auteur entre tout de suite en matière, comme un homme qui raconte depuis longtemps, et qui sait très-bien que ses lecteurs sont, depuis longtemps, au courant de sa pensée. Point d'invocation, point de préambule! Nous nous connaissons trop bien les uns les autres, le

Digitized by Google

poëte et ses lecteurs, pour nous arrêter à ces cérémonies poétiques. Le drame commence tout de suite. Le vieux curé est mort : dans sa chaumière tout est silence. Alors son ami, qui arrive, découvre dans le grenier du presbytère les feuilles flottantes que vous allez lire. Sur ces feuilles le bon prêtre a jeté toutes les émotions de sa vie. Elles sont bien simples. Lui aussi il a été jeune, il a eu dix-huit ans; mais sa jeunesse a peu duré : il est entré au séminaire, il portait la soutane noire, il y est resté dix ans, il lisait Ossian et la Bible. Alors l'affreux 93 est arrivé tout sanglant, brisant la tête du roi sur l'échafaud; il a fallu s'enfuir. Ici se déroule le grand paysage, la grotte des aigles, moitié neige et moitié fleurs; ici arrive Laurence, et tous les instincts du jeune homme, un instant amortis dans son cœur, se révèlent. Que Laurence est touchante! qu'ils sont heureux, elle et lui, dans le nid de mousse qu'ils se sont creusé! Pauvres enfants, que Dieu les protége! Mais Dieu ne veut pas; Dieu veut un prêtre. Jocelyn se résigne et courbe la tête. Ici le prêtre commence.

Et notez bien que dans ce livre M. de Lamartine touche, d'un doigt ferme et sûr, à tous les points de l'histoire contemporaine : il esquisse en passant le dix-huitième siècle qui finit, il accueille plein d'espoir le siècle qui commence; il compte les gouttes de sang dans cette France égorgée; il écoute les premiers bruissements de la croyance qui de nouveau s'éveille; il nous montre, et vous savez avec quel délire poétique, les transes, les inquiétudes, les combats, les fureurs de l'amour. Sa Laurence est divine, elle est touchante. Il me semble que je la vois, à l'ombre du balcon, pousser ce grand soupir de regret et de remords. Mais, Dieu soit loué! cette âme ne sera pas ainsi brisée sans rémission: l'heure du repos approche pour Jocelyn, le calme arrive pour cette pauvre âme en peine. Une fois qu'il a compris

Digitized by Google

qu'il est utile sur cette terre, Jocelyn est sauvé; maintenan il puise son courage là-haut, il est invincible.

Dans cette vie si remplie de dévouements de tout genre, il y a tel chapitre qui vous arrache des larmes pleines de douleur à la fois et d'amertume. Par exemple, la visite de la mère et de ses deux enfants à la maison paternelle que la révolution a vendue. La mère expire, c'est son fils qui l'enterre. Allons toujours, allons toujours. Une douleur amène une autre douleur, mais aussi le courage amène un autre courage. Cet homme, ce héros, ce prêtre est seul dans les frimas, dans les neiges; il n'a pour l'aimer qu'une vieille femme et un chien; mais, perdu dans ce désert de glace, il devient le laboureur, le législateur, le médecin, le roi et le pontife de ce misérable univers. Il soutient, il console, il protége, il bénit; il enseigne l'Évangile aux petits enfants. Un jour Dieu lui ramène Laurence; et lui, il la réconcilie avec son Dieu, il pleure avec elle sur ses péchés. A la fin son heure arrive aussi; et une fois que l'expiation est complète, l'ange retourne au ciel. Consolez-vous cependant! rien ne meurt de ce qui est simple et grand. Jocelyn se montrera de nouveau dans un autre poëme; M. de Lamartine vous l'a promis, ce n'est pas la dernière fois que vous le verrez.

Ce poëme de *Jocelyn* n'a point d'égal dans notre langue; nous n'avons rien à lui comparer dans l'antiquité classique. L'Angleterre possède seule un livre qui, sous bien des rapports, pourrait soutenir la comparaison avec le *Jocelyn*, et encore ce livre est en prose; mais d'une prose si belle et si vraie! Nous voulons parler du *Vicaire de Wakefield*, ce chef-d'œuvre où la résignation chrétienne se montre à un si haut degré. Mais cependant, entre le livre de Goldsmith et celui de M. de Lamartine, quelle immense différence! Le

Digitized by Google

prêtre de Goldsmith est père de famille, il réunit autour de lui toutes les craintes, toutes les inquiétudes et aussi toutes les douces et naïves émotions du foyer domestique. Jeté dans cette vie de tous, si mêlée de tant d'amertumes et aussi de tant de consolations, le prêtre de Goldsmith combat pour sa femme, pour ses enfants, pour lui-même; il défend l'honneur de ses filles, la bonne renommée de ses fils; il peut dire, lui aussi : *Je suis homme, et rien de ce qui est de l'homme ne m'est étranger.* Enfin, après bien des combats, bien des traverses, après les mille incidents de l'existence de chaque jour, notre homme parvient, au milieu de l'attendrissement général et de l'estime de tous, aux plus heureux résultats de la vie : il marie ses filles, il assiste à la prospérité mondaine de son fils; il arrive, sans le vouloir sans doute, mais enfin il y arrive, à la considération, à la fortune. C'est un héros, si l'on veut, mais un héros purement humain; c'est tout à fait un homme de la terre, un de ces heureux stoïciens qui savent sourire, et qui conviennent volontiers que la douleur est autre chose qu'un mot vide de sens.

Pour tout dire, le prêtre de Goldsmith n'a pas besoin d'être un chrétien pour arriver à ces paisibles et heureuses vertus. La philosophie mondaine et la richesse courante de tout le monde pouvaient très-bien, sans peine et sans effort, le conduire à cette honnête et paisible félicité dans laquelle il s'endort, comme un honnête homme qui a bien accompli sa tâche. Mais le prêtre de Lamartine, c'est celui-là qui est véritablement le héros de l'Évangile : voilà bien le héros comme nous l'entendons aujourd'hui, le héros utile, et dont le dévouement se dépense à de grandes et bonnes œuvres au milieu de l'égoïsme universel. Celui-là qui sacrifie toutes choses au devoir, et même les plus tendres et les plus chastes sentiments du cœur; celui-là qui vit honnête et pur

Digitized by Google

dans la foule déshonnête et corrompue; celui-là qui se maintient silencieux et caché au milieu du bruit et de l'agitation des hommes; celui-là qui croit dans un siècle incrédule, qui s'humilie dans un siècle d'insolence et d'orgueil; celui-là qui étonne les égoïstes les plus endurcis par l'ardeur de sa charité; celui-là qui devient la providence de quelques sauvages perdus dans les montagnes de Grenoble; celui-là qui meurt sans que pas un sache son nom; celui-là si simple dans sa grandeur, si éloquent dans son silence, si complet dans sa résignation; ce martyr sans auréole, ce héros que chacun coudoie en son chemin sans lui accorder un regard, celui-là à coup sûr est un héros de l'Évangile : le prêtre de Goldsmith est un homme, le Jocelyn de Lamartine est un saint!

Quand donc, revenue de son premier étonnement, l'Europe entière se mit à lire ce poëme avec le respect qui lui est dû, ce fut bientôt une louange universelle; tous les cœurs tressaillirent d'espérance et d'orgueil, tant il y a d'espérance et de vertu au fond de ce livre! et telle était la force toute-puissante de cette poésie, que ce rêve d'un grand poëte devint bientôt une réalité. Ce siècle égoïste et incrédule eut tant de foi au prêtre de M. de Lamartine, qu'il se figura que ce prêtre avait existé et qu'il demanda où était son tombeau, pour s'y rendre en pèlerinage. On se souvint alors plus que jamais des paroles de Cuvier, lorsqu'il disait à M. de Lamartine en pleine Académie : « Vous » avez dignement éclairé cette profonde nuit où nous laisse » souvent la Providence. » Singulier incident, savez-vous? et auquel on n'a pas fait assez d'attention, car tous les grands spectacles nous échappent; admirable incident qui mettait en présence Cuvier et Lamartine, toute la science et toute la poésie de cet âge, deux majestés incontestables, incontestées! Et que cela était beau! Cuvier comparant La-

Digitized by Google

martine au rossignol qui chante dans l'ombre du bois : « Il » est saisi d'une sympathie bienfaisante, il sent vibrer de » nouveau ses fibres que l'abattement avait détendues; et si » cette voix qui peint ses souffrances y mêle par degré de » l'espoir, des consolations, la vie renaît en quelque sorte en » lui; déjà il s'attache à l'ami inconnu qui la lui rend; déjà » il voudrait le serrer dans ses bras, l'entretenir avec effu- » sion de tout ce qu'il lui doit. »

Ah! certes, voilà comment il est bon et beau d'être un grand poëte; voilà comment il faut comprendre la gloire des lettres : c'est lorsqu'il n'y a qu'une voix dans le monde pour vous louer, pour vous obéir; lorsque chacun est heureux de vos joies, attristé de vos chagrins, fier de vos triomphes; lorsque chacun se dit en lui-même que vous êtes sincère et vrai, même dans vos rêves, et que sciemment vous ne trompez personne. Ah! certes, voilà comment il faut être un poëte : c'est lorsqu'on a le droit de tout dire, de raconter, au premier homme intelligent et simple de cœur, les mouvements les plus secrets de votre âme; d'habiter une maison de verre, afin que le premier venu puisse savoir ce qui se passe dans votre maison, comme il sait ce qui se passe dans votre cœur. Grandes et belles destinées que peut seule donner la poésie; gloire pure et sans tache que peuvent seuls réclamer les hommes de bonne volonté dans ce monde et dans l'autre. Mais aussi comme celui-ci a été fidèle à cette devise qu'il s'était faite : AIMER, PRIER, CHANTER!

JULES JANIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

ENTRETIEN AVEC LE LECTEUR

Digitized by Google

Digitized by Google

ENTRETIEN AVEC LE LECTEUR

LA SERVANTE MARTHE

I

L'imagination est le miroir de la nature, miroir que nous portons en nous et dans lequel elle se peint. La plus belle imagination est le miroir le plus clair et le plus vrai, celui que nous ternissons le moins par le souffle de nos propres inventions, que nous colorons le moins par les teintes artificielles et trop souvent fausses de notre propre fantaisie, celui que nous appelons notre génie. Le génie ne crée pas, il retrace : Dieu s'est réservé en tout la création. *Homère*, la plus vaste et la plus pathétique imagination qui ait jamais

Digitized by Google

décrit la nature et fait palpiter le cœur humain, n'est qu'un copiste parfait. Ces couleurs qu'il délaye avec nos larmes sur sa palette ne sont que les couleurs que nous voyons tous et les larmes que nous versons tous. Il les a mieux vues et mieux senties, voilà son génie. Les poëtes, qu'on accuse d'être des assembleurs de fictions et des récitateurs de mensonges, sont les plus vrais de tous les hommes : ils observent, ils sentent et ils écrivent; ils changent les noms de leurs personnages : voilà toute leur invention. Mais si ces personnages n'étaient pas réels dans la nature, ils ne les auraient pas conçus; et s'ils ne les avaient pas conçus réellement dans leur imagination, ils ne les enfanteraient pas, ou ils n'enfanteraient que des monstres et des fantômes. Tout poëme est donc une vérité.

J'ai raconté, dans les *Confidences*, quelle était l'aventure vraie que j'avais récitée et chantée à demi-voix dans ce poëme domestique de *Jocelyn*. Les lecteurs des *Confidences* connaissent le pauvre et intéressant vicaire de village à qui j'ai donné, dans mes vers, le nom de *Jocelyn;* ils connaissent la belle et touchante enfant du château de ***, à qui j'ai donné le nom de *Laurence*. Je ne me suis guère permis d'autre altération de la vérité dans ce petit drame, tableau de cheminée qu'on suspend à un clou de laiton dans sa chambre ou dans sa mansarde, et qu'on regarde par distraction quand on a envie de se rappeler sa jeunesse, de rêver, de pleurer, ou de prier.

Beaucoup d'oisifs, de jeunes hommes, de jeunes filles, m'ont écrit de tous les coins du monde, à l'occasion de ce poëme, qui a eu le seul succès qu'il pouvait avoir, un succès de cœurs malades, une gloire d'intimité, une immortalité de coin de feu : *musa pedestris!* Tous ces cœurs touchés, toutes ces voix émues, toutes ces plumes tremblantes,

Digitized by Google

demandaient si ce drame était vrai, si Jocelyn avait vécu, si Laurence avait aimé et était morte ainsi; si je les avais connus; si j'avais eu en moi ou autour de moi les tristes et saintes confidences de leurs amours et de leur malheur; s'il fallait s'y intéresser seulement comme à des personnifications imaginaires de sentiments nés de mes rêves, ou s'il fallait véritablement pleurer et prier sur leurs deux tombeaux, et s'y attacher comme à deux êtres qui avaient réellement vécu parmi nous, et qu'on pouvait espérer de retrouver un jour aimants, aimés, heureux dans une autre vie? O sainte naïveté des cœurs sensibles! ils ne veulent pas perdre leur sensibilité sur une fiction, et ils ont raison. Les larmes sont trop précieuses pour qu'on les répande ainsi sur des chimères, et sans qu'une ombre réelle au moins les entende tomber, et les recueille là-haut. Tromper ces cœurs-là, c'est le péché contre le Saint-Esprit, le crime sans rémission des poëtes; car c'est le crime contre la nature; c'est tendre un piége à la mélancolie pour lui rire au visage ensuite, quand elle pleure; c'est faire pleuvoir des larmes sur le sable, pour arroser une illusion. C'est mal, et cela fait souvent un mal réel aux imaginations tendres que vous trompez ainsi; car les âmes neuves et simples (et ce sont les plus belles) prennent souvent à cœur et au sérieux les sentiments avec lesquels le poëte joue ainsi.

On connaît les sept ou huit suicides que *Werther,* cette ironie de *Goethe*, fit accomplir en Allemagne après l'apparition de ce beau livre. On sait que Bernardin de Saint-Pierre fut obsédé toute sa vie par des interrogations épistolaires sur Paul et sur Virginie, et que les pèlerinages ont tracé un sentier au tombeau imaginaire sous les lataniers. Moi-même, dont les écrits sont bien loin d'avoir sur l'imagination de l'Europe cette contagion, j'ai eu cependant ma part de cette correspondance avec les âmes désœuvrées et

Digitized by Google

méditatives de mon temps; j'ai reconnu à des signes certains que j'avais touché quelquefois juste et fort. Le contre-coup a été souvent jusqu'à la passion et à la colère : c'est ainsi qu'après avoir publié, l'année dernière, l'épisode de *Graziella*, histoire véritable où je me peins avec l'impartiale sévérité de la distance et du temps, j'ai reçu une foule de lettres signées ou anonymes pleines de reproches sanglants, de malédictions et d'imprécations contre la dureté, la sécheresse et la légèreté de cœur dont je m'accuse moi-même, dans ce récit, envers cette belle et malheureuse enfant.

Après que les *Confidences* ont répondu sur *Laurence* et sur *Jocelyn*, on m'a interrogé sur les détails accessoires du drame, sur les paysages, sur les personnages secondaires, sur le tisserand, sur l'évêque, sur l'ami, sur la servante, sur le chien enfin et sur les oiseaux; on a voulu savoir d'où venait cette pauvre *Marthe*, où elle était allée après la mort du curé; et si Marthe était son vrai nom; et si sa bonté et son dévouement pour son maître n'étaient pas une invention aussi du poëte, une couleur grise et douce à l'œil dans le tableau, une harmonie calculée avec cette nature alpestre et cette vie sans espoir. J'ai répondu vingt fois en causant; voici l'occasion de répondre plus explicitement, et à un plus grand nombre de curieux de sentiments. Non, Marthe n'était pas le vrai nom de la servante de *Jocelyn*, pas plus que Jocelyn n'était le vrai nom du curé de B***, pas plus que *Valneige* n'est le nom du village. Elle s'appelait et s'appelle encore Geneviève, car elle n'a pas suivi son maître au tombeau; et je la vois encore de temps en temps dans la cour, sous les tilleuls, les jours d'été, quand je passe devant les grilles de l'hospice de C***. Voici son histoire uniforme, courte, et pâle comme une journée d'hiver qui n'a qu'une heure de soleil entre deux longs crépuscules. Je me souviens de l'entretien dans lequel elle me la raconta, comme si

Digitized by Google

c'était hier. J'ai reçu du ciel une mémoire des lieux, des visages, des accents de voix, pour laquelle le temps n'existe pas : vingt ans, pour moi, c'est une nuit. Cette mémoire est celle des choses extérieures; mais pour les impressions, les attachements, les sentiments, les coups ou les contre-coups reçus une fois au cœur, je n'ai pas besoin de mémoire : cela ne cesse pas de retentir en moi; cela n'a pas été, cela est; le passé n'est pas un temps de la langue pour ma nature; tout y est présent. Une secousse donnée à ma faculté de sentir se perpétue, se répercute et se renouvelle à tout jamais sans s'affaiblir. Le balancier de mon souvenir, sans avoir besoin d'être remonté, a toujours la même oscillation. J'ai véritablement dans ma fibre intérieure ce mystère du mouvement perpétuel, que les mécaniciens cherchent si vainement hors de *Dieu*. C'est cela qui m'a donné de si bonne heure la conviction et comme la sensation de l'immatérialité de l'âme et de l'infini. Je suis sûr que je ne me tromperai pas d'une circonstance, pas d'un détail, pas d'un mot, pas d'un son de voix, en me rappelant aujourd'hui pour vous ma conversation avec Geneviève. Mais d'abord faisons son portrait : cela est plus difficile, car les mots disent, mais le pinceau seul peint. Je n'ai qu'une langue, et point de pinceau.

II

CONVERSATION AVEC GENEVIÈVE

Je passai quelques jours au presbytère de B***, après la mort et la sépulture de l'abbé D***, que j'ai nommé Joce-

Digitized by Google

lyn dans mes vers. J'avais à y remplir les devoirs bien tristes, mais bien faciles, d'exécuteur testamentaire et même d'héritier; car le mourant m'avait chargé de payer ses petites dettes sur la terre pendant qu'il irait en recevoir l'intérêt au ciel. Elles avaient toutes été contractées, pendant l'année de l'épidémie et de la disette, pour acheter des médicaments chez les pharmaciens, et du riz et du sucre chez les épiciers de la petite ville voisine de G***, pour les malades. Mais il y avait un inventaire à dresser, des livres à trier, des papiers à parcourir, quelques pauvres meubles et un peu de linge à vendre ou à distribuer; la servante, le chien, l'oiseau à recueillir; la maison enfin et le jardin à mettre en ordre et en culture, afin que tout présentât un air de décence, de soin et de propreté aux yeux du vicaire qui viendrait occuper sa place, et qu'aucune mauvaise herbe, aucun brin de paille ou aucune plume, oubliés par négligence, ne souillassent le nid d'où le cygne des neiges s'était envolé.

Pendant ces journées employées à ces soins pieux pour la mémoire de mon ami, je n'avais d'autre compagnie que *Geneviève :* elle allait et venait, tout le jour, de la cour au jardin, du puits au bûcher, de la cave au grenier, de la cuisine à la salle, de la niche du chien au pigeonnier, à la cage des poules, des colombes, des oiseaux; elle prenait la bêche et le râteau dans les carrés du jardin, pour sarcler quelques choux verts et les laitues, ou pour niveler un peu les allées, dont le sable s'était incrusté de mousse verdâtre pendant la maladie de Jocelyn. Elle jetait bientôt ces outils de jardinage pour prendre le balai, et pour nettoyer de la moindre poussière les recoins les plus reculés de l'escalier ou des corridors; puis elle déposait le balai pour prendre l'époussetoir, et pour épousseter et frotter les meubles, les jambages de pierre des cheminées, jusqu'à ce que le noyer des ar-

Digitized by Google

moires et l'épiderme ciré des tables de sapin devinssent des miroirs où son bras se réfléchissait; puis elle laissait encore les meubles, et reprenait l'aiguille et le fil pour faire des reprises aux chasubles, aux nappes d'autel, aux petites serviettes fines avec lesquelles le prêtre essuie les bords du calice après qu'il a bu le vin mystique; puis elle se relevait comme en sursaut de sa chaise, jetait sur son bras le linge de la sacristie, et allait rallumer le feu, écumer la marmite de terre du foyer, ouvrir la porte de la cour, et regarder du côté de la sacristie, comme pour voir si son maître ne revenait pas, ainsi que d'habitude, pour l'heure du repas. Le chien, qui sortait avec elle, allait en flairant jusqu'à la fosse fraîchement recouverte de terre, et jetait deux ou trois hurlements au bord de la fosse pour réveiller son maître. Il revenait lentement, en s'arrêtant et en se retournant souvent, la tête basse, l'œil consterné, les oreilles dressées, l'une en avant, l'autre en arrière, comme étonné de ne pas ramener derrière lui quelqu'un qu'on attendait toujours. Geneviève alors appelait le chien d'un accent de triste impatience, le faisait rentrer dans la cour, et remontait elle-même, les yeux rouges, l'escalier extérieur. Pendant quelques minutes on n'entendait plus son pas dans la maison. Elle pleurait seule dans la cuisine, puis elle ressortait pour aller faucher de l'herbe à la chèvre. On eût dit qu'un esprit inquiet la chassait d'une place à l'autre pour lui faire chercher, comme malgré elle, quelque chose qu'elle ne trouvait nulle part.

Oh! Dieu seul connaît le vide que la disparition d'un solitaire creuse dans le cœur d'une pauvre femme, d'un seul ami, d'un chien, d'une cage d'oiseau, d'une maison, d'un jardin, et de la nature même, vivante ou morte, dans le petit cercle immédiat autour de lui! Pendant que personne ne se doute qu'il manque un souffle au monde, il manque l'air et la vie à deux ou trois êtres qui vivaient de l'être éva-

Digitized by Google

noui! Tout se tient dans ce ciment des vieilles et chères habitudes : ôtez un grain de sable, le mur s'écroule; le mur écroulé, que devient la mousse qui le drapait? la mousse séchée, que deviennent le nid de l'insecte et la fente du lézard? Autour du cœur de l'homme le plus isolé, il y a un monde invisible qui vivait de lui : quand ce cœur est froid, que devient-il? Ce que devenait la servante : une âme en peine, un regard sans voir, un pas éternel sans but, une activité sans repos; une vie machinale, une mort qui vit. Telle était Geneviève.

III

J'ai toujours contemplé avec un pieux respect et avec un sourire d'attendrissement ce qu'on appelait l'esclave ou l'affranchi dans l'antiquité, la nourrice en Grèce ou dans le moyen âge, le *domestique*, c'est-à-dire la partie vivante de la maison (*domus*) en France, la *famille* en Italie et en Espagne : véritable nom de la domesticité, car le domestique n'est au fond que le complément, l'extension de cette chère et tendre unité de l'association humaine qu'on appelle la famille; c'est la famille moins le sang, c'est la famille d'adoption, c'est la famille viagère, temporaire, annuelle, la famille à gages, si vous voulez : mais c'est la famille souvent aussi incorporée, aussi aimante, aussi désintéressée, aussi payée par un salaire de sentiment, aussi dévouée à la considération, à l'honneur, à l'intérêt, à la prospérité de la maison, que la maison même : que dis-je? souvent bien plus. J'ai été frappé de bonne heure de cette phrase de l'historien des proscriptions sanglantes du triumvirat romain d'*Octave*, d'*Antoine* et de *Lépide*. Il raconte les spoliations, les mas-

Digitized by Google

sacres, les fuites nocturnes, les refuges cherchés dans les antres, dans les forêts, chez les amis; les ingratitudes, les lâchetés, les perfidies, les ventes des proscrits par ceux chez qui ils cherchaient l'hospitalité, le secret, le salut; les victimes attirées aux piéges, marchandées, vendues, livrées par les délateurs au glaive des bourreaux d'Octave; et il termine cette énumération de ces trois ou quatre mille assassinats par ce résumé, qu'on n'a pas assez lu quand on apprécie la nature humaine, non au cœur, mais à la condition sociale :

« Chose éternellement notable! dit Velléius Paterculus : » pendant ces proscriptions, la fidélité des mères et des » femmes fut complète et sublime; celle des affranchis, dou- » teuse et médiocre; celle des fils, nulle : beaucoup trahi- » rent par cupidité leurs pères; celle des esclaves domes- » tiques, admirable et presque générale! »

Ainsi fut-il pendant les proscriptions françaises de 1793 et 1794. Sur dix proscrits, neuf furent cachés par les dévouements domestiques : la famille fut sauvée par les serviteurs. L'humanité devrait un monument éternel à la domesticité : et le cœur des familles, des enfants, des vieillards, que ne lui doit-il pas? Et la politique elle-même, que ne lui devrait-elle pas, si elle savait considérer le domestique à sa vraie place dans la civilisation?

Aussi, pendant le peu de jours que j'ai passés au pouvoir, quand il a été question, dans les conseils du gouvernement, de donner ou de retirer le droit électoral aux domestiques, j'ai été bien loin à leur égard d'imiter le stupide rigorisme de la Convention, qui excluait du droit de citoyen et de suffrage les individus en état de domesticité; législation brutale et aveugle, qui refaisait des esclaves là où la

Digitized by Google

nature a fait plus que des hommes libres, des enfants, des fils, des frères, des amis d'adoption. J'ai dit : Honorez le domestique, vous fortifiez la famille, ce pivot de toute démocratie morale; car le domestique est à la famille ce que la cour intérieure est à la maison.

Voulez-vous donner des millions de voix à la sainte influence de la famille? Voulez-vous que vos élections soient inspirées par l'esprit de la famille? Voulez-vous que les instincts de considération prévalent sur l'esprit de désordre? Voulez-vous contre-balancer, par un suffrage réfléchi, religieux, coïntéressé au sol et aux mœurs, les suffrages irréfléchis, turbulents, tumultueux de ces masses flottantes qui fermentent ou divaguent sur la surface de vos populations? Voulez-vous faire plus? Voulez-vous mettre du cœur dans vos institutions électorales, et donner au sentiment le rôle qu'il a dans la nature humaine et qu'il doit avoir dans une législation populaire? Donnez le suffrage aux domestiques. Vous donnerez ainsi dix voix pour une au père ou au chef de famille; vous donnerez une voix aux femmes, aux vieillards, aux enfants, à la propriété, aux mœurs, aux habitudes, une voix à la maison! C'est le suffrage électoral donné aux habitués du foyer qui sera le salutaire correctif des abus et des égarements du suffrage universel dépaysé. Si l'aristocratie antique ne l'a pas compris, c'est qu'elle n'avait que des esclaves; si la féodalité ne l'a pas compris, c'est qu'elle n'avait que des serfs, et que nous, nous avons une domesticité libre, c'est-à-dire des serviteurs, des hommes et des femmes greffés sur le tronc de la famille par la cohabitation, par l'attachement mutuel, par la fidélité, égale souvent à celle des filles ou des fils. Car s'il y a des liens dans le sang, il y en a de presque aussi forts dans la flamme du même foyer.

La domesticité, dans le moyen âge, donna les mêmes

Digitized by Google

preuves de parenté et de dévouement à la famille, qu'Eumée, le vieux serviteur Eumée, en donne, dans Homère, au fils de la maison, Ulysse, visitant ses foyers usurpés.

Il y a, dans l'histoire d'Angleterre, un récit de la fidélité d'une servante ou *nourrice*, comme on les appelait alors, que je n'ai jamais lu sans bénir et glorifier dans mon cœur la domesticité. Le voici :

Le duc de Norfolk, parent et héritier du trône de la reine Élisabeth, se prend d'amour pour la Cléopâtre moderne, pour la captive d'*Holy rood*, pour la belle et infortunée Marie Stuart, reine d'Écosse. Il conspire avec ses vassaux pour l'enlever de son cachot, et pour lui rendre un trône avec son cœur. Élisabeth découvre le mystère de ses amours, rompt la trame, arrête Norfolk, et le fait condamner à avoir la tête tranchée sur un échafaud dressé dans la tour de Londres. Le duc, accompagné de ses amis, à qui il était permis alors de faire cortége au mourant, s'avance fièrement vers le lieu du supplice. Arrivé au pied de l'échafaud, il a soif, et demande à boire. Une femme âgée et voilée qui l'avait suivi tout en pleurs, dit l'historien, lui présente une coupe que le duc reconnut aussitôt. C'était sa propre coupe, celle de ses ancêtres; et cette femme prévoyante et attentive jusqu'à la mort était sa nourrice, la servante de ses châteaux. Elle versa de l'ale dans la coupe; le mourant y trempa ses lèvres. Lorsqu'il tendit la coupe vide à la pauvre femme, elle saisit et baisa en pleurant la main de son maître. « Que Dieu te bénisse, lui dit le duc, et que mes enfants te vénèrent à cause de ce que tu as fait! » Puis, comme il sentit qu'il s'attendrissait à l'heure où l'homme a besoin de sa force, il monta rapidement les degrés de l'échafaud, appuyé sur le bras du doyen de Saint-Paul.

Digitized by Google

L'antiquité n'a rien de plus naïf et rien de plus touchant que cette coupe reconnue à l'heure où on laisse tout sur la terre, et cette main de servante tendant au seigneur le coup de l'échafaud.

IV

Geneviève paraissait avoir trente-cinq ou quarante ans à cette époque. L'âge n'était pas lisible sur ses traits, usés par la fatigue. On sentait que la misère avait soufflé là de bonne heure, comme la bise qui gèle une plante au printemps, et qui la laisse plutôt languir que vivre le reste de la saison. Elle était grande, mais un peu voûtée, et la poitrine très-enfoncée et très-creuse, par l'attitude habituelle d'une fille qui coud du matin au soir. Ses bras étaient maigres, ses doigts longs et effilés. Bien que ses mains fussent d'une blancheur et d'une propreté parfaites, l'ongle du troisième doigt de sa main droite était cerné à l'extrémité par une tache bleuâtre : c'était la trace du dé de cuivre qu'elle portait presque toujours, et qui avait déteint sur sa peau. Elle portait le costume des paysannes de ces montagnes, une robe de grosse laine bleue, galonnée sur les coutures d'un passe-poil de velours vert; une coiffe blanche, bordée de dentelles très-larges de fil noir qui battaient ses joues, laissait à peine apercevoir les racines de ses cheveux, relevés sur les tempes et cachés sous la coiffe. Ses traits délicats et maladifs n'avaient aucune carnation; sous sa peau fine et transparente, on ne voyait ni rougir ni circuler aucun sang; les petites veines bleues qui se ramifiaient sur ses tempes étaient aplaties comme des canaux que la séve un peu tarie n'a pas la force de gonfler; ses joues étaient à peine revê-

Digitized by Google

tues d'un épiderme imperceptiblement ridé par le frisson habituel de la peau dans cet air des neiges; ses yeux, frangés de très-longs cils noirs, étaient largement fendus, quoique profondément encaissés sous les paupières; ils étaient bordés au-dessous d'un ourlet noir, comme des yeux qui ont beaucoup veillé et beaucoup pleuré. Leur couleur était un bleu pâle, sans aucun éclat; ils se laissaient regarder sans mouvement, comme de l'eau à l'ombre; on voyait jusqu'au fond, et l'on n'y voyait que simplicité, sensibilité et langueur. Ces beaux jeunes yeux de femme de haute et fine race avaient l'air comme dépaysés dans ce cadre d'un visage déjà vieilli et fané. Ses lèvres, un peu grosses et déprimées vers les coins, étaient légèrement plissées quand elle les fermait; mais aussitôt qu'elles s'ouvraient, soit pour parler à ses oiseaux, soit pour saluer les pauvres femmes du village qui passaient, en l'appelant, sous la fenêtre, elles laissaient voir des dents blanches comme les cailloux de la fontaine, et un sourire où la mélancolie se fondait dans la bonté. Toute l'expression de ce visage était dans cette bouche, par où son cœur semblait s'ouvrir et se répandre sur tous les traits. Le timbre de sa voix révélait ce tremblement intérieur d'une fibre brisée par une perpétuelle émotion du cœur. C'était une complainte d'accents qui semblait toujours chanter en parlant. Cette voix reposait et touchait à la fois; je n'en ai jamais entendu de pareille que dans les chalets du *Valais*, en demandant autrefois mon chemin aux vieilles femmes des montagnes. Les passions et les continuels commérages des villes donnent quelque chose de dur et de rauque à la voix des femmes; la solitude et la sérénité des montagnes la rendent douce comme un soupir, accentuée comme un sentiment, sonore et timbrée comme une cloche dans le lointain à travers les bois : telle était la voix de Geneviève. Pendant que je lisais dans le jardin sans qu'elle me vît, je ne me lassais pas de l'entendre parler à

Digitized by Google

ses poules, ou chanter à demi-voix en tricotant près de la fenêtre, pour distraire ses oiseaux, qui lui répondaient.

V

Au bout de huit ou dix jours, elle s'était tellement accoutumée à ma présence dans la maison, que je ne lui inspirais plus aucun embarras. Elle savait que j'avais été l'ami le plus cher de son maître : elle reportait tout naturellement sur moi l'attachement maternel qu'elle avait pour lui. D'ailleurs elle avait besoin de servir quelqu'un et d'aimer celui qu'elle servait : tout son service n'était qu'inclination naturelle et satisfaite à obliger. Elle se rendait heureuse elle-même, en prévenant les moindres désirs de ceux auxquels son état de servante la dévouait, moins encore que son cœur. Ma jeunesse aussi l'intéressait; elle était fière de remplacer autant qu'elle pouvait son maître mort, dans l'accueil qu'il aurait fait vivant à ce jeune homme pour qui elle connaissait sa tendresse. Elle tenait à l'honneur de sa maison et à la grâce de l'hospitalité, même après que la maison était vide et que l'hôte était parti pour un autre séjour; elle s'empressait à tout. Elle savait par son maître la simplicité de mes goûts; jamais, chez ma propre mère, ils n'avaient été si complétement ni si gracieusement prévenus par les bonnes femmes du ménage ou du jardin. Jamais les livres et les papiers n'avaient été plus religieusement retrouvés à leurs plis ou à leur page marquée sur ma table de bois; jamais les tisons, dormant le jour sous la cendre, n'avaient été plus soigneusement rapprochés le soir pour donner une douce tiédeur à la veillée; jamais mes chiens n'avaient eu une natte de paille plus épaisse pour se coucher au pied de

Digitized by Google

mon lit, ni une eau plus limpide pour boire dans une jatte de terre vernie; jamais je n'avais trouvé plus exactement, au retour de mes longues chasses dans les bois, la farine de maïs bouillotant à petit feu dans la marmite sous sa croûte dorée, la pomme de terre sous la cendre, le chou, la rave, la courge du jardin, cuites au four, et le pain de seigle plus savoureux et plus frais, sous la serviette de chanvre écru, dans la huche; jamais le beurre ou le miel de la plaine n'avait été si jaune, si onctueux, si attentivement battu dans l'étable ou si proprement servi dans le rayon de cire. C'était le régime auquel j'avais été habitué à la campagne pendant mon enfance chez une mère sobre et tendre; le régime des chartreux, assaisonné par la tendresse et la grâce d'une femme.

Selon l'habitude de ces montagnes, nous prenions nos repas du soir dans la cuisine, sur la seule table de noyer massif, longue et étroite, qu'il y eût dans la maison. A l'extrémité de cette table, Geneviève, comme du temps de son maître, étendait la nappe, mettait mon assiette, mon couvert d'étain, et posait les plats, le pain et le vin; je m'asseyais sur un des bancs de bois qui règnent des deux côtés de la table. A l'autre bout il n'y avait point de nappe, il n'y avait qu'une écuelle et une assiette de terre, dans laquelle la servante prenait sa soupe et sa portion de lard, de courge, de salade ou de choux, en même temps que moi. Mais, selon les rites du pays, elle mangeait debout, son écuelle à la main, continuant à me servir, allant et venant, comme le reste du jour, dans la cuisine, attisant le foyer, battant le beurre, grillant les châtaignes, jetant des morceaux de son pain au chien qui l'épiait assis devant son tablier, et qui ne perdait pas sa main de l'œil. Je ne cherchais nullement à la contraindre dans ses habitudes respectueuses et familières à la fois de ménagère; je l'aurais plutôt em-

Digitized by Google

barrassée et humiliée en la forçant de s'asseoir vis-à-vis de moi. Seulement je causais avec elle tout en soupant lentement, les coudes sur la table, à la façon des montagnards désheurés.

Après le souper, je me rapprochais du foyer, où elle jetait de moment en moment des écarrissures petillantes de sapin; je faisais sécher à la flamme le canon et les bassinets huilés de mon fusil entre mes jambes; je détachais mes guêtres de cuir, je les ramollissais au feu pour le lendemain. Geneviève levait le couvert, distribuait le fond des plats à ses chiens ou à ses poules, repliait la nappe, remettait, soigneusement enveloppé, le pain dans la huche, la lampe au bec de fer, suspendue à côté de l'âtre, au manteau de pierre noire de la haute cheminée; puis elle s'asseyait un peu en arrière de moi pour tricoter des bas de grosse laine blanche qu'elle avait filée dans l'autre saison. Nous causions alors plus longuement et plus familièrement que le reste de la journée, au seul bruit de la cascade dehors et du feu qui petillait dedans; nous parlions du mort, de ses vertus, de ses charités, de sa pauvreté, de sa résignation dans ce désert où on l'avait relégué, comme pour cacher son éclat naturel et ses talents, enfouis à tout autre œil qu'à l'œil de Dieu et des pauvres; de ses habitudes, de ses méditations, de ses prières, du mystère de sa jeunesse, à demi révélé par les pèlerinages qu'il faisait de temps en temps au tombeau de la grotte des Aigles, de sa dernière maladie, de ses suprêmes paroles, de sa joie quand il avait senti que Dieu consentait enfin à abréger sa pénitence et à le rappeler au ciel; puis de la douleur inconsolable de ses paroissiens, des femmes et des vieillards qui venaient déjà de loin s'agenouiller sur sa fosse comme sur celle d'un saint, de la nudité de son presbytère, de ce qu'allaient devenir les colombes, le chien, les oiseaux, les arbres, qu'il taillait la

Digitized by Google

source qu'il dirigeait, les pots de fleurs qu'il soignait l'été au jardin, et qu'il abritait l'hiver dans sa chambre, des hirondelles même dont il respectait les nids sur les corniches du chœur, et qui ne le retrouveraient plus au printemps prochain.

Dans ces conversations la pauvre fille ne me parlait jamais d'elle. Elle paraissait s'inquiéter bien plus de ce que deviendraient le chien, les oiseaux, les meubles, les plantes, que de ce qu'elle deviendrait elle-même. Peut-être pensait-elle que le nouveau curé la prendrait à son service comme le sonneur ou l'enfant de chœur de Jocelyn, ou que quelqu'une des familles du village la recueillerait pour être *sarcleuse*, et lui donnerait le pain et l'asile gratuit dans l'étable des vaches ou des moutons.

Elle avait un petit mobilier à elle, consistant dans un coffre à tiroirs en bois de noyer que je la voyais ouvrir quelquefois, et qui contenait un peu de linge, ce trésor des servantes, sa robe de dimanche, et une petite écuelle de porcelaine cassée, pleine de petites monnaies d'argent, de gros sous, d'un collier de grains de jais enfilés par un fil de cuivre, de deux ou trois bagues d'or qui lui venaient de sa mère, et d'un beau chapelet de noyaux de cerises sculptés à jour par un chartreux, que l'évêque lui avait donné en passant quelques jours dans la cure de Valneige pendant sa visite pastorale. Le tout pouvait valoir dix écus : c'était là toute sa richesse. Elle la regardait souvent avec une complaisance visible dans la physionomie. Mais depuis que Jocelyn était mort, et qu'elle n'avait plus la bourse et le pain du prêtre à donner en son nom, elle puisait assez souvent dans sa coupe, et les gros sous diminuaient sensiblement.

Le sort de cette pauvre fille m'inquiétait; car je n'étais

Digitized by Google

pas riche alors, et je voyais bien qu'une fois le mobilier vendu pour payer les dettes, la maladie, la sépulture, l'héritage se réduirait à deux charges, son chien et ses oiseaux : mais Geneviève n'y pensait pas. Elle était au contraire sans cesse occupée à rechercher, bien loin dans sa mémoire, si monsieur le curé ne devait pas une mesure d'orge à celui-là, un char de fagots à celui-ci, une poignée de foin pour sa chèvre à l'un, un disque de pain de seigle emprunté le dernier hiver et non rendu à l'autre. Elle ne voulait pas laisser un brin de paille ou un grain de sel sur la conscience ou sur la mémoire de son maître.

Mais moi j'y pensais. Je l'avais toujours vue, depuis mon enfance, au presbytère; je ne m'étais jamais informé comment elle y était venue, encore moins comment elle en sortirait; le curé, la servante et la maison se confondaient à mes yeux en un seul être, en un seul tout indivisible qui me paraissait avoir existé ainsi toujours, et devoir toujours de même exister. La mort venait de me poser un problème auquel je n'avais jamais réfléchi : D'où vient la servante, et que deviendra-t-elle?

A la fin, il fallut bien lui en parler. C'était un soir après souper, à la clarté de la lampe, au petillement du foyer. J'avais le coude encore appuyé sur la table, la tête sur ma main : elle avait fini de ranger le pain et la nappe, elle était assise à l'ombre dans l'angle que forme le jambage noir de la cheminée avec le mur de la cuisine, place où les paysans mettent le coffre à sel. Elle remuait en tricotant, avec un léger cliquetis de fer l'un contre l'autre en relevant la maille, les deux bouts luisants de ses aiguilles de bas. Ce bruit vivant, paisible et monotone comme celui du balancier d'une pendule, au coin du feu, me tira de ma rêverie, et m'enhardit à lier une conversation sérieuse avec elle.

Digitized by Google

VI

« — Geneviève, lui dis-je, vous ne vous reposez donc jamais ?

» — Oh ! monsieur, me dit-elle, je n'ai pas été faite par le bon Dieu pour me reposer : j'ai commencé à travailler le jour où j'ai pu me tenir sur mes jambes, et je travaillerai jusqu'au jour de ma mort. Nous aurons bien le temps de nous reposer là-bas, ajouta-t-elle en me faisant un geste de la tête et du cou vers le cimetière, pour ne pas perdre une des mailles de son tricot en dérangeant sa main.

» — Comment, repris-je, vous avez travaillé si jeune? Vous n'avez donc jamais été enfant, jamais joué avec les autres, jamais perdu le temps dans la rue, à la fenêtre, le long des buissons? Votre mère était donc bien dure, ou bien avare de badinages et de désœuvrements avec ses enfants? Mais alors comment avez-vous vous-même l'air si doux et si enjoué avec les enfants du village, que vous laissez jouer tout le jour dans la cour, arracher vos fleurs et tirer vos aiguilles, sans les gronder?

» — Ah ! monsieur, ceux-là c'est différent, voyez-vous : ils ont leur père et leur mère qui leur cuisent le pain; mais moi je n'étais pas comme eux. Je n'ai jamais eu un peu de bon temps dans ma vie qu'ici, et depuis que monsieur le curé a consenti à me prendre à son service. Jusque-là je ne savais pas ce que c'était que de s'asseoir et de regarder le soleil, le feu ou les passants.

Digitized by Google

» — Comment, répliquai-je, avez-vous donc mené si jeune une vie si rude?

» — Oh! monsieur, elle n'était pas rude : elle était pénible et toujours debout, c'est vrai, mais elle était bien douce au contraire; et si Dieu voulait ressusciter ma mère, je la recommencerais bien, cette vie, et je serais bien heureuse de la recommencer.

» — Contez-moi donc cela, puisque vous n'avez rien à faire, que j'ai fini de lire mon livre, et que nous avons une longue veillée devant nous. Je voudrais savoir l'histoire de tout le monde, lui dis-je; car voyez-vous, Geneviève, l'esprit n'est qu'une grande curiosité, comme la science; pour celui qui comprend, il y a un enseignement dans la vie de chacun.

» — Mais je ne suis qu'une pauvre servante, et je n'ai jamais été autre chose : que voulez-vous que je vous dise? cela vous ennuierait comme le bruit de mes aiguilles de bas ennuie les enfants.

» — Vous seriez la fourmi du plancher, le grillon de la cheminée, l'araignée de la poutre, que cela m'intéresserait, répondis-je, et que j'aimerais à connaître leur histoire, d'où ils sortent, ce qu'ils font, ce qu'ils pensent, ce qu'ils veulent, ce qu'ils deviendront. Il y a un commencement, une fin, un sens à toute chose vivante; si l'on connaissait tout, on ne serait indifférent à rien.

» — Oui, on serait comme Dieu, me dit-elle en éclairant son sourire d'un rayon de claire et tendre intelligence. Monsieur le curé le disait bien quand il recommandait de ne pas maltraiter les animaux, et de ne pas s'impatienter

Digitized by Google

contre les mouches : « Vous n'avez pas le droit de rien mé-» priser et de dire : Ce n'est rien, puisque Dieu l'a fait, » qu'il disait.

» — Précisément, ma pauvre Geneviève, repris-je en retrouvant dans ces paroles toute l'âme de Jocelyn, tout est intéressant, tout est important, tout est respectable dans les destinées du plus obscur et du plus insignifiant de tous les êtres. Les orgueilleux sont des sots, le dédain n'est qu'une ignorance. Voilà pourquoi je serais reconnaissant si vous vouliez bien me raconter ce que je ne sais pas de votre pauvre vie; où vous êtes née, ce que vous avez fait, comment vous êtes venue ici, et où vous comptez aller après.

» — Je vous obéirai, monsieur, dit-elle en rougissant, si cela vous amuse. Vous vous moquerez peut-être de moi?

» — Ah! Geneviève, répondis-je d'un accent fâché, est-ce que Jocelyn se moquait jamais de la plus naïve confidence d'une vieille femme ou d'un enfant? est-ce que je ne suis pas son ami?

» — Oui, oui, c'est vrai, dit-elle en se repentant; j'ai tort. Je vais tout vous dire. »

Je me rapprochai du feu; elle ne releva pas ses yeux de ses aiguilles, elle ne perdit pas une maille, et elle me dit, en continuant de travailler :

Digitized by Google

VII

« Je suis de Voiron, en Dauphiné. C'est une belle bourgade au pied des montagnes; les eaux y sont douces pour blanchir les toiles, le pain y est bon, les châtaignes n'y sont pas chères pour les pauvres gens; le peuple y est gai, remuant, entendu au commerce et un peu rieur, comme en Dauphiné. Les filles et les garçons y ont de belles couleurs sur les joues, comme si le froid des neiges voisines les pinçait. On ne dirait pas que j'en suis, moi, quand on voit comme je suis pâle; mais c'est que, voyez-vous, je n'ai jamais été à l'air, j'ai toujours vécu à la maison : cela enlève les couleurs. C'est comme ces plantes que monsieur le curé tenait à l'ombre sur l'escalier.

» — Ses hortensias, achevai-je.

» — Oui, dit-elle, c'est comme les hortensias : cela reste violet comme une lune sur la neige, cela ne devient jamais rouge comme le soleil, parce que cela ne le voit pas.

» — Mais pourquoi donc ne voyiez-vous pas le soleil, comme les autres enfants et les autres filles de Voiron?

» — Je vous le dirai plus tard, monsieur. »
Et elle continua.

Digitized by Google

JOCELYN

ÉPISODE

Digitized by Google

Digitized by Google

PROLOGUE

J'étais le seul ami qu'il eût sur cette terre,
Hors son pauvre troupeau. Je vins au presbytère
Comme j'avais coutume, à la Saint-Jean d'été,
A pied, par le sentier du chamois fréquenté,
Mon fusil sous le bras et mes deux chiens en laisse,
Montant, courbé, ces monts que chaque pas abaisse,
Mais songeant au plaisir que j'aurais vers le soir
A frapper à sa porte, à monter, à m'asseoir
Au coin de son foyer tout flamboyant d'érable,
A voir la blanche nappe étendue, et la table,
Couverte par ses mains de légume et de fruit,
Nous rassembler causant bien avant dans la nuit.

Digitized by Google

Il me semblait déjà dans mon oreille entendre
De sa touchante voix l'accent tremblant et tendre,
Et sentir, à défaut de mots cherchés en vain,
Tout son cœur me parler d'un serrement de main ;
Car lorsque l'amitié n'a plus d'autre langage,
La main aide le cœur et lui rend témoignage.

Quand je fus au sommet d'où le libre horizon
Laissait apercevoir le toit de sa maison,
Je posai mon fusil sur une pierre grise,
Et j'essuyai mon front, que vint sécher la brise;
Puis regardant, je fus surpris de ne pas voir
D'arbre en arbre au verger errer son habit noir,
Car c'était l'heure sainte où, libre et solitaire,
Au rayon du couchant il lisait son bréviaire;
Et plus surpris encor de ne pas voir monter,
Du toit où si souvent je la voyais flotter,
De son foyer du soir l'ordinaire fumée.
Mais voyant au soleil sa fenêtre fermée,
Une tristesse vague, une ombre de malheur,
Comme un frisson sur l'eau courut sur tout mon cœur;
Et, sans donner de cause à ma terreur subite,
Je repris mon chemin et je marchai plus vite.

Mon œil cherchait quelqu'un qu'il pût interroger:
Mais, dans les champs déserts, ni troupeau, ni berger.
Le mulet broutait seul l'herbe rare et poudreuse
Sur les bords de la route; et dans le sol qu'il creuse
Le soc penché dormait à moitié d'un sillon;
On n'entendait au loin que le cri du grillon,
Au lieu du bruit vivant, des voix entremêlées
Qui montent tous les soirs du fond de ces vallées.

Digitized by Google

J'arrive, et frappe en vain : le gardien du foyer,
Son chien même, à mes coups ne vient pas aboyer;
Je presse le loquet d'un doigt lourd et rapide,
Et j'entre dans la cour, aussi muette et vide.
Vide? hélas! mon Dieu non; au pied de l'escalier
Qui conduisait de l'aire au rustique palier,
Comme un pauvre accroupi sur le seuil d'une église,
Une figure noire était dans l'ombre assise,
Immobile, le front sur ses genoux couché,
Et dans son tablier le visage caché.
Elle ne proférait ni plainte ni murmure;
Seulement, du drap noir qui couvrait sa figure
Un mouvement léger, convulsif, continu,
Trahissait le sanglot dans son sein retenu.
Je devinai la mort à ce muet emblème:
La servante pleurait le vieux maître qu'elle aime.
— « Marthe! dis-je; est-il vrai?... » Se levant à ma voix,
Et s'essuyant les yeux du revers de ses doigts:
— « Trop vrai! Montez, monsieur; on peut le voir encore :
» On ne doit l'enterrer que demain, à l'aurore.
» Sa pauvre âme du moins s'en ira plus en paix,
» Si vous l'accompagnez de vos derniers souhaits.
» Il a parlé de vous jusqu'à sa dernière heure:
» — Marthe, me disait-il, si Dieu veut que je meure,
» Dis-lui que son ami lui laisse tout son bien
» Pour avoir soin de toi, des oiseaux et du chien. —
» Son bien? N'en point garder était toute sa gloire:
» Il ne remplirait pas le rayon d'une armoire.
» Le peu qui lui restait a passé sou par sou
» En linge, en aliments, ici, là, Dieu sait où.
» Tout le temps qu'a duré la grande maladie,
» Il leur a tout donné, monsieur, jusqu'à sa vie;
» Car c'est en confessant, jour et nuit, tel et tel,
» Qu'il a gagné la mort. — Oui, lui dis-je, et le ciel! »

Digitized by Google

Et je montai. La chambre était déserte et sombre;
Deux cierges seulement en éclaircissaient l'ombre,
Et mêlaient sur son front les funèbres reflets
Aux rayons d'or du soir qui perçaient les volets,
Comme luttent entre eux, dans la sainte agonie,
L'immortelle espérance et la nuit de la vie.

Son visage était calme et doux à regarder:
Ses traits pacifiés semblaient encor garder
La douce impression d'extases commencées;
Il avait vu le ciel déjà dans ses pensées,
Et le bonheur de l'âme, en prenant son essor,
Dans son divin sourire était visible encor.
Un drap blanc, recouvert de sa soutane noire,
Parait son lit de mort; un crucifix d'ivoire
Reposait dans ses mains sur son sein endormi,
Comme un ami qui dort sur le cœur d'un ami;
Et, couché sur les pieds du maître qu'il regarde,
Son chien blanc, inquiet d'une si longue garde,
Grondait au moindre bruit, et, las de le veiller,
Écoutait si son souffle allait se réveiller.
Près du chevet du lit, selon le sacré rite,
Un rameau de buis sec trempait dans l'eau bénite;
Ma main avec respect le secoua trois fois,
En traçant sur le corps le signe de la croix;
Puis je baisai les pieds et les mains. Le visage
De l'immortalité portait déjà l'image,
Et déjà sur ce front, où son signe était lu,
Mon œil respectueux ne voyait qu'un élu.
Puis, avec l'assistant disant les saints cantiques,
Je m'assis pour pleurer près des chères reliques,
Et, priant et chantant et pleurant tour à tour,
Je consumai la nuit et vis poindre le jour.

Digitized by Google

Près du seuil de l'église, au coin du cimetière,
Dans la terre des morts nous couchâmes la bière;
Chacun des villageois jeta sur le cercueil
Un peu de terre sainte, en signe de son deuil;
Tous pleuraient en passant, et regardaient la tombe
S'affaisser lentement sous la cendre qui tombe:
Chaque fois qu'en tombant la terre retentit,
De la foule muette un sourd sanglot sortit.
Quand ce fut à mon tour : « O saint ami! lui dis-je,
» Dors! Ce n'est pas mon cœur, c'est mon œil qui s'afflige.
» En vain je vais fermer la couche où te voilà,
» Je sais qu'en ce moment mon ami n'est plus là...
» Il est où ses vertus ont allumé leur flamme;
» Il est où ses soupirs ont devancé son âme! »
Je dis; et tout le soir, attristant ces déserts,
Sa cloche en gémissant le pleura dans les airs,
Et, mêlant à ses glas des aboîments funèbres,
Son chien, qui l'appelait, hurla dans les ténèbres.

Et moi, seul avec Marthe en ce morne séjour,
J'allais, je revenais du jardin à la cour,
Cherchant et retrouvant en chaque endroit sa trace,
Le voyant, lui parlant, et lui laissant sa place,
Feuilletant tout ouvert quelque livre pieux,
En lisant un passage et m'essuyant les yeux.
« N'écrivait-il jamais? — Quelquefois le dimanche, »
Me dit Marthe, « il veillait sur une page blanche;
» Et quand elle était noire, au fond d'un vieux panier
» Il la jetait; et moi, dans un coin du grenier
» Je balayais la feuille au retour de l'aurore.
» Ce qu'ont laissé les rats y peut bien être encore. »
J'y montai; j'y trouvai ces pages, où sa main
Avait ainsi couru sans ordre et sans dessein,

Digitized by Google

Semblables à ces mots qu'un rêveur solitaire
Du bout de son bâton écrit avec mystère,
Caractères battus par la pluie et les vents,
Et dont l'œil se fatigue à renouer le sens.
Bien des dates manquaient à ce journal sans suite,
Soit qu'il eût déchiré la page à peine écrite,
Ou soit que Marthe en eût allumé ses flambeaux,
Et les vents sur son toit dispersé les lambeaux.
Déplorant à mon cœur mainte feuille ravie,
Mon œil de ces débris recomposait sa vie,
Comme l'œil, éclairé d'un rayon de la nuit,
Et s'égarant au loin sur l'horizon qui fuit,
Voit les anneaux glissants d'un fleuve à l'eau brillante
Dérouler flots à flots leur nappe étincelante,
Se perdre par moment sous quelque tertre obscur,
Dans la plaine plus bas reparaître plus pur,
Se briser de nouveau dans les prés qu'il arrose;
Mais, suivant du regard le sillon qu'il suppose,
Et sous les noirs coteaux devinant ses détours,
De mille anneaux rompus recompose un seul cours.
C'est ainsi qu'à travers de confuses images,
De ce journal brisé j'ai reconnu les pages.
Si d'une ombre souvent le texte est obscurci,
Complétez en lisant ces pages; les voici.

Digitized by Google

PREMIÈRE ÉPOQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

PREMIÈRE ÉPOQUE

1er mai 1786.

Le jour s'est écoulé comme fond dans la bouche
Un fruit délicieux sous la dent qui le touche,
Ne laissant après lui que parfum et saveur.
O mon Dieu! que la terre est pleine de bonheur!
Aujourd'hui premier mai, date où mon cœur s'arrête,
Du hameau paternel c'était aussi la fête,
Et c'est aussi le jour où ma mère eut un fils;
Son baiser m'a sonné mes seize ans accomplis:
Seize ans! puissent longtemps ces doux anniversaires
Sonner tant de bonheur au clocher de mes pères!

Digitized by Google

Que ce jour s'est levé serein sur le vallon!
Chaque toit semblait vivre à son premier rayon,
Chaque volet ouvert à l'aube près d'éclore
Semblait comme un ami solliciter l'aurore;
On voyait la fumée, en colonnes d'azur,
De chaque humble foyer monter dans un ciel pur;
Du pieux carillon les légères volées
Couraient en bondissant à travers les vallées;
Les filles du village, à ce refrain joyeux,
Entr'ouvraient leur fenêtre en se frottant les yeux,
Se saluaient de loin du sourire ou du geste,
Et, sur les hauts balcons penchant leur front modeste,
Peignaient leurs longs cheveux qui pendaient en dehors,
Comme des écheveaux dont on lisse les bords;
Puis elles descendaient nu-pieds, demi-vêtues
De ces plis transparents qui collent aux statues,
Et cueillaient sur la haie ou dans l'étroit jardin
L'œillet ou le lilas, tout baignés du matin;
Et les gouttes des fleurs, sur leurs seins découlées,
Y roulaient comme autant de perles défilées.
Tous les sentiers fleuris qui descendent des bois
Retentissaient de pas, de murmures, de voix;
On y voyait courir les blonds chapeaux de paille,
Et les corsets de pourpre enlacés à la taille.
Tous ces sentiers versaient d'heure en heure au hameau
Les groupes variés confondus sous l'ormeau:
Là les embrassements, les scènes de familles,
Les cheveux blancs touchant des fronts de jeunes filles,
Des amis retrouvés, des souvenirs lointains,
Des hôtes entraînés aux rustiques festins,
Des vierges à genoux autour de la chapelle,
Et les groupes pieux que la cloche rappelle,
Leur chapelet en main et le front incliné,
Allant offrir à Dieu le jour qu'il a donné.

Digitized by Google

Que de danses le soir égayaient la pelouse!
Plus le jour retirait sa lumière jalouse,
Plus elles s'animaient, comme pour ressaisir
Ce que l'heure fuyante enviait au plaisir.
Chaque arbre du verger avait son chœur champêtre,
Son orchestre élevé sur de vieux troncs de hêtre;
Le fifre aux cris aigus, le hautbois au son clair,
La musette vidant son outre pleine d'air,
L'un sautillant et gai, l'autre plaintive et tendre,
S'accordant, s'excitant, s'unissant pour répandre
Ensemble ou tour à tour, dans leurs divins accents,
Le délire ou l'ivresse à nos chœurs bondissants.
Tous les yeux se cherchaient, toutes les mains pressées
Frémissaient de répondre aux notes cadencées.
Un tourbillon d'amour emportait deux à deux,
Dans sa sphère de bruit, les couples amoureux;
Les pieds, les yeux, les cœurs qu'un même instinct attire,
S'envolaient soulevés par le commun délire,
S'enchaînaient, se brisaient, pour s'enchaîner encor:
Tels, quand un soir d'été darde ses rayons d'or,
Dans le sable échauffé qui brille sur la grève
On voit des tourbillons d'atomes, qu'il soulève,
Monter, descendre, errer, s'enlacer tour à tour,
Comme à l'attrait caché d'un invisible amour,
Dresser en tournoyant leur brillante colonne,
Et danser dans la sphère où le soleil rayonne.

Et plus tard, quand l'archet, le fifre, le hautbois,
Commençaient à languir comme épuisés de voix;
Quand les cheveux mouillés, que la sueur dénoue,
Tombaient en tresse lisse et collaient à la joue,
Et que sur les gazons les groupes indolents
S'en allaient en causant à voix basse, à pas lents,

Digitized by Google

De quels bruits enchanteurs l'oreille était frappée!
Adieux, regrets, baisers, parole entrecoupée,
Murmure que la nuit peut à peine assoupir,
D'un beau jour qui s'éteint tendre et dernier soupir:
Mon âme s'en troublait; mon oreille ravie
Buvait languissamment les prémices de vie;
Je suivais des regards, et des pas, et du cœur,
Les danseuses passant, l'œil chargé de langueur;
Je rêvais au doux bruit de leurs robes de soie;
Chacune en s'en allant m'emportait une joie.
Puis enfin, danse et bruit, tout avait disparu,
Sur la crête des monts la lune avait couru:
A peine quelque amant, trop oublieux de l'heure,
Regagnait en rêvant sa lointaine demeure,
Ou, longtemps arrêtés au coude du chemin,
Quelques couples tardifs, une main dans la main,
Laissaient sonner deux fois l'heure avancée et sombre,
Et sous les châtaigniers disparaissaient dans l'ombre.

Maintenant je suis seul dans ma chambre. Il est nuit;
Tout dort dans la maison; plus de feux, plus de bruit;
Dormons! — mais je ne puis assoupir ma paupière.
Prions! — mais mon esprit n'entend pas ma prière.
Mon oreille est encor pleine des airs dansants
Que les échos du jour rapportent à mes sens;
Je ferme en vain mes yeux, je vois toujours la fête;
La valse aux bonds rêveurs tourne encor dans ma tête.
Du bal, hélas! fini, fantômes gracieux,
Mille ombres de beautés dansent devant mes yeux;
Je vois luire un regard dans la nuit; il me semble
Sentir de douces mains presser ma main qui tremble;
De blonds cheveux jetés par le cercle mouvant
Sur ma peau qui frémit glissent comme un doux vent;

Digitized by Google

Je vois tomber des fronts mille roses flétries,
J'entends mon nom redit par des lèvres chéries.
Anna, Blanche, Lucie! oh! que me voulez-vous?
Qu'est-ce donc que l'amour, si son rêve est si doux?

Mais l'amour sur ma vie est encor loin d'éclore:
C'est un astre de feu dont cette heure est l'aurore.
Ah! si jamais le ciel jetait entre mes bras
Un des songes vivants attachés à mes pas;
Si j'apportais ici, languissante et ravie,
Une vierge au cœur pur, premier rayon de vie,
Mon âme aurait vécu mille ans dans un seul jour;
Car, je le sens ce soir, mon âme n'est qu'amour!
Non : chassons de mon cœur ces trop molles images:
De mes livres amis rouvrons les vieilles pages.
Les voici sur ma table incessamment ouverts;
Mais mon œil flotte en vain sur la prose et les vers.
Les mots inanimés tombent morts de la lyre;
Mon esprit ne lit pas, et laisse mes yeux lire.
Un seul mot s'y retrace, et ce mot est de feu:
L'amour, rien que l'amour! Mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu!

. . . . . .
. . . . . .

Parmi tant de beautés, que ma sœur était belle!
Mais le soir, en rentrant, pourquoi donc pleurait-elle?

Digitized by Google

6 mai 1786.

Ah! j'ai donc le secret des larmes de ma sœur!
Puisse mon sacrifice acheter son bonheur!

Tout à l'heure au jardin, pensif et solitaire,
Je traînais au hasard mes pas distraits à terre
Dans l'allée au couchant, le long de la maison;
Mon pied, qui s'imprimait sans bruit sur le gazon,
Ne retentissait pas, dans l'herbe où je l'appuie,
Plus que l'oiseau qui pose, ou la goutte de pluie.
Je tenais dans la main ce livre où tant de pleurs
Coulent du cœur de Paul et des yeux des lecteurs,
Quand, le canot parti, chaque coup de la rame
Emporte Virginie, arrache l'âme à l'âme;
Je sentais tout mon cœur se fondre de pitié,
Et la page toujours restait lue à moitié.
Tout à coup quelques mots murmurés à voix basse
Fixèrent ma pensée et mes pas sur la place.
Ce bruit inusité dans le muet enclos,
Ces sons entrecoupés de timides sanglots,
S'élevaient, s'abaissaient de distance en distance,
Puis mouraient étouffés dans un morne silence.
Inquiet, j'avançai d'un pas discret et sûr
Vers la fenêtre basse et sous l'angle du mur;
J'écartai de la main les pampres de la treille,
Et, de la jalousie approchant mon oreille,

Digitized by Google

Et plongeant un regard dans la nuit du boudoir,
J'entendis et je vis. Un seul rayon du soir,
Que brisaient les barreaux et les feuilles obscures,
Éclairait à demi la chambre et les figures.
Ma mère était au fond, assise au bord du lit,
Les yeux sur un papier comme quelqu'un qui lit;
L'ombre de ses cheveux me cachait son visage,
Mais j'entendais tomber des gouttes sur la page.
Ma sœur assise auprès, un de ses bras passé
Au cou de notre mère avec force embrassé,
Le front sur son épaule et noyé dans sa robe,
Pour cacher la rougeur que la pudeur dérobe,
S'efforçait vainement d'étouffer ses douleurs:
Des mèches de cheveux qui ruisselaient de pleurs,
Détachés de sa tête et collant sur sa joue,
Le mouvement d'un sein que le sanglot secoue,
Et le son de deux voix brisé, tout trahissait
Deux cœurs brisés eux-même, et des pleurs qu'on versait.
— « Julie! il est donc vrai, disait ma mère; il t'aime?
» Et toi, tu le chéris aussi? — Plus que moi-même!
» — Hélas! je comprends trop ce tendre et triste aveu.
» Vous voir unis un jour était mon plus doux vœu;
» Mais Dieu, qui de ses dons fut pour nous trop avare,
» Vous unit d'une main, de l'autre vous sépare.
» Quand je te donnerais, ma fille, tout mon bien,
» Ta dot à peine encore égalerait le sien.
» Et tu le vois, un père, inflexible à vos larmes,
» Compte pour rien son fils, son désespoir, tes charmes,
» Si tu n'apportes pas à sa famille encor,
» Avec tant d'innocence et tant d'amour, de l'or.
» De l'or!... Ah! si mes pleurs au moins pouvaient t'en faire,
» On verrait ce qu'il tient dans les yeux d'une mère;
» Dieu le sait. Je voudrais acheter à ce prix
» Un époux pour ma fille, une femme à mon fils.

Digitized by Google

» Mais je n'ai que ce champ, trop étroit héritage
» Qu'entre ton frère et toi ma tendresse partage :
» Sachons donc, mon enfant, oublier et souffrir !
» — Oublier ! Non jamais, ma mère ; mais mourir ! »
Puis je n'entendis plus qu'à voix basse un mélange
De plaintes, de baisers ; puis la voix de quelque ange
Me parla dans le cœur ; et, d'un pied suspendu,
Je m'éloignai pleurant et sans être entendu.

Digitized by Google

17 mai 1786.

Tout le jour dans mon sein j'ai roulé ma pensée,
Et de mon dévouement l'agonie est passée.

. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

19 mai 1786.

Voilà ce que j'ai dit à ma mère aujourd'hui :

« Je sens que Dieu me presse et qu'il m'appelle à lui.
» La tendre piété, la foi vive et profonde,
» Cette divine soif des biens d'un meilleur monde,
» Dont vous me nourrissiez, enfant, sur vos genoux,
» Porte aujourd'hui son fruit, peut-être amer pour vous,
» Amer à ma jeunesse aussi, mais doux à l'âme.
» L'ombre des saints parvis m'attire et me réclame ;
» Je veux consacrer jeune à Dieu mes jours mortels,
» Comme un vase encor pur qu'on réserve aux autels.
» Rien de ce qui s'agite ici-bas ne me tente :
» Je ne veux pas dresser à tout ce vent ma tente,
» Je ne veux pas salir mes pieds dans ces chemins
» Où s'embourbe en marchant ce troupeau des humains ;
» J'aime mieux, m'écartant des routes de la terre,
» Suivre dès le matin mon sentier solitaire.
» J'aime mieux m'abriter sous le mur du saint lieu,
» Et dès le premier pas me reposer en Dieu.
» Je ne me sens pas fait d'ailleurs pour la mêlée :
» Où bruit cette foule à tant de soins mêlée :
» J'apporterais une arme inégale au combat,
» Trop de pitié dans l'âme, un cœur qu'un souffle abat ;

Digitized by Google

» Trop sensible ou trop fier, je mourrais dans la lutte,
» Ou vainqueur du triomphe, ou vaincu de la chute.
» A cette loterie où la vie est l'enjeu,
» Mon cœur passionné mettrait trop ou trop peu;
» Et puis la vie est lourde, et dur est le voyage:
» Il vaut mieux la porter seule, et sans ce bagage
» De chaînes, de fardeaux, de soins, d'ambitions.
» Amours, liens brisés, enfants, afflictions,
» Quel que soit vers le ciel le chemin que l'on suive,
» On arrive plus vite où Dieu veut qu'on arrive;
» Dans le lit de poussière on se couche moins tard;
» On a moins de soucis et de pleurs au départ.
» Oh! ne résistez pas, ma mère, à ma prière!
» Si vous réfléchissez, un jour vous serez fière
» De ce mot qui vous semble un douloureux adieu.
» A quoi renonce-t-on quand on se jette à Dieu?
» Que voulez-vous de mieux pour l'enfant qui vous prie,
» Que la paix sur la terre et le ciel pour patrie?
» Humble est le nom de prêtre! Oh! n'en rougissez pas,
» Ma mère; il n'en est point de plus noble ici-bas.
» Dieu, qui de ses desseins connaît seul le mystère,
» A partagé la tâche aux enfants de la terre:
» Aux uns le sol à fendre et des champs pour semer,
» Aux autres des enfants, des femmes pour aimer;
» A ceux-là le plaisir d'un monument qu'on fonde,
» A ceux-ci le grand bruit de leurs pas dans le monde;
» Mais il a dit aux cœurs de soupirs et de foi:
» Ne prenez rien ici, vous aurez tout en moi!
» Le prêtre est l'urne sainte au dôme suspendue,
» Où l'eau trouble du puits n'est jamais répandue,
» Que ne rougit jamais le nectar des humains,
» Qu'ils ne se passent pas pleine de mains en mains,
» Mais où l'herbe odorante, où l'encens de l'aurore
» Au feu du sacrifice en tout temps s'évapore.

Digitized by Google

» Il est, dans son silence, au reste des mortels
» Ce qu'est aux instruments l'orgue des saints autels :
» On n'entend pas sa voix profonde et solitaire
» Se mêler hors du temple aux vains bruits de la terre;
» Les vierges à ses sons n'enchaînent point leurs pas,
» Et le profane écho ne les répète pas;
» Mais il élève à Dieu, dans l'ombre de l'église,
» Sa grande voix qui s'enfle et court comme une brise,
» Et porte en saints élans, à la Divinité,
» L'hymne de la nature et de l'humanité.

» Mais vous dites peut-être : Il vit seul, et son âme,
» Que n'échauffe jamais le rayon de la femme,
» Dans cet isolement sèche et se rétrécit;
» Il n'a plus de famille, et son cœur se durcit.
» Dites plutôt qu'à l'homme il étend sa famille :
» Les pauvres sont pour lui mère, enfants, femme et fille.
» Le Christ met dans son cœur son immense amitié;
» Tout ce qui souffre et pleure est à lui par pitié.
» Non, non, dans ma pensée heureuse et recueillie,
» Ne craignez pas surtout que mon amour s'oublie.
» Ah ! le Dieu qui me veut n'est pas un Dieu jaloux :
» Ce vœu me donne à lui sans m'arracher à vous.
» Plus de sa charité l'océan nous inonde,
» Plus nous sommes à lui, plus nous sommes au monde,
» A ses pieux devoirs, à ses liens permis,
» Aux doux attachements de parents et d'amis.
» Devant ce Dieu d'amour dont je serai l'apôtre,
» Aucun nom à l'autel n'effacera le vôtre;
» Et chacun des soupirs du céleste entretien
» Y portera ce nom au ciel avec le mien !
» Ne fermez pas ainsi vos lèvres interdites,
» Ne me regardez pas si tristement; mais dites :

Digitized by Google

» Que le désir de Dieu s'accomplisse sur toi!
» Dites comme Sara, mère, et bénissez-moi! »

. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

20 mai 1786.

Elle a pleuré sept jours, comme sur les montagnes
La fille de Jephté, que suivaient ses compagnes,
Demanda quelques nuits au Seigneur irrité,
Pour pleurer ses printemps et sa virginité;
Puis, comme un doux agneau revient à sa nourrice,
Vint d'elle-même offrir sa gorge au sacrifice.
Ainsi pleurait ma mère, et puis elle a dit : « Oui ! »
Mais un cœur sur la terre en sera réjoui.
Sitôt que de ma sœur j'aurai béni la joie,
Sans regarder derrière, entrons dans notre voie.

Digitized by Google

1er juin 1786.

Dieu m'a récompensé : ce fut hier le jour
Où le Seigneur bénit l'innocence et l'amour.
De ma sœur et d'Ernest cette sainte journée
A dans la main de Dieu mêlé la destinée.
Les voilà dans la paix se possédant tous deux.
Quel éclat de bonheur rayonnait autour d'eux!
On eût dit qu'à l'autel se dévoilant d'avance,
Tous les jours fortunés d'une longue existence,
Tous les chastes plaisirs d'une pure union,
Au flambeau de leur noce apportaient un rayon,
Et, sur leurs fronts sereins concentrant leurs prémices,
Prodiguaient en un jour un siècle de délices.
Avant l'heure où blanchit le premier horizon,
Quelle nouvelle vie animait la maison!
Tous les volets fermés, hélas! depuis cette heure
Où mon père en sortit pour une autre demeure;
Ces portes qui du maître encor gardaient le deuil,
Et dont les fleurs jonchaient dès le matin le seuil,
Semblaient, prenant une âme et sentant cet emblème,
Tressaillir sur leurs gonds et s'ouvrir d'elles-même,
Pour accueillir, après un long exil rendu,
Le bonheur, comme un hôte au foyer attendu.
La musique élevant sa voix par intervalle;
Les pas des serviteurs courant de salle en salle;
Les parents, les amis, arrivant deux à deux,
Les mains pleines de dons et les cœurs pleins de vœux;

Digitized by Google

Des présents de l'époux les fragiles merveilles
Étalés sur le lit, débordant les corbeilles;
Les vierges pour les voir se pressant alentour,
Les touchant, les montrant, s'écriant tour à tour;
L'une ajustant le voile au front de la fiancée,
L'autre attachant la perle à ses cheveux tressée,
Et toutes, le front ceint de grâce et de rougeur,
Aimant à contempler les apprêts du bonheur,
A promener sur tout leurs doigts, leur fantaisie,
Comme on les voit toucher dans un écrin d'Asie
Les colliers, les anneaux, les secrets talismans
Dont on aime l'éclat sans comprendre le sens.
Puis les danses le soir sur l'herbe; puis la ronde
Dans son cercle qui roule entraînant tout le monde,
Tout le monde, excepté la fiancée et l'époux,
Qui fuyaient nos plaisirs pour des plaisirs plus doux,
Impatients du soir qui doit chasser la foule,
Comptant l'heure qui sonne et la nuit qui s'écoule,
Se cherchant, se trouvant, et, le bras sous le bras,
S'égarant d'arbre en arbre et se parlant plus bas;
Tant le bonheur parfait, qui fuit la multitude,
A besoin du silence et de la solitude.
Que ce bonheur perçait, même dans leur tourment!
Comme tout trahissait leur vague enchantement,
Ces soupirs, ces regards qui plongeaient l'un dans l'autre,
Cette langue sans mots qui surpassait la nôtre,
Cette marche indolente, ou ce pas arrêté
Comme accablé du poids de leur félicité,
Cette fuite du monde et ce besoin d'eux-même,
Cette joie à nommer vingt fois le nom qu'on aime,
Tout leur réalisait ce rêve de l'amour,
Qu'on fait toute la vie et qu'on savoure un jour!
Et moi, seul et rêveur, glissant sans qu'on me voie,
Du regard et du cœur je poursuivais leur joie:

Digitized by Google

Tout le jour, en tout lieu, me trouvant sur leurs pas,
Me rencontrant partout, ils ne me voyaient pas.
Du bonheur des amants goûtant au moins l'image,
Dans leur félicité j'adorais mon ouvrage,
Et je disais tout bas, dans mon cœur satisfait:
« Ce bonheur est à moi, car c'est moi qui l'ai fait! »

Digitized by Google

8 juin 1786.

Souvent hier au bal, au souper de famille,
En me montrant du doigt, plus d'une jeune fille,
De celles dont j'aimais naguère l'entretien,
Et dont le doux regard faisait baisser le mien,
Disait : « Lui jeune et beau, Dieu ! pourrait-on le croire,
Préfère à notre amour une soutane noire ;
Le monde lui fait peur ! hélas ! le pauvre enfant ! »
Puis, passant devant moi, d'un coup d'œil triomphant
M'écrasaient en disant : « Ne sommes-nous plus belles ? »
Et le rire étouffé circulait autour d'elles.
J'avais l'air insensible au sarcasme moqueur.
Vous cependant, mon Dieu, vous lisiez dans mon cœur !...

Digitized by Google

6 juin 1786.

Ce fut hier. Le jour mélancolique et sombre
Semblait de ma tristesse avoir revêtu l'ombre :
On eût dit qu'à son tour l'âme de ce beau lieu
Voulait sympathiser avec ce jour d'adieu,
Tant le ciel était gris, tant les vents sans haleine
Laissaient pencher la feuille et l'épi sur la plaine,
Tant le ruisseau dormait en retenant sa voix,
Tant les oiseaux cachés se taisaient dans les bois !
Tout se taisait aussi dans la maison fermée ;
On n'osait regarder une figure aimée ;
Quand on se rencontrait, on n'osait se parler,
De peur qu'un son de voix ne vînt vous révéler
Le sanglot dérobé sous le tendre sourire,
Et ne fît éclater le cœur qu'un mot déchire.
On allait, on venait ; mère, sœur, à l'écart,
Préparaient à genoux les apprêts d'un départ ;
Et chacune, les mains dans le coffre enfoncées,
Cachait avec ses dons une de ses pensées.
On s'asseyait ensemble à table, mais en vain ;
Les pleurs se faisaient route, et coulaient sur le pain.
Ainsi passa le jour ; et quand la nuit suprême,
Nuit qui doit pour jamais séparer ce qui s'aime,
Eut jeté sur nos yeux des voiles plus épais,
— « Allez, dis-je à ma mère, et reposez en paix !
» Reposez votre cœur de soupirs et de larmes,
» Bénissez votre enfant, et dormez sans alarmes :

Digitized by Google

» Que ce dernier sommeil que je fais près de vous
» Descende sur vos yeux encor tranquille et doux !
» De notre long adieu n'anticipez pas l'heure.
» Hélas ! trop tôt viendra ce long soir où l'on pleure !
» Mais l'esprit qui console et l'ange des adieux
» A ma prière alors viendront sécher vos yeux ;
» Vous me verrez entrer plus léger dans ma voie,
» Car ce qu'on donne à Dieu doit s'offrir dans la joie.
» Dormez ! Dès que le jour sur l'église aura lui,
» Au pied de votre lit je veux être avant lui ;
» Et si nos yeux alors ont quelque larme amère,
» Que Dieu nous la pardonne ! Homme, on n'a qu'une mère. »

Son baiser lentement sur mon front descendit,
Et je n'entendis pas ce qu'elle répondit ;
Car, le cœur plein des pleurs que cachait mon visage,
Et ne les pouvant pas retenir davantage,
J'étais déjà sorti de son appartement,
Et je cherchais la nuit pour pleurer librement.
Les brises de montagne, avec le soir venues,
Avaient blanchi le ciel et balayé les nues :
C'était une des nuits dont la sérénité
Parle à l'âme de paix, d'amour, d'éternité,
Où la lune arrondie et dans l'azur assise,
Répandant sur les bois sa lueur indécise,
Semble, en dessinant mieux chaque pâle contour,
Un souvenir muet de la vie et du jour.
Je m'enfonçai pleurant sous les sombres allées,
Des traces de ma mère encor toutes peuplées ;
Je parcourais du pas tout le champêtre enclos
Où, comme autant de fleurs, mes jours étaient éclos ;
J'écoutais chanter l'eau dans le bassin de marbre ;
Je touchais chaque mur, je parlais à chaque arbre ;

Digitized by Google

J'allais d'un tronc à l'autre, et je les embrassais ;
Je leur prêtais le sens des pleurs que je versais,
Et je croyais sentir, tant notre âme a de force,
Un cœur ami du mien palpiter sous l'écorce.
Sur chaque banc de pierre où je m'étais assis,
Où j'avais vu ma mère assise avec son fils,
Je m'asseyais un peu ; je tournais mon visage
Vers la place où mes yeux retrouvaient son image ;
Je lui parlais de l'âme, elle me répondait ;
Sa voix, sa propre voix dans mon cœur s'entendait,
Et je fuyais ainsi du hêtre au sycomore,
Réveillant mon passé pour le pleurer encore.
Du nid de la colombe à la loge du chien,
Je revisitais tout et je n'oubliais rien,
Et je disais à tout un adieu sympathique,
Et, de tout emportant quelque chère relique,
Je remplissais mon sein de feuillage roulé,
Du sable de la cour par ma mère foulé,
De la mousse enlevée aux murs verts des tourelles,
Et du duvet tombé du toit des tourterelles ;
Puis, quand j'eus complété mon douloureux trésor,
Pour consumer la nuit qui me restait encor,
J'allai dans le parterre, au pied de la fenêtre
De la chambre où ma mère aussi veillait peut-être
Près du bassin d'eau vive où tremble le bouleau,
Le corps sur le gazon, le front penché sur l'eau,
Sur l'eau que j'écoutais sangloter dans sa fuite,
Comme un pas décroissant d'un ami qui nous quitte
Et là, prenant la terre et l'herbe à pleine main,
Collant ma lèvre au sol que j'allais fuir demain,
J'embrassai cette terre où j'avais pris racine,
D'où m'arrachait si tendre une force divine ;
J'ouvris mon cœur trop plein, et j'en laissai couler
Ce long torrent de pleurs qui voulait s'y mêler.

Digitized by Google

Je ne sais pas combien d'heures ainsi coulèrent,
Ni quels mille pensers dans ma tête roulèrent :
De son œil infini Dieu seul peut les compter,
Et le cœur dans sa langue au cœur les raconter.
Il est des nuits d'orage où le flot des idées,
Comme un fleuve trop plein aux ondes débordées,
Roule avec trop de pente et trop d'emportement
Pour que notre âme même en ait le sentiment ;
Un vertige confus bouillonne dans la tête,
Et, prêt à se briser, le cœur même s'arrête.
J'étais dans cet état, sans entendre, sans voir,
Anéantissement, sommeil du désespoir :
Seulement par moments mes pleurs, pleuvant encore,
M'éveillaient en tombant dans le bassin sonore.
L'aube enfin colora sa barre au bord des cieux,
Comme un flambeau soudain qui vient blesser les yeux.
Je voulus, sans revoir un visage de femme,
Dire à ma mère un mot qui lui laissât mon âme :
Sur mes genoux tremblants du seuil je m'approchai ;
De mon front prosterné, muet, je le touchai ;
J'entrelaçai mes doigts aux barreaux des persiennes ;
Je crus sentir des mains qui rencontraient les miennes.
« Adieu ! » criai-je. En vain j'y voulus joindre un mot,
Mon cœur noyé d'angoisse eut à peine un sanglot,
Et je m'enfuis courant et sans tourner la tête,
Comme un homme qui craint qu'un remords ne l'arrête.

Je marchai devant moi par des champs sans chemin,
De peur de rencontrer, d'entendre un être humain,
Jusqu'au sommet aride où la sombre montagne
S'affaisse et redescend vers une autre campagne.
Sur une roche grise, une croix de granit
Que la mousse tapisse, où l'aigle fait son nid,

Digitized by Google

S'élève pour bénir à la fois les deux faîtes,
Comme un homme étendant ses deux bras sur deux têtes.
Là, je me retournai pour la première fois,
Et m'assis sur la pierre au pied de cette croix ;
Je vis se dérouler sous moi le paysage,
Le jardin verdoyer sous les murs du village,
La colombe blanchir les toits, et la maison
Retirer lentement son ombre du gazon.
Je vis blanchir dans l'air sa première fumée,
Une main entr'ouvrir la fenêtre fermée.
Un soupir emporta mon âme à ce doux lieu,
Et sur l'herbe, à genoux, je m'écriai : « Mon Dieu !
Vous qui prenez le fils, restez avec la mère !
Que l'heure du départ n'y soit pas même amère !
Je ne quitte, ô mon Dieu, ces cœurs et ce séjour,
Qu'afin de leur laisser plus de paix et d'amour :
Que l'amour et la paix y restent à ma place,
Et que le sacrifice attire au moins la grâce !
Veillez, au lieu de moi, sur ces chers habitants ;
Bénissez nuit et jour leur route et leurs instants ;
Soyez vous-même, ô Dieu ! vous, ô céleste père !
Pour la mère le fils, et pour la sœur le frère ;
Comblez-les de vos dons, menez-les par la main,
Par une longue vie et par un doux chemin,
Au terme où nous devons vous rendre grâce ensemble,
Et que dès ici-bas votre sein nous rassemble ! »
Je dis, et, sous les bois de ces derniers sommets,
L'horizon paternel s'abaissa pour jamais.

Digitized by Google

Digitized by Google

DEUXIÈME ÉPOQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

DEUXIÈME ÉPOQUE

Séminaire de ***, 1er janvier 1793.

Six ans sont retranchés des jours de mon jeune âge,
Sans qu'une seule trace ait marqué leur passage.
Nuits, jours, matin et soir, veilles et lendemain,
Furent des pas égaux dans un même chemin;
Je n'ai senti ces jours qu'en calculant leur nombre.
Le cloître aux noirs piliers m'a caché dans son ombre;
De ma haute cellule au chœur mélodieux
Les dalles ont compté mes pas silencieux;
La méditation, la prière et l'étude,
Ont engourdi mes sens dans leur froide habitude;

Digitized by Google

Ces corridors obscurs, ces nefs, ces murs épais,
Ont versé sur mon front leur silence et leur paix ;
Les souvenirs cuisants, les regrets, les images
De liberté, d'amour, de riants paysages,
A peine ont jusqu'ici dans mes nuits pénétré;
De la paix du Seigneur tout s'y peint par degré,
Comme, par les vitraux que le pinceau colore,
Se teignent dans la nef les clartés de l'aurore.
Qu'il est doux dans son Dieu de renfermer son cœur
Comme un parfum dans l'or, pour en garder l'odeur;
D'avoir son but si haut, et sa route tracée,
Et de vivre six ans d'une même pensée!
Aussi, blanche est la page où je notai mes jours.
Qu'aurais-je écrit? Ce Dieu que je servis toujours,
Le soin de ses autels, le goût de ses demeures,
Ont du même aliment nourri toutes mes heures,
Et sa main, à ma main ouverte constamment,
M'a dirigé sans chute et sans événement.
Ah! grâce aux passions que mon cœur se retranche,
Puisse toute ma vie être une page blanche!

Digitized by Google

Février 1793.

Souvent lorsque des nuits l'ombre que l'on voit croître
De piliers en piliers s'étend le long du cloître;
Quand, après l'Angelus et le repas du soir,
Les lévites épars sur les bancs vont s'asseoir,
Et que, chacun cherchant son ami dans le nombre,
On épanche son cœur à voix basse et dans l'ombre;
Moi, qui n'ai pas encore entre eux trouvé d'ami,
Parce qu'un cœur trop plein n'aime rien à demi,
Je m'échappe; et cherchant ce confident suprême
Dont l'amour est toujours égal à ce qu'il aime,
Par la porte secrète en son temple introduit,
Je répands à ses pieds mon âme dans la nuit.

Ossian, Ossian! lorsque, plus jeune encore,
Je rêvais des brouillards et des monts d'Inistore;
Quand, tes vers dans le cœur et ta harpe à la main,
Je m'enfonçais l'hiver dans des bois sans chemin,
Que j'écoutais siffler dans la bruyère grise,
Comme l'âme des morts, le souffle de la bise,
Que mes cheveux fouettaient mon front, que les torrents,
Hurlant d'horreur aux bords des gouffres dévorants,
Précipités du ciel sur le rocher qui fume,
Jetaient jusqu'à mon front leurs cris et leur écume;
Quand les troncs des sapins tremblaient comme un roseau
Et secouaient leur neige où planait le corbeau,

Digitized by Google

Et qu'un brouillard glacé, rasant ses pics sauvages,
Comme un fils de Morven me revêtait d'orages,
Si, quelque éclair soudain déchirant le brouillard,
Le soleil ravivé me lançait un regard,
Et d'un rayon mouillé, qui lutte et qui s'efface,
Éclairait sous mes pieds l'abîme de l'espace,
Tous mes sens, exaltés par l'air pur des hauts lieux,
Par cette solitude et cette nuit des cieux,
Par ces sourds roulements des pins sous la tempête,
Par ces frimas glacés qui blanchissaient ma tête,
Montaient mon âme au ton d'un sonore instrument
Qui ne rendait qu'extase et que ravissement;
Et mon cœur à l'étroit battait dans ma poitrine,
Et mes larmes tombaient d'une source divine,
Et je prêtais l'oreille et je tendais les bras,
Et comme un insensé je marchais à grands pas,
Et je croyais saisir dans l'ombre du nuage
L'ombre de Jéhovah qui passait dans l'orage,
Et je croyais dans l'air entendre en longs échos
Sa voix, que la tempête emportait au chaos;
Et de joie et d'amour noyé par chaque pore,
Pour mieux voir la nature et mieux m'y fondre encore,
J'aurais voulu trouver une âme et des accents,
Et pour d'autres transports me créer d'autres sens!

Ce sont de ces moments d'ineffables délices
Dont Dieu ne laisse pas épuiser les calices,
Des éclairs de lumière et de félicité
Qui confondent la vie avec l'éternité.
Notre âme s'en souvient comme d'une pensée
Rapide, dont en songe elle fut traversée.
Ah! quand je les goûtais, je ne me doutais pas
Qu'une source éternelle en coulait ici-bas!

Digitized by Google

Eh bien! quand j'ai franchi le seuil du temple sombre
Dont la seconde nuit m'ensevelit dans l'ombre;
Quand je vois s'élever entre la foule et moi
Ces larges murs pétris de siècles et de foi;
Quand j'erre à pas muets dans ce profond asile,
Solitude de pierre, immuable, immobile,
Image du séjour par Dieu même habité,
Où tout est profondeur, mystère, éternité;
Quand les rayons du soir que l'occident rappelle
Éteignent aux vitraux leur dernière étincelle,
Qu'au fond du sanctuaire un feu flottant qui luit
Scintille comme un œil ouvert sur cette nuit,
Que la voix du clocher en son doux s'évapore,
Que, le front appuyé contre un pilier sonore,
Je le sens, tout ému du retentissement,
Vibrer comme une clef d'un céleste instrument,
Et que du faîte au sol l'immense cathédrale,
Avec ses murs, ses tours, sa cave sépulcrale,
Tel qu'un être animé, semble à la voix qui sort
Tressaillir et répondre en un commun transport;
Et quand, portant mes yeux des pavés à la voûte,
Je sens que dans ce vide une oreille m'écoute,
Qu'un invisible ami, dans la nef répandu,
M'attire à lui, me parle un langage entendu,
Se communique à moi dans un silence intime,
Et dans son vaste sein m'enveloppe et m'abîme:
Alors, mes deux genoux pliés sur le carreau,
Ramenant sur mes yeux un pan de mon manteau,
Comme un homme surpris par l'orage de l'âme,
Les yeux tout éblouis de mille éclairs de flamme,
Je m'abrite muet dans le sein du Seigneur,
Et l'écoute et l'entends, voix à voix, cœur à cœur.
Ce qui se passe alors dans ce pieux délire,
Les langues d'ici-bas n'ont plus rien pour le dire;

Digitized by Google

L'âme éprouve un instant ce qu'éprouve notre œil
Quand, plongeant sur les bords des mers près d'un écueil,
Il s'essaye à compter les lames, dont l'écume
Étincelle au soleil, croule, jaillit et fume,
Et qu'aveuglé d'éclairs et de bouillonnement,
Il ne voit plus que flots, lumière et mouvement;
Ou bien ce que l'oreille éprouve auprès d'une onde
Qui des pics du mont Blanc s'épanche, roule et gronde,
Quand, s'efforçant en vain, dans cet immense bruit,
De distinguer un son d'avec le son qui suit,
Dans les chocs successifs qui font trembler la terre,
Elle n'entend vibrer qu'un éternel tonnerre.

Et puis ce bruit s'apaise, et l'âme qui s'endort
Nage dans l'infini sans aile, sans effort,
Sans soutenir son vol sur aucune pensée,
Mais immobile et morte et vaguement bercée,
Avec ce sentiment qu'on éprouve en rêvant
Qu'un tourbillon d'été vous porte, et que, le vent
Vous prêtant un moment ses impalpables ailes,
Vous planez dans l'éther tout semé d'étincelles,
Et vous vous réchauffez, sous des rayons plus doux,
Au foyer des soleils qui s'approchent de vous.
Ainsi la nuit en vain sonne l'heure après l'heure:
Et quand on vient fermer la divine demeure,
Quand sur les gonds sacrés les lourds battants d'airain
Tournent en ébranlant le caveau souterrain,
Je m'éloigne à pas lents, et ma main froide essuie
La goutte tiède encor de la céleste pluie!...

Digitized by Google

Séminaire de ***, 15 février 1793.

Tandis que nous vivons au fond d'un monde à part,
En Dieu seul, pour Dieu seul, et sous son seul regard,
L'autre monde, animé d'un autre esprit de vie,
Ou d'un souffle de mort, de colère et d'envie,
Mugit autour de nous, et jusqu'en ce saint lieu
Poursuit de ses fureurs les serviteurs de Dieu.
Un grand peuple, agité par l'esprit de ruine,
Fait écrouler sur lui tout ce qui le domine;
Il veut renouveler trône, autels, mœurs et lois:
Dans la poudre et le sang tout s'abîme à la fois.
Oh! pourquoi suis-je né dans ces jours de tempête
Où l'homme ne sait pas où reposer sa tête,
Où la route finit, où l'esprit des humains
Cherche, tâtonne, hésite entre mille chemins,
Ne pouvant ni rester sous un passé qui croule,
Ni jeter d'un seul jet l'avenir dans son moule?
Métal extravasé qui bouillonne et qui fuit,
Court, ravage et renverse, et dévore et détruit,
Et, consumant la main qui touche à son cratère,
Déracine le siècle et l'homme de la terre!
Heureux du moins, heureux que la lueur de foi
Vive encor dans mon œil et marche devant moi,
Et, séparant mes pas de la foule élancée,
Trace une route à part à ma pauvre pensée,
Route qui mène ailleurs que celle d'ici-bas,
Et que Dieu même éclaire, et qui ne finit pas!

Digitized by Google

On dit que le pouvoir aux mains du roi se brise,
Et qu'en mille lambeaux le peuple le divise;
Le peuple, enfant cruel qui rit en détruisant,
Qui n'éprouve jamais sa force qu'en brisant,
Et qui, suivant l'instinct de son brutal génie,
Ne comprend le pouvoir que par la tyrannie;
Force aveugle que Dieu lâche de temps en temps,
Ainsi que l'avalanche, ainsi que les autans,
Pour donner à l'éther un courant plus rapide,
Pour frapper un grand coup et pour faire un grand vide!

Digitized by Google

23 février 1793.

O jours, jours de douleur, de silence et d'effroi!
La terre du royaume a bu le sang du roi,
Et le sang des sujets massacrés par centaines
Coule dans les ruisseaux comme l'eau des fontaines!
Tout ce qui porte un nom, ou génie ou vertu,
Sous le niveau du crime est soudain abattu;
Le doigt du délateur au bourreau fait un signe:
La seule loi du peuple est la mort au plus digne!
Sa hache aime le juste et choisit l'innocent:
L'innocence est son crime! O peuple ivre de sang,
Tu détruis de tes mains l'erreur qui nous abuse,
Et de tous tes tyrans ton exemple est l'excuse!

Digitized by Google

28 février 1793.

Je creuse nuit et jour dans mes réflexions
Cet abîme sanglant des révolutions,
Du grand corps social remède ou maladie
Qui brise ou rajeunit la machine engourdie;
De la nature humaine incalculable effort,
Qui fait lutter en elle et la vie et la mort.

Pour tenir les bassins égaux de la balance
Où l'on veut les peser, il faut un grand silence
Des passions du siècle et de ses intérêts;
La main tremble à qui veut les juger de trop près:
Comme au juge placé trop bas dans la carrière,
Le but est trop souvent caché par la poussière.
Mais, jeune, enseveli dans l'ombre du saint lieu,
Hors du siècle, et voyant tout au seul jour de Dieu,
Peut-être juge-t-on de plus haut ce problème,
Ce procès éternel du temps contre lui-même,
Cette lutte fatale où le passé vaincu
Dit, pour toute raison de vivre : « J'ai vécu, »
Qui peut sonder de Dieu l'insondable pensée?
Qui peut dire où finit son œuvre commencée?
Des mondes à venir lui dérober le soin?
Lui dire comme aux flots : « Tu n'iras pas plus loin? »
Devant cet océan placer son grain de sable,
Et tarir d'un seul mot l'abîme intarissable?

Digitized by Google

Moins insensé celui qui dirait au soleil :
« Prends mon heure! attends-moi pour luire à mon réveil,
Borne à mon horizon ta lumière féconde,
Et quand mon œil se ferme, éteins-toi pour le monde! »
Non, Dieu n'a dit son mot à personne ici-bas;
La nature et le temps ne le comprennent pas;
Et si de son mystère il perce quelque chose,
Ne le cherchons qu'en lui; c'est là que tout repose!
C'est là qu'à nos esprits, dans le doute noyés,
Lui seul soulève un coin du voile, et dit : « Voyez! »
Qu'annonce la nature en sa marche éternelle?
Où s'arrête sa course? où se repose-t-elle?
De ces mille soleils tournant sous l'œil de Dieu,
Rayons étincelants de son céleste essieu,
Lequel dort au milieu de sa courbe enflammée?
Quelle route du ciel devant eux s'est fermée?
Quelle vague des airs croupit dans son repos?
Quelle goutte des mers dort dans le lit des flots?
Quel océan couché dans d'éternels rivages
Cesse de dévorer ou d'enfanter des plages?
Quels monts ont étouffé leur creuset souterrain?
Quoi donc était hier ce qu'il sera demain?
Et, du sable au rocher, de l'âme à la matière,
De l'abîme des cieux jusqu'au grain de poussière,
Quel autre que Dieu seul peut dans ce mouvement
Reconnaître une forme, un être, un élément?
On sent à ce travail, qui change, brise, enfante,
Qu'un éternel levain dans l'univers fermente,
Que la main créatrice à son œuvre est toujours,
Que de l'Être éternel éternel est le cours,
Que le temps naît du temps, la chose de la chose;
Qu'une forme périt afin qu'une autre éclose;
Qu'à tout être la fin n'est qu'un commencement;
La souffrance, travail; la mort, enfantement!

Digitized by Google

En vain l'homme, orgueilleux de ce néant qu'il fonde,
Croit échapper lui seul à cette loi du monde,
Clôt son symbole, et dit, pour la millième fois:
« Ce Dieu sera ton Dieu, ces lois seront tes lois! »
A chaque éternité que sa bouche prononce,
Le bruit de quelque chute est soudain la réponse,
Et le temps, qu'il ne peut fixer ni ralentir,
Est là pour le confondre et pour le démentir:
Chaque siècle, chaque heure, en poussière il entraîne
Ces fragiles abris de la sagesse humaine,
Empires, lois, autels, dieux, législations;
Tentes que pour un jour dressent les nations,
Et que les nations qui viennent après elles
Foulent pour faire place à des tentes nouvelles;
Bagage qu'en fuyant nous laissons sur nos pas,
Que l'avenir méprise et ne ramasse pas.

Depuis ces jours obscurs dont la tardive histoire
A jusqu'à nos moments traîné quelque mémoire,
Avec combien de cieux le temps s'est-il joué?
Combien de fois la terre a-t-elle secoué,
Comme l'arbre au printemps ses arides feuillages,
Les croyances, les lois, les dieux des autres âges?
C'est demander combien de feuillages flétris
Ont engraissé le sol formé de leurs débris,
Ou combien de ruisseaux ou de gouttes d'orages
Ont fait enfler les mers sans fond et sans rivages?

Oui, l'esprit du Seigneur travaille incessamment
Par l'esprit des mortels, son aveugle instrument;
Il a donné pour vie à la pensée humaine
Ce flux et ce reflux qui l'apporte et l'entraîne:

Digitized by Google

S'il cessait de tourner dans ce cercle divin,
S'il s'arrêtait un jour, ce jour serait sa fin.
Mais pour lui, sur la route à ses pas accordée,
Une idée est toujours en avant d'une idée;
Il s'élance, il l'atteint au terme d'un sentier;
Il crée à son image un monde tout entier;
Puis à peine entre-t-il dans l'œuvre commencée,
Qu'il demande à courir vers une autre pensée,
La réalise et passe, et, d'essor en essor,
Gagne un autre horizon pour le franchir encor.
Ainsi de siècle en siècle il lègue ses chimères:
De vérités pour lui les vérités sont mères,
Et Dieu, les lui montrant jour à jour, pas à pas,
Le mène jusqu'où Dieu veut qu'il aille ici-bas;
Terme qu'il a lui seul posé dans sa sagesse,
Et qu'on n'atteint jamais, en approchant sans cesse.

Mais si l'esprit de Dieu, travaillant par nos mains,
A ces renversements condamne les humains,
Comment donc marque-t-il du sang pur des victimes
Les révolutions, ce solstice des crimes?
Comment l'esprit d'amour, de justice, de paix,
Sert-il l'iniquité, la haine et les forfaits?
Ah! c'est que dans son œuvre il agit avec l'homme:
La vertu les conçoit, le crime les consomme;
L'ouvrier est divin, l'instrument est mortel;
L'un veut changer le Dieu, l'autre brise l'autel;
L'un sur la liberté veut fonder la justice,
L'autre sur tous les droits fait crouler l'édifice.
Puis vient la nuit fatale où l'esprit combattu
Ne sait plus où trouver le crime et la vertu;
Chaque parti s'en fait d'horribles représailles.
Les révolutions sont des champs de batailles

Digitized by Google

Où deux droits violés se heurtent dans le temps:
Quel que soit le vainqueur, malheur aux combattants?
L'un, possesseur jaloux d'un héritage inique,
Se fait un titre saint d'une injustice antique,
Veut que l'oppression consacre l'oppresseur,
Et croit venger le ciel en défendant l'erreur;
L'autre, le cœur aigri par une vieille offense,
Dans la raison qui luit ne voit qu'une vengeance:
Et, s'armant à sa voix d'un droit ensanglanté,
Brûle, pille et massacre à coups de vérité:
Ainsi l'abîme appelle un plus profond abîme.
Qu'y faire? La raison n'a que le choix du crime.
Faut-il que le bien cède et recule à jamais?
Faut-il vaincre le mal à force de forfaits?
Devant ces changements le cœur du juste hésite:
Malheur à qui les fait! heureux qui les hérite!

Digitized by Google

Séminaire de ***, 2 mars 1793.

Ma pauvre mère, hélas! ma pauvre sœur, mon Dieu!
Quoi! la tempête aussi descend en si bas lieu?
Quoi! la maison de paix, de prière et d'aumône,
Où la charité seule avait son humble trône,
N'a pas pu trouver grâce aux yeux des factions?
Ce toit qu'avaient couvert leurs bénédictions,
Ce seuil où leur misère était sans cesse assise,
Où la veuve et l'enfant entraient comme à l'église;
Cette chambre où ma mère, avec sa douce main,
Pansait leurs pieds meurtris et leur rompait le pain;
Ils l'ont brûlée! ils ont chassé leur providence,
Autour des murs fumants mené l'horrible danse,
Tandis qu'à la lueur qui montait de ses toits,
Ma mère et ses enfants s'enfuyaient dans les bois!
Ainsi tout ce que j'aime est arraché de terre;
Ainsi, si je cherchais la maison de mon père,
Mes yeux ne verraient plus qu'un pan de mur noirci,
Et le mendiant seul dirait : « C'était ici! »

Ah! je sens en moi-même, à cette horrible image
De ma mère fuyant les torches du village,
Qu'un Dieu seul peut donner le pardon aux humains:
Et si je ne brisais mon cœur entre ses mains,
A ma soif de vengeance ou plutôt de justice
Je ferais de mes jours cent fois le sacrifice;

Digitized by Google

Je me consacrerais, pour punir ces bourreaux,
Deux poignards dans les mains, à des dieux infernaux;
Et j'irais, de ce toit vengeant chaque parcelle,
D'une goutte de sang payer chaque étincelle!

Digitized by Google

Séminaire de **, 6 mars 1793.

Pardonnez-moi, mon Dieu! la vengeance est à vous!
Ah! pour la désarmer je tombe à vos genoux.
Que la faute et l'horreur de ces jours de tempêtes
Retombent sur le temps, et non pas sur leurs têtes!

Digitized by Google

Séminaire de ***, 8 mars 1793.

Ce soir, un inconnu m'a glissé dans la main
Un rouleau recouvert d'un pli de parchemin ;
Mes yeux en ont soudain reconnu l'écriture,
(Bien qu'une larme seule en fût la signature ;)
Et tout en la lisant je baisais mille fois,
O ma mère, ces mots où j'ajoutais ta voix,
Et ces douze louis, ta dernière ressource,
Que ta main pour adieu jette encor dans ma bourse.
Oh ! que cet or sacré ne la quitte jamais,
Ou, donné par l'amour, n'en sorte qu'en bienfaits !

Digitized by Google

Séminaire de ***, 9 mars 1793.

Ainsi me voilà seul, orphelin dans ce monde!
Ma mère avec ma sœur est errante sur l'onde;
Elles vont, au hasard des vents et de la mer,
D'un parent inconnu chercher le pain amer,
Et, sur un continent peuplé de solitudes,
Changer de ciel, d'amis, de cœur et d'habitudes!
« Fuis, pars, viens, mon enfant! dit ma mère. Que Dieu
» Te porte tout l'amour qui brûle en cet adieu!
» Je n'aurai pas un jour de paix en ton absence.
» Quitte un sol dévorant qui proscrit l'innocence,
» Où la prière même est un crime mortel.
» Qu'est-il besoin de prêtre à qui n'a plus d'autel?... »
Ah! ma mère, pour moi ta tendresse t'égare:
L'esprit souffle-t-il moins quand l'étincelle est rare?
N'en eussions-nous plus qu'une à rallumer ici,
Qu'une larme à sécher dans un œil obscurci,
Ah! c'en serait assez pour garder à la terre,
Pour couver dans nos seins le feu du sanctuaire,
Pour rester dans le temple, et pour y revêtir
La robe du lévite ou celle du martyr.
Je resterai.

. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

De la grotte des Aigles, au sommet des Alpes du Dauphiné, 15 avril 1793.

Gravons au moins, pour ma mémoire,
De ces deux mois si pleins l'épouvantable histoire.

Le peuple, soulevé sur la foi d'un faux bruit,
Force le seuil sacré, nous frappe, et nous poursuit;
Il s'enivre de vin dans l'or des saints calices,
Hurle en dérision les chants des sacrifices,
Et, comme s'il n'osait vierge encor le frapper,
Il viole l'autel avant de le saper.
Les prêtres, n'élevant contre eux que la prière,
Sont par leurs cheveux blancs traînés dans la poussière;
Les uns de leur vieux sang teignent ces chers pavés,
Au couteau solennel d'autres sont réservés;
Quelques-uns comme moi, sauvés par leur jeunesse,
Par un front de vingt ans dont la grâce intéresse,
S'échappent dispersés sous les coups de fusil,
Et vont chercher plus loin le supplice ou l'exil.
Une femme me prend par la main dans le nombre,
Me guide hors des murs à la faveur de l'ombre,
Me montre ces sommets brillant dans le lointain,
Et me dit : « Mon enfant, fuyez; voici du pain. »
Je fuis pendant sept nuits à travers les campagnes,
En dirigeant toujours mes pas sur les montagnes.
Le jour pour sommeiller me couchant sous les blés,
La nuit loin des sentiers hâtant mes pas troublés,

Digitized by Google

J'arrive au pied des monts; je traverse à la nage
Des torrents, dont le flot me jette à l'autre plage.
Un chasseur me découvre à la voix de ses chiens:
Il change par pitié ses habits pour les miens.
Je commence à gravir ces gradins de collines
Où les Alpes du nord enfoncent leurs racines,
Immense piédestal par sa masse abaissé,
Qui sous le poids des monts semble s'être affaissé,
Et dans l'encaissement des roches éboulées
Cache les lacs profonds et les noires vallées.
Je remonte le cours de leurs mille ruisseaux
Qui passent en lançant leur fumée au lieu d'eaux;
J'avance en frissonnant sous l'arche des cascades;
Les pins m'ouvrent plus loin leurs hautes colonnades,
Je les franchis; j'arrive à ces prés suspendus
Sur la croupe des monts, verts tapis étendus,
Où les chalets, des bois bordent les précipices.
Un vieux pâtre y gardait un troupeau de génisses:
Les yeux vers le soleil couchant, entre ses doigts
Il roulait, sans me voir, un rosaire de bois.
Cet aspect rend l'audace à mon âme attendrie:
Je suis sûr d'un ami dans tout homme qui prie.
Je l'aborde soudain, sans crainte, au nom de Dieu;
Il se trouble en voyant un vivant en ce lieu:
Il croit voir un coupable en moi. Je le rassure;
Il écoute en pleurant ma touchante aventure,
Étend la feuille morte en lit sous le chalet,
Et partage avec moi son pain noir et son lait.

Le lendemain matin, il dit: — « Soyez en joie:
» Je ne renverrai pas celui que Dieu m'envoie.
» Voyageant suivant l'herbe et suivant la saison,
» Mes vaches ont fini de paître ce gazon;

Digitized by Google

» Demain, je vais chercher d'autres vertes montagnes.
» Mais lorsqu'après l'hiver nous montons des campagnes,
» On nous donne en partant du pain pour tout l'été;
» Tout ce pain est à vous, car vous l'avez goûté.
» Les bergers, dont souvent j'ai nourri la détresse,
» Remplaceront pour moi celui que je vous laisse.
» Mais vous ne pouvez pas me suivre au milieu d'eux:
» Ils se demanderaient pourquoi nous sommes deux?
» Vos blonds cheveux n'ont pas durci dans les tempêtes;
» La blancheur de vos mains leur dirait qui vous êtes.
» Vous ne pouvez non plus rester sous ce chalet,
» On le voit de trop loin fumer sur la forêt.
» Des soldats du bourreau ces routes sont connues;
» Ils montent quelquefois jusque parmi ces nues,
» Pour aller de plus haut, sous leurs serres surpris,
» Comme l'oiseau de proie, épier les proscrits.
» Mais venez; je connais une grotte profonde
» Qu'aucun autre que moi ne connaît dans le monde.
» Rien n'y peut parvenir que l'éclair et le vent,
» Et l'aigle que j'allais y dénicher souvent,
» Quand, dans mon jeune temps, le suivant sur ces cimes,
» Mon pied comme mon œil se jouait des abîmes.
» J'y puis monter encore avec l'aide de Dieu;
» C'est pour vous que sa main m'a découvert ce lieu;
» Vous y vivrez de peu, mais sans inquiétude,
» Si votre ange suffit à votre solitude.
» On y peut puiser l'eau dans le creux de sa main.
» Et quand je penserai que vous manquez de pain,
» Tous les deux ou trois mois, sans qu'on puisse me suivre,
» J'apporterai de loin ce qu'il vous faut pour vivre.
» Remarquez bien la gueule ouverte à ce rocher,
» Venez de temps en temps sous la brume y chercher;
» Car lorsque je viendrai vous porter votre vie,
» Je n'irai pas plus loin, de peur qu'on ne m'épie. »

Digitized by Google

Nous partons; nous posons nos pieds audacieux
Où le chasseur des monts n'ose poser ses yeux;
Nous enlaçons nos doigts crispés aux fils du lierre,
Aux cheveux de la plante, aux angles de la pierre;
Du rocher chancelant qui s'enfuit sous nos pas,
Le bruit sourd et profond monte à peine d'en bas,
Et, des eaux du glacier dont la poudre s'élève,
Le vent nous frappe au front comme le froid d'un glaive.
Devant l'abîme ouvert que ces eaux ont fendu,
Mon pied cloué d'horreur s'arrête suspendu;
Du noir pilier des monts la colonne d'écume
Tombe en rejaillissant dans le gouffre qui fume,
Hurle dans sa ruine avec tous ses ruisseaux,
Remonte en blancs flocons, retombe en verts lambeaux,
Et remplit tout le vide, où flotte en bas sa foudre,
De vent, de bruit, de flots, de vertige et de poudre.
Un seul débris de roc que le fleuve a broyé,
Tremblant aux coups de l'onde, et d'écume noyé,
Comme un vaste arc-en-ciel appuyé sur deux cimes,
Se dresse en voûte immense et franchit ses abîmes.
Mon guide fait sur lui le signe de la croix,
Tâte d'un pied douteux les fragiles parois,
S'élance; je le suis. Sous cette arche profonde,
Nous voyons à cent pieds cet ouragan de l'onde
Passer comme le trait qu'un regard ne suit pas.
Le pont miné, tremblant, résonne sous nos pas;
Notre œil tourne, nos mains cherchent, notre pied glisse;
Mais notre ange à nos yeux voile le précipice,
Et déjà nous foulons sur le bord opposé
Un vallon d'herbe en fleur par l'écume arrosé.

La nature en ce lieu, plus amie et plus douce,
Festonne les rochers d'arbustes et de mousse.

Digitized by Google

D'un pas moins essoufflé nous montons ses remparts;
Un horizon nouveau s'ouvre sous nos regards,
Et nous redescendons des pentes qu'elle incline,
De coteaux en coteaux, de colline en colline,
Jusqu'à ce creux vallon qu'elle arrondit exprès,
Pour n'étaler qu'à Dieu ses plus divins attraits.
Là mon guide s'arrête, et me montre l'asile
Qu'offre la Providence à ceux que l'homme exile;
Me découvre à son bruit la source sous le bois,
M'enseigne à façonner le hêtre où je la bois,
A sécher au soleil les mousses pour ma couche,
A juger la saveur des fruits sains pour ma bouche,
A dérober tout chaud, dans le creux du rocher,
L'œuf pondu du matin que l'aigle y va cacher,
A nourrir un feu lent qui couve dans l'écorce,
A voiler aux oiseaux le piége sous l'amorce,
A lancer dans le lac le fil de l'hameçon
Qui fait frissonner l'onde au contact du poisson;
A surprendre à son nid le faon qui vient d'éclore;
A ravir le chevreau pendant qu'il tette encore,
Pour que sa mère aussi vienne, au cri de sa faim,
Tendre pour le nourrir sa mamelle à la main.
Puis, me recommandant à cette Providence
Qui nourrit sans travail et garde sans prudence:
« Priez-la, mon enfant! tout est plein d'elle ici!... »
Nous prions; je l'embrasse; il part; et me voici.

Digitized by Google

Grotte des Aigles, 17 avril 1798,
pendant la nuit.

O nuit majestueuse, arche immense et profonde
Où l'on entrevoit Dieu comme le fond sous l'onde,
Où tant d'astres en feux portant écrit son nom,
Vont de ce nom splendide éclairer l'horizon,
Et jusqu'aux infinis, où leur courbe est lancée,
Porter ses yeux, sa main, son ombre, sa pensée!
Et toi, lune limpide et claire, où je crois voir
Ces monts se répéter comme dans un miroir,
Pour que deux univers, l'un brillant, l'autre sombre,
Du Dieu qui les créa s'entretinssent dans l'ombre;
Et vous, vents palpitant la nuit sur ces hauts lieux,
Qui caressez la terre et parfumez les cieux;
Et vous, bruit des torrents; et vous, pâles nuages
Qui passez sans ternir ces rayonnantes plages,
Comme à travers la vie, où brille un chaste azur,
L'ombre des passions passe sur un cœur pur;
Mystères de la nuit que l'ange seul contemple,
Cette heure aussi pour moi lève un rideau du temple!
Ces pics aériens m'ont rapproché de vous;
Je vous vois seul à seul, et je tombe à genoux,
Et j'assiste à la nuit comme au divin spectacle
Que Dieu donne aux esprits dans son saint tabernacle!

Comme l'œil plonge loin dans ce pur firmament!
Quel bleu tendre, et pourtant quel éblouissement!

Digitized by Google

On dirait l'eau des mers quand une faible brise,
Fait miroiter les flots où le rayon se brise.
— Voilà sur l'horizon l'étoile qui descend!
— L'ombre des noirs sapins me voile le croissant;
Sa mobile blancheur semble sous ce nuage
Une neige qui tombe et fond sur le feuillage.
— Au doux vent que ma joue à peine a ressenti,
Quel immense soupir de leur cime est sorti!
Il naît, il gronde, il baisse... il meurt. C'est la tempête
Qui passe avec ses voix et ses coups sur ma tête;
C'est la voile où le vent siffle et tonne la nuit,
Quand sur les sombres mers la vague la poursuit.
— Non, c'est un souffle mort dont la nuit les effleure.
— Oh! qu'à présent la brise avec tendresse y pleure!
N'est-ce pas le soupir de quelque esprit ami
Qui dans ces sons si doux se dévoile à demi,
Vient prêter à ces vents leur douce voix de femme,
Et, par pitié pour nous, pleurer avec notre âme?

Arbres harmonieux, sapins, harpe des bois,
Où tous les vents du ciel modulent une voix,
Vous êtes l'instrument où tout pleure, où tout chante,
Où de ses mille échos la nature s'enchante,
Où, dans les doux accents d'un souffle aérien,
Tout homme a le soupir d'accord avec le sien!
Arbres saints qui savez ce que Dieu nous envoie,
Chantez, pleurez, portez ma tristesse ou ma joie!
Seul il sait, dans les sons dont vous nous enchantez,
Si vous pleurez sur nous, ou bien si vous chantez.

Digitized by Google

Grotte des Aigles, 18 avril 1793.

Le sommeil m'a surpris sous le nocturne dôme;
L'alouette a chanté mon réveil; mon royaume
Sous un jour de printemps en fleurs m'est apparu,
Et du matin au soir mes pas l'ont parcouru.
Qu'il est vert! Et pour qui, sur ces hauts précipices,
Dieu créa-t-il un jour ce vallon de délices,
Et, d'un triple rempart élevé de ses mains,
En ferma-t-il l'accès et la vue aux humains?

Là le gouffre tonnant où le glacier se verse,
Et qu'à travers la mort le pont de roc traverse;
Ici ces pics glacés, qui ne fondent jamais,
L'entourent à demi de leurs neigeux sommets;
Et plus bas, à l'endroit où son lit qui serpente
Semble au penchant des monts vouloir unir sa pente,
Le rocher tout à coup l'arrête et le retient,
Et d'un escarpement dans les airs le soutient;
Sur ses parois, polis par l'égout des ravines,
Nulle herbe, nulle fleur ne pend par les racines;
Et la voix des bergers, qu'on voit à peine en bas,
Se perd dans la distance et ne m'y parvient pas.
A l'abri de ces flots, de ces rocs, de ces neiges,
Ne craignant des mortels ni surprise ni piéges,
Je trouve comme l'aigle, en mon aire élevé,
Tout ce que le désir d'un poëte eût rêvé:

Digitized by Google

Arbres fils de leur gland courbés sous les tempêtes,
Mais dont la foudre seule ose ébrancher les têtes ;
Lianes, de leurs pieds à leur front serpentant,
Qui bercent fleurs et nids sur leur filet flottant ;
Rayon doré du jour qui sous leur nuit se joue,
Tremblant sur l'herbe, au gré du vent qui les secoue ;
Hauts gazons où sur l'or nagent les papillons,
Où les vents creusent seuls leur trace en verts sillons ;
Herbe que chaque brise en molles vagues roule,
Répandant mille odeurs sous mon pied qui les foule ;
Eau qui dort dans la feuille où l'ombre la brunit,
Ou remplit jusqu'au bord ses coupes de granit ;
Écume des ruisseaux sur leurs pentes fleuries,
Se perdant comme un lait dans le vert des prairies ;
Lac limpide et dormant comme un morceau tombé
De cet azur nocturne à ce ciel dérobé,
Dont le creux transparent jusqu'au fond se dévoile,
Où, quand le jour s'éteint, la sombre nuit s'étoile,
Où l'on ne voit flotter que les fleurs du lotus
Que leur poids de rosée a sur l'onde abattus,
Et le duvet d'argent que le cygne sauvage,
En se baignant dans l'onde, a laissé sur la plage ;
Golfes étroits, cachés dans les plis des vallons ;
Aspects sans borne ouverts sur les grands horizons ;
Abîmes où l'oreille écoute l'avalanche ;
Cimes dans l'éther bleu noyant leur flèche blanche ;
Grandes ombres des monts qui brunissent leurs flancs
Rayon répercuté des pics étincelants ;
Air élastique et tiède, où le sein qui s'abreuve
Croit boire, en respirant, une âme toujours neuve ;
Bruit qu'on entend si loin descendre ou s'élever ;
Silence où l'âme dort et s'écoute rêver ;
Partout avec la paix, mouvement qui l'anime :
Des troupeaux de chamois qui volent sur l'abîme,

Digitized by Google

Chevreuils rongeant l'écorce, écureuils dans les bois,
Chants de milliers d'oiseaux qui confondent leurs voix,
Vols d'insectes dorés et bourdonnements d'ailes,
De leurs prismes flottants semant les étincelles,
Fleurs partout sous mes pas et parfums dans les airs:
Voilà ce que le ciel a fait pour ces déserts.

Digitized by Google

Même date, le soir.

Mais de ces lieux charmants le chef-d'œuvre est la voûte
Dans le rocher, dont l'aigle a seul trouvé la route;
A l'orient du lac et le long de ses eaux
La montagne en croulant s'est brisée en morceaux,
Et, semant ses rochers en confuses ruines,
A de leurs blocs épars entassé les collines.
Ces rocs accumulés, par leur chute fendus,
L'un sur l'autre au hasard sont restés suspendus;
Les ans ont cimenté leur bizarre structure,
Et recouvert leurs flancs et le sol de verdure.
On y marche partout sur un tertre aplani
Que la feuille tombée et la mousse ont jauni;
Seulement quand on frappe, on peut entendre encore
Résonner sous les pas le terrain plus sonore.
Cinq vieux chênes, germant dans ses concavités,
Y penchent en tous sens leurs troncs creux et voûtés;
De leurs pieds chancelants les bases colossales
Du granit au granit joignent les intervalles,
S'enlacent sur le sol comme de noirs serpents,
Et retiennent les blocs entre leurs nœuds rampants:
Le plus vieux, suspendu sur l'une des ravines,
La couvre comme un pont de ses larges racines;
Puis, aux rayons du jour pour mieux la dérober,
Étend un vaste bras qu'il laisse retomber,
Et, sous ce double abri de rameaux, de verdure,
Il voile à tous les yeux son étroite ouverture.

Digitized by Google

Il faut, pour découvrir cet antre souterrain,
Ramper en écartant les feuilles de la main.
A peine a-t-on glissé sous l'arche verte et sombre,
Un corridor étroit vous reçoit dans son ombre;
On marche un peu courbé sous d'humides arceaux,
De circuits en circuits, au bruit profond des eaux,
Qui, creusant à vos pieds un canal dans la pierre,
Murmurent jusqu'au lac dans leur solide ornière.
Un jour pâle et lointain, lueur qui part du fond,
Guide déjà les yeux dans ce sentier profond;
La voûte s'agrandit, le rocher se retire;
Le sein plus librement se soulève et respire;
Le sol monte, trois blocs vous servent de degrés,
Et dans la roche vide enfin vous pénétrez.

Vingt quartiers, suspendus sur leur arête vive,
En soutiennent le dôme en gigantesque ogive;
Leurs angles de granit en mille angles brisés,
Leurs flancs pris dans leurs flancs, l'un sur l'autre écrasés,
Ont rejailli du poids comme une molle argile;
L'eau que la pierre encor goutte à goutte distille
A poli les contours de ces grands blocs pendants,
De stalactite humide a revêtu leurs dents,
Et, les amincissant en immenses spirales,
Les sculpte comme un lustre au ciel des cathédrales.
Ces gouttes, qu'en tombant leur pente réunit,
Ont creusé dans un angle un bassin de granit,
Où l'on entend pleuvoir de minute en minute
L'eau sonore qui chante et pleure dans sa chute:
Toujours quelque hirondelle au vol bas et rasant
Y plane, ou sur le bord s'abreuve en se posant;
Puis, remontant au cintre où l'oiseau frileux niche,
Se pend à l'un des nids qui bordent la corniche.

Digitized by Google

Le rocher vif et nud enclôt de toutes parts
La grotte enveloppée en ces sombres remparts ;
Mais du côté du lac une secrète issue,
Fente entre deux grands blocs, étroite, inaperçue,
En renouvelant l'air sous la terre attiédi,
Laisse entrer le rayon et le jour du midi.
On ne peut du dehors découvrir l'interstice ;
Le rocher pend ici sur l'onde en précipice,
Son flanc rapide et creux par le lac est miné.
Au-dessus de la grotte un lierre enraciné,
Laissant flotter en bas ses festons et ses nappes,
Étend comme un rideau ses feuilles et ses grappes,
Et, se tressant en grille et croisant ses barreaux,
Sur la fenêtre oblongue épaissit ses réseaux.
Je puis, en écartant ce vert rideau de lierre,
Mesurer à mes yeux la nuit ou la lumière,
Adoucir la chaleur ou l'éclat du rayon,
Ou, m'ouvrant de la main un immense horizon,
Du fond de ma retraite à ces monts suspendue,
Laisser fuir mon regard jusqu'à perte de vue.
Auprès de l'ouverture est un banc de rocher
Où je puis à mon gré m'asseoir ou me coucher,
Lire aux rayons flottants qui tremblent sur ma Bible,
Ou, contemplant de Dieu l'ombre ici plus visible,
Les yeux sur la nature, élever au Seigneur,
Dans des transports muets, l'hymne ardent de mon cœur.

Un air égal et doux, tiède haleine de l'onde,
Règne ici quand la bise ailleurs transit ou gronde ;
Aucun vent n'y pénètre, et, le jour et la nuit,
Dans ce nid de mon âme on n'entend d'autre bruit
Que les gazouillements des becs des hirondelles,
Le vol de quelque mouche aux invisibles ailes,

Digitized by Google

Le doux bruissement du lierre sur le mur,
Ou les coups sourds du lac, dont les lames d'azur,
Montant presque au niveau de ma verte fenêtre,
Renaissent pour tomber et tombent pour renaître,
Et suspendent, du bord qu'elles viennent lécher,
Leurs guirlandes d'écume aux parois du rocher.

Digitized by Google

20 mai 1793.

Voilà donc, quand ma tente ailleurs est renversée,
La tente que je trouve ici toute dressée.
J'ai déjà sur la roche étendu pour mon lit
La feuille des forêts que la mousse amollit;
J'ai déjà suspendu dans ma chaude demeure
Mon bâton, et ma montre où j'entends marcher l'heure,
Rassemblé du bois mort en tas pour mon foyer,
Vu la lueur du feu sous la grotte ondoyer,
Et passé dans la joie et dans la solitude
Un jour, dont tant de jours me feront l'habitude.

Digitized by Google

TROISIÈME ÉPOQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

TROISIÈME ÉPOQUE

Grotte des Aigles, 3 juillet 1793.

Quand ce soleil d'été, foyer flottant de vie,
Me force à rabaisser ma paupière éblouie,
Et sous ce voile ardent m'éblouissant encor,
Passe à travers mes cils en tièdes reflets d'or;
Quand ses rayons, frappant ces neiges éternelles,
Rejaillissent de terre en gerbes d'étincelles,
Font ressembler ces pics et ce bleu firmament
A la mer qui blanchit sur un roc écumant;
Que, dans ce ciel, semblable à des lacs sans rivage,
Je ne vois que l'éther limpide, où rien ne nage,

Digitized by Google

Excepté l'aigle noir, qui, comme un point obscur,
Semble dormir cloué dans l'immobile azur,
Ou qui, bercé là-haut sur ses serres obliques,
S'abaisse en décrivant des cercles concentriques,
Lance d'un revers d'aile au soleil, en plongeant,
De sa plume bronzée un vif reflet d'argent,
Et jette, en me voyant couché près de son aire,
Un cri d'étonnement où vibre sa colère;
Quand l'arbre ou le rocher répand sous le rayon
Quelque île fraîche d'ombre au milieu du gazon;
Qu'étendu mollement sur cette couche verte
Du pavillon des cieux seulement recouverte,
L'herbe haute, qu'un poids de fleurs fait replier,
Dans ces gouffres touffus m'engloutit tout entier;
Que du foin desséché le parfum m'environne,
Et que je n'entends rien que l'air chaud qui bourdonne,
Mon souffle qui se mêle à l'air vierge des cieux,
Ou ma tempe qui bat mon front silencieux;
Alors je sens en moi des voluptés si vives,
Un si complet oubli des heures fugitives,
Que mon âme, à mes sens échappant quelquefois,
De son corps détaché ne sent pas plus le poids
Que le cygne, essayant son aile déjà forte,
Ne sent le poids léger de l'aile qui le porte.
J'aime dans ce silence à me laisser bercer,
A ne me sentir plus ni vivre ni penser;
A croire que l'esprit, qu'en vain le corps rappelle;
A quitté sans retour l'enveloppe mortelle,
Et nage pour jamais dans les rayons du ciel,
Comme dans ces rayons d'été la mouche à miel!
Dans cet état, où l'homme en Dieu se transfigure,
Le temps fuit et renaît sans que rien le mesure;
On a le sentiment de l'immortalité.
Puis quand un souffle, un vol d'un insecte d'été

Digitized by Google

Me rappelle à la fin à mes sens que j'oublie,
Dans un plaisir amer sur moi je me replie;
Je sens que dans ce ciel d'où je descends si las
Dieu m'écoute, il est vrai, mais ne me répond pas.
Je cherche autour de moi, là, plus bas, dans ce monde,
Quelque chose qui sente avec moi, qui réponde:
Mon cœur est trop rempli pour ne pas déborder,
Et si mon sort voulait seulement m'accorder
Un second cœur, un cœur vide et muet encore,
Où la vie et l'amour ne fissent que d'éclore;
Cette ardeur, que le mien ne peut plus renfermer,
Suffirait pour l'étreindre et pour le consumer;
Je verserais en lui le trop plein de mon âme;
Sa flamme servirait d'aliment à ma flamme:
Cette double existence, en multipliant moi,
Me rendrait, ô mon Dieu, comme une ombre de toi!
Je sens que je pourrais dans cet autre moi-même
Jeter ce qui m'oppresse et doubler ce que j'aime,
Au miroir de mon cœur m'embraser à mon tour,
Créer l'âme de l'âme, et l'amour de l'amour,
Et, comme ton regard se voit dans ton ouvrage,
Consumé de mes feux, m'aimer dans mon image!

Alors ce dôme bleu me semble un beau linceul:
J'entr'ouvre en vain mes bras au vent, mon cœur est seul;
Je cherche en vain des yeux dans cette vie aride,
Je jette en vain un nom au hasard à ce vide:
Le désert seul, hélas! m'entoure et me répond.
Je vais du lac au pic, et de la grotte au pont;
Je reviens sur mes pas, je m'assieds, je me lève;
Mon propre sein me pèse et rien ne le soulève;
Il semble qu'à mon être il manque une moitié,
Objet de chaste amour ou de sainte amitié;

Digitized by Google

Que je marche à tâtons, que je suis dans ce monde
Une voix qui n'a pas d'écho qui lui réponde,
Un œil qui dans un œil ne se réfléchit pas,
Un corps qui ne répand point d'ombre sur ses pas,
Et que, malgré ce ciel, ce beau lieu qui m'enivre,
Vivre seul c'est languir, c'est attendre de vivre!
Tout mon bonheur ainsi se change en vague ennui.
Solitude! un Dieu seul peut te remplir de lui!

Digitized by Google

Grotte des Aigles, 6 juillet 1793.

Poussé par cet instinct qui vers l'homme m'attire,
J'ai franchi ce matin le seuil de mon empire;
J'ai mesuré de l'œil la chute du torrent,
J'ai touché de la main l'arc-en-ciel transparent,
Et d'un pied plus hardi, que l'audace accoutume,
Passé le roc tremblant sous la voûte d'écume.

Dans l'herbe au moindre bruit soigneux de me cacher,
Et les pieds nus, de peur qu'on m'entendît marcher,
Suivant dans ses contours le ravin qui serpente,
De ces monts, pas à pas, j'ai descendu la pente
Jusqu'au bord d'une gorge où j'entendais parfois
Mugir les bœufs du pâtre et chanter une voix.
Là, tapis sous la feuille, et dérobé derrière
Les troncs des châtaigniers qui bordent la clairière,
Sans être découvert pouvant tout entrevoir,
J'ai vu ce que mon cœur aimait à concevoir:
Une scène de paix, d'amour et d'innocence,
Que l'on rêve la nuit, et qu'éveillé l'on pense;
Image innée, hélas! d'un temps qui nous a fui,
Que comme un souvenir tout homme porte en lui.

Des chèvres, des brebis et de grasses génisses,
Celles-là se pendant aux fleurs des précipices,

Digitized by Google

Celles-ci dans le pré plongeant jusqu'aux genoux,
Ruminaient en paissant sous des buissons de houx,
Tandis que des taureaux, jouant sur des pelouses,
Penchant leur tête oblique et leurs cornes jalouses,
Sur leurs jarrets dressés, choquaient comme deux blocs
Leur front sonore et lourd, retentissant des chocs.

A l'angle d'un buisson, sous un tronc de charmille,
Un jeune montagnard, puis une jeune fille,
Sur la même racine étaient assis tous deux;
Seuls, n'ayant que le ciel et les bois autour d'eux.
Ils gardaient sans soucis ces troupeaux dont la cloche,
Comme un appel lointain, tintait de roche en roche,
Laissaient veiller le dogue, ou chantaient quelquefois,
Pour qu'un chevreau perdu se guidât sur la voix.
Les coudes appuyés sur ses genoux, le pâtre
Penchait son front chargé de cheveux noirs sur l'âtre,
Où fumait parmi l'herbe un reste de tison;
Et, regardant le sol, du bout de son bâton
Il semblait au hasard écrire sur la cendre.
Sa rêverie avait quelque chose de tendre;
Et quand il relevait son front de ses genoux,
Qu'il ouvrait au grand jour son œil limpide et doux,
Dans le pli gracieux de sa lèvre ridée
On voyait en passant sourire son idée;
Et quand de son amour ce regard s'inondait,
Un soupir contenu de son sein débordait;
Mais ce soupir n'était qu'un élan sans tristesse,
Un poids levé du cœur que le bonheur oppresse.

La jeune fille avait cette fleur de beauté
Que n'a mûrie encore aucun rayon d'été,

Digitized by Google

Ce duvet de la joue où la rougeur colore
La moindre impression qu'un regard fait éclore;
Son œil humide et bleu laissait lire au plein jour
La calme volupté d'un mutuel amour:
Pour cacher une honte, une ombre, une pensée,
Sa paupière aux longs cils n'était jamais baissée,
Mais son regard posait confiant, affermi,
Comme pose une main dans la main d'un ami.
Un réseau noir serrait ses cheveux dans sa maille;
Deux tresses seulement descendant sur sa taille,
Où quelques blanches fleurs des prés s'entremêlaient,
Sur l'herbe derrière elle en blonds anneaux roulaient;
Un étroit corset rouge embrassait sa ceinture;
Une robe aux plis lourds et de couleur obscure
Lui venait à mi-jambe et laissait voir ses piés
Nus et blancs, sur la mousse au soleil appuyés,
Comme dans les débris dont la terre est couverte
Deux pieds de marbre blancs brillent sur l'herbe verte;
Ses doigts tressaient l'osier, tandis que son regard
Dans le vague du pré s'égarait au hasard.

L'heure ainsi s'en allait l'une à l'autre semblable,
L'ombre tournait autour des troncs noueux d'érable,
Le bœuf rassasié sur l'herbe se couchait,
Des dormantes brebis l'agneau se rapprochait,
Sans que les deux amants, ivres de solitude,
Changeassent de bonheur, de regard, d'attitude.
On voyait, à la paix de leur lent entretien,
Que leur cœur n'était pas vide comme le mien;
A peine quelques mots, de distance en distance,
S'écoulaient de leur lèvre et troublaient le silence,
Comme une eau qui s'enfuit d'un bassin transparent
S'échappe goutte à goutte et coule en murmurant.

Digitized by Google

Quand le soleil, qui monte en raccourcissant l'ombre,
Fut à moitié du ciel, sur l'herbe molle et sombre
Le jeune homme étendit son corps pour sommeiller,
Et, comme abandonnant son front à l'oreiller,
Sur les genoux pliés de sa paisible amie
Laissa tomber son coude et sa tête endormie.
Elle ne dormait pas pendant qu'il sommeillait,
Mais, essuyant son front que la sueur mouillait,
Jouant dans ses cheveux avec ses doigts d'ivoire,
Roulait et déroulait leur boucle épaisse et noire.

L'heure du repas vint; ils mangèrent; leur main
Puisa le même lait, rompit le même pain.
Leurs genoux rapprochés leur servirent de table;
Ils choisirent la fraise au même plat d'érable,
Partagèrent la grappe et le rayon de miel,
Et dans la même coupe ils burent l'eau du ciel.

Mais le rayon du soir, qui pompe les orages,
Sur le vallon plus sombre abaissait les nuages;
La feuille qu'à midi le vent laissait dormir
Dans les bois murmurants commença de frémir,
Et, comme aux flancs des monts un brouillard qui s'essuie,
La brume descendit sur l'herbe en fine pluie;
Ils vinrent s'abriter contre le tronc noirci
Du hêtre, où le troupeau se rassemblait aussi;
Et, comme au bruit du vent qui secouait sa voûte,
La feuille sur leurs cous distillait goutte à goutte,
Sous les flancs ténébreux d'une arche de rocher
Où les oiseaux mouillés à l'abri vont percher,
Dérobés à mes yeux par un rideau d'ombrage,
Ils laissèrent en paix égoutter le nuage.

Digitized by Google

En écoutant de loin leur naïf entretien,
Jaloux, je comparais leur sort avec le mien ;
Et le vent m'apportait quelque rire folâtre,
Où se mêlait la voix de la vierge et du pâtre.

Je quittai cette scène, emportant dans mes yeux
Ce tableau du bonheur comme un rêve des cieux,
Plus dévoré du feu de mon inquiétude,
Plus seul dans ma pensée et dans ma solitude,
Et me promettant bien de ne plus m'approcher
De ces eaux où ma soif s'accroît sans s'étancher.

Digitized by Google

Grotte des Aigles, 24 août 1793.

Il repose; écrivons. Quel jour! quelle semaine!
De deuil et de bonheur pour moi comme elle est pleine!
Et par quel coup de foudre, hélas! ai-je acheté
Cet enfant, compagnon de mon adversité?

Le jour baissait; j'avais passé l'heure après l'heure;
Errant de site en site autour de ma demeure,
Je venais de m'asseoir sur le roc incliné
Qu'en tombant des hauteurs la cascade a miné;
Mes jambes et mon front pendaient sur cet abîme,
Et je suivais des yeux ce tourbillon sublime
Qui, m'enivrant de bruit et d'étourdissement,
De mes propres pensers m'ôtait le sentiment;
Je dominais de là l'ouverture profonde
Où la neige d'été roule en poudre avec l'onde,
Et le pont naturel qui sur son double bord
Se dresse, et de mon lac défend l'affreux abord.
Mon âme se laissait, indolemment bercée,
Emporter flots à flots et pensée à pensée,
Et, se perdant au sein de ces œuvres de Dieu,
Était déjà bien loin et du jour et du lieu;
Quand un coup de fusil, que l'écho répercute,
Tonne et roule au-dessus du bruit sourd de la chute.
Je m'éveille en sursaut, je me lève; je vois
Deux soldats poursuivant deux proscrits aux abois:

Digitized by Google

A peine séparés par une courte avance,
Les fuyards n'avaient plus qu'une faible espérance;
Les soldats rechargeaient leurs armes en courant;
Les deux proscrits touchaient aux parois du torrent:
Il fallait ou périr, ou trouver un passage.
Ils s'arrêtent glacés d'horreur sur le rivage;
Le gouffre est sous leurs yeux, et la mort sous leurs pas.
Je les vois s'embrasser; je ne réfléchis pas
Qu'un cri de mon séjour va trahir le mystère:
Je jette un cri soudain, perçant, involontaire;
Ils m'entendent, j'accours; je montre, de ma main,
Sur le gouffre fumant le hasardeux chemin.
Aussitôt des proscrits le plus âgé s'élance,
Donnant la main à l'autre encore dans l'enfance;
Pour soutenir leurs pas j'accours de mon côté.
Au droit sommet du pont ils ont déjà monté;
Déjà le plus âgé me tend du haut de l'arche
L'enfant pâle et tremblant, dont je soutiens la marche:
« Sauvez, sauvez, dit-il, généreux étranger,
» Cet enfant que je vais ou défendre ou venger!
» J'entraînerai du moins ses bourreaux dans ma chute.
» Fuyez, et que ma mort vous donne une minute! »
Déjà les deux soldats, poussés par leur ardeur,
Sans sonder du ravin l'immense profondeur,
Sur ces blocs suspendus, plus polis que la glace,
Leurs crosses à l'épaule, avançaient sur sa trace.
Quand le proscrit les voit au plus horrible pas,
Il arme son fusil pour un double trépas;
Quatre éclairs à la fois jaillissent de la pierre,
Les quatre coups partis ne font qu'un seul tonnerre.
Les deux soldats, frappés par cette double mort,
Tombent comme un seul bloc, glissent, roulent du bord;
En vain leurs doigts crispés et leurs dents convulsives
Du pont sans parapet pressent, mordent les rives:

Digitized by Google

La cascade les jette à l'abîme ondoyant;
Leurs jambes et leurs bras plongent en tournoyant;
Tout leur corps sur le roc, pilé par l'avalanche,
N'est plus qu'un point obscur dans sa poussière blanche.
Le proscrit, qui les voit tomber, encor debout,
Sent sa poitrine enfin saignant d'un double coup:
Son sang, dont ce regard suspendait seul la perte,
S'échappe en deux ruisseaux de sa chemise ouverte;
Il tente un pas, son pied ne peut le soutenir,
Il va rouler; mon bras a su le retenir;
Je le traîne expirant sur l'herbe du rivage.
Le bonheur et la mort luttent sur son visage;
Il baise avec amour son fusil triomphant;
Sa voix rend la parole et l'âme à son enfant.
Nous étanchons son sang, nous lavons sa blessure;
Puis, formant à la hâte un brancard de verdure,
L'enfant portant les pieds, moi le front, nous marchons,
Et dans ma grotte enfin, mourant, nous le couchons.

Digitized by Google

25 août 1793.

Étendu sur un lit de mousse ensanglantée,
Sur les bras de son fils sa tête était jetée;
Son regard seul sur lui pouvait se soulever;
Quelquefois il semblait s'endormir et rêver,
Et, sur son lit, sa main échappée à la mienne
Cherchait en tâtonnant un fil qui la retienne.
Le pauvre enfant voulait me dérober en vain
Des sanglots qui sortaient malgré lui de son sein;
Chaque fois qu'il levait son front pâli d'alarmes,
Je voyais dans ses yeux rouler de grosses larmes
Qui pleuvaient sur le front que son cœur appuyait,
Et qu'un baiser craintif de sa bouche essuyait;
Puis il interrogeait mes yeux, comme pour lire
L'affreuse vérité que je n'osais lui dire;
Et quand malgré mes yeux mon trouble lui parlait,
De ses bras convulsifs l'étreinte redoublait;
Il me jetait dans l'ombre un regard de colère,
Et, de son corps entier enveloppant son père,
Il semblait défier le ciel et le trépas
De pouvoir arracher ce mourant de ses bras.
Alors ses blonds cheveux tombant sur son visage,
Mêlés aux cheveux blancs de ce front d'un autre âge,
Me cachaient leur figure, et je n'entendais plus
De baisers, de sanglots, qu'un murmure confus,
Deux souffles confondus dans une seule haleine,
Tantôt forte, tantôt se distinguant à peine,

Digitized by Google

Où les derniers élans de deux cœurs, de deux voix,
Semblaient se ranimer et s'éteindre à la fois.
Ma torche cependant dans ces mornes ténèbres
Jetait son jour rougeâtre et ses vapeurs funèbres;
Moi, debout dans un coin de la grotte, à l'écart,
De peur de profaner la douleur d'un regard,
Tantôt je ranimais la torche évanouie,
Tantôt, pour réveiller quelque signe de vie,
Je jetais au blessé l'eau froide du courant,
Ou soufflais la chaleur sur les pieds du mourant;
Et, tantôt à genoux dans l'ombre la plus noire,
Cherchant les chants sacrés épars dans ma mémoire,
Le Christ entre mes mains, je murmurais tout bas
Les hymnes dont la foi berce encor le trépas,
Afin qu'une prière au moins, de cette terre,
Précédât dans le ciel cette âme solitaire!
La moitié de la nuit ainsi se consuma;
Vers l'aurore, la vie un peu se ranima.
Il contempla son fils, il jeta sur la voûte
Un regard où semblait hésiter quelque doute;
Puis, reportant sur moi l'œil fixe de la mort,
Et recueillant ses sens en un dernier effort :

« Je meurs, murmura-t-il; et le ciel vous confie
» Ce fils mon seul regret, ce fils mon autre vie.
» Veillez sur ce destin que j'abandonne à Dieu!
» Soyez pour lui, soyez un père, un frère! Adieu! »

La parole à sa lèvre, hélas! montait encore,
Mais dans les sons éteints ne pouvait plus éclore;
De moments en moments sa tête s'égarait;
Aucun fil ne liait les mots qu'il murmurait;

Digitized by Google

Il parlait aux absents, aux morts, à sa famille ;
Et, regardant son fils, il appelait sa fille.
Enfin, quand le regard s'éteignit dans ses yeux,
Il posa sur sa bouche un doigt mystérieux,
Et, d'un reste de voix nommant encor Laurence,
Il mourut en faisant le geste du silence !...

Digitized by Google

26 août 1793.

J'ai passé tout ce jour comme dans un tombeau,
Le mort enveloppé dans son sanglant manteau,
Le pauvre enfant auprès, étendu sur la terre,
Le front enseveli dans le linceul du père,
Tantôt comme endormi sur le même oreiller,
Tantôt comme écoutant son père sommeiller,
Soulevant le manteau qui couvre sa figure,
Prenant pour son haleine un souffle qui murmure,
Collant longtemps l'oreille à sa bouche, et longtemps
Retenant dans son sein ses sanglots haletants;
Puis, enfin détrompé, sur le front mort qu'il pleure
Attachant un regard triste et long comme l'heure,
Un de ces forts regards qui semble en un moment
Concentrer toute une âme en un seul sentiment,
Et qui rendrait, hélas! la vie à la mort même,
Si l'amour seul pouvait ranimer ce qu'il aime!

Digitized by Google

27 août 1793.

Pendant qu'un lourd sommeil plus fort que nos douleurs
Fermait enfin les yeux de l'enfant dans ses pleurs,
J'ai dénoué ses bras du corps froid de son père,
Et j'ai rendu ce soir la dépouille à la terre.

Au bord du lac, il est une plage dont l'eau
Ne peut même en hiver atteindre le niveau;
Mais où le flot, qui bat jour et nuit sur sa grève,
Déroule un sable fin qu'en dunes il élève.
Là, le mur du rocher, sous sa concavité,
Couvre un tertre plus vert de son ombre abrité;
La roche en cet endroit par sa forme rappelle
Le chœur obscur et bas d'une antique chapelle,
Quand la nature en a revêtu les débris
De liane rampante et d'arbustes fleuris.
Là, du pauvre étranger, la nuit, mes mains creusèrent
La couche dans la terre, et mes pleurs l'arrosèrent;
Et les mots consacrés à ce suprême adieu
Remirent son sommeil et son réveil à Dieu.
Puis, pour sanctifier la place par un signe,
Et de son saint dépôt la rendre à jamais digne,
Je fis tomber d'en haut cinq grands blocs suspendus,
Gigantesques débris de ces rochers fendus,
Et, les groupant en croix sur la couche de sable,
J'imprimai sur le sol ce signe impérissable:

Digitized by Google

Bientôt la giroflée et les câpriers verts
De réseaux et de fleurs les auront recouverts,
Et le cygne y viendra, saint et charmant présage,
En sortant de la vague, y changer de plumage.

Digitized by Google

Grotte des Aigles, 28 août 1793.

Nos cœurs se sont ouverts; mon jeune compagnon
M'a confié ce soir son histoire et son nom:
Il est fils d'un proscrit, il se nomme Laurence;
Sa jeune mère est morte en lui donnant naissance;
Il n'a ni sœur ni frère; à seize ans parvenu,
Dans toute son enfance il n'a jamais connu
D'autres soins, d'autre amour, d'autre front sur la terre,
Que les soins, que l'amour, que le front de son père.
Heureux avec lui seul et près de lui toujours,
Jusqu'à ces temps de meurtre il a passé ses jours
Dans un manoir désert d'une aride campagne,
Sur les bords orageux de la mer de Bretagne.
Quand l'orage civil en ces lieux retentit,
Pour ses lois et son Dieu son père combattit:
Vaincu, forcé de fuir ses champs héréditaires,
Cachant sous un faux nom son nom et ses misères,
Il avait traversé la France avec son fils:
Du haut de ces sommets qu'il visita jadis,
D'espoir et de bonheur l'âme déjà remplie,
Ses yeux voyaient de près les champs de l'Italie,
Quand, aux bords de l'Isère aperçu, des soldats
Par de vils délateurs sont lancés sur ses pas:
Ils allaient échapper dans la nuit; nuit funeste!
Ses larmes l'étouffaient, et je savais le reste.

Digitized by Google

De la grotte, 16 septembre 1793.

Mon cœur me l'avait dit : toute âme est sœur d'une âme;
Dieu les créa par couple, et les fit homme ou femme;
Le monde peut en vain un temps les séparer,
Leur destin tôt ou tard est de se rencontrer;
Et quand ces sœurs du ciel ici-bas se rencontrent,
D'invincibles instincts l'une à l'autre les montrent:
Chaque âme de sa force attire sa moitié.
Cette rencontre, c'est l'amour ou l'amitié,
Seule et même union qu'un mot différent nomme,
Selon l'être et le sexe en qui Dieu la consomme,
Mais qui n'est que l'éclair qui révèle à chacun
L'être qui le complète, et de deux n'en fait qu'un.

Quand il a lui, le feu du ciel est moins rapide.
L'œil ne cherche plus rien, l'âme n'a plus de vide;
Par l'infaillible instinct le cœur soudain frappé
Ne craint pas de retour, ni de s'être trompé;
On est plein d'un attrait qu'on n'a pas senti naître;
Avant de se parler on croit se reconnaître;
Pour tous les jours passés on n'a plus un regard;
On regrette, on gémit de s'être vus trop tard;
On est d'accord sur tout avant de se répondre;
L'âme de plus en plus aspire à se confondre:
C'est le rayon du ciel, par l'eau répercuté,
Qui remonte au rayon pour doubler sa clarté;

Digitized by Google

C'est le son qui revient de l'écho qui répète,
Seconde et même voix, à la voix qui le jette;
C'est l'ombre qu'avec nous le soleil voit marcher,
Sœur du corps, qu'à nos pas on ne peut arracher.

Digitized by Google

17 septembre 1793.

Vous me l'avez donné ce complément de vie,
Mon Dieu! Ma soif d'aimer est enfin assouvie.
Du jour où cet enfant sous ma grotte est venu,
Tout ce que je rêvais jadis, je l'ai connu.
Pour la première fois, moi dont l'âme isolée
A d'autres jusqu'ici ne s'était pas mêlée,
Moi qui trouvais toujours dans ce qui m'approchait
Quelque chose de moins que mon cœur ne cherchait;
Au visage, au regard, au son de voix, au geste,
A l'émanation de ce rayon céleste,
Aux premières douceurs du premier entretien,
Au cœur de cet enfant j'ai reconnu le mien.
Mon âme, que rongeait sa vague solitude,
A répandu sur lui toute sa plénitude;
Et mon cœur abusé, ne comptant plus les jours,
Croit en l'aimant d'hier l'avoir aimé toujours.

Digitized by Google

De la grotte, 20 septembre 1793.

Je ne sens plus le poids du temps; le vol de l'heure
D'une aile égale et douce en s'écoulant m'effleure;
Je voudrais chaque soir que le jour avancé
Fût encore au matin à peine commencé;
Ou plutôt, que le jour naisse ou meure dans l'ombre,
Que le ciel du vallon soit rayonnant ou sombre,
Que l'alouette chante ou non à mon réveil,
Mon cœur ne dépend plus d'un rayon de soleil,
De la saison qui fuit, du nuage qui passe:
Son bonheur est en lui. Toute heure, toute place,
Toute saison, tout ciel, sont bons quand on est deux.
Qu'importe aux cœurs unis ce qui change autour d'eux?
L'un à l'autre ils se font leur temps, leur ciel, leur monde;
L'heure qui fuit revient plus pleine et plus féconde;
Leur cœur intarissable, et l'un à l'autre ouvert.
Leur est un firmament qui n'est jamais couvert,
Ils y plongent sans ombre, ils y lisent sans voile;
Un horizon nouveau sans cesse s'y dévoile;
Du mot de chaque ami le retentissement
Éveille au sein de l'autre un même sentiment;
La parole dont l'un révèle sa pensée
Sur les lèvres de l'autre est déjà commencée;
Le geste aide le mot, l'œil explique le cœur,
L'âme coule toujours et n'a plus de langueur;
D'un univers nouveau l'impression commune
Vibre à la fois, s'y fond, et ne fait bientôt qu'une.

Digitized by Google

Dans cet autre soi-même, où tout va retentir,
On se regarde vivre, on s'écoute sentir;
En laissant échapper sa pensée ingénue,
On s'explique, on se crée une langue inconnue;
En entendant le mot que l'on cherchait en soi,
On se comprend soi-même, on rêve, on dit : « C'est moi! »
Dans sa vivante image on trouve son emblème,
On admire le monde à travers ce qu'on aime;
Et la vie appuyée, appuyant tour à tour,
Est un fardeau sacré qu'on porte avec amour.

Digitized by Google

De la grotte, 25 septembre 1793.

Quand je reviens le soir de mes lointaines chasses,
Les pieds meurtris, les doigts déchirés par les glaces,
Rapportant sur mon dos l'élan ou le chamois,
Et que, du haut d'un pic, du plus loin j'aperçois
Mon lac bleu resserré comme un peu d'eau qui tremble
Dans le creux de la main où l'enfant la rassemble,
Le feston vert bordant sa coupe de granit,
De mes chênes penchés la tête qui jaunit,
Et, vacillante au fond de la grotte qui fume,
La lueur du foyer que Laurence rallume;
Quand je rêve un moment, quand je me dis : « Là-bas,
Dans ce point lumineux qu'un lynx ne verrait pas,
J'ai la meilleure part, l'autre part de moi-même,
Un regard qui me cherche, un souvenir qui m'aime,
Un ami dont mon pas fera battre le cœur,
Un être dont le ciel m'a fait le protecteur,
Pour moi tout, et pour qui je suis tout sur la terre,
Patrie, amis, parents, mère, sœur, frère et père,
Qui compte tous mes pas dans son cœur palpitant,
Et pour qui loin de moi le jour n'a qu'un instant,
L'instant où, de ces monts me voyant redescendre,
Il vient de ses deux bras à mon cou se suspendre,
Et, bondissant après comme un jeune chevreuil,
En courant devant moi m'entraîne à notre seuil; »
Alors, pressant le pas sur mon chemin de neige,
Je me trace de l'œil le sentier qui l'abrége;

Digitized by Google

Le glacier suspendu m'oppose en vain son mur,
Je me laisse glisser sur ses pentes d'azur;
Je retrouve Laurence au pied de la montagne,
Car je ne permets pas encor qu'il m'accompagne.
Il passe alors son bras plus faible sous le mien;
Je lui conte mon jour, il me conte le sien;
Nous rentrons, il me dit combien nos tourterelles
Ont couvé le matin d'œufs éclos sous leurs ailes,
Combien la chèvre noire a donné de son lait,
Ou de petits poissons ont rempli son filet;
Il me montre les tas de mousses et de feuille
Que pour tapisser l'antre avant l'hiver il cueille,
Les fruits qu'il a goûtés et rapportés du bois,
Et dont l'épine aiguë ensanglante ses doigts,
Les bras de vigne vierge, ou de lierre qui flotte,
Qu'il a fait serpenter dans les flancs de la grotte,
Les oiseaux qu'il a pris en leur jetant du grain,
Et les chevreuils privés qui mangent dans sa main;
Car, soit par préférence ou soit par habitude,
Tous ces doux compagnons de notre solitude,
Biches de la montagne, élans, oiseaux des bois,
Accourent à sa vue et volent à sa voix.

Nous mangeons sur la main ce que le jour nous donne,
Le lait, les simples mets que la joie assaisonne;
Nous mordons tour à tour à des fruits inconnus,
Ou pour nous abreuver nous en pressons le jus:
Pour les mortes saisons, nous mettons en réserve
Ceux que le soleil sèche et que le temps conserve.
A chaque invention de l'un, l'autre applaudit;
On prévoit, on combine, on se trompe, et l'on rit;
Dans ces mille entretiens le long soir se consume;
Sur le foyer dormant le dernier tison fume,

Digitized by Google

Et souvent dans le lac, miroir de notre nuit,
Nous voyons se lever l'étoile de minuit :
Alors nous nous mettons à genoux sur la pierre,
Vers la fenêtre où flotte un reste de lumière,
D'où Laurence, inclinant son front grave et pieux,
Sur la croix du tombeau jette souvent les yeux ;
Et quand ; après avoir béni cette journée
Que nous rendons à Dieu comme il nous l'a donnée,
Après avoir prié pour que d'autres soleils
Nous ramènent demain, toujours, des jours pareils ;
Après avoir offert nos vœux pour ceux qui vivent,
Au souvenir des morts nos prières arrivent.
Laurence, en répondant aux versets, bien des fois
A, malgré ses efforts, des larmes dans sa voix,
Et de ses pleurs de fils, non encore épuisées,
Ses mains jointes après sont souvent arrosées.

Ainsi finit le jour, et puis chacun en paix
Va s'endormir couché sur son feuillage épais,
Jusqu'à ce que la voix du premier qui s'éveille
Vienne avec l'alouette enchanter son oreille.

Digitized by Google

De la grotte, 28 octobre 1793.

Depuis que sa douleur par le temps s'engourdit,
Comme Laurence est fier et beau ! comme il grandit !
Par moment, quand sur moi son visage rayonne,
La splendeur de son front m'éblouit et m'étonne ;
Je ne puis soutenir l'éclat de sa beauté ;
Et quand dans son regard le mien tombe arrêté,
Je crois sentir en moi parfois ce qu'éprouvèrent,
Près du sacré tombeau, les femmes qui trouvèrent
L'homme assis, qui leur dit : « Allez, il n'est plus là ; »
Quand leur cœur à ces mots en elles se troubla,
Et que, croyant parler à l'homme, chose étrange,
Leurs regards dessillés s'aperçurent de l'ange !...

Digitized by Google

De la grotte, 24 octobre 1793.

Ce soir, je regardais Laurence à la clarté
Du foyer flamboyant sur son front reflété,
Pendant qu'assis à terre il regardait lui-même
Jouer entre ses pieds le jeune faon qu'il aime.
Jamais rien de si doux et de si gracieux
Que la biche et l'enfant ne s'offrit à mes yeux.

Repliant ses pieds blancs sous son ventre, la biche,
Comme dans l'herbe molle où le jour elle niche,
S'arrangeait confiante entre ses deux genoux,
Levait sur lui son œil intelligent et doux,
Broutait entre ses doigts de tendres jets de saule,
Allongeait et posait le col sur son épaule,
Et, me jetant de là son regard triomphant,
Léchait et mordillait les cheveux de l'enfant.

Digitized by Google

28 octobre 1793

L'enfant! je ne puis plus nommer ainsi Laurence.
Ses seize ans l'ont conduit à son adolescence;
Son front s'élève presque à la hauteur du mien;
A la course, mon pied gagne à peine le sien:
Seulement sa voix tendre, angélique, argentine,
Conserve encor l'accent de sa voix enfantine,
Et ses inflexions, vibrantes de douceur,
Me font rêver souvent à la voix de ma sœur.
Alors pour un instant mon cœur, que ce son frappe,
Pour remonter un peu le cours du temps, m'échappe,
Et me reporte aux jours où ces tendres accents
De femmes, mère ou sœur, résonnaient à mes sens,
Et, donnant tant de charme au foyer domestique,
De mon enfance étaient la suave musique.
Je les cherche, mon cœur des absents s'entretient;
Des larmes dans mes yeux montent: Laurence vient,
S'assied à mes genoux, me regarde en silence,
Me demande pourquoi je pleure, à qui je pense.
Je lui dis mon enfance, il pleure en m'écoutant:
« Comme ils t'aimaient! dit-il. Mais moi je t'aime autant;
» Ne suis-je pas pour toi comme un fils de ta mère?
» N'as-tu pas remplacé dans mon cœur même un père! »
Puis, sur la même pierre appuyant nos deux fronts,
L'un vis-à-vis de l'autre ensemble nous pleurons.

Digitized by Google

Mais quand à cette voix, revenu de mon rêve,
Pour m'essuyer les yeux ma tête se relève,
Que l'ombre de mon front s'éclaire, et que je voi
Ce visage charmant, tout en eau devant moi,
Se relever aussi, s'éclairer à mesure
Comme un miroir vivant de ma propre figure,
Comme une ombre animée où tout ce que je sens
Bat dans un autre cœur, se peint dans d'autres sens;
Quand je pense que Dieu me rend, dans ce seul être,
Tous ceux parmi lesquels sa bonté me fit naître,
Que ce pauvre orphelin n'a que moi pour appui,
Qu'il existe en moi seul comme moi tout en lui,
Que mon bras est son bras, que ma vie est sa vie,
Et que Dieu même a fait l'amitié qui nous lie,
Ah! mes larmes bientôt tarissent, et mon cœur
Dans un seul sentiment trouve assez de bonheur!

Digitized by Google

De la grotte, 29 octobre 1793.

Beauté, secret d'en haut, rayon, divin emblème,
Qui sait d'où tu descends? qui sait pourquoi l'on t'aime,
Pourquoi l'œil te poursuit, pourquoi le cœur aimant
Se précipite à toi comme un fer à l'aimant,
D'une invincible étreinte à ton ombre s'attache,
S'embrase à ton approche et meurt quand on l'arrache?
Soit que, comme un premier ou cinquième élément,
Répandue ici-bas et dans le firmament,
Sous des aspects divers ta force se dévoile,
Attire nos regards aux rayons de l'étoile,
Aux mouvements des mers, à la courbe des cieux,
Aux flexibles ruisseaux, aux arbres gracieux;
Soit qu'en traits plus parlants sous nos yeux imprimée,
Et frappant de ton sceau la nature animée,
Tu donnes au lion l'effroi de ses regards,
Au cheval l'ondoîment de ses longs crins épars,
A l'aigle l'envergure et l'ombre de ses ailes,
Ou leurs enlacements au cou des tourterelles;
Soit enfin qu'éclatant sur le visage humain,
Miroir de ta puissance, abrégé de ta main,
Dans les traits, les couleurs dont ta main le décore,
Au front d'homme ou de femme, où l'on te voit éclore,
Tu jettes ce rayon de grâce et de fierté
Que l'œil ne peut fixer sans en être humecté;
Nul ne sait ton secret, tout subit ton empire;
Toute âme à ton aspect ou s'écrie ou soupire;

Digitized by Google

Et cet élan, qui suit ta fascination,
Semble de notre instinct la révélation.

Qui sait si tu n'es pas en effet quelque image
De Dieu même, qui perce à travers ce nuage,
Ou si cette âme, à qui ce beau corps fut donné,
Sur son type divin ne l'a pas façonné;
Sur la beauté suprême, ineffable, infinie,
N'en a pas modelé la charmante harmonie,
Ne s'est pas en naissant, par des rapports secrets,
Approprié sa forme et composé ses traits;
Et, dans cette splendeur que la forme révèle,
Ne nous dit pas aussi : « L'habitante est plus belle? »

Nous le saurons un jour, plus tard, plus haut. Pour moi,
Dieu seul m'en est témoin et lui seul sait pourquoi;
Mais, soit que la beauté brille dans la nature,
Dans les cieux, dans une herbe, ou sur une figure,
Mon cœur, né pour l'amour et l'admiration,
Y vole de lui seul comme l'œil au rayon,
La couve d'un regard, s'y délecte et s'y pose,
Et toujours de soi-même y laisse quelque chose,
Et mon âme allumée y jette tour à tour
Une étincelle ou deux de son foyer d'amour.

Je me suis reproché souvent ces sympathies
Trop soudaines en moi, trop vivement senties,
Ces instincts du coup d'œil, ces premiers mouvements,
Qui d'une impression me font des sentiments.

Digitized by Google

Je me suis dit souvent : « Dieu peut-être condamne
Ces penchants où du cœur la flamme se profane ;
Mais, hélas ! malgré nous l'œil se tourne au flambeau.
Est-ce un crime, ô mon Dieu, de trop aimer le beau? »

Digitized by Google

De la grotte, 1er novembre 1793.

Ces pensers (car toujours c'est à lui que je pense)
Me vinrent l'autre jour en regardant Laurence.
Jamais la main de Dieu sur un front de quinze ans
N'imprima l'âme humaine en traits plus séduisants,
Et, de plus de beautés combinant le mélange,
Ne laissa l'œil douter entre l'enfant et l'ange:
Tout ce qu'à son matin l'âme a de pureté,
Tout ce qu'un œil sans tache a de limpidité,
Tout ce qu'à son aurore une vie a d'ivresse,
Tout ce qu'un cœur plus mûr a de grave tendresse,
Réuni dans ses traits riants ou sérieux,
Y forme dans l'accord un tout harmonieux,
Et, selon le rayon que la pensée y verse,
L'ombre qui les parcourt, l'éclair qui les traverse
Y brille dans ses yeux en rayon de splendeur,
Y rougit sur sa joue en rose de candeur,
Y flotte à sa paupière en larme transparente,
Y nage en ses regards en rêverie errante,
S'y creuse en plis pensifs entre ses deux sourcils,
S'y recueille caché sous le bord de ses cils;
Sur sa lèvre entr'ouverte un désir vague aspire,
Ou s'épand sur sa bouche en langoureux sourire.
Partout où l'enfant passe, on dirait qu'il a lui;
Un jour intérieur semble sortir de lui;
Bien souvent, sur la fin d'un jour mourant et sombre,
Lorsque, la grotte et moi, tout est déjà dans l'ombre,

Digitized by Google

Autour de sa figure il fait encor grand jour;
Son éclat se reflète aux objets d'alentour;
Il éclaire la nuit d'un reste de lumière,
Et son regard me force à baisser la paupière:
On dirait ces rayons du jour dont Raphaël
A couronné le front de ses vierges du ciel.
Peut-être que ce jour n'était pas un symbole,
Et que dès ici-bas l'âme a son auréole.
J'ai beau chercher bien loin dans ma mémoire; rien
Des visages connus ne rappelle le sien:
Aucun des compagnons de ma première enfance,
Des lévites amis de mon adolescence,
N'avait ces traits si purs, ce front, cette langueur,
Ce son de voix ému qui vibre au fond du cœur,
Cette peau qu'un sang bleu sous les veines colore,
Ce regard qu'on évite et qui vous perce encore,
Cet œil noir qui ressemble au firmament obscur,
Lorsque l'aube naissante y lutte avec l'azur,
Où l'humide rayon de l'âme qu'il dévoile
Sur un fond ténébreux jaillit comme une étoile;
Ces cheveux dont la soie imite en blonds anneaux
Les ondulations et les courbes des eaux:
Il semble, à cette forme où tout est luxe et grâce,
Que cet être céleste est né d'une autre race,
Et n'a rien de commun avec ceux d'ici-bas
Que ce regard d'ami qui l'attache à mes pas.
Et quand sur ces hauteurs, ses beaux pieds sans chaussure,
Sa cravate nouée autour de sa ceinture,
Dans sa veste sans pli, jusqu'au cou boutonné,
A peine resserrant son sein emprisonné,
Son col nu, et portant sa tête avec souplesse
Comme un front de coursier qu'on flatte et qu'on caresse,
Ses cheveux, que d'un an le fer n'a retranchés,
Des deux côtés du col en boucles épanchés,

Digitized by Google

Et son front, tout baigné de sueur ou de pluie,
Renversé vers le ciel pour qu'un rayon l'essuie,
Je le vois accourir de loin, et tout à coup
Sur un pic du glacier m'apparaître debout;
Je crois voir, tout troublé, la céleste figure,
Comme un être idéal au-dessus de nature,
Se détacher de terre et se transfigurer,
Et je suis quelquefois tenté de l'adorer.
Mais de sa douce voix la tendre résonnance
Me rappelle à moi-même, et me montre Laurence!

Digitized by Google

De la grotte, 1er décembre 1793.

Des aiguilles de glace où s'éclairent ces monts
L'année a pour six mois retiré ses rayons;
Le soleil est noyé dans la mer de nuages
Qui brise jour et nuit contre ces hautes plages,
Et jette, au lieu d'écume, à leur cime, à leurs flancs,
La neige que la bise y fouette en flocons blancs.
Le jour n'a qu'un rayon brisé par les tempêtes,
Qui s'étend un moment tout trempé sur ces faîtes,
Et que l'ombre qui court vient soudain balayer,
Comme le vent la feuille au pied du peuplier.
Il semble que de Dieu la dernière colère
Abandonne au chaos ces cimes de la terre:
L'éternel ouragan torture ces sommets,
Les vagues de brouillards n'y reposent jamais;
Un sourd mugissement, qu'une plainte accompagne,
Roule dans l'air, et sort des os de la montagne.
C'est la lutte des vents dans le ciel; c'est le choc
Des nuages jetés contre l'écueil du roc;
C'est l'âpre craquement de la branche flétrie
Qui sous les lourds glaçons se tord, éclate et crie;
Du corbeau qui s'abat l'aigre croassement;
Des autans engouffrés le triste sifflement;
Les bonds irréguliers de la lourde avalanche
Qui tombe, et que le vent roule en poussière blanche;
L'éternel contre-coup des chutes des torrents
Qui sillonnent les rocs sous leurs bonds déchirants,

Digitized by Google

Et font gonfler le gouffre, où la cascade tonne,
D'un souffle souterrain, continu, monotone,
Tout semblable de loin aux frémissements sourds
De la corde d'un arc qui vibrerait toujours.

Plus de fêtes du ciel sur ces cimes voilées,
D'aurore étincelante ou de nuits étoilées;
Plus de festons de fleurs pendants à mon rocher;
Plus d'oiseaux accourus pour chanter ou nicher:
La corneille égarée y suit ses noires bandes;
Les frimas congelés sont les seules guirlandes
Qui garnissent la roche où nous nous enfonçons;
Le jour ne nous y vient qu'à travers les glaçons;
Mais dans l'air tiède assis, les deux mains sur la braise,
Aux lueurs du foyer qu'entretient le mélèze,
Nous passons sans ennui le temps des mauvais jours:
Ils sont si bien remplis que nous les trouvons courts.
Des entretiens coupés de quelque heure d'étude
Nous font de notre grotte une douce habitude;
Nous nous y recueillons avec la volupté
De l'oiseau dans son nid près de l'antre abrité,
Que sous un ciel de pluie ou sur la plaine blanche
Le vain courroux des vents berce au chaud sur sa branche.
Plus les vents déchaînés hurlent d'horribles cris,
Plus l'avalanche gronde et roule de débris,
Plus la nuit s'épaissit sous un ciel bas et terne,
Plus la neige s'entasse autour de la caverne,
Plus dans ces sifflements, ces terreurs du dehors,
Nous trouvons d'âpre joie et d'intimes transports,
Plus nous nous concentrons dans la roche qui tremble,
Et nous sentons la main de Dieu qui nous rassemble:
Et si d'un ciel d'hiver quelque rare soleil
Effleure par hasard la fenêtre au réveil,

Digitized by Google

Échappés du rocher comme un chevreuil du gîte,
Pour jouir du rayon nous nous élançons vite;
Nous crions de plaisir en voyant les cristaux
Formant des murs, des tours, de transparents châteaux,
Des arches de saphir, des grottes où l'aurore
Des verts reflets de l'onde en passant se colore,
Des troncs éblouissants où le givre entassé
Colle autour des rameaux un feuillage glacé,
Et la neige sans borne, et dont chaque parcelle,
En criant sous nos pieds, luit comme une étincelle.
Dans ces déserts mouvants nous creusons au hasard
Des sentiers dont la poudre éblouit le regard:
Comme dans l'herbe en fleurs où le chevreau se noie,
Dans ces lits de frissons nous nous roulons de joie;
Nous rions en voyant tous deux nos cheveux blancs,
Poudrés par les frimas, de givre ruisselants;
Nous nous lançons la neige où nos doigts s'engourdissent;
De plaisir, en rentrant, nos pieds transis bondissent;
Car Dieu, qui nous confine en ce rude séjour,
Donne, même en hiver, sa joie à chaque jour.

Digitized by Google

De la grotte, 16 décembre 1793.

La nuit, quand par hasard je m'éveille, et je pense
Que dehors et dedans tout est calme et silence,
Et qu'oubliant Laurence auprès de moi dormant,
Mon cœur mal éveillé se croit seul un moment;
Si j'entends tout à coup son souffle qui s'exhale,
Régulier, de son sein sortir à brise égale
(Ce souffle harmonieux d'un enfant endormi),
Sur un coude appuyé je me lève à demi,
Comme au chevet d'un fils une mère qui veille;
Cette haleine de paix rassure mon oreille;
Je bénis Dieu tout bas de m'avoir accordé
Cet ange que je garde et dont je suis gardé;
Je sens, aux voluptés dont ces heures sont pleines,
Que mon âme respire et vit dans deux haleines.
Quelle musique aurait pour moi de tels accords?
Je l'écoute longtemps dormir, et me rendors.

Digitized by Google

6 janvier 1794.

Que rendrai-je au Seigneur pour les biens qu'il me donne?
Tandis que sous nos pieds la tempête résonne,
Que le jour verse au jour des larmes et du sang,
L'inaltérable paix sur ces hauts lieux descend,
Et la tendre amitié, qui hait la multitude,
Nous fait un univers de notre solitude.

Que cet enfant s'attache à mon ombre! et combien
Son cœur à son insu se mêle avec le mien!
Oh! qui pourra jamais démêler ces deux âmes
Que la terre et le ciel joignent par tant de trames?
L'un de l'autre il serait plus aisé d'arracher
Ces deux hêtres jumeaux qu'un nœud semble attacher,
Et qui, de jour en jour s'enlaçant avec force,
Croissent du même tronc et sous la même écorce.
Mais les comparaisons manquent. Je me souvien
D'avoir eu pour ami, dans mon enfance, un chien,
Une levrette blanche, au museau de gazelle,
Au poil ondé de soie, au cou de tourterelle,
A l'œil profond et doux comme un regard humain:
Elle n'avait jamais mangé que dans ma main,
Répondu qu'à ma voix, couru que sur ma trace,
Dormi que sur mes pieds, ni flairé que ma place.
Quand je sortais tout seul et qu'elle demeurait,
Tout le temps que j'étais dehors, elle pleurait;

Digitized by Google

Pour me voir de plus loin aller ou reparaître,
Elle sautait d'un bond au bord de ma fenêtre,
Et, les deux pieds collés contre les froids carreaux,
Regardait tout le jour à travers les vitraux;
Ou, parcourant ma chambre, elle y cherchait encore
La trace, l'ombre au moins du maître qu'elle adore,
Le dernier vêtement dont je m'étais couvert,
Ma plume, mon manteau, mon livre encore ouvert;
Et, l'oreille dressée au vent pour mieux m'entendre,
Se couchant à côté, passait l'heure à m'attendre;
Dès que sur l'escalier mon pas retentissait,
Le fidèle animal à mon bruit s'élançait,
Se jetait sur mes pieds comme sur une proie,
M'enfermait en courant dans des cercles de joie,
Me suivait dans la chambre au pied de mon fauteuil;
Paraissant endormi, me surveillait de l'œil.
Là, le son de ma voix, la plainte inachevée,
Ma respiration plus ou moins élevée,
Le moindre mouvement du pied sur le tapis,
Le clignement des yeux sur le livre assoupis,
Le froissement léger du doigt entre la page,
Une ombre, un vague éclair passant sur mon visage,
Semblaient dans son sommeil passer et rejaillir,
D'un contre-coup soudain la faisaient tressaillir;
Ma joie ou ma tristesse en son œil retracée
N'était qu'un seul rayon d'une double pensée.
Elle mourut, encor son bel œil sur le mien.
Que de pleurs je versai! Je l'aimais tant! — Eh bien,
Quoique ma plume tremble, en glissant sur la page,
De ternir dans mon cœur l'amitié par l'image,
Que de l'âme à l'instinct toute comparaison
Profane la nature et mente à la raison,
Ce charmant souvenir de mon heureuse enfance
Me revient dans le cœur quand je songe à Laurence.

Digitized by Google

Cet ami de ma race à présent m'aime autant;
Il ne peut plus de moi se passer un instant;
Il s'attriste, il languit pour une heure d'absence;
Il marche quand je marche, il pense quand je pense;
Son regard suit le mien, comme si de nos cœurs
Le rayon ne pouvait se diriger ailleurs;
Comme mon pauvre chien ou comme l'hirondelle
Qui ne s'alarme plus de nous voir autour d'elle,
Il s'est apprivoisé pas à pas, jour à jour,
Il boude à mon départ, il saute à mon retour:
Mais pour toute autre voix, pour tout autre visage,
Cet enfant du désert redeviendrait sauvage.

Oh! qui n'aimerait pas ce qui nous aime ainsi?
Qui pourrait égaler ce que je trouve ici?
Que manque-t-il au cœur nourri de ces tendresses?
Mon Dieu! vos dons toujours dépassent vos promesses!
Et, dans mon plus beau rêve autrefois d'amitié,
Mon cœur n'en avait pas deviné la moitié!

Le manuscrit était déchiré à cette place, et il manquait un certain nombre de feuilles. On peut présumer par ce qui suit que Jocelyn avait continué à noter les mêmes sentiments et les mêmes circonstances de sa vie heureuse pendant ces mois de solitude.

Digitized by Google

QUATRIÈME ÉPOQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

QUATRIÈME ÉPOQUE

Grotte des Aigles, 15 avril 1794.

J'ai trouvé ce matin, dans le creux du rocher,
Le pain que chaque mois le pâtre y vient cacher,
De cet homme de bien pieuse providence!
Deux mots l'accompagnaient : « Redoublez de prudence :
» Dans nos cités sans Dieu malheur à qui descend!
» L'échafaud des martyrs a toujours soif de sang. »
Brisez, brisez, Seigneur, ces glaives de colère;
Abrégez, en faveur des justes de la terre,
Ces jours de désespoir et de convulsions,
Où votre nom s'éclipse aux yeux des nations!

Digitized by Google

Puisse l'ange de paix bientôt y redescendre !
Mais moi, je n'ai, Seigneur, que grâces à vous rendre ;
Et si ce temps n'était une ère de forfaits,
Je dirais : « Que ces jours ne finissent jamais ! »

Digitized by Google

La grotte, 6 mai 1794.

Il est des jours de luxe et de saison choisie
Qui sont, comme les fleurs précoces de la vie,
Tout bleus, tout nuancés d'éclatantes couleurs,
Tout trempés de rosée et tout fragrants d'odeurs,
Que d'une nuit d'orage on voit parfois éclore,
Qu'on savoure un instant, qu'on respire une aurore,
Et dont, comme des fleurs, encor tout enivrés,
On se demande après : « Les ai-je respirés?
Tant de parfum tient-il dans ces étroits calices?
Et dans douze moments si courts, tant de délices? »

Aujourd'hui fut pour nous un de ces jours de choix :
Éveillés aux rayons du plus riant des mois,
A l'hymne étourdissant de la vive alouette
Qui n'a que joie et cris dans sa voix de poëte,
Au murmure du lac flottant à petit pli,
Nous nous sommes levés le cœur déjà rempli,
Ne pouvant contenir l'impatient délire
Qui nous appelle à voir la nature sourire ;
Et nous sommes allés, pas à pas, tout le jour,
Du printemps sur ces monts épier le retour.

La neige qui fondait au tact du rayon rose
Avant d'aller blanchir les pentes qu'elle arrose,

Digitized by Google

Comme la stalactite au bord glacé des toits,
Distillait des rochers et des branches des bois;
Chaque goutte en pleuvant remontait en poussière
Sur l'herbe, et s'y roulait en globes de lumière.
Tous ces prismes, frappés du feu du firmament,
Remplissaient l'œil d'éclairs et d'éblouissement:
On eût dit mille essaims d'abeilles murmurantes
Disséminant le jour sur leurs ailes errantes,
Sur leur corset de feu, d'azur et de vermeil,
Et bourdonnant autour d'un rayon de soleil.
Puis en mille filets ces gouttes rassemblées
Allaient chercher leurs lits dans le creux des vallées,
Y couraient au hasard des pentes sur leurs flancs,
Y dépliaient leur nappe ou leurs longs rubans blancs,
Y gazouillaient en foule en mille voix légères,
Comme des vols d'oiseaux cachés sous les fougères,
Courbaient l'herbe et les fleurs comme un souffle en glissant,
Y laissaient par flocons leur écume en passant;
Puis la brise venait essuyer cette écume,
Comme à l'oiseau qui mue elle enlève une plume.

L'air tiède et parfumé d'odeurs, d'exhalaisons,
Semblait tomber avec les célestes rayons,
Encor tout imprégné d'âme et de séves neuves,
Comme l'air virginal qui vint fondre les fleuves
Du globe enseveli dans son premier hiver,
Quand la vie et l'amour se respiraient dans l'air:
Il soufflait des soupirs, il apportait des nues
Des tiédeurs, des odeurs, des langueurs inconnues;
Il caressait la terre avec de tels accords,
Il étreignait les monts avec de tels transports,
Il secouait la neige et les troncs et les cimes
Avec des mouvements et des bruits si sublimes,

Digitized by Google

Que l'on croyait entendre, entre les éléments,
Des paroles d'amour et des embrassements,
Et, dans les forts élans qui semblaient les confondre,
L'eau, la terre, et le ciel, et l'éther, se répondre.
Tout ce que l'air touchait s'éveillait pour verdir;
La feuille du matin sous l'œil semblait grandir;
Comme s'il n'avait eu pour été qu'une aurore,
Il hâtait tout du souffle, il pressait tout d'éclore;
Et les herbes, les fleurs, les lianes des bois,
S'étendaient en tapis, s'arrondissaient en toits,
S'entrelaçaient aux troncs, se suspendaient aux roches,
Sortaient de terre en grappe, en dentelles, en cloches,
Entravaient nos sentiers par des réseaux de fleurs,
Et nos yeux éblouis dans des flots de couleurs.
La séve débordant d'abondance et de force
Coulait en gommes d'or des fentes de l'écorce,
Suspendait aux rameaux des pampres étrangers,
Des filets de feuillage et des tissus légers,
Où les merles siffleurs, les geais, les tourterelles,
En fuyant sous la feuille, embarrassaient leurs ailes:
Alors tous ces réseaux, de leur vol secoués,
Par leurs extrémités d'arbre en arbre noués,
Tremblaient, et, sur les pieds du tronc qui les appuie,
De plumes et de fleurs répandaient une pluie.
Tous ces dômes des bois, qui frémissaient aux vents,
Ondoyaient comme un lac aux flots verts et mouvants;
Des nids d'oiseaux, bercés au roulis des lianes,
Y flottaient, remplis d'œufs tachetés, diaphanes,
Des mères qui fuyaient fragile et doux trésor,
Comme dans le filet la perle humide encor!
Chaque fois que nos yeux, pénétrant dans ces ombres,
De la nuit des rameaux éclairaient les dais sombres,
Nous trouvions, sous ces lits de feuille où dort l'été,
Des mystères d'amour et de fécondité.

Digitized by Google

Chaque fois que nos pieds tombaient dans la verdure,
Les herbes nous montaient jusques à la ceinture,
Des flots d'air embaumé se répandaient sur nous,
Des nuages ailés partaient de nos genoux,
Insectes, papillons, essaims nageants de mouches,
Qui d'un éther vivant semblaient former les couches:
Ils montaient en colonne, en tourbillon flottant,
Comblaient l'air, nous cachaient l'un à l'autre un instant,
Comme dans les chemins la vague de poussière
Se lève sous les pas et retombe en arrière;
Ils roulaient; et sur l'eau, sur les prés, sur le foin,
Ces poussières de vie allaient tomber plus loin;
Et chacune semblait, d'existence ravie,
Épuiser le bonheur dans sa goutte de vie,
L'air qu'elles animaient de leur frémissement
N'était que mélodie et que bourdonnement.

Oh! qui n'eût partagé l'ivresse universelle
Que l'air, le jour, l'insecte, apportaient sur leur aile?
Oh! qui n'eût aspiré cette haleine des airs
Qui tiédissait la neige et fondait les hivers?
La séve de nos sens comme celle des arbres
Eût fécondé des troncs, eût animé des marbres;
Et la vie, en battant dans nos seins à grands coups,
Semblait vouloir jaillir et déborder de nous.
Nous courions; des grands rocs nous franchissions les fentes;
Nous nous laissions rouler dans l'herbe sur les pentes;
Sur deux rameaux noués le bouleau nous berçait;
Notre biche étonnée à nos pieds bondissait;
Nous jetions de grands cris pour ébranler les voûtes
Des arbres, d'où pleuvait la séve à grosses gouttes;
Nous nous perdions exprès, et, pour nous retrouver,
Nous restions des moments, sans parole, à rêver;

Digitized by Google

Puis nous partions d'un trait, comme si la pensée
Par le même ressort en nous était pressée,
Et, vers un autre lieu prompts à nous élancer,
Nous courions pour courir et pour nous devancer.
Mais toute la montagne était la même fête;
Les nuages d'été qui passaient sur sa tête
N'étaient qu'un chaud duvet que les rayons brûlants
Enlevaient au glacier, cardaient en flocons blancs.
Les ombres qu'allongeaient les troncs sur la verdure,
Se découpant sur l'herbe en humide bordure,
Dans quelque étroit vallon, berceau déjà dormant,
Versaient plus de mystère et de recueillement;
Et chaque heure du jour en sa magnificence,
Apportant sa couleur, son bruit ou son silence,
A la grande harmonie ajoutait un accord,
A nos yeux une scène, à nos sens un transport.
Enfin, comme épuisés d'émotions intimes,
L'un à côté de l'autre, en paix nous nous assîmes
Sur un tertre aplani, qui comme un cap de fleurs
S'avançait dans le lac plus profond là qu'ailleurs,
Et dont le flot, bruni par l'ombre haute et noire,
Ceignait d'un gouffre bleu ce petit promontoire:
On y touchait de l'œil tout ce bel horizon,
Une mousse jaunâtre y servait de gazon,
Et des verts coudriers l'ombre errante et légère,
Combattant les rayons, y flottait sur la terre.
Nos cœurs étaient muets à force d'être pleins;
Nous effeuillions sur l'eau des tiges dans nos mains;
Je ne sais quel attrait des yeux pour l'eau limpide
Nous faisait regarder et suivre chaque ride,
Réfléchir, soupirer, rêver sans dire un mot,
Et perdre et retrouver notre âme à chaque flot.
Nul n'osait le premier rompre un si doux silence,
Quand, levant par hasard un regard sur Laurence,

Digitized by Google

Je vis son front rougir et ses lèvres trembler,
Et deux gouttes de pleurs entre ses cils rouler,
Comme ces pleurs des nuits qui ne sont pas la pluie,
Qu'un pur rayon colore, et qu'un vent tiède essuie.
— Que se passe-t-il donc, Laurence, aussi dans toi?
Est-ce qu'un poids secret t'oppresse ainsi que moi?
— Oh! je sens, me dit-il, mon cœur près de se fendre;
Mon âme cherche en vain des mots pour se répandre:
Elle voudrait créer une langue de feu,
Pour crier de bonheur vers la nature et Dieu.
— Dis-moi, repris-je, ami, par quelles influences
Mon âme au même instant pensait ce que tu penses?
Je sentais dans mon cœur, au rayon de ce jour,
Des élans de désirs, des étreintes d'amour
Capables d'embrasser Dieu, le temps et l'espace;
Et pour les exprimer ma langue était de glace.
Cependant la nature est un hymne incomplet,
Et Dieu n'y reçoit pas l'hommage qui lui plaît,
Quand l'homme, qu'il créa pour y voir son image,
N'élève pas à lui la voix de son ouvrage:
La nature est la scène, et notre âme est la voix.
Essayons donc, ami, comme l'oiseau des bois,
Comme le vent dans l'arbre ou le flot sur le sable,
De verser à ses pieds le poids qui nous accable,
De gazouiller notre hymne à la nature, à Dieu:
Créons-nous par l'amour prêtres de ce beau lieu!
Sur ces sommets brûlants son soleil le proclame,
Proclamons-l'y nous-même et chantons-lui notre âme!
La solitude seule entendra nos accents:
Écoute ton cœur battre, et dis ce que tu sens.

Digitized by Google

LAURENCE.

D'où venez-vous, ô vous, brises nouvelles,
Pleines de vie et de parfums si doux,
Qui sur ces monts palpitant comme nous
Faites jaillir, au seul vent de vos ailes,
Feuilles et fleurs comme des étincelles?
Ces ailes d'or, où les embaumez-vous?

Est-il des monts, des vallons et des plaines,
Où vous baignez dans ces parfums flottants,
Où tous les mois sont de nouveaux printemps,
Où tous les vents ont ces tièdes haleines,
Où de nectar les fleurs sont toujours pleines,
Toujours les cœurs d'extase palpitants?

Ah! s'il en est, doux souffles de l'aurore,
Emportez-nous avec l'encens des fleurs,
Emportez-nous où les âmes sont sœurs!
Nous prierons mieux le Dieu que l'astre adore;
Car l'âme aussi veut le ciel pour éclore,
Et la prière est le parfum des cœurs!

Digitized by Google

MOI.

Vois-tu là-haut dans la vallée,
Où le jour glisse pas à pas,
Où la neige, en tapis roulée,
Se fane, fume et ne fond pas;
Vois-tu l'arc-en-ciel, dans sa couche,
Frémir au rayon qui le touche,
Comme un serpent dans son sommeil,
Qui sur ses mille écailles peintes
Reflète à l'œil les triples teintes
De l'eau, de l'air et du soleil?

C'est le nid où sur la montagne
Ce serpent du ciel vient muer:
A mesure que le jour gagne,
Vois ses écailles remuer!
Vois comme en changeante spirale
Il noue, il concentre, il étale
Ses tronçons d'orange et de bleu!
Regarde! le voilà qui lève,
Au brouillard, son cou comme un glaive,
Et lui vibre son dard de feu.

Il monte, aspiré par l'aurore.
Oh! comme chaque anneau dormant
Du glacier qui se décolore
Se détache insensiblement!

Digitized by Google

Il se déroule, il plane, il courbe
Du mont au ciel sa vaste courbe,
Et sa tête à ses pieds répond.
Dieu! quelle arche de monde à monde!
Quel océan avec son onde
Comblerait ce céleste pont?...

Est-ce un pont pour passer tes anges,
O toi qui permets à nos yeux
De voir ces merveilles étranges?
Est-ce un pont qui mène à tes cieux?
Ah! si je pouvais, ô Laurence,
Monter où cette arche commence,
Gravir ces degrés éclatants;
Et, pour qu'un ange m'y soutienne,
L'œil au ciel, ma main dans la tienne,
Passer sur la mort et le temps!

LAURENCE.

Vois dans son nid la muette femelle
Du rossignol qui couve ses doux œufs:
Comme l'amour lui fait enfler son aile,
Pour que le froid ne tombe pas sur eux!

Son cou, que dresse un peu d'inquiétude,
Surmonte seul la conque où dort son fruit,
Et son bel œil, éteint de lassitude,
Clos du sommeil, se rouvre au moindre bruit.

Digitized by Google

Pour ses petits son souci la consume,
Son blond duvet à ma voix a frémi;
On voit son cœur palpiter sous sa plume,
Et le nid tremble à son souffle endormi.

A ce doux soin quelle force l'enchaîne?
Ah! c'est le chant du mâle dans les bois,
Qui, suspendu sur la cime du chêne,
Fait ruisseler les ondes de sa voix.

Oh! l'entends-tu distiller goutte à goutte
Ses lents soupirs après ses vifs transports?
Puis, de son arbre étourdissant la voûte,
Faire écumer ses cascades d'accords?

Un cœur aussi dans ses notes palpite;
L'âme s'y mêle à l'ivresse des sens;
Il lance au ciel l'hymne qui bat si vite,
Ou d'une larme il mouille ses accents.

A ce rameau qui l'attache lui-même,
Et qui le fait s'épuiser de langueur?
C'est que sa voix vibre dans ce qu'il aime,
Et que son chant y tombe dans un cœur!

De ses accents sa femelle ravie
Veille attentive en oubliant le jour;
La saison fuit, l'œuf éclôt, et sa vie
N'est que printemps, que musique et qu'amour.

Digitized by Google

Dieu de bonheur, que cette vie est belle!
Ah! dans mon sein je me sens aujourd'hui
Assez d'amour pour reposer comme elle,
Et de transports pour chanter comme lui!

MOI.

Vois-tu glisser entre deux feuilles
Ce rayon sur la mousse où l'ombre traîne encor,
Qui vient obliquement sur l'herbe que tu cueilles
S'appuyer par le bout comme un grand levier d'or?
L'étamine des fleurs qu'agite la lumière
Y monte en tournoyant en sphère de poussière;
L'air y devient visible; et dans ce clair milieu
On voit tourbillonner des milliers d'étincelles,
D'insectes colorés, d'atomes bleus et d'ailes
Qui nagent en jetant une lueur de Dieu.

Comme ils gravitent en cadence,
Nouant et dénouant leurs vols harmonieux!
Des mondes de Platon on croirait voir la danse
S'accomplissant aux sons des musiques des cieux.
L'œil ébloui se perd dans leur foule innombrable;
Il en faudrait un monde à faire un grain de sable,
Le regard infini pourrait seul les compter:
Chaque parcelle encor s'y poudroie en parcelle.
Ah! c'est ici le pied de l'éclatante échelle
Que, de l'atome à Dieu, l'infini voit monter.

Digitized by Google

Pourtant chaque atome est un être!
Chaque globule d'air est un monde habité;
Chaque monde y régit d'autres mondes peut-être,
Pour qui l'éclair qui passe est une éternité!
Dans leur lueur de temps, dans leur goutte d'espace,
Ils ont leurs jours, leurs nuits, leurs destins et leur place;
La pensée et la vie y circulent à flot;
Et pendant que notre œil se perd dans ces extases,
Des milliers d'univers ont accompli leurs phases
Entre la pensée et le mot!

O Dieu! que la source est immense
D'où coule tant de vie, où rentrent tant de morts!
Que perçant l'œil qui porte à de telle distance!
Qu'infini le regard qui veille à tant de sorts!
Que d'amour dans ton sein pour embrasser ces mondes,
Pour couver de si loin ces poussières fécondes,
Descendre aussi puissant des soleils au ciron!
Et comment supporter l'éclat dont tu te voiles?
Comment te contempler au jour de tes étoiles,
Dieu si grand dans un seul rayon?

LAURENCE.

Oh! comme ce rayon, que son regard nous touche,
Lui qui descend d'en haut jusqu'à ces profondeurs!

Digitized by Google

MOI.

Ah! puisse son oreille entendre sur ma bouche
L'humble bégaîment de nos cœurs,
Lui qui, du sein de ses splendeurs,
Entend le battement des ailes de la mouche
Noyée au calice des fleurs!

LAURENCE.

Qu'il nous garde en ce lieu pour savourer ensemble
Les trésors que sa main dans le désert assemble!

MOI.

Comme deux rossignols au même nid éclos,
Enseignons-nous l'un l'autre à chanter ces retraites;
De la voix de la terre expirant sur ces crêtes
Soyons-lui les derniers échos!

LAURENCE.

Qu'un seul souffle pour lui sorte de deux poitrines!
Qu'il nous fasse un seul sort! qu'il nous cueille en commun!

Digitized by Google

MOI.

Et parfumons ses mains divines,
Comme sur un seul jet deux lis qui n'en font qu'un,
Qui n'ont dans le rocher que les mêmes racines,
Et qu'on cueille à la fois sur les mêmes collines,
Tout remplis du même parfum!

Des pleurs mouillaient nos voix; je regardais Laurence,
Et longtemps nos esprits prièrent en silence...

Digitized by Google

25 juillet 1794.

Enfant, j'ai quelquefois passé des jours entiers
Au jardin, dans les prés, dans quelques verts sentiers
Creusés sur les coteaux par les bœufs du village,
Tout voilés d'aubépine et de mûre sauvage;
Mon chien auprès de moi, mon livre dans la main,
M'arrêtant sans fatigue et marchant sans chemin,
Tantôt lisant, tantôt écorçant quelque tige,
Suivant d'un œil distrait l'insecte qui voltige,
L'eau qui coule au soleil en petits diamants,
Ou l'oreille clouée à des bourdonnements.
Puis, choisissant un gîte à l'abri d'une haie,
Comme un lièvre tapi qu'un aboîment effraie,
Ou couché dans le pré, dont les gramens en fleurs
Me noyaient dans un lit de mystère et d'odeurs,
Et recourbaient sur moi des rideaux d'ombre obscure,
Je reprenais de l'œil et du cœur ma lecture.
C'était quelque poëte au sympathique accent
Qui révèle à l'esprit ce que le cœur pressent,
Hommes prédestinés, mystérieuses vies,
Dont tous les sentiments coulent en mélodies,
Que l'on aime à porter avec soi dans les bois,
Comme on aime un écho qui répond à nos voix!
Ou bien c'était encor quelque touchante histoire
D'amour et de malheur, triste et bien dure à croire:
Virginie arrachée à son frère, et partant,
Et la mer la jetant morte au cœur qui l'attend!

Digitized by Google

Je la mouillais de pleurs et je marquais le livre,
Et je fermais les yeux et je m'écoutais vivre;
Je sentais dans mon sein monter comme une mer
De sentiment doux, fort, triste, amoureux, amer,
D'images de la vie et de vagues pensées
Sur les flots de mon âme indolemment bercées,
Doux fantômes d'amour dont j'étais créateur,
Drames mystérieux et dont j'étais l'acteur.
Puis, comme des brouillards après une tempête,
Tous ces drames conçus et joués dans ma tête
Se brouillaient, se croisaient, l'un l'autre s'effaçaient;
Mes pensers soulevés comme un flot s'affaissaient;
Les gouttes se séchaient au bord de ma paupière,
Mon âme transparente absorbait la lumière,
Et, sereine et brillante avec l'heure et le lieu,
D'un élan naturel se soulevait à Dieu.
Tout finissait en lui comme tout y commence,
Et mon cœur apaisé s'y perdait en silence;
Et je passais ainsi, sans m'en apercevoir,
Tout un long jour d'été, de l'aube jusqu'au soir,
Sans que la moindre chose intime, extérieure,
M'en indiquât la fuite, et sans connaître l'heure
Qu'au soleil qui changeait de pente dans les cieux,
Au soir plus pâlissant sur mon livre ou mes yeux,
Au serein qui des fleurs humectait les calices;
Car un long jour n'était qu'une heure de délices!

Eh bien, ce doux été dont j'achève le cours,
N'a pas duré pour moi plus qu'un de ces beaux jours!
Seulement je n'ai plus de ces vagues images
Que l'âme vide attire et colore en nuages,
De ces pleurs de l'instinct que je sentais rouler
Dans mes yeux, sans savoir qui les faisait couler:

Digitized by Google

Tout cela s'est enfui comme un brouillard de l'âme
Qu'un rayon plus puissant absorbe dans sa flamme.
Ah! c'est assez pour moi de lire dans un cœur,
D'y voir ses sentiments éclore dans leur fleur;
Dans chaque impression que chaque heure y fait naître,
D'étudier son âme et de m'y reconnaître,
Moi tout entier, mais moi plus jeune de six ans,
Sous des traits plus naïfs, plus doux, plus séduisants,
Dans cet étonnement tendre que toute chose
Donne, au premier contact, à l'âme à peine éclose,
Dans la limpidité de l'eau de ce bassin
Avant qu'un rameau d'or soit tombé dans son sein.

Aussi je ne lis plus. Moi, lire? Eh! quel poëme
Égalerait jamais la voix de ce qu'on aime?
Quelle histoire touchante emporterait mon cœur
Dans une fiction égale à mon bonheur?
Quels vers vaudraient pour moi son âme? et quelle page
Disputerait mes yeux à son charmant visage,
Quand, sous ses blonds cheveux se dérobant au jour,
Il rougit d'amitié comme on rougit d'amour,
Et que, pour me cacher cette honte enfantine,
Il m'embrasse en collant son front sur ma poitrine?

Aussi, depuis qu'un cœur bat enfin sur le mien,
Tous mes instincts sont purs et me portent au bien;
Mon âme, qui souvent tarit dans la prière,
Nage toujours en moi dans les flots de lumière:
Une telle clarté m'échauffe dans ses yeux,
Le timbre de sa voix m'est si mélodieux,
Tant de divinité sur ce doux front rayonne,
Que la splendeur de Dieu jour et nuit m'environne.

Digitized by Google

Sous un éclair d'en haut qui peut nier le jour?
Ah! que de vérité dans un rayon d'amour!
Que l'accent de sa voix en priant Dieu me touche!
Il me semble que Dieu m'entend mieux par sa bouche.

Digitized by Google

15 octobre 1794.

Les seuls événements de notre solitude
Sont le ciel plus clément ou la saison plus rude,
La fleur tardive éclose aux fentes du rocher,
Un oiseau rouge et bleu qui commence à percher
Dans le chêne, et prépare un toit pour sa famille;
L'aigle qui de son œuf a brisé la coquille;
Un combat, sur le lac, du cygne et du faucon;
La plume ensanglantée y tombant à flocon;
Des vols de corbeaux noirs qui de la voix s'assemblent,
Sous leurs ailes de jais les rameaux morts qui tremblent;
La biche qui reprend son long duvet d'hiver,
Une aurore de feu le soir traversant l'air:
Voilà nos seuls soucis ici-bas. Mais notre âme
Est un monde complet où se passe un grand drame;
Drame toujours le même et renaissant toujours,
Dont l'amitié suffit à varier le cours.
Les entretiens repris, les plaintes fugitives;
Sur l'avenir douteux les vagues perspectives;
Les plans de destinée et de vie en commun,
Cette fraternité de deux êtres en un;
Et comment nous n'aurons à nous deux, sur la terre,
Qu'un toit, qu'une pensée, et, couple solitaire,
Nous la traverserons sans y mêler nos cœurs,
Comme un couple d'oiseaux dont le gîte est ailleurs.
Sur ces plans d'avenir quand par hasard j'insiste,
Laurence écoute moins; l'avenir le rend triste;

Digitized by Google

On dirait qu'un présage est là pour le frapper:
Il craint toujours de voir le présent s'échapper.
Oh! c'est qu'un cœur d'enfant dans le présent se noie;
Qu'une goutte à sa lèvre est une mer de joie!
La mouche aussi s'irrite et s'enfuit, quand le doigt
Efface sur la fleur la perle qu'elle boit.

Digitized by Google

1er novembre 1794.

Ce soir, un doux retour des vents chauds du midi
Balayait de nos monts le sommet attiédi;
Triste et tendre soupir que ce vent nous apporte,
Dernier baiser d'adieu sur une saison morte.
Le ciel était profond et pur comme une mer,
Et dans ses profondeurs on voyait s'allumer
Les foyers de soleils aux lueurs argentines,
Comme un feu de berger le soir sur les collines;
La lune sur un pic brillait comme un glaçon,
Et sur les eaux du lac courait en blanc frisson;
Des chênes dépouillés de leurs cimes touffues
Les squelettes dressaient leurs longues branches nues;
Les feuilles que roulaient les secousses du vent
Ondoyaient sous nos pas comme un marais mouvant,
Et les bois morts tombés bruïssaient sur la terre
Comme les ossements qu'un fossoyeur déterre.
A ces craquements sourds des cimes, à ces coups
Des tempêtes, nos cœurs se serraient malgré nous,
Et nous nous rapprochions pas à pas, en silence,
Du rocher où dormait le père de Laurence.
Quand nous fûmes auprès, je ne sais quel penser
Monta de cette tombe et vint me traverser :
— « Pauvre Laurence, dis-je, en t'enlevant ton père
» Dieu te fit dans moi seul retrouver père et mère;
» Et, tant que je vivrai, tout leur amour pour toi,
» Multiplié du mien, plane et t'entoure en moi.

Digitized by Google

» Mais si Dieu, rappelant le seul être qui t'aime,
» T'enlevait ton ami ; si je mourais moi-même !
» Toi, que deviendrais-tu ? — Ce que je deviendrais ?
» Peux-tu le demander, toi ? Moi, si tu mourais !... »
Puis, me fermant du doigt la bouche avec colère,
M'entraîna, sans répondre, au tombeau de son père :
— « Il m'a mis dans tes bras comme un sacré dépôt,
» S'écria-t-il ; tu dois le lui rendre là-haut ;
» Il veille dans le ciel sur ta double existence :
» Je crois à ton soutien comme à sa providence.
» Mais, en croyant au Dieu que m'enseigne ta voix,
» Ah ! ne t'y trompe pas, c'est à toi que je crois ;
» Et s'il brisait en toi sa plus sensible image,
» Si je ne voyais plus son ciel dans ton visage,
» S'il ne m'éclairait plus le cœur par ton regard,
» Va, je ne croirais plus qu'au malheur, au hasard,
» Et j'irais dans la mort l'interroger lui-même,
» Pour savoir si l'on dort là-bas, ou si l'on aime ! »
Et, comme revenant de son égarement :
— « Pardonne, reprit-il, j'ai trop d'emportement ;
» J'ai peut-être dit là des mots dont Dieu s'offense.
» Mais la mort, n'est-ce pas une éternelle absence ?
» Tu n'en parlerais plus, ami, si tu m'aimais.
» Ta mort, la mienne, oh ! moi, je n'y pense jamais ! »
Puis, s'échappant soudain d'une course insensée,
Comme pour secouer du front une pensée,
Il courut vers les bords d'un abîme sans fond,
Où deux rochers, courbés comme l'arche d'un pont,
Laissant entre leurs pans un intervalle immense,
Du lac qui gronde au pied recouvraient toute une anse ;
Et, prenant son élan comme pour s'y jeter,
Il le franchit d'un bond qui me fit palpiter.
— « Ah ! tu frémis, dit-il avec un rire étrange ;
» Tant mieux ; tu m'as parlé de mort, et je me venge ! »

Digitized by Google

J'ai voulu le gronder, mais il s'était enfui.
Du cœur de cet enfant quel sombre éclair a lui ?
Que cette âme, profonde à l'œil qui la regarde,
Fait aimer et frémir ! et qu'il faut prendre garde !

Digitized by Google

6 novembre 1794.

Ici l'hiver précoce est déjà descendu,
Le linceul de la terre est partout étendu;
Les vents roulent sur nous des collines de neige.
Oh! béni soit le roc dont l'antre nous protége!
Car nous ne pourrions plus faire un pas sans péril
Hors de l'obscur abri qui cache notre exil.
On ne distingue plus les vallons de leurs cimes,
Les torrents de leurs bords, les pics de leurs abîmes;
Le déluge a couvert d'un océan gelé
Les gorges, les sommets, et tout est nivelé,
Et les vents des frimas, labourant la surface,
Font changer chaque nuit les collines de place,
La biche même tremble, et, ne nous quittant pas,
Sur la plaine trompeuse hésite à faire un pas.
L'arche par où ces monts touchent à la vallée
D'une énorme avalanche aujourd'hui s'est comblée,
Et, comme dans une île inaccessible aux yeux,
Nous tiendra renfermés jusqu'aux mois pluvieux.

Oh! que j'aime ces mois où, comme cette terre,
En lui-même le cœur se chauffe et se resserre,
Et recueille sa séve en cette demi-mort
Pour couler au printemps plus abondant, plus fort!
Comme avec volupté l'âme qui s'y replie
S'enveloppe de paix et de mélancolie,

Digitized by Google

Mêle même au bonheur je ne sais quoi d'amer
Qui relève son goût comme un sel de la mer ;
Jouit de se sentir aimer, penser, et vivre,
Pendant que tout frissonne et tout meurt sous le givre,
Et s'entoure à plaisir, dans ces jours sans soleil,
De rêves de son choix comme pour un sommeil !

Digitized by Google

7 décembre 1794.

La foudre a déchiré le voile de mon âme!
Cet enfant, cet ami, Laurence, est une femme...
Cette aveugle amitié n'était qu'un fol amour.
Ombres de ces rochers, cachez ma honte au jour!

. . . . . .

Digitized by Google

Même date, la nuit, à onze heures.

Elle dort, la poitrine un peu moins oppressée;
La fièvre en mots sans suite égare sa pensée:
« Mon père!... Jocelyn!... où sont-ils tous deux...? Morts! »
Ses pieds veulent courir. Oh! dors, pauvre enfant, dors!
Jocelyn vit encor pour te rendre à la vie.
Mais, oh! qu'elle te soit ou rendue ou ravie,
Il vit l'âme en suspens entre ces deux malheurs:
Mort pour toi si tu vis, et mourant si tu meurs!

Digitized by Google

Même date, 7 décembre, à minuit.

L'heure a versé sa paix sur son front qui sommeille ;
Ses pieds sont moins glacés dans mes mains !... Quelle veille !
Quel jour et quelle nuit ! et demain, et toujours !
Quel repos ! quel réveil ! quelles nuits et quels jours !
Est-ce un rêve d'un an que j'ai fait dans ces ombres ?
Mon cœur nage incertain comme sur des mers sombres,
Ne pouvant ni toucher le fond, ni voir le bord,
Entre le désespoir, ou le crime, ou la mort !
Ah ! recueillons un peu mon esprit qui s'égare !
D'hier à cette nuit un siècle me sépare.
Souvenons-nous : sachons au moins nous retracer
Ce gouffre qu'un instant nous a fait traverser :
Repassons pas à pas toutes les circonstances
Du jour fatal qui rompt d'un coup deux existences ;
Marquons l'heure où, du haut de ma félicité,
Dans l'abîme sans fond Dieu m'a précipité.

Les rayons du matin colorés par la neige
Brillaient comme un appât pour l'oiseau dans un piége ;
L'air ambiant, plus pur, semblait s'être adouci,
Quelques oiseaux posaient sur le givre durci ;
Ce jour de mort avait l'éclat d'un jour de fête :
La biche impatiente au vent tendait sa tête.
Je me sentis tenté de prendre aussi l'essor ;
Laurence dans sa mousse, hélas ! dormait encor.

Digitized by Google

La biche qui la nuit au bord de ses pieds couche,
De peur de l'éveiller, n'osa quitter sa couche,
Et, d'un œil inquiet me regardant sortir,
Comme un pressentiment paraissait m'avertir.
Je sortis. La montagne éblouit ma paupière :
Tout l'horizon glacé rayonnait de lumière,
De chaque atome d'air une lueur sortait.
Je tentai quelques pas ; la neige me portait,
Et craquait sous mes pieds comme un morceau de verre
Qu'on trouve sous ses pas et qu'on écrase à terre.
Je frémis de plaisir, et m'élançai plus loin :
De mouvement et d'air mes sens avaient besoin ;
Je courus jusqu'au pont formé par l'avalanche ;
Je franchis le ravin sur cette croûte blanche
Dont la voûte tremblait et grondait sous mes pas,
Et me cachait les eaux qui mugissaient plus bas.
Je voulus profiter de cette arche gelée
Pour descendre en deux bonds jusque dans la vallée,
Et voir si le berger ne serait pas venu
Apporter quelque chose au dépôt convenu.
Je n'y trouvai qu'un mot : « Gardez-vous de descendre ! »
Mot que sa charité d'en bas faisait entendre.
Je remontai bien vite, et déjà du matin
Le ciel s'était sali comme un dôme d'étain ;
Il éteignait le jour qui s'efforçait d'éclore,
Et ramenait la nuit une heure après l'aurore :
Le vent, que les brouillards paraissaient renfermer,
En remuait les flots comme une lourde mer ;
Il éclatait parfois dans le choc des orages
Comme un coup de canon tiré dans les nuages ;
Mais, quoique encor bien haut il parût retentir,
La montagne en travail semblait le pressentir,
Et ses vastes rameaux de granit et de marbre
Craquaient et se tordaient comme les bras d'un arbre.

Digitized by Google

Semblable au brasier vert que l'on vient d'allumer,
Je voyais la montagne en mille endroits fumer :
Ces vapeurs de la neige amollissaient la croûte ;
Mes pieds n'y trouvaient plus une solide route,
Mais, lourds et sans appui sur ce terrain mouvant
A chaque pas de plus enfonçaient plus avant.
Je courais, je tremblais que la neige fondue
Ne fît crouler le pont de glace suspendue
Avant que du ravin j'eusse atteint l'autre bord :
Ah ! j'aurais préféré des millions de mort !
Que serait devenu loin de moi le seul être
Qui m'attendait ?... Hélas ! mieux eût valu peut-être
Dieu ne le permit pas ; au suprême moment
Où le pont s'abîmait sur le gouffre écumant,
Où l'avalanche, en poudre affaissant sa colline,
Fondait comme des pans de montagne en ruine,
Je franchissais le gouffre et l'arche d'un élan ;
Mais à peine mon pied touchait à l'autre pan,
Que l'ouragan s'échappe, et de toutes les crêtes
Fait voler dans les fonds l'écume des tempêtes,
La lance en poudre, en flots immenses, tournoyants,
Comble l'étroit ravin de ses blocs ondoyants,
Jusqu'aux gueules du pont les dresse, les entasse.
L'arc-boutant de granit chancelle sous la masse,
Se précipite et roule, et sur ces noirs sommets
Du séjour des vivants nous sépare à jamais.
Je m'accrochai des mains aux angles de ravine,
Qui tremblaient comme un cap que la mer déracine ;
Le roc concave et creux m'abritait ; ses rebords
Du choc de l'avalanche y préservaient mon corps.
J'embrasse cet appui pendant que la tourmente
De ses propres débris s'accélère, s'augmente,
Et passe sur ma tête avec ses vents, ses flots,
Et sa mer de brouillard flottant dans son chaos.

Digitized by Google

Là, le sein sans haleine et le front sans pensée,
Comme une feuille morte au rameau balancée,
J'attendais que la neige, entassant pli sur pli,
M'eût du linceul glacé, vivant, enseveli.
Je voyais, de ma niche, au souffle des rafales,
Se dérouler au loin les lames colossales,
Creuser de hauts sillons qui croulaient sur leurs flancs,
Surmonter leurs sommets par d'autres sommets blancs,
Se heurter, se briser, s'enfoncer en silence,
Jusqu'au ciel obscurci jaillir en gerbe immense,
Tournoyer en nuage et tomber. Chaque fois
Que la vague en pleuvant m'enfonçait sous son poids,
Pour m'arracher du gouffre et revoir la lumière,
Sous mes pieds, sous mes mains j'écrasais la poussière,
Et, retardant ainsi l'instant, l'instant fatal,
Dressais contre la roche un nouveau piédestal.
Oh ! quand une lueur me rendait l'espérance,
Que je bénissais Dieu d'être là sans Laurence ;
De savoir cet enfant sous la grotte endormi,
A l'abri de la mort où luttait son ami !
Je ne me doutais pas qu'à ce péril suprême
Sa tendresse pour moi l'avait jeté lui-même.
Pourtant, dans ce chaos de bruit, de mouvements,
A travers les roulis, les coups, les sifflements,
Au milieu d'une pause et d'un affreux silence,
Deux fois je crus entendre, éteints par la distance,
Parmi les cris du vent des cris aigus courir,
Mon nom inachevé dans des sanglots mourir.
Mon cœur avait frémi... Mais c'était impossible !
L'ange même de Dieu, dans la mêlée horrible
De la neige et du vent luttant pour l'entasser,
Sur des ailes de feu n'eût pas osé passer !
Je ne sais pas combien dura cette agonie :
Quand la mort la mesure, une heure est infinie ;

Digitized by Google

Et, pour mesurer l'heure et compter les moments,
Je n'avais de mon cœur que les lourds battements.

. . . . . .
. . . . . .

Enfin le vent tomba; le jour teignit les nues;
Sa lueur m'éclaira des plages inconnues;
Un souffle aigu du nord, courant comme un frisson,
Durcit la neige en poudre et la pluie en glaçon;
Les abîmes mouvants, gelés à cette haleine,
Devinrent sous mes pas une solide plaine;
J'orientai mon œil au soleil éclatant,
Je me précipitai dans l'antre haletant :
« Laurence !... » L'écho seul me renvoya « Laurence !... »
Mon cœur pétrifié plongea dans ce silence...
Un éclair de terreur m'illumine à demi :
Il a bravé la mort pour sauver son ami !
Je ressors à l'instant de la caverne vide,
Je cherche sur la neige une empreinte, une ride;
J'appelle; tout se tait. Je m'élance au hasard;
J'aurais voulu sonder l'espace d'un regard;
Mon oreille à mes cris attendait la réponse,
Comme un homme jugé dont l'arrêt se prononce :
Entre l'affreux silence et le cri de ma voix,
Dans un seul battement mon cœur mourut cent fois;
Je tombais, quand la biche, à ma voix accourue,
Bondit autour de moi. Je frémis à sa vue;
Elle lécha mes mains, et se mit à marcher,
En se tournant vers moi comme pour me chercher;
Puis, franchissant d'un bond une blanche colline,
Disparut à mes yeux au fond d'une ravine.

Digitized by Google

Sur le rebord glissant, d'un trait je la suivis;
Le gouffre d'un regard fut sondé; je la vis,
Sur la pente des rocs dont les arêtes nues
Hérissaient les frimas de leurs pointes aiguës,
Voler jusqu'au lit creux de l'abîme profond,
Écarter du museau la neige épaisse au fond,
Et découvrir au jour, dans sa fosse glacée,
Le corps inanimé de l'enfant! La pensée
Ne franchit pas plus vite un espace idéal:
Je fus aussitôt qu'elle au fond du creux fatal.
Sur la neige en monceaux que son pur sang colore,
Laurence évanoui, blessé, mais tiède encore,
Ses beaux cheveux souillés de sang et de glaçons,
Luttait avec la mort et ses derniers frissons:
Je me jette sur lui, je le prends, je l'enlève;
Je l'emporte insensible et léger comme un rêve,
Comme une mère porte un enfant dans ses bras,
Sans en sentir le poids et sans faire un faux pas,
Comme si quelque force intérieure, intime,
M'eût aidé d'elle-même à remonter l'abîme.
Dans la grotte à l'abri je fus en un moment;
J'y déposai le corps toujours sans mouvement;
Je rallumai du feu, je tournai vers la flamme
Les pieds; et, soutenant le front que la mort pâme
Sur mes genoux, du cri, du scuffle, de la main,
Je rappelai la vie, hélas! longtemps en vain.
Mes lèvres ne pouvaient réchauffer sur sa bouche
Le souffle évanoui; je le mis sur ma couche,
J'étanchai sur son front le sang qui s'y gelait.
De sa poitrine encor d'autre sang ruisselait,
Et de son vêtement souillé les déchirures
M'indiquaient sur son corps aussi d'autres blessures.
Pour lui donner de l'air et pour les découvrir,
Je déchire des dents l'habit lent à s'ouvrir...

Digitized by Google

Un sein de femme, ô ciel ! sous la sanglante toile !
Ma main recule froide et mon regarde se voile !...
Mon front tourne et bourdonne et bat sans sentiment,
Et je ne sais combien dura l'affreux moment.
Cependant le péril me rend à la nature :
Le sang que le froid glace aux bords de la blessure
Rentre dans la poitrine et semble l'étouffer.
Rien là pour l'humecter, rien pour la réchauffer !
Sur ce sein déchiré sans souffle je me penche,
De mes lèvres en feu je l'échauffe et l'étanche :
Il coule... elle revit... voit son sein découvert,
Rougit, ferme son œil, et ne l'a plus rouvert !
De ses sens affaiblis le délire s'empare,
La fièvre ou la douleur dans ses rêves l'égare ;
Elle accuse ou bénit, mord ou baise ma main ;
Puis enfin elle dort !... Oh ! quel réveil demain !

Digitized by Google

8 décembre, le matin.

Toute ma longue nuit déjà s'est écoulée
A presser dans mes doigts sa main toujours gelée,
A rappeler vingt fois le sang et la chaleur
A la plante des pieds réchauffés sur mon cœur,
A retenir la biche à côté sur sa mousse,
Pour que de son duvet la tiédeur saine et douce,
En se communiquant de plus près corps à corps,
Ranimât par degrés ses membres demi-morts;
A mouiller d'un peu d'eau par la flamme attiédie
Sa tête ensanglantée ou sa tempe engourdie;
A voir vers le matin son souffle sommeiller;
A retenir le mien, de peur de l'éveiller:
Puis quand l'accablement, qui succède au délire,
A son haleine égale à la fin s'est fait lire,
J'ai saisi par instinct ce moment de repos
Pour essuyer le sang qui durcit ses caillots;
J'ai déchiré la toile, et de ses découpures
Arraché fil à fil le duvet des blessures;
Séparant les anneaux de cheveux, j'ai lavé
Son front entre mes bras mollement soulevé;
De son flanc déchiré j'ai d'une large bande
Fermé sous un lin pur la blessure plus grande,
Et déposé le corps doucement recouché:
Tout tremblant, comme si ma main avait touché
Un enfant endormi retourné dans ses langes,
Ou comme un vil mortel qui toucherait des anges.

Digitized by Google

8 décembre, le soir.

Elle a jeté sur tout un regard interdit;
Puis, d'une voix éteinte et tendre, elle m'a dit:
« Il est donc vrai! tu sais... Si je n'ai plus qu'une heure
» A vivre, oh! Jocelyn, pardonne, et que je meure!
» Je t'ai trompé; mon père ainsi l'avait voulu:
» Je devais respecter mon serment absolu.
» Il m'avait interdit à son moment suprême
» De révéler mon sexe à personne, à toi-même.
» Soit que, sous cet habit qui dut me protéger,
» Il crût de son enfant les jours moins en danger,
» Soit qu'il eût je ne sais quelle autre prévoyance,
» Je devais à son ordre aveugle obéissance.
» Mais qu'il m'en a coûté de me cacher de toi!
» Oui, j'aurais dû penser que j'outrageais ta foi,
» Que nous n'étions pas deux, que mon âme et la tienne
» N'ont rien qui ne se mêle et qui ne s'appartienne.
» Faut-il te l'avouer? Souvent je le pensai,
» Souvent je résolus, souvent je commençai;
» Mais toujours, au moment de trahir mon mystère,
» Je ne sais quelle main me forçait à me taire.
» J'avais trop attendu déjà, je n'osais plus;
» Mon front couvert de honte était rouge et confus.
» Puis je savais ta vie et ta pieuse enfance;
» Je redoutais l'effet de cette confidence,
» J'avais peur du regard que tu me jetterais,
» Du son de voix, du mot froid que tu me dirais:

Digitized by Google

» Ce mot, pour moi, c'était ou la mort ou la vie!
» Je mourais à tes pieds, si tu m'avais bannie!
» Oh! pouvais-je risquer, contre un précoce aveu,
» Cent fois plus que ma vie à ce terrible jeu?
» J'aimais mieux me fier à cette destinée
» Qui m'avait de si loin dans ton ombre amenée,
» Jouir du jour au jour, et remettre à plus tard;
» Tout attendre de Dieu, du moment, du hasard.
» Ah! ce hasard fatal n'est venu que trop vite!
» Mais si ta main se ferme et si ton cœur hésite,
» Oh! du moins, Jocelyn, je ne le saurai pas!...
» J'ai cherché la tempête et la mort sous tes pas;
» Avec joie à la mort j'ai couru pour te suivre:
» L'abîme me prend seule, et toi te laisse vivre.
» Tu sais tout, mais je meurs! Dis, me pardonnes-tu? »

Les anges du ciel même ont-ils cette vertu?
Peuvent-ils de leurs mains, sans pitié pour eux-même,
Se déchirer en deux dans le cœur qui les aime?
Pour moi, faible mortel, fait de sang et de chair,
Je ne pus me frapper sur un être si cher,
Et, repoussant l'amour dans le sein qui se donne,
Briser notre âme en deux. « Oh! oui, je te pardonne,
» Lui dis-je, enfant ou sœur, pauvre être abandonné,
» L'amour que je te donne et que tu m'as donné!
» De tous les noms sacrés dont sur terre on s'adore
» Je te nomme... et je t'aime, et j'en invente encore!
» Ah! vis pour les entendre et les répéter tous!
» Que Dieu nous illumine et dispose de nous;
» Dans ce ciel où ses mains nous ont portés d'avance,
» Comme deux esprits purs vivons en sa présence,
» Et laissons-lui le soin, à lui seul, de nommer
» L'amour ou l'amitié dont il faut nous aimer! »

Digitized by Google

9 décembre 1794, le soir.

On eût dit que sa vie eût coulé par ma bouche,
Et son cœur soulevait le manteau sur sa couche :
— « Que tu m'as fait de bien ! dit-elle. Oh ! quel bonheur !
» Quoi ! nous n'étions qu'amis, nous serons frère et sœur !
» Frère ! sœur ! oh ! s'il est un nom encore plus tendre,
» Laisse-moi le chercher pour te le faire entendre ;
» Tu m'aimes donc de même après l'aveu fatal ?
» — C'est toujours toi !... Pourtant, Laurence, tu fis mal
» De me tromper ; on doit tout dire à ce qu'on aime.
» Tu m'exposais, enfant, à me tromper moi-même,
» A prendre auprès de toi, sans soupçon, jour à jour,
» Pour la sainte amitié quelque coupable amour ;
» A puiser, dans tes yeux et dans la solitude,
» D'un bonheur surhumain l'enivrante habitude ;
» Et quand il eût fallu fuir et ne plus te voir,
» A mourir de ma honte ou de mon désespoir.
» Car, vois-tu, bien qu'encore aucun vœu ne me lie,
» Aux autels, tu le sais, j'ai destiné ma vie ;
» Ma promesse au Seigneur me dévouait à lui :
» Qui sait si je puis même y manquer aujourd'hui ?
» Qui sait, lorsque le sang du martyre l'arrose,
» Si je puis en honneur abandonner sa cause ?
» De l'Église où j'entrai sur mes pas revenir ?
» Et, sans m'être rendu par Dieu, m'appartenir ?
» Pour savoir quel arrêt d'en haut il faut attendre,
» Par la voix des pasteurs j'ai besoin de l'entendre.

Digitized by Google

» Mais ne songe à présent qu'à vivre! Le rocher
» S'est écroulé; d'ici nul ne peut approcher
» Avant qu'un autre été, vidant l'eau de l'abîme,
» Ait rejoint de nouveau la vallée à la cime;
» L'aigle seul peut franchir le gouffre, et le Seigneur
» Pendant des mois entiers nous condamne au bonheur.
» — Je vivrai, je le sens, Jocelyn, me dit-elle.
» Oh! du fond de la mort cette voix me rappelle!
» Heureuse je vivrai toujours, toujours, toujours,
» Que m'importe quels vœux enchaîneront tes jours,
» Ton travail en ce monde, de quel pain ton corps vive,
» Et ton chemin. Si Dieu permet que je t'y suive;
» Si partout, comme ici, je t'entends, je te vois;
» Si je marche à ton ombre et m'éveille à ta voix;
» Si je suis en tout lieu ta sœur ou ta servante,
» Toute chose me plaît, ou m'est indifférente.
» Tu m'aimes, c'est assez; tu l'as dit! Que de toi
» Tout soit à l'univers, si le cœur est à moi! »

Digitized by Google

Même date, plus tard.

— « Mais, lui disais-je encor, tu ne sais pas peut-être
» Qu'au veuvage du cœur Dieu condamne le prêtre,
» Lui défend les doux noms et d'amant et d'époux,
» Et qu'il n'est à personne afin qu'il soit à tous;
» Que si Dieu me voulait tout à son saint service,
» Il faudrait boire, hélas! mon sang dans ce calice;
» A vivre l'un sans l'autre un jour s'habituer!
» — Alors, dit-elle, écoute : il vaut mieux me tuer!
» Mais à quoi penses-tu? Ce Dieu qui nous rassemble
» Ne nous a-t-il pas mis par la main, seuls ensemble,
» Perdus, nous unissant dans un exil commun
» Plus qu'il n'unit jamais deux cœurs, deux sorts en un?
» Ne m'a-t-il pas jetée à tes bras, comme on trouve
» L'enfant abandonné qu'on réchauffe et qu'on couve?
» Me rejetteras-tu froide et morte à mon sort?
» Lui diras-tu : Seigneur, mon frère unique est mort?
» Lui consacreras-tu, comme un encens, ta vie
» Et la mienne? oui, la mienne, après l'avoir ravie?
» N'en maudirait-il pas l'abominable don?
» N'appellerait-il pas ton remords par mon nom?
» Oh! non, sa volonté n'est plus un vain problème :
» Je me fie à l'arrêt qu'il a porté lui-même,
» A cet isolement complet dans ce désert,
» Au seul cœur ici-bas que sa main m'ait ouvert,
» A ce renversement des choses de la terre,
» Qui rend notre bonheur lui-même involontaire.

Digitized by Google

» Ah ! oui, grâce à ce Dieu, mon bonheur est ta loi.
» Ni bonheur, ni vertu, dans ce monde, sans moi. »

J'hésitais. Elle mit ses deux doigts sur ma bouche,
Et, de son autre main m'attirant vers sa couche,
« Jure-moi, jure-moi, dit-elle, ô Jocelyn,
» A moi ta pauvre sœur, à moi ton orphelin,
» Jure-moi mon bonheur devant Dieu qui l'ordonne :
» Je jure de mourir, si ta main m'abandonne !
» Et je sens que ma vie ou ma mort en suspens
» Va sortir de ton cœur dans le mot que j'attends. »
Et ses yeux sur les miens, et sa bouche entr'ouverte,
Imploraient, aspiraient son triomphe ou sa perte.
Ah ! mon cœur tout entier criait pour elle en moi :
Un regard lui donna le gage de ma foi,
Et sur sa pâle main ma lèvre qui se colle
La retint à la vie avec une parole.

Digitized by Google

12 décembre 1794.

D'heure en heure depuis elle se rétablit.
Pour la première fois elle a quitté son lit,
Et, d'un pas chancelant, sur mon bras appuyée,
Elle a voulu marcher sur la neige essuyée:
O soleil de décembre, éclairas-tu jamais
Une plus pâle fleur d'hiver sur ces sommets?

Que j'aimais à sentir ce poids de sa faiblesse,
A porter sur mon sein ce beau corps qui s'affaisse,
A penser que sans moi ses pas, ses faibles pas,
N'auraient pu soutenir ce que portait mon bras;
A rendre devant nous sa route plus unie,
A pétrir ou la glace ou la neige aplanie,
De peur que son beau pied, qu'elle venait blanchir,
N'eût à se soulever trop haut pour les franchir!
Et comme son regard et comme son sourire,
Et comme le bonheur qui dans ses traits respire,
Et comme de son cœur le tendre battement,
Sensible sur mon bras malgré son vêtement,
Pour me récompenser des soins de ma tendresse,
M'enivraient de sa vue et n'étaient que caresse!

Digitized by Google

6 janvier 1795.

Un sang pur, le bonheur, le repos, la nature,
Ont bien vite fermé sa dernière blessure ;
Son visage un peu pâle a repris ses couleurs ;
Le souffle de la vie a bu d'un trait ses pleurs,
Et comme sur la rose, où flotte encor la pluie,
Un rayon fait briller la goutte qu'il essuie.
Ah ! si ce n'était pas que cet ange souffrait,
Même dans ce bonheur mon cœur regretterait
Ces longues nuits de veille autour de cette couche
A compter en tremblant les souffles de sa bouche,
Les battements du pouls soulevés par le cœur ;
A promener ma main sur son front en sueur,
A retourner son corps allangui par la fièvre,
A verser larme à larme une eau fraîche à sa lèvre,
A voler au chevet si j'entendais gémir,
A voir son œil se clore, à l'écouter dormir,
Ou quand le lourd sommeil, rebelle à mes prières,
Par un rêve agité fuyait de ses paupières,
A venir à la voix de l'enfant effrayé,
Mon coude au bord du lit tout près d'elle appuyé,
Pour l'assoupir un peu chercher dans ma mémoire,
Ou dans mon cœur, d'amants quelque touchante histoire,
Oubliés comme nous du monde, et se faisant
D'eux-même et de leurs cœurs un monde suffisant,
Perdus sous l'œil de Dieu dans sa vaste nature,
Dans quelque île sans nom portés par aventure,

Digitized by Google

Tels qu'en voit au matin le songe d'un amant,
Ou qu'en chante une mère en berçant son enfant;
Et de voir sur son front sa terreur ou sa joie
Passer en humectant de pleurs ses cils de soie;
Tandis que je roulais comme sur des fuseaux
Ses cheveux sous mes doigts en moelleux écheveaux.

Digitized by Google

Février 1795.

Quelquefois, je ne sais quelle timidité,
Comme le sentiment de notre nudité,
Devant elle me trouble et vient saisir mon âme;
Et je n'ose parler, en pensant qu'elle est femme.
Mais elle ne sent pas, dans sa chaste candeur,
Cette honte des sens qui me remonte au cœur;
Son sentiment naïf, dans cette âme si pure,
A bien changé de nom, mais non pas de nature;
C'est toujours de l'enfant l'ardente affection
N'ayant qu'une pensée et qu'une passion,
Et ne soupçonnant pas, dans sa douce ignorance,
Que l'amour devant Dieu ne soit pas l'innocence.
Au contraire, depuis nos doux aveux, souvent
Elle est plus caressante et plus libre qu'avant;
Avec moins d'abandon la vierge se confie
Au frère qui puisa du même sein la vie;
Elle ne comprend pas pourquoi, depuis ce jour,
Je suis plus réservé pour avoir plus d'amour,
Et pourquoi, tout tremblant, de la main je repousse
De sa lèvre à mon front l'impression trop douce.
Moi pourtant je ne puis, comme avant, prolonger
Ces regards où le cœur au cœur va se plonger,
Ni ses bras à mon cou, ni sa tête charmante
Sur mes genoux pliés, comme autrefois dormante;
Ni ses cheveux jetés par le vent sur ma peau,
La faisant frissonner comme le vent fait l'eau;

Digitized by Google

Ni ces mots caressants où son amour se joue,
Ni sa main dans ma main, ni son front sur ma joue.
Et quand, tel qu'un enfant qui joue avec le feu,
Je retire ma tête et je la gronde un peu;
Quand je sors, tout ému, comme d'une fournaise,
Pour respirer dehors l'air glacé qui m'apaise,
Elle pleure, elle dit que je ne l'aime pas,
Ou me boude, ou s'attache obstinée à mes pas:
Un sourire la calme et nous réconcilie,
Et je la laisse aimer et dire, et tout s'oublie!

Digitized by Google

Mars 1795.

Pour nous conserver purs la nuit, sous l'œil de Dieu,
Après avoir prié nous nous disons adieu,
Et chacun va chercher sa couche solitaire,
Elle sous le rocher, moi dehors sur la terre,
Dans un abri de mousse et de feuillage, obscur,
Que je me suis creusé sous le rebord du mur.
Là, comme un chien fidèle au seuil de son asile,
Je lui garde sa vie et son sommeil tranquille;
Rien ne pourrait venir la troubler du dehors,
Sans m'éveiller moi-même et passer sur mon corps.
Oh! que j'aime à sentir, sous la pluie ou la neige,
Que des rigueurs de l'air cet abri la protége;
Que je garde à ce prix cet ange du Seigneur,
Sacrée et toute à lui jusqu'au jour du bonheur,
Jusqu'à l'heure où son bras, qui bénit ce qui s'aime,
Dans mon sein altéré la jettera lui-même!
Quelle douce pensée! Ah! oui, mais quel effort
De savoir qu'elle est là, là, si près; qu'elle y dort,
Qu'elle y veille peut-être, et, par l'amour bercée,
S'y retourne cent fois sous la même pensée;
Que l'ange de Dieu seul voit ses chastes appas;
Qu'entre le ciel et moi je n'aurais qu'un seul pas!
Oh! que de fois chassé de ma brûlante couche,
Le cri de mes désirs étouffé sur ma bouche,
Ainsi qu'un insensé qui se lève la nuit,
Fuyant dans les frimas l'image qui me suit,

Digitized by Google

Comme un faon égaré qui cherche sa compagne,
Pour fatiguer mes pas j'erre sur la montagne,
Dans ma poitrine en feu j'aspire les vents froids,
Je pétris du glacier les cristaux dans mes doigts,
Jusqu'à ce qu'énervé de fatigue et de veille,
Sur ma couche transie un moment je sommeille!
Et que, vite éveillé par des songes d'amour,
Avec impatience encor j'attends le jour,
Le moment où Laurence à son tour éveillée,
Et dans l'obscurité de la grotte habillée,
Vient, ses beaux yeux encor tout chargés de sommeil,
Comme une jeune sœur m'embrasser au réveil,
Dans notre tiède abri par mon nom me rappelle,
Et, vers le doux foyer m'entraînant auprès d'elle,
Sur un feu que la nuit couve sans l'étouffer,
Me prend entre ses mains mes mains pour les chauffer!

Digitized by Google

16 mars 1795.

Je ne sais quel respect à tant d'amour se mêle,
Et s'accroît tous les jours dans mon âme pour elle;
Comme un dieu, je craindrais du doigt de la toucher;
A ses pieds quelquefois je voudrais me coucher,
Pour que cet être, roi de toute la nature,
Me foulât sous son pas comme sa créature.
Plus son sourire est tendre et son regard m'est doux,
Plus je sens le besoin de tomber à genoux,
De consacrer mon cœur en lui rendant hommage,
Et d'adorer mon Dieu dans ce divin ouvrage.
Pour ne pas offenser ses sentiments chrétiens,
Devant elle tremblant, pourtant je me retiens;
Mais quand elle se baisse ou détourne la tête,
Qu'elle marche un moment devant moi, je m'arrête;
Je contemple sa forme avec recueillement,
Comme un être éthéré tombé du firmament,
Dont l'émanation éclaire la lumière,
Et dont le pied céleste honore la poussière.
Je suis avec les miens les traces de ses piés,
Comme si ce contact les eût sanctifiés;
Dans l'air qu'elle occupait j'aime à prendre sa place,
Comme si son passage eût consacré l'espace;
A marcher dans son ombre, à ramasser les fleurs
De l'herbe dont son corps a foulé les couleurs,
A respirer le vent qui dans ses cheveux joue,
Quand son front renversé comme un flot les secoue,

Digitized by Google

Et l'air que sa poitrine a déjà respiré,
Comme un parfum du cœur par mon âme aspiré.
Il semble qu'un contact avec ce que j'adore,
A cet être divin, moi, mortel, m'incorpore,
Et que de mon néant un regard de ses yeux
Pourrait, s'il le voulait, me soulever aux cieux.
Amour, dont les amants savent seuls le mystère,
Tu fais plus : ton regard met leur ciel sur la terre !

Digitized by Google

Avril 1795.

Oh ! quels plans nous faisions sous l'arbre ce matin !
Que ce présent pour elle encore a de lointain !
Que j'aimais à la voir, avec l'air du délire,
Avec ses yeux rêveurs qui si loin semblaient lire,
Bâtir et renverser, et rebâtir encor
Mille ombres de bonheur avec ses songes d'or,
Pour le temps où, sortis du désert où nous sommes,
Nous serons descendus du ciel parmi les hommes;
Soit que nous retrouvions dans ses manoirs chéris
De ses biens paternels quelques nobles débris,
Et qu'au sein d'une large et somptueuse aisance
Notre amour de nos cœurs s'épanche en bienfaisance;
Soit que, déshérités de tout bien ici-bas,
Nous fécondions un coin de terre avec nos bras,
Et nous nous bâtissions dans notre étroit royaume,
Pour couver nos amours, un pauvre toit de chaume·
Ou que dans les cités, pour gagner notre pain,
Nous vivions d'un salaire et d'un travail de main,
Pauvre couple caché dans quelque chambre nue,
Abritant sous les toits une joie inconnue,
Achetant par le jour le doux repos du soir,
Puis au soleil couché revenant s'y rasseoir,
Y rendre grâce à Dieu, dans leur reconnaissance,
De ce bonheur obscur voilé sous l'indigence,

Digitized by Google

De cette chaste couche où l'amour les bénit,
De ces oiseaux en cage et chantant sur leur nid,
Et de ces beaux enfants qui se roulent à terre,
Nus entre leurs berceaux et les pieds de leur mère...

Digitized by Google

Mai 1793.

Un enfant! ah! ce nom couvre l'œil d'un nuage!
Un être qui serait elle et moi, notre image,
Notre céleste amour de terre se levant,
Notre union visible en un amour vivant,
Nos figures, nos voix, nos âmes, nos pensées,
Dans un élan de vie en un corps condensées,
Nous disant à toute heure en jouant devant nous:
« Vous vous mêlez en moi, regardez, je suis vous!
Je suis le doux foyer où votre double flamme
Sous ses rayons de vie a pu créer une âme! »
Ah! ce rêve que Dieu pouvait seul inventer,
Sur la terre l'amour pouvait seul l'apporter!

Digitized by Google

Mai 1795.

Le jour succède au jour, le mois au mois ; l'année
Sur sa pente de fleurs déjà roule entraînée.
A tout moment, mon Dieu, je tombe à vos genoux :
Est-ce que votre ciel a des soleils plus doux ?

Digitized by Google

CINQUIÈME ÉPOQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

CINQUIÈME ÉPOQUE

Grenoble, 2 août 1795, la nuit, caché chez un pauvre menuisier.

Est-ce moi? suis-je ici?... Mon Dieu, veillez sur elle!
Anges du Tout-Puissant, couvrez-la de votre aile!
Quoi! j'ai laissé Laurence à la foi du rocher?
Mon cœur brisé n'a-t-il rien à se reprocher?

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

Mais pouvais-je, ô mon Dieu, repousser la prière
Du mourant qui m'appelle à son heure dernière?
Pouvais-je résister à la voix du pasteur
Qui de ma pauvreté se fit le protecteur,
M'accueillit tout enfant parmi les saints lévites,
M'y chérit entre tous, non pas pour mes mérites,
Mais pour mon abandon, et fut dans le saint lieu
Mon maître, mon ami, mon père selon Dieu?

. . . . . .
. . . . . .

Quand il n'a pour palais qu'un cachot sur la terre;
Quand de l'épiscopat le sacré caractère
Est aujourd'hui son crime et son arrêt de mort;
Quand l'échafaud dressé lui présage son sort;
Que, n'ayant que le fond de son calice à boire,
Il cherche un nom ami, bien loin, dans sa mémoire;
Que le mien s'y réveille et se présente à lui;
Qu'il m'appelle à son aide, implore mon appui;
Qu'un hasard merveilleux que Dieu seul peut conduire
Fait monter jusqu'à moi le cri de son martyre,
Oh! pouvais-je être un homme et ne pas accourir?
Sans une voix d'ami le laisser là mourir?
Non, non, j'aurais été parjure, ingrat ou lâche!
Quelle ivresse aurait pu me cacher cette tâche?
Laurence m'eût poussé du cœur au dévoûment.

. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

Des choses d'ici-bas divin enchaînement !
Par quel simple ressort la main de Dieu dirige
Ce sort, où l'œil ne voit que hasard et prodige !

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Un pauvre Savoyard, dans la froide saison,
Descend de son chalet et sert dans la prison,
Porte l'eau, fend le bois ; des guichetiers sévères
Prend, pour les adoucir, tous les durs ministères ;
Et quand il a trempé la soupe au prisonnier,
Revient, le cœur content, dormir dans son grenier.
Cet homme est le neveu du seul berger qui sache
Le mystère profond de l'antre qui nous cache.
Il monte à son village, il dit au vieux berger
Que l'évêque est captif, et qu'on va le juger ;
Qu'il lui parle souvent ; que sa main enchaînée
S'abaisse tous les jours sur sa tête inclinée ;
Qu'il attend sa couronne avec sérénité,
Comme un juste qui voit du cœur l'éternité ;
Qu'il ne demande pas grâce aux bourreaux d'une heure ;
Qu'il n'a qu'un seul désir, revoir avant qu'il meure
Un des fils que sa main devait sanctifier ;
Qu'il a quelque secret divin à confier ;
Qu'il en nomme souvent un d'un accent plus tendre,
Jocelyn, le plus jeune. Oh ! s'il pouvait l'entendre,
Oh ! celui-là, du moins, ne le laisserait pas
Monter sans une main les marches du trépas !

Digitized by Google

. . . . . .
. . . . . .

Le berger, à mon nom, croit que Dieu lui commande
De découvrir le fils que l'évêque demande :
Il révèle la grotte où son pas m'a conduit.
Ces deux hommes de bien y montent dans la nuit :
Pour franchir le ravin où le torrent déborde,
Au tronc sur l'autre rive ils lancent une corde ;
Ils approchent ; j'entends leurs pas lourds retentir ;
Laurence qui dormait ne me voit pas sortir.
Les bergers en deux mots me font leur saint message ;
Une lutte rapide en moi-même s'engage,
L'amour dans mon esprit combat le dévoûment ;
Mais la mort n'attend pas. Je demande un moment,
Je rentre dans la grotte, et j'arrache une feuille
Du livre où pour prier Laurence se recueille ;
J'écris ces mots tremblants : « Dors en paix, mon amour !
» Mon absence de toi ne sera que d'un jour ! »
Ce papier tout trempé des pleurs dont je l'arrose,
Ma main sur son chevet, tremblante, le dépose.
Quel réveil !... je ne puis y penser sans frémir !
Je regarde un moment ce front calme dormir,
Je sens mon cœur se fendre au paisible sourire
Qui la trompe en dormant, quand je vais au martyre !
Si je la réveillais, je ne partirais pas !
Du guide impatient j'entends sonner les pas,
Je me jette à genoux au bord de cette couche ;
Je colle sur ses pieds mon front, mes yeux, ma bouche ;
J'invoque dans mon cœur tous les anges de Dieu
A la garde de l'ange assoupi dans ce lieu ;
Je la bénis de l'œil, des larmes et du geste ;
Mon pied fixé s'arrache au sol où mon cœur reste ;

Digitized by Google

Les bergers loin du roc m'entraînent avec eux ;
Je descends sur leurs pas l'échelle aux mille nœuds ;
Dans le chalet désert j'échange avec le pâtre
Mes vêtements usés contre un sarreau blanchâtre ;
Je chausse mes pieds nus de ses souliers à clou ;
Mes longs cheveux bouclés qui roulent sur mon cou,
Mon front hâlé, mes doigts qu'a gercés la froidure,
D'un jeune montagnard me donnent la figure.
A travers les hameaux, inconnu, je descends,
Sans qu'un aspect nouveau me trahisse aux passants ;
Mon guide sur ses pas me conduit par la ville,
Comme son compagnon me loge en son asile,
Et dans la prison même, introduit avec lui,
Aux pieds du saint martyr je dois être aujourd'hui.

Digitized by Google

Dans l'hôpital de Grenoble,
5 août 1795, au soir.

Où suis-je? où m'engloutir? où perdre ma pensée?...
Seigneur!... oh! pardonnez à cette âme insensée!
Non, non, frappez ce cœur hésitant, combattu,
Qui n'a su distinguer ni crime ni vertu,
Et qui, dans les accès d'une nuit de délire,
Ne sait plus si le ciel le déteste ou l'admire!

. . . . . .
. . . . . .

Oui, je me hais moi-même. Oh! cachez-moi de moi!
L'évêque!... il me bénit!... Laurence! ô toi, mais toi?
Assassin à la fois et charitable apôtre,
J'ai sauvé d'une main et j'ai tué de l'autre!

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Mais où suis-je? en quel lieu m'a-t-on porté mourant?
Tout est étrange et neuf à mon regard errant;

Digitized by Google

Du pauvre montagnard ce n'est plus là l'asile!
Quels sont ces lits de lin dont la nombreuse file
Se prolonge dans l'ombre et correspond au mien?
Que veut dire au plafond ce signe du chrétien?
Que sont ces voiles blancs, ces femmes ou ces ombres,
Qui se croisent sans bruit dans ces corridors sombres,
Entr'ouvrent les rideaux, se penchent sur les lits,
Comme la jeune mère au chevet de ses fils?
Aux douteuses lueurs de leur lampe qui veille,
Oh! de la charité j'entrevois la merveille,
Ces auberges du pauvre où l'on bénit ses pas,
Ces toits de Dieu, ces lits de ceux qui n'en ont pas,
Ces épouses du Christ au chevet des misères,
Mères de tous les fils et sœurs de tous les frères!

Digitized by Google

Même lieu, 6 août 1795, au matin.

Dans le monde, en un jour, qu'est-il donc survenu?
Comment suis-je là, moi, sous mon nom, reconnu?
D'où viennent ces respects, ces soins qui m'environnent,
Ces signes de bonheur que leurs regards me donnent?
Ils disent que Paris a tué le tyran,
Que la France a fini ce long meurtre d'un an,
Que les cachots vidés s'ouvrent partout d'eux-même,
Que de Dieu dans le temple on rétablit l'emblème,
Que la foule a brisé ses instruments de mort,
Et reporte aux autels sa joie ou son remord,
Que le meurtre d'hier fut le dernier supplice;
Que l'on m'a rapporté du lieu du sacrifice
Tout arrosé du sang du bienheureux martyr,
Mourant, n'entendant plus sur mes pas retentir,
A travers mille cris, le cri de délivrance
Qui semblait du tombeau ressusciter la France,
Et que le guichetier, en ouvrant la prison,
Aux femmes de l'hospice a révélé mon nom!...

Digitized by Google

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Même lieu, même date, le soir.

Tout dort... à mon chevet veille une sainte femme...
Le jour se fait en moi : recueillons-nous, mon âme !
Le sommeil sur mes yeux ne peut plus s'arrêter :
Où mon cœur est toujours mes pas voudraient monter ;
Mais ma force ne peut les soulever encore ;
Mes pieds me porteront demain avec l'aurore,
Ces sœurs me laisseront de ce lit me lever,
Pour courir... où je tremble, ô mon Dieu, d'arriver !
Oh ! dans cette éternelle et brûlante insomnie,
Les scènes de la veille et de mon agonie
Remontent par un vague et lointain souvenir,
Comme des fils brisés qu'on cherche à réunir ;
Ils viennent dans mon front se renouer en foule ;
De moi-même à mes yeux le tableau se déroule ;
Je me comprends enfin, je me sens, je me vois.
Je vis ce jour terrible une seconde fois !

. . . . . .

. . . . . .

Digitized by Google

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

De l'évêque captif le juge populaire
Avait voté la mort, le soir, dans sa colère;
J'entendais en passant les coups sourds du marteau
Qui clouait dans la nuit le bois de l'échafaud.
J'entrai dans la prison; des escaliers rapides
La descente était longue et les marches humides,
Et dans leur froid brouillard chaque pas, en glissant,
Semblait sur les degrés se coller dans du sang.
Je ne sais quelle odeur de larmes sous les voûtes,
Quelle sueur des murs coulant à larges gouttes,
Des angoisses de l'homme y peignaient les tourments;
Chaque dalle y rendait de longs gémissements:
On eût dit que ces murs, ces froides gémonies,
Comme des condamnés suaient leurs agonies.
Au bas de cet obscur et profond entonnoir,
L'affreux cachot s'ouvrait sur un corridor noir
Tout creusé dans le roc, hormis l'étroite porte
Dont les lourds gonds scellaient la grille basse et forte.
Sous la main du geôlier qui tourna les verrous
La porte en gémissant recula devant nous;
L'ombre humide pâlit au feu de sa lanterne,
Qui jeta sur les murs un jour livide et terne;
Et je vis le vieillard, ébloui par ce jour,
Qui regardait sans voir du fond du noir séjour;
Le rayon concentré, dardant sur sa figure,
La détachait en clair de la muraille obscure,
Comme si, du cachot pour racheter l'affront,
Une auréole sainte eût éclairé son front.

Digitized by Google

Fléchissant sous ses fers rivés dans la muraille,
Leur poids lourd affaissait un peu sa haute taille;
De ses habits troués les somptueux débris
Laissaient percer partout ses membres amaigris;
Il serrait d'une main autour de sa ceinture
Des pauvres prisonniers la blanche couverture,
De l'autre il soutenait le gros faisceau de fers
Qui tombait en anneaux de ses bras découverts;
Ses pieds nus, que nouaient deux restes de sandales,
Tout violets de froid, frissonnaient sur les dalles.
Un tas de paille humide et rongé par les bords
Gardant encore l'empreinte et les plis de son corps,
Une écuelle de bois pour recevoir la soupe,
Une goutte de vin dans le fond d'une coupe,
De son palais de boue étaient l'ameublement,
Le breuvage, le lit, le vase et l'aliment;
Mais les traits allongés de son pâle visage,
Ses cheveux éclaircis, souillés, blanchis par l'âge,
Sur son front demi-chauve en couronne bouclés,
Ou sur son maigre buste en anneaux déroulés;
Sa barbe, que d'un an le fer n'a retranchée,
Sur le creux de sa joue en écume épanchée,
Ses yeux caves, cernés par un sillon d'azur,
Brillant comme un charbon dans leur orbite obscur;
Son regard affaibli par cette ombre éternelle
Nous cherchant sans nous voir du fond de sa prunelle;
La force écrite en haut dans ses sourcils épais;
Sur sa lèvre entr'ouverte un sourire de paix;
Dans ses traits, imprégnés d'une sainte harmonie,
La résignation au sein de l'agonie;
L'humanité vaincue asservie à la foi,
Tout éclatait en lui!... Je crus voir devant moi
Un de ces champions des vérités nouvelles
Que les anges de Dieu servaient, couvaient des ailes,

Digitized by Google

Et qui, nourris déjà du pain caché du fort,
Exultaient du supplice et vivaient de leur mort.

A l'entrée, ébloui par ce front de lumière,
Sur mes genoux tremblants je tombai sur la pierre,
Comme si quelque main m'eût forcé de plier,
N'osant ni m'approcher, ni m'enfuir. Le geôlier
Lui dit : « Que votre nuit avec Dieu se consomme!
» J'ai rempli ma promesse, et voilà ce jeune homme. »
Puis posant à mes pieds sa lanterne, il sortit,
Et, refermé sur nous, le battant retentit.
« Est-ce vous, mon enfant? venez que je vous voie!
» Oh! que ma dernière heure ait la dernière joie
» De presser sur mon cœur un fils en Jésus-Christ,
» Un frère dans ma foi nourri du même esprit!
» Soyez béni, mon Dieu, dont la grâce infinie
» Me gardait en secret ce don pour l'agonie!
» J'ai vidé jusqu'au fond mon calice de fiel,
» Mais la dernière goutte a l'avant-goût du ciel!
» Mon fils, je vais mourir; mon éternelle aurore
» De ma dernière nuit va tout à l'heure éclore;
» Demain j'entonnerai l'Hosanna triomphant.
» Aujourd'hui je suis homme et pécheur. Mon enfant,
» Devant le Saint des saints avant que de paraître,
» J'ai besoin de laver mon âme aux eaux du prêtre :
» Chargé d'un grand troupeau pour le sanctifier,
» En partant; j'ai mon saint bercail à confier;
» Je ne puis déposer que dans sa main sacrée
» Les clefs du Saint des saints dont je gardais l'entrée;
» Je ne puis recevoir le pardon que de lui;
» Je le donnai hier, je l'implore aujourd'hui;
» Mais tous ceux qui portaient le divin caractère,
» Fugitifs ou proscrits, sont errants sur la terre;

Digitized by Google

» L'exil ou la prison, ou le couteau mortel,
» N'épargnent nul de ceux qui montaient à l'autel :
» Il ne reste que vous, pauvres jeunes lévites,
» Qui n'aviez pas encor lié vos mains bénites!
» J'en demandais au ciel un seul, à deux genoux :
» Dieu m'inspirait, mon fils, et je pensais à vous!
» Oh! que mon cœur, d'ici, pressentait bien le vôtre!
» J'étais sûr que, fidèle au devoir de l'apôtre,
» La prison, l'échafaud vous verrait accourir,
» Séduit par le martyre et tenté de mourir,
» Et que, plus il est plein de l'horreur du supplice,
» Plus vous accepteriez de boire mon calice... »
Je ne répondais rien, et je n'entendais plus,
Et je baissais dans l'ombre un front rouge et confus.
« Faut-il mieux m'expliquer? reprit-il : un saint prêtre
» Est nécessaire à Dieu; mon fils, vous allez l'être!
» Pour qu'un double holocauste ici soit consommé,
» La Providence et moi, nous vous avons nommé;
» Je vais vous consacrer sur ce bord de ma tombe :
» Baissez la tête, enfant, pour que le chrême y tombe!
» Et quand l'esprit de force aura coulé sur vous,
» Je vais, pécheur, mourant, tomber à vos genoux,
» Et recevoir de vous dans le saint sacrifice
» Le pain du viatique et le vin du supplice.
» Recevez du martyr l'auguste sacrement,
» Mourez pour que Dieu vive... —O mon père, un moment,
» Lui dis-je en repoussant du front le sacré signe.
» Arrêtez, arrêtez! tremblez, j'en suis indigne!
» Mon âme est à mon Dieu, mon sang est à ma foi,
» Mais mes jours profanés, ils ne sont plus à moi;
» Et Dieu n'exige pas que je lui sacrifie
» Deux morts dans une mort, deux cœurs dans une vie. »
Son œil sonda le mien, et son front s'obscurcit;
Alors, balbutiant, je lui fis le récit

Digitized by Google

De ces deux ans passés loin de lui, de ma fuite,
De cette enfant par Dieu dans mon désert conduite,
De son triste abandon, de ma tendre pitié,
De cet amour longtemps couvé sous l'amitié,
De ces habits trompeurs qui, me cachant la femme,
A la séduction apprivoisaient mon âme;
De ce secret fatal et découvert trop tard,
De nos serments donnés, de mon furtif départ,
De sa mort qui suivrait au même instant la mienne,
Si j'arrachais ainsi cette main de la sienne;
Si, même au prix du ciel, d'un mot j'allais tromper
Ce cœur que du poignard mieux eût valu frapper.
Je me tus : dans ses traits indignés je crus lire
Tantôt l'horreur, tantôt un dédaigneux sourire.
« Ainsi donc, mon enfant, voilà ce grand secret
» Dont tout autre qu'un père en l'écoutant rirait;
» Voilà par quel honteux et ridicule piége
» L'esprit trompeur poussait vos pas au sacrilége.
» Insensé! bénissez ce hasard de ma mort
» Qui vous prend sur l'abîme et vous arrête au bord.
» Que l'esprit tentateur prêt à vous y conduire
» Connaissait bien ce cœur qu'il avait à séduire!
» Quand il ne peut au crime entraîner nos élus,
» Il les y mène aussi, mon fils, par leurs vertus.
» Ah! brisez son embûche, et rougissez de honte!
» Quoi! ce rêve d'une âme à s'enflammer trop prompte
» Pour un enfant jeté par hasard sous vos pas,
» Ce trouble d'un cœur pur qui ne se connaît pas,
» D'un périlleux amour cette amitié prélude,
» Mauvais fruit du loisir et de la solitude;
» Ces élans, ces soupirs, ces serrements de main
» Que le vent de la vie emportera demain;
» Ces jeux de deux enfants loin des yeux de leurs mères,
» Qui prennent pour amour leurs naïves chimères;

Digitized by Google

» Risible enfantillage et des sens et du cœur,
» Voilà ce qui du ciel en vous serait vainqueur?
» Voilà pour quel appât, voilà pour quelle cause
» Vous trahiriez le vœu que ce temps vous impose?
» Vous laisserez ma mort sans secours, sans adieu,
» Le temple sans ministre, et le monde sans Dieu?
» Je ne me doutais pas que dans ces jours sinistres
» Où l'autel est lavé du sang de ses ministres,
» Pendant que des cachots chacun d'eux comme moi
» S'élance à l'échafaud pour confesser sa foi,
» Pendant que l'univers avec horreur admire
» La bataille de sang du juge et du martyre,
» Attendant pour savoir à quoi fixer son cœur,
» Des bourreaux ou de nous qui restera vainqueur;
» Je ne me doutais pas qu'un des soldats du temple,
» Du lévite autrefois la lumière et l'exemple,
» Au grand combat de Dieu refusant son secours,
» Amollissait son âme à de folles amours;
» Au pied des échafauds où périssaient ses frères,
» Sacrifiait au Dieu des femmes étrangères,
» Pensant sous quels débris des temples du Seigneur
» Il cacherait sa couche avec son déshonneur!
» — O mon père, pitié! Quel mot osez-vous dire?
» Le ciel sait si mon cœur a tremblé du martyre;
» Il sait si j'hésitai, pour arriver à vous,
» D'affronter cette mort dont je serais jaloux;
» Mais, ébloui de zèle, et moins homme qu'apôtre,
» Vous ne jugez, hélas! nos cœurs que par le vôtre;
» Vous croyez que mon cœur, de l'amour triomphant,
» N'arracherait qu'un rêve au sein de cet enfant,
» Que le sien m'oublîrait; que je pourrais moi-même
» Rapporter aux autels tout l'amour dont je l'aime;
» Absous par votre main d'un parjure innocent,
» Noyer son souvenir dans des pleurs ou du sang;

Digitized by Google

» Que cette affection au cœur enracinée,
» Cette existence à deux, ce rêve d'une année,
» Ce rayon qui nous fit ensemble épanouir,
» Comme un rêve d'un soir pourrait s'évanouir?
» Connaissez mieux l'amour de l'homme et de la femme:
» Il joint leur double vie en une seule trame;
» Il survivrait, coupable, à la honte, au remord,
» Plus vivant que la vie, et plus fort que la mort.
» — Silence! cria-t-il; vous profanez cette heure,
» Ces moments tout au ciel, ces fers, cette demeure
» Où du Dieu trois fois pur un indigne martyr
» N'eût jamais entendu de tels mots retentir.
» Parler d'amour, grand Dieu! sous ces ombres muettes!
» Insensé, regardez, et songez où vous êtes!
» Voyez dans les cachots ces membres amaigris,
» Ces bras levés à Dieu, par des chaînes meurtris;
» Cette couche où l'Église expire, et sent en rêve
» Le baiser de l'époux dans le tranchant du glaive;
» Ce sépulcre des morts par la vie habité,
» Qui ne se rouvre plus que sur l'éternité;
» Ces fers dont les anneaux tout rouillés sur nos membres
» Ont rivé Jésus-Christ à chacun de ses membres;
» Et ce pain d'amertume, et ce vase de fiel,
» Délicieux banquet de ces noces du ciel!
» Et c'est là, c'est devant ces témoins du supplice,
» Devant ce moribond qui marche au sacrifice,
» Que vous osez parler de ces amours mortels,
» Vous, dévoué d'avance à nos heureux autels;
» Vous, que leur sacré deuil, le sang qui les colore,
» Par un plus fort lien y consacrait encore!
» Ah! que cette amertume ajoute à mon trépas!
» Quoi! vous, trahir! Mais non, cela ne se peut pas!
» Vous ne souillerez pas une si chaste vie,
» Vous ne jetterez pas à mon front cette lie,

Bush!

Digitized by Google

» Vous ne donnerez pas cette absinthe, au lieu d'eau,
» Au vieillard qui demande une goutte au bourreau;
» Vous ne laisserez pas l'âme de votre père
» Partir sans emporter le pardon qu'elle espère,
» Sans avoir entendu d'un ministre de Dieu
» La parole de paix et le salut d'adieu!
» Ah! que j'ai demandé cette heure au divin Maître!
» Combien j'ai soupiré pour qu'un juste, un saint prêtre
» A ses pieds, comme Dieu, me reçût à genoux,
» Me dît avant la mort : Vivez, je vous absous!
» Pour qu'il offrît pour moi, la veille du supplice,
» Cette coupe du sang, ce fruit du sacrifice
» Que mes doigts mutilés ne peuvent plus tenir,
» Et me bénît ce pain que je n'ose bénir!
» Et quand l'ange, exauçant enfin ma dernière heure,
» Vous amène du ciel au père qui vous pleure;
» Quand, pour diviniser cette heure du trépas,
» Il ne me faut qu'un mot... vous ne le diriez pas!
» O mon enfant, au nom de ces larmes dernières
» Qui sur vos mains de fils tombent de mes paupières,
» Au nom de ces cheveux blanchis dans les cachots,
» De ces membres promis demain aux échafauds;
» Au nom des tendres soins que j'ai pris de votre âme,
» Au nom de votre mère, au nom de cette femme
» Qui, si son œil de vierge ici pouvait vous voir,
» Vous pousserait du geste et du cœur au devoir,
» Et qui, fille du Christ, ne voudrait pas sans doute
» Acheter votre vie au prix qu'elle vous coûte,
» Déchirez le bandeau qui recouvre vos yeux,
» Dites ce mot, mon fils; que je l'emporte aux cieux!... »
La sueur de mon front tombant à grosse goutte,
Avançant, reculant comme un homme qui doute,
Je demeurais muet, méditant, interdit.
D'un courroux surhumain son regard resplendit;

Digitized by Google

Son corps se redressa, comme si son idée
L'eût soulevé du sol, grandi d'une coudée;
Son bras chargé de fers s'étendit contre moi;
Le cachot s'éclaira de l'éclair de sa foi.
Je crus voir de son front la foudre intérieure
Jaillir et serpenter dans la sombre demeure;
Sa voix prit la colère et la vibration
Du prophète lançant la malédiction,
Des lions de Juda rugissement terrible!
« Eh bien! puisqu'à mes pleurs vous restez insensible;
» Puisque la charité pour un père expirant
» Ne peut en rallumer en vous le feu mourant;
» Puisque entre le salut que le vieillard implore
» Et votre infâme amour vous hésitez encore,
» Vous n'êtes plus chrétien ni prêtre de Jésus:
» Retirez-vous de moi... je ne vous connais plus!
» Sortez de ce Calvaire où votre Maître expire;
» Vous n'êtes qu'un bourreau de plus qui l'y déchire;
» Vous n'êtes qu'un témoin lâche, indigne de voir
» Comment le chrétien souffre et meurt pour le devoir,
» Mais digne seulement de garder dans la rue
» L'habit ensanglanté du licteur qui le tue!
» Oui, sortez de mon ombre et de ce lieu sacré;
» Sortez, mais non pas tel que vous êtes entré;
» Sortez, en emportant la divine colère
» Sur vous et sur l'objet... — N'achevez pas, mon père;
» Ne la maudissez pas, arrêtez! tout sur moi! »
Il lut d'un seul coup d'œil sa force et mon effroi,
Comme le bûcheron voit l'arbre qui chancelle.
« Écoutez! me dit-il d'une voix solennelle,
» Comme s'il eût parlé d'au delà du trépas
» A des hommes de chair qui l'écoutaient en bas:
» Il est dans notre vie une heure de lumière,
» Entre ce monde et l'autre indécise frontière,

Digitized by Google

» Où l'âme des chrétiens, près de quitter le corps,
» De l'abîme des temps voit déjà les deux bords,
» Où de l'éternité l'atmosphère divine
» D'un jour surnaturel dans sa nuit l'illumine,
» Et, des choses d'en bas lui découvrant le sens,
» Donne un son prophétique à ses derniers accents.
» Sans crainte alors on parle, et l'on entend sans doute ;
» Dans la voix du mourant c'est Dieu que l'on écoute.
» Je suis à cet instant, et je sens dans mon cœur
» Ce Verbe du Très-Haut qui parle sans erreur.
» Il me dit d'arracher, d'une main surhumaine,
» Un de ses fils au piége où le monde l'entraîne ;
» Il donne à mes accents l'autorité du sort ;
» Je prends sur moi l'arrêt qui de mes lèvres sort,
» Je prends sur mon salut la sainte violence
» Qui vous jette à mes pieds sans plus de résistance :
» Obéissez à Dieu, qui tonne dans ma voix ! »
De sa main, de ses fers mon front sentit le poids ;
Je crus sentir de Dieu la main et le tonnerre
Qui m'écrasaient du bruit et du coup sur la terre.
Pétrifié d'horreur, tous les sens foudroyés,
Je tombai sans parole et sans souffle à ses piés :
Un changement divin se fit dans tout mon être ;
Quand il me releva de terre, j'étais prêtre !...

. . . . . .
. . . . . .

Le vieillard à son tour à mes pieds se jeta,
Et confessa sa vie au Dieu qui l'écouta ;
Puis me fit célébrer pour lui le saint mystère.
Un angle du rocher fut notre autre Calvaire.

Digitized by Google

Sur cet autel des pleurs, un noir morceau de pain
Fut l'image du Dieu que lui rompit ma main ;
Une coupe de bois fut le divin calice
Où le vin figura le sang du sacrifice ;
Et la lampe jetant ses funèbres clartés,
Le cierge et le flambeau de nos solennités.
Je répétais les mots qu'il me dictait lui-même.
Quand je fus au moment où du festin suprême
Le prêtre, rappelant le symbolique adieu,
Dans ce pain voit un corps et dans ce corps un Dieu :
Le lieu, l'émotion, l'heure, ces murs funèbres,
L'écho des mots sacrés roulant dans ces ténèbres,
Ce mourant à mes pieds dans un divin transport,
Me demandant des yeux l'aliment de sa mort ;
Ce sentiment confus de m'immoler moi-même
A cette charité dont je tenais l'emblème,
Ce retentissement de ma pensée en moi,
Tout concentra mon âme en un éclair de foi ;
Je crus sentir le Dieu qui souffre et qui console,
Du ciel même arraché par la sainte parole,
Descendre, et transformer en sang nouveau le vin,
Le pain du prisonnier en aliment divin ;
Et je crus à ce pain, que notre foi consomme,
Avoir substitué le corps du Dieu fait homme !
Sa lèvre l'aspira dans un élan d'amour ;
La lampe s'éteignit dans l'ombre... — Il était jour.

. . . . . .

Un bruit sourd de la mort nous fit deviner l'heure.
Le geôlier vint rouvrir la lugubre demeure,
Et chercher le vieillard pour l'échafaud. Ses fers
Tombèrent en laissant leur trace dans ses chairs.
Pour qu'il pût achever le funèbre voyage,
Il fallut soutenir son corps miné par l'âge ;

Digitized by Google

J'affermissais ses pas, vêtu comme un gardien;
Son bras paralysé s'appuyait sur le mien.
Bénissant ses bourreaux du geste et du sourire,
Comme on marche au triomphe, il marchait au martyre,
Sachant que la victoire en ces combats de foi
Est à celui qui tombe et qui meurt pour sa loi.
J'aidai sa main tremblante et son pied qui chancelle
A monter les degrés de la fatale échelle;
Jusque sur l'échafaud j'accompagnai ses pas.
Un vil peuple ondoyait et rugissait en bas;
Mais lui, n'entendant plus ce stupide blasphème,
Dans mon regard ami cherchait l'adieu suprême;
Il y lut, et coucha sur le fatal pilier
Son front, comme il eût fait le soir pour sommeiller.
Dans l'éclair du couteau je vis la mort me luire!
Moi-même je tombai teint du sang du martyre,
Confusément frappé de rumeurs et de cris,
Soit que l'horreur du sang eût glacé mes esprits,
Soit qu'animé par Dieu d'un plus mâle courage
Tant que je n'avais pas accompli son message,
Mon œuvre consommée et le saint vieillard mort,
Je ne puisasse plus de force dans l'effort,
Et, retrouvant Laurence en mon cœur effacée,
Je tombasse frappé par ma propre pensée!...

Digitized by Google

Même date, même lieu, même nuit.

Ah ! je respire enfin ! Providence de Dieu,
On vous trouve attentive et présente en tout lieu !
Une sœur de l'évêque, aimable et douce sainte,
Qui vit toute au Seigneur, cachée en cette enceinte,
A reçu dans son sein le terrible secret,
M'a dit qu'à la montagne elle-même elle irait
Prendre demain l'enfant, l'aimer comme sa fille,
Jusqu'à ce qu'une lettre instruisît sa famille,
Et qu'on vînt la chercher pour lui rendre à la fois
Et son nom et ses biens, que lui rendaient les lois.

Digitized by Google

12 août 1795.

Précédé de la sœur, que le pâtre accompagne,
Ce matin, faible et seul, j'ai gravi la montagne,
M'arrêtant, hésitant, revenant sur mes pas,
Comme un homme qui doute, ou qui marche au trépas.
Arrivé sur les bords de la gorge profonde,
Dont trois jours de sommeil avaient abaissé l'onde,
J'ai trouvé deux sapins l'un à l'autre liés
Par le bout sur un bord et sur l'autre appuyés;
Pont que les deux bergers avaient jeté sans doute
Pour que la pauvre sœur y pût frayer sa route.
Ils venaient de passer, et j'entendais leurs voix.
Par des ravins franchis dans mes jeux tant de fois,
Je devançai leurs pas qui cherchaient une issue,
Et je fus à la grotte avant qu'ils l'eussent vue;
Mais à la fois brûlant, tremblant d'y pénétrer,
La force de mon cœur me faillit pour entrer.
Écartant d'une main le feuillage du hêtre,
Je me pendis de l'autre au roc de la fenêtre,
Et, le cœur écrasé, sans souffle, l'œil hagard,
Je sondai jusqu'au fond la grotte d'un regard.
Je la vis; dans mon sein mon cœur cria : Laurence!
Mais ma lèvre étouffa ce cri dans son silence.
Elle était à genoux sur ses talons pliés,
Ses membres fléchissants à la roche appuyés,
Son front pâle et pensif, que la douleur incline,
Comme accablé du poids, penché sur sa poitrine;

Digitized by Google

Ses bras tout défaillants passés autour du cou
De sa biche, qui dort les flancs sur son genou;
Et pressant d'une étreinte inerte et convulsive
L'animal qui dressait une oreille attentive,
Et, du tendre regard que son œil lui dardait,
Semblait attendre aussi celui qu'elle attendait.
Ses longs cheveux traînaient en flocons sur la corne;
Sous ses cils abaissés son regard terne et morne
Se relevait parfois comme pour écouler
Des larmes que ses yeux ne sentaient pas rouler;
Sa respiration, dans son sein inégale,
En soupirs, en sanglots sortait par intervalle...
Le bruit qu'en approchant les pas firent en haut
Réveilla son oreille et son âme en sursaut;
Elle se redressa comme un mort qu'on appelle,
Courut les bras ouverts : « Jocelyn ! » cria-t-elle.
La sœur parut dans l'ombre. « O ciel ! ce n'est pas lui !... »
Elle fléchit, chercha sur la pierre un appui,
Et d'un œil foudroyé, fixe comme son âme,
Regarda sans parler les pâtres et la femme.
« Ma fille, dit la sœur, venez, ne craignez pas.
» Je viens comme une enfant vous prendre entre mes bras;
» Et Dieu qui vous donna, qui vous enlève un frère,
» Au lieu d'un frère en moi vous envoie une mère. »
Alors en peu de mots tout lui fut raconté,
Par quel coup du destin Dieu l'avait emporté,
Par quels vœux arrachés à mon âme surprise,
La mort m'avait jeté tout saignant dans l'Église,
Et comment et mon nom et tout ce doux passé,
De son cœur pour jamais devait être effacé :
« C'est un rêve d'enfant qu'on regrette et qu'on pleure,
» Mais qu'un rayon du jour dissipe en un quart d'heure;
» Il n'en restera rien qu'un souvenir bien doux,
» Un invisible ami qui prîra Dieu pour vous ! »

Digitized by Google

Laurence écoutait tout, immobile, éperdue,
La droite avec terreur vers la sœur étendue,
Comme pour repousser de l'œil et de la main
Les coups de chaque mot, qu'elle écartait en vain;
Son œil ouvert et morne, égaré dans le vide;
Sa lèvre frémissante, entr'ouverte, livide;
Sur sa bouche les mots manquant à la douleur;
Femme changée en marbre, en ayant la pâleur!
Tout à coup je ne sais quel éclair de pensée
Lui remonta du cœur sur sa joue effacée;
Son front reprit la vie et se teignit un peu;
La colère anima son œil d'un sombre feu;
Ses cheveux, par l'angoisse aplatis sur sa tête,
Ondoyèrent pareils aux flots dans la tempête;
Sa lèvre, du courroux prenant le pli soudain,
Y mêla dans l'horreur le rire du dédain;
Dé la pieuse sœur les mains jointes tremblèrent,
Et d'effroi sous son œil les pâtres reculèrent:
« Ah! vous mentez, dit-elle; ah! qui que vous soyez,
» Retournez seuls vers ceux qui vous ont envoyés.
» Vous pensiez que j'étais un enfant qu'on abuse:
» Allez, mon cœur n'est pas dupe de cette ruse!
» Vous vouliez profiter d'une absence d'un jour
» Pour m'arracher aux lieux où j'attends son retour.
» Mais s'il en est ainsi, détrompez-vous, madame!
» Car vous arracheriez plutôt le corps à l'âme,
» Et ce bloc au rocher par les siècles durci,
» Que mon cœur à son cœur et que mes pieds d'ici... »
Sa voix d'airain vibrait dans la grotte ébranlée,
Et sa main convulsive à ses parois collée
Semblait si fortement aux angles s'accrocher,
Qu'on eût dit que ses doigts s'écrasaient au rocher.
La sœur voulut parler : « Pauvre jeune insensée!
» Comment briser, mon Dieu, dans son cœur sa pensée?»

Digitized by Google

Et sa voix s'attendrit, et sa main essuya
Des pleurs, que le regard de Laurence épia.
« Des pleurs? des pleurs? dit-elle avec un ton d'alarmes.
» Incrédule à leurs voix, en croirai-je leurs larmes?
» S'ils mentaient, auraient-ils pour moi cette pitié? »
Le doute affreux sembla l'envahir à moitié;
Puis passant sur son front sa main roide et glacée,
Comme quelqu'un qui rêve et chasse une pensée :
« Non, cria-t-elle, non, non, je ne crois que lui!
» Lui, comme un vil parjure il se serait enfui?
» Moi, par Dieu, par mon père, à son sein confiée,
» Comme un autre Caïn il m'eût sacrifiée?
» Il m'eût abandonnée en cet affreux désert
» Comme un agneau trouvé qu'on caresse et qu'on perd,
» Moi sa fille, sa sœur, sans parents, sans patrie,
» Du même lait que lui pendant deux ans nourrie?
» A son Dieu sans remords il se fût immolé?
» Cet abri sur mon front se serait écroulé?
» Ce cœur, dont n'approcha jamais l'ombre d'un crime,
» Se serait entr'ouvert sous moi comme un abîme,
» M'aurait toute vivante en sa mort englouti?
» Non, non, cela n'est pas! et vous avez menti!
» Oui, votre vil mensonge est encore un blasphème:
» Je ne le croirais pas s'il le disait lui-même! »
Puis d'un son de voix bas, d'un air plus abattu :
« Ah! Jocelyn! dit-elle, ah! frère, où donc es-tu?
» Ah! si du pied des monts tu pouvais les entendre,
» Comme d'un œil vengeur tu viendrais me défendre!
» Comme du seul aspect tu les démentirais!
» Comme du seul regard tu les écraserais!
» Jocelyn, Jocelyn! à travers la distance
» Accours, viens à leurs mains disputer ta Laurence;
» Viens me rendre à leurs yeux, dans tes bras entr'ouverts,
» Cet asile où mon cœur braverait l'univers!... »

Digitized by Google

Je ne pus résister au transport de mon âme ;
Je m'élançai de l'ombre au milieu de ce drame :
Un long cri de bonheur dans la grotte éclata ;
D'un seul bond sur mon cœur son élan la jeta ;
Elle entoura mon cou de ses mains enlacées,
Toucha mon front, mes yeux, de ses lèvres glacées,
Sembla comme un serpent à mon corps se ployer,
Se colla sur mon sein comme pour s'y noyer ;
Me pressa, m'étouffa de si fortes étreintes
Que je sens à mes mains ses mains encore empreintes ;
Puis, m'enlaçant le cou du bras comme autrefois,
S'y suspendit longtemps fière et de tout son poids.
« Osez me l'arracher ! demandez-lui s'il m'aime,
» Dit-elle ; le voilà pour répondre lui-même.
» Parle, Jocelyn, dis s'il est vrai que ton cœur
» A trahi ton ami, ton amante, ta sœur !
» Dis-leur si de ce sein où Dieu m'avait jetée
» Sur la pierre à leurs pieds tu m'as précipitée !
» Dis-leur si cet amour, notre vie en ce lieu,
» Tu l'aurais renié même à la voix de Dieu !
» Un Dieu ! S'il était vrai, si je doutais encore,
» Je le détesterais autant que je t'adore ! »
On lisait sur sa lèvre un sourire âpre et fier,
Et son geste en parlant semblait les défier.
« Jocelyn, parle donc, reprit-elle, à ces hommes ;
» Venge-toi, venge-nous, et dis-leur qui nous sommes ! »

L'aveugle instinct du cœur dans le premier moment
Me fixait là sans yeux, sans voix, sans mouvement,
Ainsi qu'un insensé qui, tombé dans l'abîme,
Ne sent le coup qu'au fond sur le roc qui l'abîme.
La secousse des sens que son cri me donna
D'une horrible clarté soudain m'environna ;

Digitized by Google

Je sentis que mon bras se condamnait lui-même
A retourner le fer dans le seul cœur qui m'aime ;
Je cherchai par surprise à fuir, à déplier
Son bras qu'à mon épaule un nœud semblait lier ;
Mais, comme un nœud coulant que chaque effort resserre,
Plus je me dégageais, plus j'étais sous sa serre.
Enfin, d'un bond soudain j'échappai de ses bras :
« Non, lui dis-je à genoux, non, ne me touche pas,
» Non, non, je ne suis plus celui que tu crois être ;
» Je suis... — N'achève pas !... s'écria-t-elle. — Un prêtre !
» J'ai trahi par faiblesse ou bien par dévoûment
» Mon enfant, mon amour, mon bonheur, mon serment ;
» J'ai, pour offrir au ciel mon affreux sacrifice,
» Bu ton sang et le mien dans mon premier calice :
» En trahissant ta foi j'ai trahi plus qu'un Dieu !
» Fuis-moi, ne me dis pas même un suprême adieu ;
» N'abaisse pas tes yeux sur un tel misérable ;
» Foule-moi sous ton pas comme un ver sur le sable ;
» En passant sur mon corps écrase-moi du pié ;
» Maudis-moi sans remords, franchis-moi sans pitié ;
» Couvre de ton mépris ma mémoire éclipsée,
» Et n'y détourne pas seulement ta pensée ! »
Et, le front dans la poudre, avili, prosterné,
Jusques à ses genoux mon corps s'était traîné,
Pour qu'en passant sur moi, son pied, dans sa colère,
Pût écraser ma vie et mon front contre terre.
Mais elle, pas à pas, fuyant ce front rampant
Comme le pied recule à l'aspect du serpent,
Les mains avec horreur ouvertes, dépliées,
Les prunelles de plomb fixes, pétrifiées,
Ne jeta qu'un seul cri, comme si tout son cœur,
Écrasé d'un seul coup, eût éclaté d'horreur :
Terrible et dernier cri de l'âme évanouie,
Écho du coup qui fait écrouler une vie,

Digitized by Google

Et que jusqu'au tombeau j'entendrai. Puis, glissant
Sur les pointes du roc que son front teint de sang,
Ses membres sur les miens en tombant s'affaissèrent,
Et ses mains en touchant les miennes les glacèrent.
J'échauffai sur mon cœur, j'entourai de mes bras
Ce corps, ces membres froids disputés au trépas.
Des noms les plus cruels je m'outrageais moi-même;
J'aurais fait jusqu'à Dieu rejaillir mon blasphème!
Je couvrais de baisers (anges, pardonnez-moi!)
Ce front sanglant, ces yeux : « Laurence, éveille-toi!
» Oh! reviens à mes cris! oh! si tu vis, j'abjure
» Mes infâmes vertus et mon sacré parjure!
» Je n'ai rien prononcé! plus d'autel! plus d'adieu!
» Dans ton cœur, dans tes bras! ah! c'est là qu'est mon dieu;
» C'est là que je n'aurai de flamme que ta flamme,
» D'autre ciel que tes yeux, d'autre âme que ton âme.
» Non, non, ils ont menti; reviens, reviens au jour:
» L'enfer n'est pas possible avec un tel amour! »
Glacés d'effroi, la sœur, les pâtres s'approchèrent;
De mes bras contractés par force ils arrachèrent
Laurence, dont le sein ranimé sur mon cœur
Reprenait par degrés la vie et la chaleur;
Je vis de son front blanc, qui sur leur brancard flotte,
Les blonds cheveux traîner en sortant de la grotte,
Comme d'une aile d'ange on voit le dernier pli.
Et moi, par le délire et l'horreur affaibli,
Sans pouvoir faire un pas pour disputer ma vie,
Le regard sur la porte où mon œil l'a suivie,
Je restai là couché sur la roche où je suis...
Depuis quand? Je ne sais; tous mes jours sont des nuits!

. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

Grotte des Aigles, 15 août 1795.

. . . . . .
. . . . . .

O Christ, j'ai comme toi sué mon agonie
Dans ces trois doubles nuits d'horreur et d'insomnie!
Oh! pourquoi cette voix dans mon Gethsémani
Ne me dit-elle pas aussi : « Tout est fini? »

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Ma vie est un sépulcre où Dieu même condamne
Le souvenir : semblable à la lampe profane
Qui ne doit plus brûler dans la paix d'un tombeau,
Cœur mort, il faut encore éteindre ton flambeau;
Il faut que si ton feu couve ou si ton sang saigne,
Toujours la main de glace ou l'étanche ou l'éteigne!
Oh! vivre ainsi, mon âme, est un trop rude effort!
Pourquoi me réveiller? Mon Dieu, la mort, la mort!

Digitized by Google

. . . . . .
. . . . . .

La mort? Oui, si j'étais encore homme peut-être?
Pardonnez!... J'oubliais, mon Dieu, que je suis prêtre!
Prêtre, dans les cachots par le sang consacré!
Homme immolé déjà, déjà régénéré;
Victime humaine au Dieu que l'holocauste adore,
Dont la chair sur l'autel palpite et fume encore,
Et qui s'offre elle-même, avant d'oser offrir
La prière d'un monde où prier c'est souffrir.

. . . . . .
. . . . . .

Dieu me sèvre à jamais du lait de ses délices.
Eh bien, j'épuiserai la coupe des supplices;
Dans les vases fêlés où l'homme boit ses pleurs,
Avec lui je boirai ses gouttes de douleurs;
J'élèverai le cri de toutes ses alarmes,
Je saurai l'amertume et le sel de ses larmes;
Comme dans ceux du Juste immolé sur la croix,
Tous ses gémissements gémiront dans ma voix;
Du haut de ma douleur comme de son Calvaire,
Ouvrant des bras saignants plus larges à la terre,
J'embrasserai plus loin, de ma sainte amitié,
Mes frères en exil, en misère, en pitié!
Mon amour fut ma vie : en épurant sa flamme,
O Jésus, prête-moi ta charité pour âme!
Fais que j'aime le monde avec le même amour
Dont j'aimai l'ange absent que j'entrevis un jour!

Digitized by Google

Que chaque enfant de l'homme à mes yeux soit Laurence !
Oui, fais-moi vivre ainsi d'amour et d'espérance !
D'espérance ! O mon Dieu, vous ne condamnez pas
Cette goutte de l'eau du ciel tombée en bas,
Que l'on boit dans sa main sans s'arrêter pour boire.
Mon espérance à moi, mon Dieu ! c'est ma mémoire !
Oui, quand nos jours d'absence auront été comptés ;
Quand, par divers chemins, nous serons remontés
Dans le sein créateur d'où nos âmes jumelles
Descendirent ici, se reconnaîtront-elles ?
Je m'oublîrais moi-même, ô Laurence, avant toi !
Et ne suis-je pas elle, et n'est-elle pas moi ?
Renaître sans se voir et sans se reconnaître,
Ce serait remourir, Seigneur, et non renaître !
Oui, ton ciel tout entier n'est dans ton sein, mon Dieu,
Que l'éternel retour après le court adieu,
Que le regard sans fin, que le long cri de joie
Qu'en retrouvant sa sœur l'âme à l'âme renvoie,
Que l'immortelle étreinte où tout ce qui s'aima
Retrouve les doux noms dont l'amour le nomma !
Oui, dans les profondeurs des cieux où tu te voiles,
Dans ces espaces bleus, dans ces sentiers d'étoiles,
Il est, il est, ô Père, un suprême séjour
Que ta main comme un nid prépare au saint amour,
Des déserts dans tes cieux tout voilés de mystères,
Des cimes comme ici, des grottes solitaires
Où les âmes en toi pour s'aimer s'enfuiront,
Et dont les anges même à peine approcheront.
A ta magnificence, ô Père, je me fie !
Tu rends cent mille fois ce qu'on te sacrifie,
Mais de plus qu'ici-bas je ne demande rien.
D'autres rêvent leur ciel ; mais moi j'ai vu le mien !...

Digitized by Google

De la grotte, 16 août 1795.

Cependant, écrasé sur cette roche aride,
Referme-toi, mon cœur, comme un sépulcre vide,
Comme après la blessure une trompeuse chair
Qui se referme un temps sur la balle ou le fer,
Et montre de la vie au dehors l'apparence,
Pendant que sous la chair tout est mort et souffrance!
Seul soupir de mon cœur, dors dans son dernier pli;
Que ton nom pour toujours s'y cache enseveli!
Dans mes rêves éteints, sur mes lèvres glacées,
Ne remonte jamais du fond de mes pensées!
Que les hommes trompés ne se doutent jamais
Qu'en les aimant c'était encor toi que j'aimais;
Que de ma charité l'âme était un mystère;
Que je vivais du ciel en marchant sur la terre!..
De cette charité que le divin charbon
Sur ma langue consume et dévore ton nom;
Que nulle bouche humaine ici-bas ne le sache;
Qu'à tous, hormis à Dieu, ma poitrine le cache
Jusqu'au jour de ma mort, ce nom, secret chéri,
Comme un trésor visible après le flot tari!

Mais elle? Oh! qu'elle vive aux dépens de ma vie!
Oui, je le veux, mon Dieu! que Laurence m'oublie!

Digitized by Google

Par l'amer souvenir de notre amour, Seigneur,
Ne lui corrompez pas sa coupe de bonheur,
Et qu'heureuse sans moi...! Mais qu'elle s'en souvienne
Au sépulcre, où mon âme ira chercher la sienne!...

Digitized by Google

SIXIÈME ÉPOQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

SIXIÈME ÉPOQUE

26 mars 1795, dans une maison de retraite ecclésiastique, à Grenoble, pendant le délire de la fièvre.

J'ai quitté pour jamais cet Éden de ma vie
Où cette Ève à mon cœur fut montrée et ravie,
Comme le premier homme, hélas! quitta le sien.
Mais combien son exil ferait envie au mien!
Des pas suivaient ses pas loin des portes fermées;
Ses sanglots s'étouffaient sur des lèvres aimées,
Et de deux cœurs brisés l'âpre conformité
Faisait de deux malheurs une félicité :
Moi, seul toute la vie, et seul au jour suprême,
Abhorré du seul cœur que je tue et que j'aime,

Digitized by Google

Obligé d'étouffer mes plaintes sans échos,
Et de noyer mon cœur dans ses propres sanglots;
Obligé d'arracher à l'âme sa pensée
Comme on arrache une arme aux mains d'une insensée.
Ayant tout mon bonheur à mes pieds répandu,
Sans pouvoir y jeter un regard défendu;
Le cœur vide et saignant jusqu'à ce qu'il en meure,
Et n'osant, même à Dieu, nommer ce que je pleure,
Il faut vivre et marcher sans ombre, toujours seul,
Mort parmi les vivants, cet habit pour linceul;
Mort! ah! plutôt jeté tout bouillonnant de vie
Parmi ces morts dont l'âme est déjà refroidie!
Étouffant sans pouvoir mourir, et nourrissant
Le ver de mon tombeau du plus chaud de mon sang!...

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Oh! que t'avais-je fait. éternelle justice,
Pour mériter si jeune un si rare supplice?
Cet amour, comme un piége à mon cœur préparé,
Sans toi, sans tes desseins, l'aurais-je rencontré?
N'en avais-je pas fui, tout brûlant et tout jeune,
Le péril inconnu dans la veille et le jeûne;
Pour sauver mon cœur chaste et garder mon œil pur,
Entre le monde et moi mis l'épaisseur d'un mur?
Est-ce moi qui l'ai fait s'écrouler sur ma tête?
Et quand, pour m'abriter au nid de la tempête,
J'allais m'ensevelir dans le creux du rocher,
Seigneur, est-ce elle ou vous que j'y venais chercher?

Digitized by Google

Est-ce moi qui, prenant cette enfant inconnue,
La portais, l'enfermais avec moi dans la nue,
Et, par mon ignorance et son déguisement,
Me créais le péril d'un double sentiment?
Est-ce moi qui, couvant de nos deux cœurs la flamme,
Nous fis pendant deux ans vivre d'une seule âme,
Pour qu'en nous séparant tout à coup sans pitié,
Chacun des deux de l'autre emportât la moitié?

. . . . . .
. . . . . .

Si c'est Dieu qui l'a fait, pourquoi moi qui l'expie?
L'innocent à ses yeux paye-t-il pour l'impie?
Ou plutôt est-il donc dans ses sacrés desseins
Que ceux qu'il a choisis ici-bas pour ses saints,
Avant de brûler l'homme à ses bûchers sublimes,
Les premiers sur l'autel lui servent de victimes?

. . . . . .
. . . . . .

Ah! je me soumettrais sans murmure à ta loi,
Dieu jaloux, si du fer tu n'égorgeais que moi!
J'ai voulu, j'ai tenté ton cruel ministère;
Je saurai jusqu'au sang le subir et me taire.
Mais elle! mais cet être à peine descendu,
Pauvre ange prise au piége à l'homme seul tendu,
Tendre enfant par toi-même à mon sein confiée,
Que par mon amour même, ô Dieu, sacrifiée,

Digitized by Google

Proscrite de ces bras ouverts pour la porter,
Elle aille en retombant à mes pieds se heurter!
Traîner dans les langueurs d'un éternel veuvage
Du front qu'elle adora l'ineffaçable image,
Ou porter, jeune et morte, aux bras d'un autre époux,
D'un cœur désenchanté les précoces dégoûts;
M'accuser à jamais du froid qui la dévore,
Et blasphémer son Dieu par le nom qu'elle adore:
Ah! c'est plus qu'un mortel ne pouvait accepter,
Ce qu'au prix du ciel même il fallait racheter,
Ce que j'achèterais de ma vie éternelle,
De l'immortalité que je maudis sans elle!...

. . . . . .
. . . . . .

O Laurence! ô pitié! reviens, pardonne-moi!
Je t'immolais à Dieu : mon seul dieu c'était toi!
Je ne puisais qu'en toi cette force suprême
Qui m'élevait de terre au-dessus de toi-même,
Qui me faisait trouver, pour mieux te protéger,
Tout sacrifice faible et tout fardeau léger.
Je me croyais un dieu!... Non, je n'étais qu'un homme.
Je maudis mon triomphe avant qu'il se consomme;
Je me repens cent fois de ma fausse vertu.
Ah! s'il est temps encor, Laurence, m'entends-tu?
Je me jette à tes pieds, je t'ouvre pour la vie
Ces bras où sur mon sein tu retombes ravie,
Oui, ces bras dont l'étreinte, ô ma fille, ô ma sœur,
Vont en se refermant te sceller sur mon cœur!
Oh! tu m'entends! Oh! viens, oh! viens, vivante ou morte!
Dans notre ciel à nous, viens que je te remporte!

Digitized by Google

Renversons le rocher; courons, n'écoutons pas
Ce qui gronde là-haut, ce qui maudit en bas;
N'entendons pas ces voix mentant à la nature:
L'oracle est, dans le cœur de chaque créature,
L'irrésistible voix qui convie au bonheur;
C'est mieux que la vertu, l'innocence et l'honneur;
C'est le cri du ciel même entendu sur la terre:
Aimons-nous, ô ma vie! Allons dans le mystère
Cacher à l'œil humain d'ineffables amours
Qui n'auront d'autre fin que celle de nos jours.
De notre double vie épuisons les délices;
Quand la mort dans nos dents vient briser les calices,
Qui sait quel est le sage ou quel est l'insensé,
De celui qui l'a bu tel que Dieu l'a versé,
Ou qui, les refusant à sa soif assouvie,
Au songe de la mort sacrifia sa vie?
Ce doute existât-il, je voudrais l'encourir.
Une vie avec toi, puis à jamais mourir!
Une vie avec toi, puis l'enfer et ses flammes!
Une vie avec toi, puis la mort à nos âmes!
Car cette horrible vie est un enfer sans toi;
Le néant éternel y commence pour moi!
Oui, c'en est fait, je fuis, je t'arrache à ce monde;
Je te rapporte au ciel. . . . . .

(On entend la cloche de la chapelle, qui sonne l'office du soir et appelle les jeunes prêtres aux stalles.)

Airain sacré qui gronde,
Cri d'en haut qui m'appelle aux marches de ma croix,
Ah! mon cœur égaré se retrouve à ta voix.

. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

Comme des ailes d'ange en mon ciel balancées,
Tu chasses de mon front mes honteuses pensées;
Tu refoules le crime avec le désespoir
Dans ce sein, qui renaît aux accents du devoir.
De mes propres sanglots il semble que tu pleures.
Sympathique instrument de ces saintes demeures,
Que de poids d'un cœur lourd n'as-tu pas soulevé?
Combien d'âmes en peine à tes plans ont rêvé!
Que d'aspirations, d'ardeurs sanctifiées,
Les anges à tes sons n'ont-ils pas confiées?
Que de pesants soupirs, de l'ombre du saint lieu,
N'ont-ils pas remonté sur tes ailes à Dieu?
Et combien n'as-tu pas des saintes agonies
Sonné pour la vertu les angoisses finies?
Tu chantes aux mortels l'aube et le soir des jours;
Tu sais combien du temps les longs moments sont courts,
Combien ce que la vie emporte sur son aile
Est sans comparaison avec l'heure éternelle.
Encore un peu d'exil, encore un peu de fiel,
O mon âme, et tes jours sonneront dans le ciel!

Marchons en attendant, marchons tête baissée,
Comme un homme écrasé du poids de sa pensée!
Au Dieu consolateur allons la confier.
Ah! lorsque l'un pour l'autre on peut encor prier
Au vaste sein de Dieu dont l'amour nous rassemble,
Se rencontrer en lui, n'est-ce pas être ensemble?

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

De sa cellule, à Grenoble, 14 mai 1797.

Pour retremper mon âme au feu des saints parvis,
Chez ces hommes de Dieu, depuis deux ans je vis;
Mais l'aspect de leur paix, de leur béatitude,
Ne peut de mon esprit dompter l'inquiétude.

Que le fardeau des jours semble léger pour eux!
Comme, à tous leurs devoirs portant un front heureux,
On sent que sans effort leur cœur vierge se sèvre!
Le sourire du juste est toujours sur leur lèvre;
Jamais rien de leur sein ne soulève un soupir.
Ah! si comme eux, mon cœur, tu pouvais t'assoupir!
Si l'apparition du passé qui se lève
Pouvait de mon regard s'effacer même en rêve!
Si l'ombre de ces murs pouvait me la cacher!
Mais sur mes pas toujours elle semble marcher;
Mais sous chaque lambris, mais sous chaque colonne
Je la vois qui descend, qui monte, qui rayonne;
Et si, pour échapper au fantôme adoré,
Je veux fermer les yeux, dans l'âme il est entré!...

O sommets de montagne! air pur! flots de lumière!
Vents sonores des bois, vagues de la bruyère!
Onde calme des lacs, flots poudreux des torrents,
Où l'extase égarait mes yeux, mes sens errants,

Digitized by Google

Où d'un bras convulsif, au lieu de ces froids marbres,
J'embrassais, en pleurant, les racines des arbres,
Et, me collant au sol comme pour écouter,
Je croyais sur mon cœur sentir Dieu palpiter!
Désert retentissant des bruits de la nature!
Que mon âme, à l'étroit dans cette enceinte obscure,
Pleurant son magnifique et premier horizon,
Brise d'ardents soupirs les murs de sa prison!
Il me semble, ô mon Dieu, que ce toit qui m'écrase
Rend plus lourde la vie et comprime l'extase;
Que je respirerais plus librement ailleurs,
Que le vent sécherait l'âcreté de mes pleurs,
Et que l'air m'aiderait, comme il aide les aigles,
A m'élever à Dieu, mieux que ces froides règles!

. . . . . .
. . . . . .

. . . . . .
. . . . . .

Ces hommes sont heureux cependant sous ces lois;
Ils suivent sans détours leur route. Ah! je le crois:
Ils n'ont pas respiré l'air de feu des tempêtes;
L'ombre de ces arceaux couvrit toujours leurs têtes;
De Dieu seul, de sa loi, leur souvenir est plein;
Ils n'ont point à couver un foyer dans leur sein,
A tuer leur pensée, à tromper, à sourire
En cachant dans leur main l'aspic qui la déchire;
Leur jour n'a pas une ombre, et leur cœur pas un pli:
Mais moi, Seigneur, mais moi!... Mon Dieu, l'oubli, l'oubli!

Digitized by Google

Même maison, 25 juillet 1797.

Ah ! je me doutais bien que la fausse apparence
Aurait jusqu'au tombeau terni notre innocence,
Qu'on ne croirait jamais qu'en un même séjour
Deux cœurs dans le désert, couvant deux ans l'amour,
Se fussent conservés purs, seuls, sans autre garde
Que l'œil toujours présent du Dieu qui les regarde !
Ce soupçon est écrit pour moi sur tous les fronts ;
Leur sainte charité m'épargne les affronts :
Mais, malgré la douceur que leur parole affecte,
On voit qu'à leur vertu ma présence est suspecte,
Qu'on me craint, qu'on m'évite, et que je suis pour eux
Un objet de dégoût, comme un pauvre lépreux.
Partout où je parais, j'étends ma solitude ;
Seul au pied des autels, aux repas, à l'étude,
Dans les délassements du soir plus seul encor.
Dès que mon pas résonne au bout du corridor,
La conversation cesse, et tout front est sombre ;
On se range, on s'écarte, on fait place à mon ombre ;
Chacun devant mes yeux détourne un œil glacé,
Et le bruit ne reprend qu'après que j'ai passé :
Et moi, baissant la tête, et sans un cœur qui m'aime,
Je passe en m'effaçant, tout honteux de moi-même.
Oh ! qu'un regard ami pourtant m'eût fait de bien !
Peut-être aussi mon cœur a-t-il voilé le mien ;
Peut-être que la flamme en mon sein amortie
A dévoré d'un jet toute ma sympathie,

Digitized by Google

Et que mon œil de marbre, incapable d'aimer,
Éteint tout sentiment qui voudrait s'allumer !

. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

Août 1797. Grenoble.

L'évêque enfin m'a dit : « J'abrége votre épreuve,
Mon fils; de serviteurs ma pauvre église est veuve;
La vieillesse, le glaive, ou l'infidélité,
Des pasteurs de mon peuple, hélas! ont limité
Le nombre insuffisant déjà pour ses misères;
L'herbe croît sur le seuil de tous mes presbytères;
Chaque jour de l'année, une paroisse en deuil,
Où l'enfance est sans père et la mort sans cercueil,
Vient me redemander l'homme de l'Évangile.
Je pourrais vous donner à choisir entre mille;
Mais vous n'ignorez pas, mon enfant, que sur nous
Le monde, avec raison, veille d'un œil jaloux;
Qu'il veut, pour toucher Dieu, les mains chastes des anges.
Il a couru sur vous, mon fils, des bruits étranges:
Je veux les ignorer. Votre fidélité,
Si vous fûtes un jour faible, a tout racheté,
Le repentir, semblable au charbon d'Isaïe,
En consumant le cœur renouvelle la vie.
Mais l'ombre du passé ne doit jamais ternir
Le ministre du ciel; nul mortel souvenir
Dans le prêtre de Dieu ne doit rappeler l'homme:
Du seul nom de pasteur il convient qu'on le nomme
Que son nom d'ici-bas dans l'autre soit perdu;
Qu'il paraisse du ciel à l'autel descendu,
Et que l'éloignement, le mystère et la grâce,
De ses pas dans la vie aient effacé la trace.

Digitized by Google

» Il est, au dernier plan des Alpes habité,
Un village à nos pas accessible en été,
Et dont, pendant huit mois, la neige amoncelée
Ferme tous les sentiers aux fils de la vallée.
Là, dans quelques chalets sur les pentes épars,
Quelques rares tribus de pauvres montagnards,
Dans des champs rétrécis qu'ils disputent à l'aigle,
Parmi les châtaigniers sèment l'orge et le seigle,
Dont le pâle soleil de l'arrière-saison
Laisse à peine le temps d'achever la moisson.
Le Dieu de l'indigent vous donne ce royaume :
Son autel est de bois, et n'a qu'un toit de chaume ;
Mais mieux que sur l'autel de luxe éblouissant,
Aux mains jointes du peuple et du prêtre il descend.
Il se souvient encore que son humble lumière,
Avant l'orgueil du temple, éclaira la chaumière ;
Et ces âmes des champs, toutes du même prix,
Il vous les comptera là-haut. Allez, mon fils ! »

Digitized by Google

17 septembre 1797

J'irai, j'attacherai mon âme aux solitudes,
J'écorcherai mes pieds dans des sentiers plus rudes.
Bénissez-moi, Seigneur! que mon cœur consumé
Par l'amour, et puni pour avoir trop aimé,
Au foyer de l'autel s'éteigne et se rallume,
Et d'un feu plus céleste en mon sein se consume;
Mais pour aimer en vous, avec vous et pour vous,
Tous, au lieu d'un seul être, et cet être dans tous!

. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRE A SA SŒUR

Du village de Valneige, mai 1798.

Ma sœur ! Oh ! quel doux temps ce doux nom me rappelle !
Tendre couple buvant à la même mamelle,
Que notre jeune mère, en se penchant sur nous,
Asseyait et berçait sur les mêmes genoux !
Ma sœur ! Oh ! laisse-moi l'effacer pour l'écrire,
Ce nom que mon regard n'est jamais las de lire,
Ce nom que j'écrirais du soir au lendemain,
Si je laissais mon cœur s'écrouler sous ma main !
Oh ! ce nom si longtemps muet à mon oreille,
Combien de cendre éteinte en mon âme il réveille !
Toute cette moitié froide et morte du cœur
Retrouve à ce doux nom son monde intérieur,

Digitized by Google

Monde de sentiment, d'amour et d'innocence,
Où, comme en un berceau, Dieu couve notre enfance;
Dont le regret cuisant nous poursuit; où plus tard
L'œil se voile de pleurs en tournant un regard.

Ma mère! Est-il bien vrai? Dieu nous rend notre mère
(Les vents ont sous sa voile aplani l'onde amère),
Toi, ton mari, vous tous! tous rendus par les flots;
Plus, trois petits enfants pendant l'exil éclos,
Comme ces passereaux que dans notre jeune âge
Nous trouvâmes un jour sous l'arbre après l'orage,
Que du rameau cassé notre main recueillit,
Et qu'en ton tablier tu rapportas du nid.

Mais tu ne m'as pas dit assez sur eux, sur elle,
Oh! sur elle surtout! Ma mémoire fidèle
La voit bien à travers le lointain souvenir,
Telle qu'à mon départ je la vis me bénir,
Telle qu'une exceptée, aucune créature
Ne me laissa dans l'œil plus céleste figure.
Mais, dis-moi, rien n'a-t-il changé sur ses beaux traits?
Le temps, le long exil, ses soucis, ses regrets,
Des vents plus froids ont-ils passé sur ce visage
Sans laisser, comme au ciel, trace de leur passage?
Son œil a-t-il toujours ce tendre et chaud rayon
Dont nos fronts ressentaient la tiède impression?
Sur sa lèvre attendrie et pâle, a-t-elle encore
Ce sourire toujours mourant ou près d'éclore?
Son front a-t-il gardé ce petit pli rêveur
Que nous baisions tous deux pour l'effacer, ma sœur,
Quand son âme, le soir, au jardin, recueillie,
Nous regardait jouer avec mélancolie?

Digitized by Google

Les séparations et les longs désespoirs
N'ont-ils pas éclairci, dis-moi, ses cheveux noirs,
Ni blanchi sur son front ces deux boucles de soie
Où sa tempe pensive et profonde se noie?
Sa voix a-t-elle encore ce doux timbre d'argent,
Ces caresses de sons sur des lèvres nageant,
D'où notre nom tombait et résonnait si tendre,
Que souvent ma pensée en rêve croit l'entendre?
Et puis te serre-t-elle encor contre son sein,
Ainsi qu'elle faisait quand il était trop plein?
Du matin et du soir sa pieuse caresse,
Ma sœur, te donne-t-elle aussi la même ivresse?
Sens-tu, rien qu'à poser ton front sur ses genoux,
Ces extases du ciel qui descendaient sur nous?...
Mon amour t'interroge avec inquiétude;
Car les traits de sa main dont j'ai tant l'habitude,
Dans ce peu de mots d'elle à ta lettre ajouté,
Tromperaient l'œil d'un fils; j'aurais presque douté,
Si la main ne s'était révélée aux paroles.
« Tu te fais, diras-tu, des symptômes frivoles! »
Peut-être; mais à l'œil longtemps sevré d'un fils,
Hélas! tout est symptôme et peur, tout est sans prix;
Il veut tout retrouver d'une tête si chère!
Le moindre trait de plume, ah! c'est encor sa mère!
S'il voit dans l'écriture un signe de langueur,
Il craint qu'un changement n'altère aussi le cœur,
Que ces traits affaissés, que son œil étudie,
Ne révèlent au fond tristesse ou maladie.
Dis-moi que de sa main cette altération
N'était que du bonheur la tendre émotion!

. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

. . . . . .
. . . . . .

Et maintenant il faut que ma plume décrive
La demeure sauvage où Dieu veut que je vive.
Vous devez, dites-vous, savoir où me trouver,
Quand d'un frère ou d'un fils votre cœur veut rêver,
Afin qu'en se cherchant, nos âmes réunies
Hantent les mêmes bords, vivent des mêmes vies.
O mes anges absents, suivez-moi donc des yeux ;
Je vais vous raconter la maison et les lieux.

Sur un des verts plateaux des Alpes de Savoie,
Oasis dont la roche a fermé toute voie,
Où l'homme n'aperçoit, sous ses yeux effrayés,
Qu'abîme sur sa tête et qu'abîme à ses piés,
La nature étendit quelques étroites pentes
Où le granit retient la terre entre ses fentes,
Et ne permet qu'à peine à l'arbre d'y germer,
A l'homme de gratter la terre et d'y semer.
D'immenses châtaigniers aux branches étendues
Y cramponnent leurs pieds dans les roches fendues,
Et pendent en dehors sur des gouffres obscurs,
Comme la giroflée aux parois des vieux murs ;
On voit à mille pieds, au-dessous de leurs branches,
La grande plaine bleue avec ses routes blanches,
Les moissons jaune d'or, les bois comme un point noir,
Et les lacs renvoyant le ciel comme un miroir ;
La toise de pelouse, à leur ombre abritée,
Par la dent des chevreaux et des ânes broutée,
Épaissit sous leurs troncs ses duvets fins et courts,
Dont mille filets d'onde humectent le velours,

Digitized by Google

Et pendant le printemps, qui n'est qu'un court sourire,
Enivre de ses fleurs le vent qui les respire.
Des monts tout blancs de neige encadrent l'horizon,
Comme un mur de cristal, de ma haute prison,
Et, quand leurs pics sereins sont sortis des tempêtes,
Laissent voir un pan bleu de ciel pur sur nos têtes:
On n'entend d'autre bruit, dans cet isolement,
Que quelques voix d'enfants, ou quelque bêlement
De génisse et de chèvre au ravin descendues,
Dont le pas fait tinter les cloches suspendues;
Les sons entrecoupés du nocturne Angelus,
Que le père et l'enfant écoutent les fronts nus,
Et le sourd ronflement des cascades d'écume,
Auquel, en l'oubliant, l'oreille s'accoutume,
Et qui semble, fondu dans ces bruits du désert,
La basse sans repos d'un éternel concert.

Les maisons, au hasard, sous les arbres perchées,
En groupes de hameaux sont partout épanchées,
Semblent avoir poussé, sans plans et sans dessein,
Sur la terre, avec l'arbre et le roc de son sein;
Les pauvres habitants, dispersés dans l'espace,
Ne s'y disputent pas le soleil et la place,
Et chacun sous son chêne, au plus près de son champ,
A sa porte au matin et son mur au couchant.
Des sentiers où des bœufs le lourd sabot s'aiguise
Mènent de l'un à l'autre, et de là vers l'église,
Dont depuis deux cents ans à tous ces pieds humains
Le baptême et la mort ont frayé les chemins.

Elle s'élève seule au bout du cimetière
Avec ses murs épais et bas, verdis de lierre,

Digitized by Google

Et ses ronces grimpant en échelle, en feston,
Jusqu'au chaume moussu qui lui sert de fronton.
On ne peut distinguer cette chaumière sainte
Qu'au plus grand abandon du petit champ d'enceinte,
Où le sol des tombeaux, par la mort cultivé,
N'offre qu'un tertre ou deux tous les ans élevé,
Que récouvrent bientôt la mauve et les orties,
Premières fleurs toujours de nos cendres sorties,
Et qu'à l'humble clocher qui surmonte les toits,
Et s'ouvre aux quatre vents pour répandre sa voix.

Ma demeure est auprès; ma maison isolée
Par l'ombre de l'église est au midi voilée,
Et les troncs des noyers qui la couvrent du nord
Aux regards des passants en dérobent l'abord.
Des quartiers de granit que nul ciseau ne taille,
Tels que l'onde les roule, en forment la muraille:
Ces blocs irréguliers, noircis par les hivers,
De leur mousse natale y sont encor couverts;
La joubarbe, la menthe, et ces fleurs parasites
Que la pluie enracine aux parois décrépites,
Y suspendent partout leurs panaches flottants,
Et les font comme un pré reverdir au printemps.
Trois fenêtres d'en haut, par le toit recouvertes,
Deux au jour du matin, l'autre au couchant, ouvertes,
Se creusant dans le mur comme des nids pareils,
Reçoivent les premiers et les derniers soleils;
Le toit, qui sur les murs déborde d'une toise,
A pour tuiles des blocs et des pavés d'ardoise
Que d'un rebord vivant le pigeon bleu garnit,
Et sous les soliveaux l'hirondelle a son nid.
Pour défendre ce toit des coups de la tempête,
Des quartiers de granit sont posés sur le faîte;

Digitized by Google

Et, faisant ondoyer les tuiles et les bois,
Au vol de l'ouragan ils opposent leur poids.

Bien que si haut assise au sommet d'une chaîne,
Son horizon borné n'a ni grand ciel, ni plaine:
Adossée au penchant d'un étroit mamelon,
Elle n'a pour aspect qu'un oblique vallon
Qui se creuse un moment comme un lac de verdure,
Pour donner au verger espace et nourriture;
Puis, reprenant sa pente et s'y rétrécissant,
De ravins en ravins avec les monts descend.
Les troncs noirs des noyers, un pan de roche grise,
L'herbe de mon verger, les murs nus de l'église,
Le cimetière avec ses sillons et ses croix,
Et puis un peu de ciel, c'est tout ce que je vois.

Mais combien au regard du peintre et du poëte,
En vie, en mouvement, la nature rachète
Ce qu'elle a refusé d'espace à l'horizon!
Une cascade tombe au pied de la maison,
Et le long d'une roche, en nappe blanche et fine,
Y joue avec le vent, dont un souffle l'incline;
Y joue avec le jour, dont le rayon changeant
Semble s'y dérouler dans ses réseaux d'argent,
Et par des rocs aigus, dans sa chute brisée,
Aux feuilles du jardin se suspend en rosée.
Légère, elle n'a pas ce bruit tonnant et sourd
Qu'en se précipitant roule un torrent plus lourd;
Elle n'a qu'une plainte intermittente et douce,
Selon qu'elle rencontre ou la pierre ou la mousse,
Que le vent faible ou fort la fouette à ses parois,
Lui prête ou lui retire ou lui rend plus de voix;

Digitized by Google

Dans les sons inégaux que son onde module,
Chaque soupir de l'âme en note s'articule :
Harpe toujours tendue, où le vent et les eaux
Rendent dans leurs accords des chants toujours nouveaux,
Et qui semble la nuit, en ces notes étranges,
L'air sonore des cieux froissé du vol des anges.
Maintenant vous avez mon horizon dans l'œil :
Demain vous passerez, ma sœur, mon pauvre seuil.

Digitized by Google

SUITE DE LA LETTRE A SA SŒUR

Vaineige, 3 mai 1798.

Une cour le précède, enclose d'une haie
Que ferme sans serrure une porte de claie.
Des poules, des pigeons, deux chèvres, et mon chien,
Portier d'un seuil ouvert et qui n'y garde rien,
Qui jamais ne repousse et qui jamais n'aboie,
Mais qui flaire le pauvre et l'accueille avec joie;
Des passereaux montant et descendant du toit,
L'hirondelle rasant l'auge où le cygne boit;
Tous ces hôtes, amis du seuil qui les rassemble,
Famille de l'ermite, y sont en paix ensemble;

Digitized by Google

Les uns couchés à l'ombre en un coin du gazon,
D'autres se réchauffant contre un mur au rayon;
Ceux-ci léchant le sel le long de la muraille,
Et ceux-là becquetant ailleurs l'herbe ou la paille;
Trois ruches au midi sous leurs tuiles; et puis
Dans l'angle, sous un arbre, au nord, un large puits
Dont la chaîne rouillée a poli la margelle,
Et qu'une vigne étreint de sa verte dentelle:
Voilà tout le tableau. Sept marches d'escalier
Sonore, chancelant, conduisent au palier,
Qu'un avant-toit défend du vent et de la neige,
Et que de ses réseaux un vieux lierre protége;
Là, suspendus le jour au clou de mon foyer,
Mes oiseaux familiers chantent pour m'égayer.

Jusqu'ici, grâce aux lieux, au ciel, à la nature,
Ton doux regard de sœur sourit à ma peinture;
Ta tendre illusion dure encor : mais, hélas!
Si tu veux la garder, ô ma sœur, n'entre pas!...
Mais non, pour vos deux cœurs je n'ai point de mystère :
Pourrais-je devant vous rougir de ma misère?
Entrez, ne plaignez pas ma riche pauvreté:
Ces murs ne sentent pas leur froide nudité!

Des travaux journaliers voilà d'abord l'asile,
Où le feu du foyer s'allume, où Marthe file;
Marthe, meuble vivant de la sainte maison,
Qui suivit dans le temps son vieux maître en prison,
Pauvre fille, à ces murs trente ans enracinée,
Partageant leur prospère ou triste destinée,
Me servant sans salaire et pour l'honneur de Dieu,
Surveillant à la fois la cure et le saint lieu,

Digitized by Google

Et qui, voyant de Dieu l'image dans son maître,
Croit s'approcher du ciel en vivant près du prêtre;
Quelques vases de terre, ou de bois, ou d'étain,
Où de Marthe attentive on voit briller la main;
Sur la table un pain noir sous une nappe blanche,
Dont chaque mendiant vient dîmer une tranche.
Des grappes de raisin que Marthe fait sécher,
De leur pampre encor vert décorent le plancher;
La séve en hiver même y jaunit leurs grains d'ambre.
De ce salon rustique on passe dans ma chambre;
C'est celle dont le mur s'éclaire du couchant.
Tu sais que pour le soir j'eus toujours du penchant,
Que mon âme un peu triste a besoin de lumière,
Que le jour dans mon cœur entre par ma paupière,
Et que j'aimais tout jeune à boire avec les yeux
Ces dernières lueurs qui s'éteignent aux cieux.
La chaise où je m'assieds, la natte où je me couche,
La table où je t'écris, l'âtre où fume une souche,
Mon bréviaire vêtu de sa robe de peau,
Mes gros souliers ferrés, mon bâton, mon chapeau,
Mes livres pêle-mêle entassés sur leur planche,
Et les fleurs dont l'autel se pare le dimanche,
De cet espace étroit sont tout l'ameublement.

Tout! oh non! J'oubliais son divin ornement,
Qui surmonte tout seul mon humble cheminée,
Ce Christ, les bras ouverts et la tête inclinée,
Cette image de bois du Maître que je sers,
Céleste ami, qui seul me peuple ces déserts;
Qui, lorsque mon regard le visite à toute heure,
Me dit ce que j'attends dans cette âpre demeure,
Et, recevant souvent mes larmes sur ses piés,
Fait resplendir sa paix dans mes yeux essuyés.

Digitized by Google

Ce Christ! tu le connais; c'est celui que ma mère
Colla dans l'agonie aux lèvres de mon père;
C'est celui que, plus tard, moi-même en un grand jour
Au pur sang d'un martyr je teignis à mon tour.
D'autres lèvres encore il conserve la trace,
Et Dieu sait de combien de pitié je l'embrasse!...

. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

SUITE DES LETTRES A SA SŒUR

Valneige, 4 mai 1798.

Tu me demanderas de quoi j'existe ici!
Je me le demandai, moi, bien souvent aussi.
Mais pour l'homme et l'oiseau la Providence est grande.
De l'autel relevé la volontaire offrande,
Ces âmes qui, cherchant une voix pour prier,
A défaut d'ange, hélas! nous glissent leur denier;
Les époux qu'on bénit, les enfants qu'on baptise,
Ces dîmes du bonheur que l'on jette à l'église,
Quelques fonds que l'évêque adresse à ses curés,
Le jardin, le verger, quelques arpents de prés,

Digitized by Google

Les châtaignes, les noix, de petits coins de terre
Que je bêche moi-même autour du presbytère,
Suffisent amplement pour moi, Marthe, et le chien.
A la table frugale il ne nous manque rien :
Le lait de mon troupeau, le vin blanc de mes treilles,
Les fruits de mes pommiers, le miel de mes abeilles,
Tout abonde ; le pain y cuit pour l'indigent,
Et Marthe dans l'armoire a même un peu d'argent.
Qui m'eût dit qu'un peu d'or me ferait tant de joie?
Je n'en ai pas besoin, prenez, je vous l'envoie!...

Digitized by Google

SUITE DES LETTRES A SA SOEUR

---

5 mai 179

Voulez-vous maintenant, ô mes anges, savoir
Comment je fais toucher le matin et le soir,
Et par quelle insensible et monotone chaîne
Le jour s'unit au jour, et forme la semaine?
Ah! chaque heure le sait quand elle s'accomplit.
La cloche avant le jour m'arrache de mon lit:
Je crois entendre, au son de sa voix balancée,
L'ange qui du sommeil appelle ma pensée,
Et lui donne à porter son fardeau pour le jour.
Je convoque à l'autel les maisons d'alentour:

Digitized by Google

Des vieillards, des enfants, quelques pieuses femmes,
Ceux qui sentent de Dieu plus de soif dans leurs âmes,
D'un cercle rétréci m'entourent à genoux :
Le Dieu des humbles fois descend du ciel sur nous.
Combien la sainte aurore et ses voûtes divines
Entendent de soupirs s'échapper des poitrines,
Et d'aspirations de terre s'élancer!
Et combien il est doux, ô ma sœur, de penser
Que tous ces poids du cœur que cette heure soulève,
Sur ses propres soupirs au ciel on les élève;
Qu'à chacun à leur place on rapporte un saint don,
Grâce, miséricorde, amour, paix ou pardon;
Que l'on est l'encensoir où tout cet encens brûle,
Et la corbeille pleine où le pain qui circule,
Symbole familier du céleste aliment,
Va nourrir tout ce peuple avec un pur froment!
Du Maître en peu de mots j'explique la parole :
Ce peuple du sillon aime la parabole,
Poëme évangélique, où chaque vérité
Se fait image et chair par sa simplicité.
Lorsque j'ai célébré le pieux sacrifice,
J'enseigne les enfants, je me fais leur nourrice;
Je donne goutte à goutte à leurs lèvres le lait
D'une instruction simple et tendre, et qui leur plaît.
Je rentre; et, du matin la tâche terminée,
A ma table, de fruits et de lait couronnée,
Je m'assieds un moment, comme le voyageur
Qui s'arrête à moitié du jour et reprend cœur.
Le reste du soleil, dans mes champs je le passe
A ces travaux du corps dont l'esprit se délasse;
A fendre avec la bêche un sol dur; à semer
L'orge qu'un court été pressera de germer;
A faucher mon pré mûr pour ma blonde génisse;
A délier la gerbe afin qu'elle jaunisse;

Digitized by Google

A faire à chaque plante, à son heure, pleuvoir
En insensible ondée un pesant arrosoir;
Car de l'homme à la fois cette terre réclame
La sueur de son front et la sueur de l'âme.
Le soir, quand chaque couple est rentré du travail,
Quand le berger rassemble et compte son bétail,
Mon bréviaire à la main, je vais de porte en porte,
Au hasard et sans but, comme le pied me porte;
M'arrêtant plus ou moins un peu sur chaque seuil;
A la femme, aux enfants, disant un mot d'accueil;
Partout portant un peu de baume à la souffrance,
Aux corps quelque remède, aux âmes l'espérance,
Un secret au malade, aux partants un adieu,
Un sourire à chacun, à tous un mot de Dieu.

Ainsi passe le jour, sans trop peser sur l'heure.
Mais quand je rentre seul dans ma pauvre demeure,
Que ma porte est fermée, et que la longue nuit,
Excepté dans ma tempe, a fait tomber tout bruit,
Ah! ma sœur, c'est alors que mon âme blessée
Sent son mal, et retourne en saignant sa pensée,
Comme on retourne en vain le fiévreux dans son lit;
C'est alors qu'une image ou l'autre me poursuit;
Que vous m'apparaissez, vous, ma sœur et ma mère,
Avec tout ce qui rend l'absence plus amère,
Avec vos traits si doux, avec vos douces voix,
Vos tendresses, vos mots, vos baisers d'autrefois;
Et que de ce passé la présence est si forte,
Que je vous tends les bras, que mon âme m'emporte
Vers vous, et dans le sein d'autre fantôme cher;
Que je crois vous revoir, vous parler, vous toucher,
Et qu'en ne retrouvant qu'un chevet solitaire,
Mon cœur comme en tombant s'écrase contre terre.

Digitized by Google

Alors, pour m'arracher par force à ce transport,
Pour desserrer les dents du serpent qui me mord,
Le front brûlant, collé sur ma table de chêne,
J'attache mon esprit, comme avec une chaîne,
A ces livres usés du regard qui les lit,
Où le jour de ma lampe en m'éclairant pâlit.
Comme un esprit du doute et de la solitude,
J'enivre ma raison de science et d'étude:
Tantôt, dans ces débris que l'histoire a laissés
Comme des siècles morts les pas presque effacés,
Je cherche à retrouver les traces d'une route,
Ce vain fil qui se brise entre les mains du doute,
Ce long dessein de Dieu qui mène les humains,
Fait de leurs monuments la fange des chemins,
Dissipe leur empire et leur foi comme un rêve,
Sur leur propre monceau de débris les élève,
Et du dogme et du temps, qui ne croit plus finir,
Ne fait qu'un marchepied pour l'obscur avenir.
Mais ce fil dans mes mains se brouille, à chaque haleine,
Dans l'énigme de Dieu dont chaque page est pleine;
Des choses, des esprits l'éternel mouvement
N'est pour nous que poussière et qu'éblouissement:
Le mystère du temps dans l'ombre se consomme;
Le regard infini n'est pas dans l'œil de l'homme,
Et devant Dieu, caché dans sa fatalité,
Notre seule science est notre humilité!

Tantôt, las de sonder ces obscures merveilles,
Je livre aux bardes saints mon âme et mes oreilles;
J'écoute avec le cœur ces cœurs mélodieux
Qui, se brisant à terre en retombant des cieux,
En soupirs immortels sur la harpe éclatèrent,
Et pour diviniser leurs plaintes les chantèrent.

Digitized by Google

Oh! de l'humanité ces hommes sont la voix;
Les mots harmonieux s'ordonnent à leur choix
Comme au signe de Dieu s'ordonnent ses ouvrages,
Et vibrent en musique ou brillent en images;
Leurs vers ont des échos cachés dans notre cœur;
Ils versent aux soucis cette molle langueur,
Cet opium divin que, dans sa soif d'extase,
Le rêveur Orient puise en vain dans son vase:
Mais eux, l'ange des vers leur apporte aux autels,
Pour s'enivrer de Dieu, des rêves immortels!
Ils versent goutte à goutte en mon âme attendrie,
Comme un sommeil du ciel, leur tendre rêverie;
Mon songe, enfant des leurs, les suit; et quelquefois,
Comme une voix qui chante entraîne une autre voix,
Ma lèvre, s'abreuvant aux flots de leurs ivresses,
Se surprend à chanter avec eux ses tristesses.
Plus souvent, desséché par mon affliction,
Je trempe un peu ma lèvre à l'*Imitation*,
Livre obscur et sans nom, humble vase d'argile,
Mais rempli jusqu'au bord des sucs de l'Évangile,
Où la sagesse humaine et divine, à longs flots,
Dans le cœur altéré coulent en peu de mots;
Où chaque âme, à sa soif, vient, se penche, et s'abreuve
Des gouttes de sueur du Christ à son épreuve;
Trouve, selon le temps, ou la peine ou l'effort,
Le lait de la mamelle ou le pain fort du fort;
Et, sous la croix où l'homme ingrat le crucifie,
(Dans les larmes du Christ boit sa philosophie!...)
Ainsi lisant, priant, écrivant tour à tour,
Tantôt le cœur trop plein et débordant d'amour,
Tantôt frappant mon sein sans que l'onde en jaillisse,
Ne trouvant qu'une lie au fond de tout calice,
Puis regardant fumer ma lampe qui pâlit,
Puis tombant à genoux sur les bords de mon lit,

Digitized by Google

Mouillant de pleurs mes draps qu'entre mes dents je froisse,
En sanglots étouffés comprimant mon angoisse ;
Puis, quand du coup au cœur tout le sang a coulé,
Relevant vers la croix un regard consolé,
Ouvrant mes deux volets pour respirer à l'aise
Les brises de la nuit dont la fraîcheur m'apaise,
Le front pâle et terni d'une moite sueur,
Dans mes veilles sans fin je ressemble, ô ma sœur,
A ce Faust enivré des philtres de l'école,
De la science humaine éblouissant symbole,
Quand dans sa sombre tour, parmi ses instruments,
On l'entendait causer avec les éléments,
Et qu'au lever du jour, dans son laboratoire,
On ne retrouvait plus qu'un peu de cendre noire.
Hélas ! si ce n'était la grâce du Seigneur,
Que retrouverait-on le matin dans mon cœur ?
Oui, c'est Faust, ô ma sœur ! mais dans ces nuits étranges,
Au lieu d'esprits impurs, consolé par les anges !
Oui, c'est Faust, ô ma sœur ! mais Faust avec un Dieu.
Que de choses encor ! La cloche sonne, adieu.

. . . . . .
. . . . . .

(Un grand nombre de pages manquaient ici au manuscrit.)

Digitized by Google

SEPTIÈME ÉPOQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

SEPTIÈME ÉPOQUE

Du village de sa naissance,
3 juillet 1800.

Pressentiments secrets, malheur senti d'avance,
Ombre des mauvais jours qui souvent les devance,
Instincts qui de ma mère annonciez le trépas,
Je vous croyais trop peu : vous ne me trompiez pas!
Dans quel état, ô ciel! mes yeux l'ont retrouvée!
Hélas! par ma présence un moment soulevée,
La vie, en concentrant trop d'amour dans son cœur,
Semble avoir décimé les jours de sa langueur;
De jeunesse et d'amour cette âme encor si pleine
Tarit sous chaque aurore et tremble à chaque haleine;

Digitized by Google

Elle ne compte plus que soleil à soleil;
Et lorsque nous baisons ce front pâle au réveil,
Je ne puis de longtemps en détacher ma lèvre,
Car je sens qu'il m'échappe et que la mort me sèvre,
Que le dernier anneau du cœur va se briser,
Il ne tient plus peut-être, hélas! qu'à ce baiser!...

Elle a voulu revoir ce ciel de son enfance,
Revenir et mourir au lieu de sa naissance.
Paris était pour elle un séjour étranger,
Son exil à ses yeux n'avait fait que changer:
Cette ville banale était pour elle amère.
Ah! la seule patrie est, pour l'œil d'une mère,
Aux lieux où lui sourit, où l'aima son époux,
Où son doux premier-né grandit sur ses genoux,
Où ces anges gardiens du printemps de la femme
Laissèrent en partant leur rayon dans son âme!

Que ce séjour pourtant a d'angoisse à ses yeux!
Revenir étrangère aux champs de ses aïeux,
Pauvre et nue au village où son humble opulence
Des détresses du pauvre était la providence!
De ceux qu'on reconnaît voir les yeux se baisser;
D'autres se détourner, de peur de vous blesser;
D'autres, nouveaux venus, en secouant leurs têtes,
D'un air indifférent demander qui vous êtes.
Louer une chaumière en un coin du hameau,
Pour respirer un peu de l'air de son berceau;
Jeter un œil furtif, de là, sur la demeure
Où l'on naquit, sur l'herbe ou l'arbre qui vous pleure;
Craindre qu'on vous impute à crime ce coup d'œil;
Se détourner, de peur d'en rencontrer le seuil;

Digitized by Google

Et n'avoir pour jardin, pour abri, pour ombrage,
Que la ronce qui traîne aux sentiers du village,
Ou l'arbre sépulcral, le séculaire ormeau,
Dont l'ombre que l'on fuit n'appartient qu'au tombeau,
Et qui voit tous les soirs, au cercueil de famille,
S'asseoir un fils avec une mère et sa fille:
Voilà pourtant sa vie et la nôtre en ce lieu.
Oh! courage, ô mon cœur! la patrie est en Dieu!

Digitized by Google

Même lieu, 18 juillet 1800.

Qu'après avoir pleuré, comme morte, la femme
A qui, jeune, on donna les prémices de l'âme,
Des bords lointains du monde à son toit revenu,
On la trouve vivante au bras d'un inconnu;
Entre l'étonnement, la douleur et la joie,
Le cœur plein et serré dans ses larmes se noie,
S'interroge soi-même, et frémit de savoir
Lequel est plus affreux de perdre ou de revoir.
Ainsi, cette maison que j'avais tant pleurée,
Que je me figurais des flammes dévorée,
Elle est encor debout... mais pour nous repousser!
Ce seuil qui fut à nous, nous n'osons le passer;
Et mon cœur déchiré, que ce souvenir tue,
Ne sait s'il l'aime mieux intacte qu'abattue!

Digitized by Google

Même lieu, 20 juillet.

Hier, fatale idée ! elle conçut l'envie
De revoir pas à pas la scène de sa vie,
La maison, le jardin, et de tout parcourir,
D'y revivre un moment, fallût-il en mourir !
Ma sœur et moi, cédant à tout par complaisance,
Du nouveau possesseur épiâmes l'absence,
Et, profitant de l'heure, appuyée à nos bras,
Jusqu'au seuil de l'enclos nous traînâmes ses pas.
Le concierge, attendri par ces deux voix de femmes,
Ouvrit furtivement la porte, et nous entrâmes.
Soit confiance en nous, soit par cette pudeur
Qu'ainsi que l'innocence inspire le malheur,
Cet homme, retournant à ses travaux champêtres,
Du jardin, du logis, sembla nous laisser maîtres.
Oh ! que son sentiment soit béni dans son cœur !
Ma mère, dont la joue avait repris couleur,
Ma mère, dont la force, un moment ranimée,
Empruntait de la vie à cette terre aimée,
Parcourant du regard et le ciel et les lieux,
Voyait tout son passé remonter sous ses yeux ;
Le nuage des pleurs qui flottaient sur sa vue
Laissait à chaque aspect percer son âme émue.
Elle nous entraînait partout d'un pas rêveur,
Montrait du doigt de loin chaque arbre, chaque fleur ;
Voulait s'en approcher, les toucher, reconnaître
S'ils ne frémiraient pas sous l'œil qui les vit naître ;

Digitized by Google

Voir de combien de mains avaient grandi leurs troncs,
Les comparer de l'œil comme alors à nos fronts,
En froisser une feuille, en cueillir une branche;
Appeler par son nom chaque colombe blanche
Qui, partant de nos pieds pour voler sur les toits,
Rappelaient à son cœur nos ramiers d'autrefois;
Écouter si le vent dans l'herbe ou la verdure,
L'onde dans la rigole, avaient même murmure;
Éprouver si le mur de la chère maison
Renvoyait aussi tiède au soleil son rayon;
Ou si l'ombre du toit, sur son vert seuil de mousse,
Au penchant du soleil s'allongeait aussi douce.
C'était à chaque chose une exclamation,
Un soupir, puis un mot de résignation,
Puis de son bras au nôtre une étreinte plus vive
Qui trahissait l'élan d'une âme convulsive.
Enfin de la demeure ouverte, d'un coup d'œil
Et d'un élan rapide elle franchit le seuil;
Elle nous entraîna d'un pas involontaire
Dans toute la maison, comme en un sanctuaire
Qu'elle semblait fouler avec recueillement,
N'osant ni respirer, ni faire un mouvement,
Comme si du passé l'image tendre et sainte
Devait au moindre bruit s'enfuir de cette enceinte.

Dans notre toit d'enfant presque rien de changé;
Le temps, si lent pour nous, n'avait rien dérangé:
C'était toujours la salle ouvrant sur la pelouse,
Le réduit qu'obscurcit la liane jalouse,
La chambre maternelle où nous vînmes au jour,
Celle de notre père, à côté, sur la cour;
Ces meubles familiers qui d'une jeune vie,
Sous notre premier toit, semblent faire partie,

Digitized by Google

Que l'on a toujours vus, connus, aimés, touchés;
Cette première couche où Dieu nous a couchés,
Cette table où servait la mère de famille,
Cette chaise où la sœur, travaillant à l'aiguille
Auprès de la fenêtre en cet enfoncement,
Sous ses cheveux épars penchait son front charmant;
Sur les murs décrépits ces deux vieilles gravures
Dont les regards étaient toujours sur nos figures;
Et, près du vieux divan que la fleur nuançait,
L'estrade où de son pied ma mère nous berçait.
Tout était encor là, tout à la même place;
Chacun de nos berceaux avait encor sa trace;
Chacun de nous touchait son meuble favori,
Et, comme s'il avait compris, jetait un cri.

Mais ma mère entr'ouvrant la chambre paternelle,
Et nous poussant du geste : « A genoux, nous dit-elle,
» Enfants! Voilà le lit où votre père est mort! »
Puis tombant elle-même à genoux sur le bord,
Et des mains embrassant le pilier de la couche,
Comme nous en pleurant elle y colla sa bouche;
Ses larmes sur le bois ruisselaient à grands flots,
Et la chambre un moment fut pleine de sanglots...
Mais des pieds de chevaux dans la cour résonnèrent,
Le marteau retentit et les cloches sonnèrent.
A ce bruit tout à coup reprenant nos esprits,
Et comme des voleurs craignant d'être surpris,
Emportant dans mes bras ma mère évanouie,
Dont cette émotion venait d'user la vie,
Dérobés aux regards par le mur de jasmin,
Je regagnai tremblant la porte du chemin,
Soutenant sur mon cœur ma mère à demi morte;
Et, dans le moment même où la secrète porte

Digitized by Google

Se fermait doucement sous la main de ma sœur,
J'entendis les enfants du nouveau possesseur,
Sortant de la maison en joyeuse volée,
Courir de haie en haie et d'allée en allée,
Et leurs cris de bonheur monter et retentir
Sur les pas de la mort, qui venait d'en sortir.

Digitized by Google

Même jour, le soir.

O vraie et lamentable image de la vie !
La joie entre par où la douleur est sortie ;
Le bonheur prend le lit d'où fuit le désespoir ;
A ce qui naît le jour, Dieu fait place le soir.
La coupe de la vie a toujours même dose ;
Mais une main la prend quand l'autre la dépose.
Hélas ! et si notre œil pouvait parfois sonder
Ces coupes de bonheur qui semblent déborder,
Ne trouverions-nous pas que chaque joie humaine
Des cendres et des pleurs d'un autre est toujours pleine ?

Digitized by Google

19 juillet 1800.

C'en est donc fait! ma mère... Ah! ce dernier effort
De sa vie expirante a brisé le ressort!
O nuit de l'agonie et de la délivrance,
Écris-toi dans mon âme en larmes d'espérance!
Je veillais, en priant, seul, au bord de son lit.
L'étoile du matin parut; elle me dit :
« Courage, mon enfant! Je sens que je vous quitte;
» De ses derniers élans mon cœur pour vous palpite;
» Avant que cette étoile ait pâli dans le jour,
» Je vous embrasserai de l'éternel séjour!
» Oh! réjouissez-vous! les vrais jours vont m'éclore.
» Pourtant sur cette terre embrassons-nous encore :
» Va réveiller ta sœur!... Non, Dieu me le défend.
» Écoute : dans son sein elle porte un enfant.
» Cette heure d'agonie à voir est trop cruelle :
» Il faut la lui sauver pour son fruit et pour elle;
» Il faut laisser ce voile entre elle et le trépas;
» Et mon dernier baiser, tu le lui donneras!
» Tu sais quels saints devoirs ce grand moment réclame :
» Accomplis-les, mon fils, je te livre mon âme!
» Va, tu n'es plus pour moi que le prêtre de Dieu. »

Que béni soit Celui qui du suprême adieu
M'adoucit à ce point l'heure toujours amère,
Et fait ouvrir le ciel par le fils à la mère!

Digitized by Google

Vous en fûtes témoins, anges du Dieu vivant!
Et si mon faible cœur se révolta souvent;
Si, trouvant le joug lourd et le devoir austère,
Je traînai comme un poids mon sacré caractère,
De tout ce qu'ici-bas j'avais sacrifié,
Ah! par ce seul moment je me sentis payé,
Puisque Dieu permettait que par ce sacrifice
Cette mort pour ma mère adoucît son calice.

J'allumai ces flambeaux de la dernière nuit,
Double image du jour qui commence et qui fuit;
Dans le vase caché de l'humble Eucharistie
Des mourants, à sa voix, j'allai puiser l'hostie;
Et, penché sur son front, de ma tremblante main,
Tout mouillé de mes pleurs je lui rompis le pain.
La splendeur de sa foi rayonnait dans la chambre;
Du chrême des mourants je touchai chaque membre,
Ce front où mes baisers voulaient suivre mes doigts,
Ces flancs qui sur son cœur m'avaient couvé neuf mois,
Ces bras qui, m'entourant, tout petit, de tendresse,
M'avaient fait tant de fois un berceau de caresse;
Ces pieds qui les premiers frayèrent mon chemin,
Dont toute trace allait disparaître demain!
Absorbée et présente à chaque grand symbole,
Quand tout fut accompli, reprenant la parole:
« Jocelyn, me dit-elle, encore, encore un don!
» — Et lequel, ô ma mère? — Oh! mon fils, ton pardon!
» Non le pardon de Dieu qui sur moi surabonde,
» Mais le pardon du fils que je laisse en ce monde!
» De ton amour pour nous pauvre jeune martyr,
» Une mère jamais n'aurait dû consentir
» A te laisser tenter ce dévoûment sublime!
» Ta vie est un désert, ton cœur est un abîme

Digitized by Google

» Que tu ne peux combler qu'à force de vertu :
» C'est moi qui l'ai creusé ; dis, me pardonnes-tu ? »
Je collai sur ses mains mes lèvres en silence.
« Oh ! que ma douce mort te soit ta récompense !
» Je t'ai fermé le monde, et c'est toi dont la main
» Du ciel ouvert par toi m'aplanit le chemin !
» Je vais t'y préparer, dit-elle, une demeure
» Plus durable, à mon tour, ô mon fils, et meilleure !
» Ici le cœur tarit, les longs bonheurs sont courts :
» Ton âme a sa patrie où l'on aime toujours ! »
Puis sentant que la mort affaissait ses paupières :
« Récite-moi, mon fils, ces divines prières
» Qui de l'âme fidèle accompagnent l'essor,
» Afin qu'en expirant elle bénisse encor. »
J'obéis ; sous mes pleurs je lui lus, dans ses *Heures*,
La tristesse de l'âme à ses dernières heures :
Ses lèvres, dont l'accent paraissait s'assoupir,
Murmuraient les répons de ce pieux soupir,
Comme l'écho lointain d'une voix affaiblie
Qui s'éloigne, et déjà répond de l'autre vie.
Tout à coup au refrain je ne l'entendis plus,
Elle achevait au ciel les chants interrompus !...
Le livre s'échappa de mes mains, qui s'ouvrirent,
Et l'hymne de la mort... mes sanglots le finirent.

Digitized by Google

1er août 1800, la nuit, au cimetière,
près du tombeau de sa mère.

O nuit! oh! couvre-moi de ta noire épaisseur.
Demain... quoi! c'est demain que j'emmène ma sœur!
Demain j'aurai quitté pour jamais cette terre,
Ce sépulcre où mon âme entre auprès de ma mère!
Ah! sur ce lit d'argile où sa dépouille dort,
N'ayant entre elle et moi que ce rideau de mort,
Cette couche de cendre, hélas! si peu profonde,
Qu'un cœur soulèverait, et qui sépare un monde!
Nuit qui deviens mon jour, laisse-moi me coucher
Près du sol remué d'hier, et le toucher!
M'enivrer de tristesse ainsi que d'une joie,
Écouter ce qu'au cœur de là-bas Dieu m'envoie,
Et, la bouche collée au sol mystérieux,
Le pétrir de mes mains, l'arroser de mes yeux!...

. . . . . .
. . . . . .

Béni sois-tu, mon cœur, et toi, ma foi divine,
De me parler si haut, si fort dans la poitrine!
En ce moment où l'œil ne voit que le trépas,
Que serais-je, grand Dieu, si vous ne parliez pas?
Si de mon seul instinct l'infaillible espérance
Ne me répondait pas que tout n'est qu'apparence,

Digitized by Google

Qu'un peu d'argile ici sur l'argile jeté
N'ensevelit pas l'âme et l'immortalité?
Que la vie, un moment détournée en sa course,
Ne s'anéantit pas en montant à sa source,
Ainsi que le rayon qui s'enfuit de nos yeux
Ne s'éteint pas là-haut en remontant aux cieux?
Non! tu vis, tu m'entends, tu me réponds, tu m'aimes;
Nos places ont changé, nos rapports sont les mêmes.
Ame qui fus ma mère, oh! parle, parle-moi!
Ma conversation est au ciel avec toi.

Seulement ici-bas, séparés par l'absence,
Nos cœurs qui se cherchaient souffraient de la distance;
Tu m'entends maintenant de partout; ton regard
Ne connaît plus ni lieu, ni retour, ni départ;
Ton amour ne tient plus dans ce doux cœur de femme,
Mais comme une atmosphère enveloppe mon âme!...
Aussi sur ce gazon mouillé de mes regrets
Si je viens dans la nuit te pleurer de plus près,
Ce n'est pas que mon cœur rêve que cette cendre
Se réchauffe à mon souffle et puisse mieux m'entendre:
Non, c'est l'aveugle instinct de la tendre douleur
Qui mène à notre insu les pieds où va le cœur,
Et, dans l'illusion que le regret embrasse,
Nous fait chercher encor le pas où fut la trace.

. . . . . .
. . . . . .

Oh! coulez! oh! coulez! Mon cœur, épanche-toi!
O terre, bois mes pleurs! ces pleurs, c'est encor moi!

Digitized by Google

O sol de mon berceau, que ne puis-je te rendre
Ce corps pétri de toi! que ne puis-je répandre
Toute ma vie en eau de mes yeux épuisés,
Restituer ces pleurs où je les ai puisés,
Comme le filet d'eau qui, lassé de sa course,
Tarit et rentre en terre à deux pas de sa source!

. . . . . .
. . . . . .

Mère, sous ton regard de tendresse interdit,
Non, tu ne savaïs pas, je ne t'ai jamais dit,
Je ne me suis jamais dit peut-être à moi-même
(C'est quand on a perdu qu'on sait comment on aime),
Non, je ne savais pas, je ne dirai jamais
De quelle âme de fils, ô mère, je t'aimais!

. . . . . .
. . . . . .

L'aimer! Mais pour l'aimer étais-je un autre qu'elle?
N'étais-je pas nourri du suc de sa mamelle,
Éclos de son amour, réchauffé dans son flanc,
La moelle de ses os, le plus pur de son sang?
L'air qu'elle respirait dans sa chaste poitrine
Ne fut-il pas neuf mois celui de ma narine?
De son cœur près du mien le moindre battement
Ne m'inspirait-il pas le même sentiment?
Mon corps n'était-il pas tout son corps? et mon âme
Un foyer emprunté qu'allume une autre flamme?

Digitized by Google

De cette âme du ciel chaque vibration,
En me communiquant la même impression,
N'imprimait-elle pas à ma jeune pensée
La même impulsion en moi recommencée,
Comme un son dans les sons imprime un même accord,
Ou comme un flot du flot reçoit le pli du bord?
Cette pensée, ainsi de la sienne venue,
Est-ce une âme qui naît? une qui continue?

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Et plus tard, quand, bercé, grandi sur tes genoux,
Mon oreille s'ouvrait à tes accents si doux,
Que du monde et du ciel l'obscure intelligence
A travers ton sourire éclairait mon enfance,
Que tes saintes leçons façonnaient ma raison,
Que le bord de ta robe était mon horizon,
Et que toute mon âme, attentive à la tienne,
N'était que la lueur d'une autre dans la mienne,
O mère, qui pouvait démêler d'un regard
Cette existence à deux, faire à chacun sa part,
Distinguer toi de moi dans cette âme commune,
Restituer en deux ce qui sentait en une,
Dans nos doubles clartés voir laquelle avait lui,
Et, sans mentir au ciel, dire : « C'est elle ou lui: »

. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

Aussi qu'étais-je ici que ta vivante image?
Ton œil semblait avoir façonné mon visage;
Jeune, dans la maison on ne distinguait pas
Le timbre de nos voix ni le bruit de nos pas;
Par le frémissement de chaque même idée
Dans le même moment notre âme était ridée;
Le même sentiment battait dans nos deux cœurs;
Si tu devais pleurer, mes yeux roulaient des pleurs;
S'il passait sur mon front quelque fraîche pensée,
D'un sourire avant moi ta lèvre était plissée.
Un en deux, toi le tronc, moi le tendre rameau;
Toi la voix, moi le son; toi la source, et moi l'eau!
Union si profonde et si forte des âmes,
Que Dieu seul peut de l'œil en démêler les trames;
Que lui seul peut savoir, en sondant nos deux cœurs,
Si c'est toi qui survis, ou si c'est moi qui meurs.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Meurs? oh! non, car je crois! Meurs? oh! non, car tu vis!
Ma mère, dans la mort je suis encor ton fils!
Dans l'éternel bonheur où la vertu t'appelle,
Un ciel remplirait-il une âme maternelle?
Non! Si Dieu lui donnait le ciel sans son enfant,
Son cœur demanderait son fils ou le néant.
Oh! je crois au néant plutôt qu'à ton absence!
Sur la foi de mon cœur je marche en ta présence,
Je sens ce cœur brûlant sous ta main s'apaiser;
Mon front baissé frémit comme sous ton baiser.

Digitized by Google

Ah ! de tout ce qui s'aime et de tout ce qui prie
La présence est en Dieu, car Dieu c'est la patrie !

. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

HUITIÈME ÉPOQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

HUITIÈME ÉPOQUE

Paris, 16 septembre 1800.

J'ai ramené ma sœur aux bras de son époux.
Que ce retour fut triste, et pourtant qu'il fut doux!
Comme ces beaux enfants, sur ces genoux de femme,
Des larmes au bonheur faisaient flotter cette âme!
Sous la morne couleur de sa robe de deuil,
Que de joie en son sein, d'amour dans son coup d'œil!
Dans le cœur de la mère, hélas! la vie est double:
Quand son passé se ferme et son couchant se trouble,
Elle voit l'avenir plein de jour et d'espoir
Du front de ses enfants rayonner sur son soir;
Son âme, pour aimer, sur eux se multiplie.
Chaste amour, dans ta coupe il n'est donc point de lie?

Digitized by Google

Paris, 20 septembre 1800.

Avant de retourner à mon nid pour toujours,
Ils veulent me garder avec eux quelques jours,
Pour que ma pauvre sœur par degrés s'accoutume
Aux séparations; et puis, je le présume,
Pour qu'avant de rentrer dans mon obscur réduit
Mon oreille du monde ait entendu le bruit,
Comme au pied de la dune on monte sur la crête,
Pour écouter la vague et pour voir la tempête.

Oh! que le bruit humain a troublé mes esprits!
Quel ouragan de l'âme il souffle dans Paris!
Comme on entend de loin sa grande voix qui gronde,
Pleine des mille voix du peuple qui l'inonde;
Semblable à l'Océan qui fait enfler ses flots,
Monter et retomber en lugubres sanglots!
Oh! que ces grandes voix des grandes capitales
Ont de cris douloureux et de clameurs fatales,
D'angoisses, de terreurs et de convulsions!
On croit y distinguer l'accent des passions
Qui, soufflant de l'enfer sur ce million d'âmes,
Entre-choquent entre eux ces hommes et ces femmes,
Font monter leur clameur dans le ciel comme un flux,
Ne forment qu'un seul cri de mille cris confus,
Ou qu'on entend le bruit des tempes de la terre
Que la fièvre à grands coups fait battre dans l'artère.

Digitized by Google

Quel poids pèse sur l'âme en entrant dans ces murs,
En voyant circuler dans ces canaux impurs
Ces torrents animés et cette vague humaine
Qu'un courant invisible en sens contraire entraîne,
Qui sur son propre lit flotte éternellement,
Et dont sans voir le but on voit le mouvement!
Quel orageux néant, quelle mer de tristesse,
Chaque fois que j'y rentre, en me glaçant, m'oppresse!
Il semble que ce peuple où je vais ondoyer
Dans ces gouffres sans fond du flot va me noyer,
Que le regard de Dieu me perd dans cette foule;
Que je porte à moi seul le poids de cette houle;
Que son immense ennui, son agitation,
M'entraînent faible et seul dans son attraction;
Que de ses passions la fièvre sympathique,
En coudoyant ce peuple, à moi se communique;
Que son âme travaille et souffre dans mon sein;
Que j'ai soif de sa soif, que j'ai faim de sa faim;
Que ma robe en passant se salit à ses crimes;
Et que, tourbillonnant dans ses mouvants abîmes,
Je ne suis pas pour lui plus qu'une goutte d'eau
Qui ne fait ni hausser ni baisser son niveau,
Un jet de son écume, un morceau de sa vase,
Une algue de ses bords qu'il souille et qu'il écrase,
Et que si je venais à tomber sous ses pas,
Cette foule à mes cris ne s'arrêterait pas,
Mais, comme une machine à son but élancée,
Passerait sur mon corps sans même une pensée!...
Et puis, faut-il le dire? il est ici pour moi
Un éternel sujet de tristesse et d'effroi;
Je me surprends sans cesse à penser, à me dire,
Tout tremblant : « C'est ici que Laurence respire;
C'est ce bruit qu'elle entend, c'est ce ciel qu'elle voit,
Ce pavé qui la porte, et cette eau qu'elle boit;

Digitized by Google

C'est dans cet océan, sous cette vase immonde
Que cette perle pure est enfouie au monde! »
Quand je lève mes yeux vers ces brillants séjours
Où les flambeaux le soir ressuscitent les jours,
Je me dis, en voyant une ombre à la fenêtre :
« Cette ombre que je vois, c'est la sienne peut-être! »
Chaque char en roulant me semble l'emporter.
Ce coude que le mien le soir vient de heurter,
La trace de ce pied, la robe que je froisse,
Qui sait si ce n'est pas...? Une poignante angoisse
De chaque aspect pour moi sort et vient m'assaillir;
J'entends des sons de voix qui me font tressaillir;
J'entends des noms qui font rougir jusqu'à mon âme;
Je frémis de lever les yeux sur une femme;
Je tremble qu'à son front, rencontré par hasard,
Mon cœur ne meure en moi, foudroyé d'un regard.
Puis je rentre, l'esprit courbé de lassitude,
Mais poursuivi des cris de cette multitude,
Trouvant l'isolement, mais jamais le repos,
Le cœur amer et vide, et plein de mille échos;
Le bruit assourdissant de l'humaine tempête
Monte, gronde sans cesse, et m'enivre la tête;
Et seul, sans qu'il me tombe une goutte de foi,
J'entends à peine, hélas! mon cœur qui prie en moi.
O nuits de ma montagne, heure où tout fait silence
Sous le ciel et dans moi; lune qui se balance
Sur les cimes d'argent du pâle peuplier,
Que l'haleine du lac à peine fait plier;
Blanches lueurs du ciel sur l'herbe répandues,
Comme du lin lavé les toiles étendues;
Des brises ou de l'eau furtif bruissement;
Des chiens par intervalle un lointain aboîment;
Le chant du rossignol par notes sur des cimes;
Silence dans mon âme, ou quelques bruits intimes

Digitized by Google

Qu'un calme universel vient bientôt assoupir,
Et qu'un retour vers Dieu change en pieux soupir!
O jours d'un saint labeur! douces nuits de Valneige!
Oh! que le temps me dure! Oh! quand vous reverrai-je?...

Digitized by Google

Paris, 21 septembre 1800.

Quel spectacle, Seigneur, vous donnez à vos anges,
Dans ces grands chocs d'idée et ces luttes étranges!
Sur ce peuple qui peut savoir votre dessein?
Vous avez mis, grand Dieu, deux âmes dans son sein:
L'une, d'un vague instinct vers l'inconnu guidée,
Sonde la mer du doute et découvre l'idée;
Lui donne, en pétrissant le verbe dans sa main,
La forme qui la rend palpable au sens humain;
La tire comme l'or de sa mine profonde,
Et la frappe en monnaie à l'usage du monde:
L'autre, âme de soldat, toujours ferme et debout,
Comme un volcan divin dans sa poitrine bout,
Aspire aux quatre vents le souffle de la guerre,
Et pour champ de bataille a pris toute la terre;
Et, par cette âme double à la fois agissant,
Il sert Dieu de son cœur, et l'homme de son sang!
Semblable de nos jours au peuple de Moïse
Qu'en deux parts au combat le prophète divise,
L'une dans le vallon, mourant pour Israël;
L'autre sur les hauteurs, levant les mains au ciel!...

Pour lancer tous ses fils à la lutte inégale,
Paris semble des camps la grande capitale;
On voit par chaque porte entrer ses bataillons,
Renaissante moisson de ses sanglants sillons,

Digitized by Google

Qui, pour combler aux camps les lignes décimées,
Ressortent en chantant vers ses quatorze armées;
On ne voit qu'étendards par le plomb déchirés
Entraînant des soldats sous leurs lambeaux sacrés;
On n'entend retentir que le canon sonore
Dont des boulets vomis la gueule est pleine encore;
Et la ville ne voit briller à son réveil
Que d'épaisses forêts de fusils au soleil.
Et comme cette foule est prodigue de vie!
Et comme tout à coup au grand homme asservie,
Elle qui ne pouvait subir un joug plus doux,
Du tyran de sa gloire embrasse les genoux,
Sous son geste nerveux d'elle-même s'incline,
Accepte sans effort sa rude discipline,
Et semble, en se pliant à son poignet d'airain,
Le cou de son cheval ou le gant de sa main!
Ah! c'est qu'aussi le peuple a cet instinct rapide
Qui le fait s'élancer sur les pas de son guide;
C'est que dans le péril la faible humanité
De Dieu même a reçu l'instinct de l'unité,
Et que pour ériger en grand peuple une foule,
Le bronze extravasé doit couler dans le moule.

Où les pousse pourtant ce vague entraînement?
Pourquoi vont-ils combattre et mourir si gaîment?
Leur esprit ne sait pas, leur instinct sait d'avance:
Ils vont, comme un boulet, où la force les lance,
Ébranler le présent, démolir le passé,
Effacer sous ton doigt quelque empire effacé,
Faire place sur terre à quelque destinée
Invisible pour nous, mais pour toi déjà née,
Et que tu vois déjà splendide, où nos esprits
N'aperçoivent encor que poussière et débris!

Digitized by Google

Ainsi, Seigneur, tu fais d'un peuple sur la terre
L'outil mystérieux de quelque grand mystère;
Sans connaître jamais ses plans sur l'univers,
A la trame des temps travaillant à l'envers,
Les nations, de l'œil à leur insu guidées,
Sont dans la main de Dieu des instruments d'idées;
Et l'homme, qui ne voit que poussière et que sang,
Et qui croit Dieu bien loin, se trompe en maudissant;
Il ne sait pas, captif dans sa courte pensée,
Que d'une œuvre finie une autre est commencée,
Et qu'afin que l'épi divin puisse y germer,
On laboure la terre avant de la semer.

Oh! que nos jugements sont courts, et feraient rire
Dans le livre de Dieu celui qui saurait lire!
Que nous comprenons peu les dénoûments du sort!
Et que souvent la vie est prise pour la mort!

La caravane humaine un jour était campée
Dans des forêts bordant une rive escarpée,
Et, ne pouvant pousser sa route plus avant,
Les chênes l'abritaient du soleil et du vent;
Les tentes, aux rameaux enlaçant leurs cordages,
Formaient autour des troncs des cités, des villages,
Et les hommes, épars sur des gazons épais,
Mangeaient leur pain à l'ombre et conversaient en paix.
Tout à coup, comme atteints d'une rage insensée,
Ces hommes, se levant à la même pensée,
Portant la hache aux troncs, font crouler à leurs piés
Ces dômes où les nids s'étaient multipliés;
Et les brutes des bois sortant de leurs repaires,
Et les oiseaux fuyant les cimes séculaires,

Digitized by Google

Contemplaient la ruine avec un œil d'horreur,
Ne comprenaient pas l'œuvre, et maudissaient du cœur
Cette race stupide acharnée à sa perte,
Qui détruit jusqu'au ciel l'ombre qui l'a couverte.
Or, pendant qu'en leur nuit les brutes des forêts
Avaient pitié de l'homme et séchaient de regrets,
L'homme, continuant son ravage sublime,
Avait jeté les troncs en arches sur l'abîme;
Sur l'arbre de ses bords gisant et renversé,
Le fleuve était partout couvert et traversé;
Et, poursuivant en paix son éternel voyage,
La caravane avait conquis l'autre rivage.

C'est ainsi que le temps, par Dieu même conduit,
Passe pour avancer sur ce qu'il a détruit.
Esprit saint, conduis-les, comme un autre Moïse,
Par des chemins de paix à ta terre promise!!!...

Digitized by Google

Paris, 21 septembre 1800, le soir.

Quelle fièvre! Oh! chassez l'image qui me tue!
Est-ce un songe? est-ce une ombre? est-ce elle que j'ai vue?
Ah! c'est elle! O mon cœur, tu ne peux t'y tromper:
Nulle autre d'un tel coup ne pouvait te frapper!
La revoir!... mais montrée au doigt, mais avilie!
Oh! dans ma coupe encore il manquait cette lie!

Hier j'étais allé le soir dans un saint lieu,
Pour entendre prêcher la parole de Dieu
Par un vieillard du temple, échappé du martyre,
Dont la voix sur ce peuple a reconquis l'empire.
La foule remplissait le portique et les murs.
Caché dans l'ombre, au pied d'un des piliers obscurs
Où les cierges du chœur, qui brûlaient par centaines,
Jetaient obliquement leurs lueurs incertaines,
J'attendais que le flot du peuple débordé,
Des tribunes au chœur, plein, eût tout inondé;
Et, le front dans mes mains, appuyé sur la pierre,
J'entendais sans les voir les pas rouler derrière,
Et tout autour de moi les groupes curieux
Qui causaient à voix basse en promenant leurs yeux.
Tout à coup s'éleva comme un murmure immense
D'épis sur les sillons, quand la brise y commence;
J'entendis frôler l'air; d'un plumage mouvant
Sur ma brûlante peau mon front sentit le vent.

Digitized by Google

Les rangs pressés s'ouvraient d'eux-mêmes, faisaient place,
Et puis se refermaient soudain sur une trace.
Ce n'était que rumeur et qu'exclamation
D'étonnement, d'ivresse et d'admiration.
Un instinct machinal me fit tourner la tête
Pour voir l'objet charmant de la foule distraite;
Mais il n'était plus temps : la femme avait passé,
Son sillon dans l'église était presque effacé.
Je ne vis qu'une taille et des épaules nues,
Où flottaient sous des fleurs des tresses répandues,
Et qu'un sourire errant et l'amoureux regard
Annonçaient, devançaient, suivaient de toute part...
« C'est bien elle, disait un jeune homme; oh! c'est elle!
» Ce ciel dont on nous berce en a-t-il d'aussi belle?
» Non, jamais ces pavés n'ont frémi sous les pas
» D'anges aussi divins que l'ange d'ici-bas.
» — Elle! lui répondait son voisin; c'est son ombre
» Peut-être : car du temple elle craint jusqu'à l'ombre,
» Et jamais ses beaux pieds, d'adorateurs suivis,
» N'ont foulé pour prier la poudre des parvis.
» C'est là son seul défaut, hélas! la tendre femme!
» On dit qu'au désespoir elle a vendu son âme;
» On ne la vit jamais s'approcher du saint lieu:
» Elle fait croire au ciel, et ne croit pas à Dieu!
» — C'est elle cependant. Tiens, en veux-tu la preuve?
» Regarde sa ceinture et son collier de veuve.
» Vois qui la mène. — Eh bien? — Eh bien, c'est lui!
» Lui, le martyr d'hier et l'élu d'aujourd'hui!
» Qu'il se hâte au bonheur! car demain... Quel dommage
» Qu'une beauté si pure, ô Dieu, soit si volage!
» Ou plutôt quel bonheur qu'elle fasse courir
» La coupe où chacun veut s'enivrer et mourir!
» — Mais au sermon, mon cher, que viendrait-elle faire?
» — Elle y vient comme nous, ma foi, pour se distraire,

Digitized by Google

» Pour entendre des mots saintement cadencés,
» Ou sur l'orgue des airs qu'elle n'a pas dansés;
» Car on dit que, depuis sa première aventure,
» De l'orgue dans ses nuits elle aime le murmure,
» Sans doute en souvenir du beau mugissement
» Qu'elle entendait si haut chez son premier amant,
» Tu sais?... » Mais l'orateur, se levant de la chaire,
Murmura sourdement son texte, et les fit taire;
Il parla du bonheur de mourir pour la foi,
Des martyrs immolés pour l'Église et le roi,
Et, sur leurs orphelins évoquant leur mémoire,
Toucha jusqu'aux sanglots son immense auditoire.
Des larmes de pitié montaient à tous les yeux;
Chacun se dépouillait de son denier pieux.
Une femme (on disait qu'orpheline elle-même,
Des malheurs de ces temps elle était un emblème),
Du vieillard précédée, une bourse à la main,
Parmi les rangs émus se frayait un chemin,
Et, faisant résonner le don dans la corbeille,
A la sainte pitié sollicitait l'oreille.
On n'entendait au loin que sa timide voix,
Le prêtre qui frappait le pavé de sa croix,
Ou du denier sacré la chute monotone
Qui sonnait en tombant dans l'urne de l'aumône.
Des rangs voisins du mien bientôt elle approchait:
D'avance dans mon sein déjà ma main cherchait
L'obole de l'autel, quand, relevant la tête,
Mon regard dans le sien se rencontre et s'arrête,
Et, comme fasciné par l'œil qu'en vain il fuit,
Chacun de nos regards suit l'autre qui le suit.
Elle semblait chercher à travers un nuage
A distinguer de loin les traits de mon visage,
Et je voyais le sien dans mon œil revenir
Comme une ombre montant du fond d'un souvenir.

Digitized by Google

A chaque pas de plus, la fatale figure
M'entrait plus rayonnante au cœur; mais à mesure
Que mon œil ébloui, qui plongeait dans le sien,
Fixait son œil ouvert et fixe sur le mien,
Comme si tout son sang eût coulé par sa vue,
Je la voyais pâlir et changer en statue;
La prunelle immobile et le pied suspendu,
Le cou penché, le doigt vers ma place étendu,
Faire un pas, reculer, dans son sein qui se pâme
Chercher un cri qui meurt et qui manque à son âme,
Puis enfin, sans couleur, sans voix et sans regard,
Glisser inanimée aux bras du saint vieillard!
Moi-même, sans jeter un cri, sans faire un geste,
J'étais mort de sa mort: et j'ignore le reste.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
.

Quand je me réveillai comme de mon tombeau,
La nef était muette et vide; un seul flambeau
Brillait comme une étoile au cintre de l'église;
Le soir dans les vitraux faisait tinter la brise;
L'heure sonnait huit coups au cadran de la nuit;
De piliers en piliers je m'échappai sans bruit;
A force de douleur mon âme était tarie.
La revoir, c'était trop! mais la revoir flétrie,
Mais la revoir tombée, ange d'illusion,
Le scandale du monde et sa dérision!
Par moi, par mon amour, par ma vertu peut-être!
Oh! quel doute mortel en moi je sens renaître!

Digitized by Google

Ange que le bonheur aurait sanctifié,
Dieu, ce serait... ! c'est moi qui t'ai sacrifié !

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

STANCES A LAURENCE

---

22 septembre 1800.

Vous l'ange d'autrefois, maintenant pauvre femme,
Vous ne vous trompiez pas, Laurence, c'était moi,
C'était moi qui cherchais la moitié de mon âme,
Hélas! et qui la pleure en toi!

Tu vis!... De quelle vie, ô ciel! quels mots étranges!
Dans le cuivre et le plomb diamant enchâssé,
Que Dieu laissa tomber sur la route des anges,
Et que l'impie a ramassé!

Digitized by Google

Souviens-toi de ce ciel vu de si près ensemble...
Du jour de la rencontre et du jour de l'adieu!
Oui, je fus meurtrier! oui, cette main qui tremble
T'immola; mais c'était à Dieu!

Sacrifice insensé que ta faute condamne,
Vaine immolation de mon cœur combattu!
Ce que je respectais, un autre le profane,
Et l'enfer rit de ma vertu!

O Laurence! un retour au Dieu de ton jeune âge!
Un retour vers l'ami!... Grand Dieu! dans ma douleur
Je n'avais ici-bas conservé qu'une image:
Ne la ternis pas dans mon cœur.

Reviens, reviens au ciel qui te pleure et qui t'aime!
Si ce n'est pour ton âme, ô Laurence, pour moi!
(Et s'il te faut de l'eau pour un second baptême,)
Mes yeux en pleureront pour toi!

Ici deux; un là-haut. De notre double vie,
Non, il n'est pas brisé l'invisible lien!
Ton cœur avec mon cœur monte et se purifie,
Ou mon cœur saigne avec le tien!

Oh! quand, jetant ton âme aux voluptés impures,
Tu ternis ce lis blanc que je t'avais gardé,
Penses-tu quelquefois que tu souilles d'ordures
Ce cœur où Dieu s'est regardé?

Digitized by Google

Penses-tu quelquefois que tu troubles cette onde
Qui, sous un souffle humain bien loin de se ternir,
Ne devait réfléchir au soleil de ce monde
Qu'un espoir et qu'un souvenir?

Ah! moi qui te voyais dans mes songes, Laurence,
A travers tant de pleurs, chaste auprès d'un époux,
Une ombre sur le front, au cœur une espérance,
Et des enfants sur tes genoux!...

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

A Paris, 26 septembre 1800.

Nuit funeste! depuis qu'elle m'est apparue,
Et que je sais le nom, et l'hôtel, et la rue,
Chaque fois que je sors, l'instinct traîne mes pas
Vers ce seuil de mon ciel que je ne franchis pas,
Mais où, couvert de nuit, j'écoute de la porte
Que quelque voix du ciel ou de la terre en sorte,
Comme Adam, exilé des jardins du Seigneur,
Écoutait s'éloigner les voix de son bonheur.

Cette nuit, comme hier, je me glissai dans l'ombre:
Des nuages au ciel rendaient l'hôtel plus sombre,
Et la pluie, en lavant les pavés à grands flots,
De mes pas amortis étouffait les échos.
Des fanaux de la rue évitant la lumière,
Je m'assis dans un angle au bord du banc de pierre,
Sur la borne en granit, du coude m'appuyant,
Plus humble et plus caché qu'un pauvre mendiant.
C'était l'heure où Paris, en jour transformant l'ombre,
En tonnerre incessant roule ses chars sans nombre;
Où sur la roue en feu ses enfants emportés
Vont chercher au hasard leurs mille voluptés.
Aux cris des serviteurs, les portes colossales
Aux chars retentissants s'ouvraient par intervalles,
Et j'y voyais briller à travers le cristal
Des fronts resplendissants de l'ivresse du bal;

Digitized by Google

J'entendais au dedans ces voix d'hommes, de femmes,
Ces sons des instruments, ces bourdonnements d'âmes
Où l'oreille en vain cherche une phrase à saisir,
Qui ne sont que la brise errante du plaisir.
Cette joie, en sortant de ces froides murailles,
M'enfonçait chaque fois un fer dans les entrailles,
Et j'aurais moins souffert (pardonne à mon remord,
Seigneur!) d'en voir sortir l'agonie et la mort.
Un torrent de pensers me roulait dans la tête :
Si j'entrais tout à coup au milieu de la fête?
Si, frappant d'un regard ses yeux pétrifiés,
Comme l'ombre des temps par son cœur oubliés,
Et renversant du pied ces vases de délices,
Du nom tonnant de Dieu j'effrayais tous ces vices?
Si, dérobant cet ange à l'air qui la corrompt,
Je rendais l'innocence et la vie à son front?...
Hélas! et de quel droit? suis-je encore son père?
N'ai-je pas renoncé même au doux nom de frère?
Et ne sommes-nous pas, depuis l'heure d'adieu,
L'un à l'autre étrangers partout, hormis en Dieu?
Oh! c'est donc en Dieu seul que je puis en silence
Bénir, prier, nommer, chercher, pleurer Laurence!
Elle pour qui cent fois j'aurais voulu mourir,
Seul à son aide, ô Dieu, je ne puis accourir!
Et, de la froide borne en embrassant la pierre,
Mes yeux fondaient en onde et ma bouche en prière.

. . . . . .
. . . . . .

Pardonne-lui, mon Dieu, de chercher ici-bas
Cet amour que tu mis tout enfant sous ses pas;

Digitized by Google

Après avoir vécu deux ans de ces délices,
De le puiser encore aux profanes calices!
Ah! moi seul, ô mon Dieu, j'ai creusé dans son cœur
Ce vide que ne peut combler un froid bonheur.
Que la peine sur moi retombe avec le crime!
Frappez le tentateur, et non pas la victime!
O tendre, ô bon pasteur, rapporte dans tes bras
Cette brebis tombée aux piéges d'ici-bas,
Cette âme qui puisa l'amour avec la vie,
Et qui l'aspire encore à sa source tarie!
Si tu n'avais brisé sa coupe entre ses dents,
Qui sait ce que le ciel aurait versé dedans?
Qui sait de quels trésors cette âme est encore pleine!
Et comme des cheveux d'une autre Madeleine
Pour laver dans ses pleurs ses péchés oubliés,
Ce qu'il en coulerait de parfums sur tes piés?
Oh! que les miens, Seigneur, comptent à ses paupières!
Que par mes nuits sans fin, mes jeûnes, mes prières,
Que par l'eau de mes yeux son péché soit lavé!
Et j'allais à genoux tomber sur le pavé,
Quand les groupes joyeux du bal qui se retire
M'éveillèrent du ciel par des éclats de rire.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Le bruit avait cessé, le monde était sorti;
Des gonds et des verrous l'air avait retenti.
J'entendis sur ma tête ouvrir une fenêtre;
La lune dans le ciel venait de reparaître;

Digitized by Google

L'ombre des lourds balcons, me couvrant d'un pan noir,
Me noyait dans sa nuit, d'où je pouvais tout voir.
Une femme parut au balcon : c'était elle !
Quoique pâle et lassée, ô Dieu ! qu'elle était belle !
Comme le monde avait, sous son précoce été,
Mûri sans la flétrir l'angélique beauté !
Comme sous ce costume et cette autre apparence
Mes regards traits pour traits retrouvaient tout Laurence !
Lui dans elle a grandi, mais toujours elle en lui !
Son cou penché semblait porter un vaste ennui ;
Son coude s'appuyait sur la rampe dorée,
Sa joue au clair de lune était décolorée,
Ses blonds cheveux déjà de son front détachés
Sur le fer du balcon flottaient tout épanchés,
Et je sentais l'odeur du vent qui les caresse
S'échapper en parfum de l'or de chaque tresse !
Oh ! des fleurs qui tombaient de ses cheveux l'odeur
Comment n'eût-elle pas enivré tout mon cœur ?...

. . . . . .
. . . . . .

Elle leva la tête, et regarda la lune
Longtemps, comme quelqu'un qu'une image importune ;
Avec un lent soupir elle étendit les bras,
Puis, en les refermant sur son cœur, dit : « Hélas ! »
Puis d'un accent distrait, qu'un regard accompagne,
Murmura dans ses dents notre air de la montagne,
A voix basse et tremblante en chanta quelques mots...
L'air manqua sur sa lèvre et finit en sanglots ;
Elle s'interrompit comme avec violence,
Referma la fenêtre, et tout devint silence.

Digitized by Google

. . . . . .

. . . . . .

Oh! mon image alors, Laurence, était en toi!
Je n'avais que deux pas entre mon ciel et moi;
Qu'une vague de l'air, pour y monter, à fendre;
Qu'un souffle à laisser fuir, qu'un nom à faire entendre:
Et mon amour perdu retombait dans mes bras,
Et l'enfer ni le ciel ne l'en arrachaient pas!
Des doux sons de sa voix mon oreille était pleine;
L'air qu'elle respirait lui portait mon haleine;
Un cri sorti du cœur, un geste, un mouvement,
Et nos cœurs confondus n'avaient qu'un battement,
Et dans un seul élan nos âmes assouvies
Franchissaient pour s'unir l'abîme de nos vies.
Tu triomphas, mon Dieu, de ma fragilité!
Mon silence entre nous remit l'immensité;
Je m'éloignai tremblant, son ombre sur ma trace;
Et je remis mon âme et la sienne à ta grâce.

Digitized by Google

En route, 28 septembre.

L'aurore dans Paris ne me retrouva pas,
Et mon cœur est déjà là-haut où vont mes pas!

Digitized by Google

Digitized by Google

NEUVIÈME ÉPOQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

NEUVIÈME ÉPOQUE

Valneige, 12 octobre 1800.

O nid dans la montagne où mon âme s'abrite !
Me voici donc rentré pour jamais dans mon gîte,
Comme le passereau sans ailes pour courir,
Qui dans un trou du mur s'abrite pour mourir ?
Oh ! d'un peu de repos que mon âme pressée
Y devançait de loin mes pas par ma pensée !
Que l'ombre des grands monts se noyant dans les cieux,
Quand je fus à leurs pieds, fut amie à mes yeux !
Comme je respirais, en montant leurs collines,
Les vents harmonieux exhalés des ravines,

Digitized by Google

Ces vents qui du mélèze au rameau dentelé
Sortent comme un soupir à demi consolé !
Que du premier sapin l'écorce me fut douce !
Que je m'étendis las et triste sur la mousse !
Que j'y collai ma bouche en silence et longtemps,
N'entendant que les coups en ma tempe battants,
Et l'assaut orageux de mes mille pensées
En larmes plus qu'en mots sur les herbes versées !
Combien de fois je bus dans le creux de ma main
Un peu d'eau du torrent qui borde le chemin !
Que souvent mon oreille à ses flots attentive
Crut reconnaître un cri dans ses bonds sur sa rive,
Et, d'un frisson glacé me ridant tout entier,
M'arrêta palpitant sur le bord du sentier !
Enfin le soir, je vis noircir, entre les cimes
Des arbres, mes murs gris au revers des abîmes.
Les villageois, épars sur les meules de foin,
Du geste et du regard me saluaient de loin.
L'œil fixé sur mon toit sans bruit et sans fumée,
J'approchais, le cœur gros, de ma porte fermée.
Là, quand mon pied poudreux heurta mon pauvre seuil,
Un tendre hurlement fut mon unique accueil :
Hélas ! c'était mon chien couché sous ma fenêtre,
Qu'avait maigri trois mois le souci de son maître.

Marthe filait, assise en haut sur le palier ;
Son fuseau de sa main roula sur l'escalier ;
Elle leva sur moi son regard sans mot dire ;
Et, comme si son œil dans mon cœur eût pu lire,
Elle m'ouvrit ma chambre et ne me parla pas.
Le chien seul en jappant s'élança sur mes pas,
Bondit autour de moi de joie et de tendresse,
Se roula sur mes pieds enchaînés de caresse,

Digitized by Google

Léchant mes mains, mordant mon habit, mon soulier,
Sautant du seuil au lit, de la chaise au foyer,
Fêtant toute la chambre, et semblant aux murs même,
Par ses bonds et ses cris, annoncer ce qu'il aime;
Puis, sur mon sac poudreux à mes pieds étendu,
Me couva d'un regard dans le mien suspendu.
Me pardonnerez-vous, vous qui n'avez sur terre
Pas même cet ami du pauvre solitaire?
Mais ce regard si doux, si triste de mon chien
Fit monter de mon cœur des larmes dans le mien.
J'entourai de mes bras son cou gonflé de joie;
Des gouttes de mes yeux roulèrent sur sa soie:
« O pauvre et seul ami, viens, lui dis-je, aimons-nous!
Partout où le ciel mit deux cœurs, s'aimer est doux! »

Hélas! rentrer tout seul dans sa maison déserte,
Sans voir à votre approche une fenêtre ouverte,
Sans qu'en apercevant son toit à l'horizon
On dise : « Mon retour réjouit ma maison;
Une sœur, des amis, une femme, une mère,
Comptent de loin les pas qui me restent à faire;
Et dans quelques moments, émus de mon retour,
Ces murs s'animeront pour m'abriter d'amour! »
Rentrer seul, dans la cour se glisser en silence,
Sans qu'au-devant du vôtre un pas connu s'avance,
Sans que de tant d'échos qui parlaient autrefois
Un seul, un seul au moins tressaille à votre voix;
Sans que le sentiment amer qui vous inonde
Déborde hors de vous dans un seul être au monde,
Excepté dans le cœur du vieux chien du foyer
Que le bruit de vos pas errants fait aboyer;
N'avoir que ce seul cœur à l'unisson du vôtre,
Où ce que vous sentez se reflète en un autre;

Digitized by Google

Que cet œil qui vous voit partir ou demeurer,
Qui sans savoir vos pleurs vous regarde pleurer,
Que cet œil sur la terre où votre œil se repose,
A qui, si vous manquiez, manquerait quelque chose,
Ah! c'est affreux peut-être! eh bien, c'est encore doux!

O mon chien! Dieu seul sait la distance entre nous;
Seul il sait quel degré de l'échelle de l'être
Sépare ton instinct de l'âme de ton maître;
Mais seul il sait aussi par quel secret rapport
Tu vis de son regard et tu meurs de sa mort,
Et par quelle pitié pour nos cœurs il te donne,
Pour aimer encor ceux que n'aime plus personne.
Aussi, pauvre animal, quoique à terre couché,
Jamais d'un sot dédain mon pied ne t'a touché;
Jamais, d'un mot brutal contristant ta tendresse,
Mon cœur n'a repoussé ta touchante caresse.
Mais toujours, ah! toujours en toi j'ai respecté
De ton maître et du mien l'ineffable bonté,
Comme on doit respecter sa moindre créature,
Frère à quelque degré qu'ait voulu la nature.
Ah! mon pauvre Fido, quand, tes yeux sur les miens,
Le silence comprend nos muets entretiens;
Quand, au bord de mon lit épiant si je veille,
Un seul souffle inégal de mon sein te réveille;
Que, lisant ma tristesse en mes yeux obscurcis,
Dans les plis de mon front tu cherches mes soucis,
Et que, pour la distraire attirant ma pensée,
Tu mords plus tendrement ma main vers toi baissée;
Que, comme un clair miroir, ma joie ou mon chagrin
Rend ton œil fraternel inquiet ou serein;
Révèle en toi le cœur avec tant d'évidence,
Et que l'amour dépasse encor l'intelligence;

Digitized by Google

Non, tu n'es pas du cœur la vaine illusion,
Du sentiment humain une dérision,
Un corps organisé qu'anime une caresse,
Automate trompeur de vie et de tendresse!
Non! quand ce sentiment s'éteindra dans tes yeux,
Il se ranimera dans je ne sais quels cieux.
De ce qui s'aima tant la tendre sympathie,
Homme ou plante, jamais ne meurt anéantie :
Dieu la brise un instant, mais pour la réunir;
Son sein est assez grand pour nous tous contenir!
Oui, nous nous aimerons comme nous nous aimâmes.
Qu'importe à ses regards des instincts ou des âmes?
Partout où l'amitié consacre un cœur aimant,
Partout où la nature allume un sentiment,
Dieu n'éteindra pas plus sa divine étincelle,
Dans l'étoile des nuits dont la splendeur ruisselle
Que dans l'humble regard de ce tendre épagneul
Qui conduisait l'aveugle et meurt sur son cercueil!!!

Viens, viens, dernier ami que mon pas réjouisse,
Ne crains pas que de toi devant Dieu je rougisse;
Lèche mes yeux mouillés, mets ton cœur près du mien,
Et, seuls à nous aimer, aimons-nous, pauvre chien!

Digitized by Google

Valneige, 9 novembre 1800,
un soir d'hiver.

Oh! que l'année est lente et que le jour s'ennuie
Pendant ces mois d'hiver où la sonore pluie,
Par l'ouragan fouettée et battant les vitraux,
Du verre ruisselant obscurcit les carreaux;
Que l'horizon voilé par les brumes glacées,
Ainsi que mes regards, rétrécit mes pensées,
Et que je n'entends rien que le vent noir du nord
Sifflant par chaque fente un gémissant accord,
Des cascades d'hiver la chute monotone,
L'avalanche en lambeaux qui bondit et qui tonne,
Et quelques gloussements de poules dans la cour,
Et Marthe à son rouet qui file tout le jour!
Alors, ah! c'est alors que mon âme isolée,
Par tous les éléments dans mon sein refoulée,
Comme un foyer sans air se dévorant en moi,
Veut se fuir elle-même et cherche autour de soi,
Et sent l'ennui de vivre entrer par chaque pore,
Et regarde bien loin si quelqu'un l'aime encore,
S'il est un seul vivant qui, par quelque lien,
M'adresse un souvenir et se rattache au mien;
Et, ne voyant partout qu'indifférence et tombe,
Dans son vide sans bord de tout son poids retombe.
Tel, par la caravane au désert oublié,
L'homme cherche de l'œil la trace d'un seul pié,
Et regarde, aussi loin que peut porter sa vue,
S'il voit à l'horizon quelque point qui remue,

Digitized by Google

Quelque tente qui fume, ou quelque palmier vert
Qui rompe à son regard la ligne du désert,
Mais qui, n'apercevant que des sables arides
Dont le vent du simoun a labouré les rides,
Sans espoir qu'aucun pied vienne le secourir,
Ferme les yeux au jour et s'assied pour mourir.

Puis, comme un cœur brisé qu'un mot touchant ranime,
Et criant vers le ciel du fond de mon abîme,
Je jette à Dieu mon âme, et je me dis : « En lui
J'ai les eaux de ma soif, la fin de mon ennui;
J'ai l'ami dont le cœur de tout amour abonde,
La famille immortelle et l'invisible monde! »
Et je prie, et je pleure, et j'espère, et je sens
L'eau couler dans mon cœur aride, et je descends,
Dans mon jardin trempé par les froides ondées,
Visiter un moment mes plantes inondées;
Je regarde à mes pieds si les bourgeons en pleurs
Ont de mes perce-neige épanoui les fleurs;
Je relève sous l'eau les tiges abattues,
Je secoue au soleil les cœurs de mes laitues,
J'appelle par leurs noms mes arbres en chemin,
Je touche avec amour leurs branches de la main,
Comme de vieux amis de cœur je les aborde:
Car dans l'isolement mon âme, qui déborde
De ce besoin d'aimer, sa vie et son tourment,
Au monde végétal s'unit par sentiment;
Et si Dieu réduisait les plantes en poussière,
J'embrasserais le sol et j'aimerais la pierre!...

Je caresse en rentrant sur le mur de ma cour,
L'aile de mes pigeons tout frissonnants d'amour,

Digitized by Google

Ou je passe et repasse une main sur la soie
De mon chien, dont le poil se hérisse de joie;
Ou, s'il vient un rayon de blanc soleil, j'entends
Gazouiller mes oiseaux qui rêvent le printemps;
Et, répandant ainsi mon âme à ce qui m'aime,
Sur mon isolement je me trompe moi-même,
Et l'abîme caché de mon ennui profond
Se comble à la surface, et le vide est au fond

Digitized by Google

18 décembre 1800.

Le pauvre colporteur est mort la nuit dernière.
Nul ne voulait donner des planches pour sa bière:
Le forgeron lui-même a refusé son clou:
« C'est un Juif, disait-il, venu je ne sais d'où,
» Un ennemi du Dieu que notre terre adore,
» Et qui, s'il revenait, l'outragerait encore.
» Parmi nous sa présence insultait au chrétien:
» Aux crevasses du roc traînons-le comme un chien;
» Vengeons enfin le Christ! C'est le ciel qui nous crie:
» Haine et mépris au Juif!... Qu'il aille à la voirie! »
Et la femme du mort et ses petits enfants
Imploraient vainement la pitié des passants,
Et, disputant le corps au dégoût populaire,
Se jetaient éplorés entre eux et le suaire.
Du scandale inhumain averti par hasard,
J'accourus; j'écartai la foule du regard;
Je tendis mes deux mains aux enfants, à la femme;
Je fis honte aux chrétiens de leur dureté d'âme,
Et, rougissant pour eux, pour qu'on l'ensevelît:
« Allez, dis-je, et prenez les planches de mon lit! »

Puis, pour leur enseigner un peu de tolérance,
La première vertu de l'humaine ignorance,
Et comment le soleil et Dieu luisent pour tous,
Et comment ses bienfaits s'épanchent malgré nous,

Digitized by Google

Je leur ai raconté la simple et courte histoire
Qui de mon cœur alors tomba de ma mémoire.

» Au temps où les humains se cherchaient un séjour,
Des hommes près du Nil s'établirent un jour;
Amoureux et jaloux du cours qui les abreuve,
Ces hommes ignorants firent un dieu du fleuve.
« Il donnera la vie à ceux qui le boiront,
» Dirent-ils; et c'est nous! et les autres mourront! »
Et lorsque par hasard d'errantes caravanes
Voulaient en puiser l'eau dans leurs outres profanes,
Ils les chassaient du bord avec un bras jaloux,
Et se disaient entre eux : « L'eau du ciel n'est qu'à nous;
On ne vit qu'en nos champs, on ne boit qu'où nous sommes:
Ceux-là ne boivent pas, et ne sont pas des hommes. »
Or, l'ange du Seigneur, entendant ces discours,
Disait : « Que les pensers de ces hommes sont courts! »
Et, pour leur enseigner à leurs dépens que l'onde
Du ciel qui la répand coule pour tout le monde,
Il amena de loin un peuple et ses chameaux,
Qui voulaient, en passant le Nil, boire à ses eaux;
Et, pendant que du dieu les défenseurs stupides
Interdisaient son onde à leurs rivaux avides,
L'ange, du ciel fermé rouvrant le réservoir,
Sur l'une et l'autre armée à torrents fit pleuvoir;
Et le peuple étranger but au lac des tempêtes,
Et l'ange dit à l'autre : « Insensés que vous êtes,
» La nue abreuve au loin ceux que vous refusez,
» Et sa source est plus haut que celle où vous puisez.
» Allez voir l'univers : chaque race a son fleuve
» Qui descend de ses bois, la féconde et l'abreuve;
» Et ces mille torrents viennent du même lieu,
» Et toute onde se puise à la grâce de Dieu :

Digitized by Google

» Il la verse à son heure et selon sa mesure,
» En fleuves, en ruisseaux, plus bourbeuse ou plus pure.
» Si les vôtres, mortels, sont plus clairs et plus doux,
» Gardez-vous d'être fiers, et moins encor jaloux;
» Sachez que vous avez des frères sur la terre;
» Que celui qui n'a pas ce qui vous désaltère
» A la pluie en hiver, la rosée en été;
» Que Dieu lui-même puise au lac de sa bonté,
» Et qu'il donne ici-bas sa goutte à tout le monde,
» Car tout peuple est son peuple et toute onde est son onde. »

» Cette religion qui nous enorgueillit,
C'est ce fleuve fait dieu dont on venge le lit.
Vous croyez posséder seuls les clartés divines,
Vous croyez qu'il fait nuit derrière vos collines,
Qu'à votre jour celui qui ne s'éclaire pas
Marche aveugle et sans ciel dans l'ombre du trépas:
Or, sachez que Dieu seul, source de la lumière,
La répand sur toute âme et sur toute paupière;
Que chaque homme a son jour, chaque âge sa clarté,
Chaque rayon d'en haut sa part de vérité,
Et que lui seul il sait combien de jour ou d'ombre
Contient pour ses enfants ce rayon toujours sombre!
Le vôtre est plus limpide et plus tiède à vos yeux:
Marchez à sa lueur en rendant grâce aux cieux;
Mais n'interposez pas entre l'astre et vos frères
L'ombre de vos orgueils, la main de vos colères;
Pour faire à leurs regards luire la vérité,
Réfléchissez son jour dans votre charité:
Car l'ange qui de Dieu viendra faire l'épreuve
Juge le culte au cœur comme à l'onde le fleuve!
L'arc-en-ciel que Dieu peint est de toute couleur,
Mais l'éclat du rayon se juge à sa chaleur! »

Digitized by Google

Cette morale en drame a retourné leur âme,
Et l'on se disputait les enfants et la femme.

. . . . . .
. . . . . .

(Ici manquaient plusieurs feuilles du manuscrit.)

Digitized by Google

LES LABOUREURS

Au hameau de Valneige, 1er octobre 1801.

Quelquefois dès l'aurore, après le sacrifice,
Ma Bible sous mon bras, quand le ciel est propice,
Je quitte mon église et mes murs jusqu'au soir.
Et je vais par les champs m'égarer ou m'asseoir,
Sans guide, sans chemin, marchant à l'aventure,
Comme un livre au hasard feuilletant la nature;
Mais partout recueilli, car j'y trouve en tout lieu
Quelque fragment écrit du vaste nom de Dieu.
Oh! qui peut lire ainsi les pages du grand livre
Ne doit ni se lasser ni se plaindre de vivre!

Digitized by Google

La tiède attraction des rayons d'un ciel chaud
Sur les monts ce matin m'avait mené plus haut ;
J'atteignis le sommet d'une rude colline
Qu'un lac baigne à sa base et qu'un glacier domine,
Et dont les flancs boisés aux penchants adoucis
Sont tachés de sapins par des prés éclaircis.
Tout en haut seulement, des bouquets circulaires
De châtaigniers croulants, de chênes séculaires,
Découpant sur le ciel leurs dômes dentelés,
Imitent les vieux murs des donjons crénelés,
Rendent le ciel plus bleu par leur contraste sombre,
Et couvrent à leurs pieds quelques champs de leur ombre.
On voit en se penchant luire entre leurs rameaux
Le lac dont les rayons font scintiller les eaux,
Et glisser sous le vent la barque à l'aile blanche,
Comme une aile d'oiseau passant de branche en branche;
Mais, plus près, leurs longs bras sur l'abîme penchés,
Et de l'humide nuit goutte à goutte étanchés,
Laissaient pendre leur feuille et pleuvoir leur rosée
Sur une étroite enceinte au levant exposée,
Et que d'autres troncs noirs enfermaient dans leur sein,
Comme un lac de culture en son étroit bassin ;
J'y pouvais, adossé le coude à leurs racines,
Tout voir, sans être vu, jusqu'au fond des ravines.

Déjà, tout près de moi, j'entendais par moments
Monter des pas, des voix et des mugissements :
C'était le paysan de la haute chaumine
Qui venait labourer son morceau de colline
Avec son soc plaintif traîné par ses bœufs blancs,
Et son mulet portant sa femme et ses enfants ;
Et je pus, en lisant ma Bible ou la nature,
Voir tout le jour la scène et l'écrire à mesure.

Digitized by Google

Sous mon crayon distrait le feuillet devint noir.
Oh! nature, on t'adore encor dans ton miroir.

Laissant souffler ses bœufs, le jeune homme s'appuie
Debout au tronc d'un chêne, et de sa main essuie
La sueur du sentier sur son front mâle et doux;
La femme et les enfants tout petits, à genoux
Devant les bœufs privés baissant leur corne à terre,
Leur cassent des rejets de frêne et de fougère,
Et jettent devant eux en verdoyants monceaux
Les feuilles que leurs mains émondent des rameaux
Ils ruminent en paix pendant que l'ombre obscure,
Sous le soleil montant, se replie à mesure,
Et, laissant de la glèbe attiédir la froideur,
Vient mourir, et border les pieds du laboureur.
Il rattache le joug, sous la forte courroie,
Aux cornes qu'en pesant sa main robuste ploie;
Les enfants vont cueillir des rameaux découpés,
Des gouttes de rosée encore tout trempés;
Au joug avec la feuille en verts festons les nouent,
Que sur leurs fronts voilés les fiers taureaux secouent,
Pour que leur flanc qui bat et leur poitrail poudreux
Portent sous le soleil un peu d'ombre avec eux.
Au joug de bois poli le limon s'équilibre,
Sous l'essieu gémissant le soc se dresse et vibre,
L'homme saisit le manche, et sous le coin tranchant
Pour ouvrir le sillon le guide au bout du champ.

Digitized by Google

O travail, sainte loi du monde,
Ton mystère va s'accomplir !
Pour rendre la glèbe féconde,
De sueur il faut l'amollir.
L'homme, enfant et fruit de la terre,
Ouvre les flancs de cette mère
Où germent les fruits et les fleurs ;
Comme l'enfant mord la mamelle,
Pour que le lait monte et ruisselle
Du sein de sa nourrice en pleurs.

La terre, qui se fend sous le soc qu'elle aiguise,
En tronçons palpitants s'amoncelle et se brise ;
Et, tout en s'entr'ouvrant, fume comme une chair
Qui se fend et palpite et fume sous le fer.
En deux monceaux poudreux les ailes la renversent.
Ses racines à nu, ses herbes se dispersent ;
Ses reptiles, ses vers, par le soc déterrés,
Se tordent sur son sein en tronçons torturés ;
L'homme les foule aux pieds, et, secouant le manche,
Enfonce plus avant le glaive qui les tranche ;
Le timon plonge et tremble, et déchire ses doigts.
La femme parle aux bœufs du geste et de la voix :
Les animaux, courbés sur leur jarret qui plie,
Pèsent de tout leur front sur le joug qui les lie ;
Comme un cœur généreux leurs flancs battent d'ardeur ;
Ils font bondir le sol jusqu'en sa profondeur.
L'homme presse ses pas, la femme suit à peine ;
Tous au bout du sillon arrivent hors d'haleine ;
Ils s'arrêtent : le bœuf rumine, et les enfants
Chassent avec la main les mouches de ses flancs.

Digitized by Google

Il est ouvert, il fume encore
Sur le sol, ce profond dessin !
O terre, tu vis tout éclore
Du premier sillon de ton sein !
Il fut un Éden sans culture :
Mais il semble que la nature,
Cherchant à l'homme un aiguillon,
Ait enfoui pour lui sous terre
Sa destinée et son mystère,
Cachés dans son premier sillon.

Oh ! le premier jour où la plaine,
S'entr'ouvrant sous sa forte main,
But la sainte sueur humaine
Et reçut en dépôt le grain ;
Pour voir la noble créature
Aider Dieu, servir la nature,
Le ciel ouvert roula son pli,
Les fibres du sol palpitèrent,
Et les anges surpris chantèrent
Le second prodige accompli !

Et les hommes ravis lièrent
Au timon les bœufs accouplés,
Et les coteaux multiplièrent
Les grands peuples comme les blés ;
Et les villes, ruches trop pleines,
Débordèrent au sein des plaines ;
Et les vaisseaux, grands alcyons,
Comme à leurs nids les hirondelles,
Portèrent sur leurs larges ailes
Leur nourriture aux nations !

Digitized by Google

Et, pour consacrer l'héritage
Du champ labouré par leurs mains,
Les bornes firent le partage
De la terre entre les humains;
Et l'homme, à tous les droits propice,
Trouva dans son cœur la justice,
En grava le code en tout lieu;
Et, pour consacrer ses lois même,
S'élevant à la loi suprême,
Chercha le juge et trouva Dieu!

Et la famille, enracinée
Sur le coteau qu'elle a planté,
Refleurit d'année en année,
Collective immortalité;
Et sous sa tutelle chérie
Naquit l'amour de la patrie,
Gland de peuple au soleil germé,
Semence de force et de gloire,
Qui n'est que la sainte mémoire
Du champ par ses pères semé!

Et les temples de l'Invisible
Sortirent des flancs du rocher,
Et par une échelle insensible
L'homme de Dieu put s'approcher;
Et les prières qui soupirent,
Et les vertus qu'elles inspirent,
Coulèrent du cœur des mortels.
Dieu dans l'homme admira sa gloire,
Et pour en garder la mémoire
Reçut l'épi sur ses autels.

Digitized by Google

Un moment suspendu, les voilà qui reprennent
Un sillon parallèle, et sans fin vont et viennent
D'un bout du champ à l'autre, ainsi qu'un tisserand
Dont la main, tout le jour sur son métier courant,
Jette et retire à soi le lin qui se dévide,
Et joint le fil au fil sur sa trame rapide.
La sonore vallée est pleine de leurs voix;
Le merle bleu s'enfuit en sifflant dans les bois,
Et du chêne à ce bruit les feuilles ébranlées
Laissent tomber sur eux les gouttes distillées.

Cependant le soleil darde à nu; le grillon
Semble crier de feu sur le dos du sillon.
Je vois flotter, courir sur la glèbe embrasée
L'atmosphère palpable où nage la rosée
Qui rejaillit du sol et qui bout dans le jour,
Comme une haleine en feu de la gueule d'un four.
Des bœufs vers le sillon le joug plus lourd s'affaisse;
L'homme passe la main sur son front, sa voix baisse;
Le soc glissant vacille entre ses doigts nerveux;
La sueur, de la femme imbibe les cheveux;
Ils arrêtent le char à moitié de sa course;
Sur le flanc d'une roche ils vont lécher la source,
Et, la lèvre collée au granit humecté,
Savourent sa fraîcheur et son humidité.

—

Oh! qu'ils boivent dans cette goutte
L'oubli des pas qu'il faut marcher!
Seigneur, que chacun sur sa route
Trouve son eau dans le rocher!

Digitized by Google

Que ta grâce les désaltère !
Tous ceux qui marchent sur la terre
Ont soif à quelque heure du jour :
Fais à leur lèvre desséchée
Jaillir de ta source cachée
La goutte de paix et d'amour !

Ils ont tous cette eau de leur âme :
Aux uns c'est un sort triomphant ;
A ceux-ci le cœur d'une femme ;
A ceux-là le front d'un enfant ;
A d'autres l'amitié secrète,
Ou les extases du poëte :
Chaque ruche d'homme a son miel.
Ah ! livre à leur soif assouvie
Cette eau des sources de la vie !
Mais ma source à moi n'est qu'au ciel.

L'eau d'ici-bas n'a qu'amertume
Aux lèvres qui burent l'amour,
Et de la soif qui me consume
L'onde n'est pas dans ce séjour ;
Elle n'est que dans ma pensée
Vers mon Dieu sans cesse élancée,
Dans quelques sanglots de ma voix,
Dans ma douceur à la souffrance ;
Et ma goutte à moi d'espérance,
C'est dans mes pleurs que je la bois !

Digitized by Google

Mais le milieu du jour au repas les rappelle;
Ils couchent sur le sol le fer; l'homme dételle
Du joug tiède et fumant les bœufs, qui vont en paix
Se coucher loin du soc sous un feuillage épais.
La mère et les enfants, qu'un peu d'ombre rassemble,
Sur l'herbe, autour du père, assis, rompent ensemble
Et se passent entre eux, de la main à la main,
Les fruits, les œufs durcis, le laitage et le pain;
Et le chien, regardant le visage du père,
Suit d'un œil confiant les miettes qu'il espère.
Le repas achevé, la mère, du berceau
Qui repose couché dans un sillon nouveau,
Tire un bel enfant nu qui tend ses mains vers elle,
L'enlève, et, suspendu, l'emporte à sa mamelle,
L'endort en le berçant du sein sur ses genoux,
Et s'endort elle-même, un bras sur son époux.
Et sous le poids du jour la famille sommeille
Sur la couche de terre, et le chien seul les veille;
Et les anges de Dieu d'en haut peuvent les voir,
Et les songes du ciel sur leurs têtes pleuvoir.

Oh! dormez sous le vert nuage
De feuilles qui couvrent ce nid,
Homme, femme, enfants leur image,
Que la loi d'amour réunit!
O famille, abrégé du monde,
Instinct qui charme et qui féconde
Les fils de l'homme en ce bas lieu,
N'est-ce pas toi qui nous rappelle
Cette parenté fraternelle
Des enfants dont le père est Dieu?

Digitized by Google

Foyer d'amour où cette flamme
Qui circule dans l'univers
Joint le cœur au cœur, l'âme à l'âme,
Enchaîne les sexes divers,
Tu resserres et tu relies
Les générations, les vies,
Dans ton mystérieux lien ;
Et l'amour qui du ciel émane,
Des voluptés culte profane,
Devient vertu s'il est le tien !

Dieu te garde et te sanctifie :
L'homme te confie à la loi,
Et la nature purifie
Ce qui serait impur sans toi.
Sous le toit saint qui te rassemble,
Les regards, les sommeils ensemble,
Ne souillent plus ta chasteté,
Et sans qu'aucun limon s'y mêle,
La source humaine renouvelle
Les torrents de l'humanité.

Ils ont quitté leur arbre et repris leur journée.
Du matin au couchant l'ombre déjà tournée
S'allonge au pied du chêne et sur eux va pleuvoir ;
Le lac, moins éclatant, se ride au vent du soir ;
De l'autre bord du champ le sillon se rapproche.
Mais quel son a vibré dans les feuilles ? La cloche,
Comme un soupir des eaux qui s'élève du bord,
Répand dans l'air ému l'imperceptible accord,

Digitized by Google

Et par des mains d'enfants au hameau balancée
Vient donner de si loin son coup à la pensée :
C'est l'Angelus qui tinte, et rappelle en tout lieu
Que le matin des jours et le soir sont à Dieu.
A ce pieux appel le laboureur s'arrête,
Il se tourne au clocher, il découvre sa tête,
Joint ses robustes mains d'où tombe l'aiguillon,
Élève un peu son âme au-dessus du sillon,
Tandis que les enfants, à genoux sur la terre,
Joignent leurs petits doigts dans les mains de leur mère.

Prière ! ô voix surnaturelle
Qui nous précipite à genoux ;
Instinct du ciel qui nous rappelle
Que la patrie est loin de nous ;
Vent qui souffle sur l'âme humaine,
Et de la paupière trop pleine
Fait déborder l'eau de ses pleurs,
Comme un vent qui, par intervalles,
Fait pleuvoir les eaux virginales
Du calice incliné des fleurs :

Sans toi que serait cette fange ?
Un monceau d'un impur limon,
Où l'homme après la brute mange
Les herbes qu'il tond du sillon.
Mais par toi son aile cassée
Soulève encore sa pensée
Pour respirer au vrai séjour,
La désaltérer dans sa course,

Digitized by Google

Et lui faire boire à sa source
L'eau de la vie et de l'amour!

Le cœur des mères te soupire,
L'air sonore roule ta voix,
La lèvre d'enfant te respire,
L'oiseau t'écoute aux bords des bois;
Tu sors de toute la nature
Comme un mystérieux murmure
Dont les anges savent le sens;
Et ce qui souffre, et ce qui crie,
Et ce qui chante, et ce qui prie,
N'est qu'un cantique aux mille accents.

O saint murmure des prières,
Fais aussi dans mon cœur trop plein,
Comme des ondes sur des pierres,
Chanter mes peines dans mon sein;
Que le faible bruit de ma vie
En extase intime ravie
S'élève en aspirations;
Et fais que ce cœur que tu brises,
Instrument des célestes brises,
Éclate en bénédictions!

Un travail est fini, l'autre aussitôt commence.
Voilà partout la terre ouverte à la semence:
Aux corbeilles de jonc puisant à pleine main,
En nuage poudreux la femme épand le grain;

Digitized by Google

Les enfants, enfonçant les pas dans son ornière,
Sur sa trace, en jouant, ramassent la poussière
Que de leur main étroite ils laissent retomber,
Et que les passereaux viennent leur dérober.
Le froment répandu, l'homme attelle la herse,
Le sillon raboteux la cahote et la berce:
En groupe sur ce char les enfants réunis
Effacent sous leur poids les sillons aplanis.
Le jour tombe, et le soir sur les herbes s'essuie;
Et les vents chauds d'automne amèneront la pluie,
Et les neiges d'hiver sous leur tiède tapis
Couvriront d'un manteau de duvet les épis;
Et les soleils dorés en jauniront les herbes,
Et les filles des champs viendront nouer les gerbes,
Et, tressant sur leurs fronts les bluets, les pavots,
Iront danser en chœur autour des tas nouveaux;
Et la meule broîra le froment sous les pierres;
Et, choisissant la fleur, la femme des chaumières,
Levée avant le jour pour battre le levain,
De ses petits enfants aura pétri le pain;
Et les oiseaux du ciel, le chien, le misérable,
Ramasseront en paix les miettes de la table;
Et tous béniront Dieu, dont les fécondes mains
Au festin de la terre appellent les humains!

C'est ainsi que ta providence
Sème et cueille l'humanité,
Seigneur, cette noble semence
Qui germe pour l'éternité.
Ah! sur les sillons de la vie
Que ce pur froment fructifie!

Digitized by Google

Dans les vallons de ses douleurs,
O Dieu, verse-lui ta rosée!
Que la terre fertilisée
Se couvre d'hommes et de fleurs!

(Ici plusieurs dates perdues.)

Digitized by Google

Valneige, juillet 1801.

Deux frères aujourd'hui se disputaient un champ
Dont la borne s'était déplacée en bêchant;
Ils ont remis tous deux leur cause à ma parole,
Et je les ai jugés dans cette parabole :
« Au premier temps du monde, où tout était commun,
Deux frères, comme vous, avaient deux champs en un.
Comme l'un prenait moins et l'autre davantage,
Ils vinrent un matin borner leur héritage :
Un seul arbre, planté vers le milieu du champ,
Dominait les sillons du côté du couchant.
Un frère à l'autre dit : « L'extrémité de l'ombre
» De nos sillons égaux coupe juste le nombre :
» Que l'ombre nous partage! » Ainsi fut convenu.
Or, l'ombre s'allongea quand le soir fut venu,
Et jusqu'au bout du champ, en rampant descendue,
Fit un seul possesseur de toute l'étendue.
Vite il alla chercher les témoins de la loi,
Et leur dit : « Regardez, toute l'ombre est à moi. »
Et les juges humains, en hommes, le jugèrent,
Et le champ tout entier au seul frère adjugèrent;
Et l'autre, par le ciel dépouillé de son bien,
Accusa le soleil, et s'en fut avec rien.
L'hiver vint : l'ouragan que la saison déchaîne
S'engouffrant une nuit dans les branches du chêne,
Et le combattant seul, sans frère et sans appui,
Le balaya de terre, et son ombre avec lui.

Digitized by Google

Le frère dépouillé voyant l'autre sans titre,
Descendant à son tour, alla chercher l'arbitre,
Et dit : « Voyez... plus d'ombre! ainsi tout est à moi! »
Et le juge, prenant la lettre de la loi,
Jugea comme le vent, et le soleil, et l'ombre;
Et des sillons du champ sans égaler le nombre,
Lui donna l'héritage avec tout son contour,
Et tous deux eurent trop ou trop peu tour à tour;
Et, descendant du champ où la borne ainsi glisse,
Ils disaient dans leur cœur : « Où donc est la justice? »

» Or, un sage passant par là les entendit,
Écouta leurs raisons en souriant, et dit:
« On vous a mal jugés; mais jugez-vous vous-même.
» Votre borne flottante est de vos lois l'emblème:
» La borne des mortels n'est jamais au milieu.
» Mesurez la colline à la toise de Dieu.
» Elle n'est, mes amis, dans l'arbre ni la haie,
» Ni dans l'ombre que l'heure ou prolonge ou balaie,
» Ni dans la pierre droite avec ses deux garants,
» Que renverse le soc ou roulent les torrents;
» Ni dans l'œil des témoins, ni dans la table écrite,
» Ni dans le doigt levé du juge qui limite.
» La justice est en vous : que cherchez-vous ailleurs?
» La borne de vos champs! plantez-la dans vos cœurs
» Rien ne déplacera la sienne ni la vôtre;
» Chacun de vous aura sa part dans l'œil de l'autre. »
Les deux frères, du sage écoutant le conseil,
Ne divisèrent plus par l'ombre ou le soleil:
Mais, dans leur équité plaçant leur confiance,
Partagèrent leur champ avec leur conscience,
Et devant l'invisible et fidèle témoin
Nul ne fit son sillon ni trop près ni trop loin. »

Digitized by Google

Vaîneige, août 1801.

Quelquefois le passant insulte encor le prêtre:
J'accepte en bénissant, comme mon divin Maître;
Et ce soir, pardonnant au sarcasme moqueur,
J'essayais dans ces vers de soulager mon cœur:

Peut-être il était beau, quand Rome reine et mère,
De l'empire du monde évoquant la chimère,
Posait son pied d'airain sur la nuque des rois,
Lançait du Capitole une foudre bénie,
Et tentait d'allonger sa vaste tyrannie
Jusqu'où va l'ombre de la croix;

Quand ces pontifes-rois, distributeurs du monde,
Marquaient du doigt les parts sur une mappemonde,
Donnaient ou retiraient les royaumes donnés,
Citaient les fils d'Hapsbourg au ban du Janicule,
Et tendaient à baiser la poudre de leur mule
A leurs esclaves couronnés;

Quand ces pêcheurs, quittant la barque évangélique,
Tendaient sur l'univers leur filet politique,
Au lieu d'âmes pêchant des domaines de rois;

Digitized by Google

Et, pour combler le fisc d'une oisive opulence,
Jetaient l'or ou le fer dans la sainte balance
Où Jésus avait mis ses poids;

Lorsque, dans leurs palais regorgeant de délices,
Tout l'or des nations coulait avec leurs vices;
Que le Tibre, souillé de profanations,
S'étonnait de revoir des mains sacerdotales
Mener le grand triomphe ou d'autres saturnales
Sur les tombeaux des Scipions;

Il était beau peut-être, avec Pétrarque ou Dante,
D'allumer son courroux comme une lampe ardente,
De jeter sur l'autel sa sinistre lueur,
Et, du temple avili déchirant les saints voiles,
De montrer sa souillure au soleil, aux étoiles,
Et de crier sur lui : « Malheur! »

Lorsque du cavalier la main rude et farouche
Tourmente un mors d'acier et fait saigner sa bouche,
L'obéissant coursier peut parfois tressaillir;
Quand on souffle longtemps le charbon sous le vase,
L'eau dormante à la fin, comme un cœur qui s'embrase,
Peut se soulever et bouillir.

Alors quelque péril honorait quelque audace;
Alors le fer sacré, plus prompt que la menace,
Cimentait dans le sang le dogme universel;
Ou l'interdit vengeur, ce Dieu tonnant de Rome,
Grondait sur le blasphème, arrachait l'homme à l'homme,
Maudissait le pain et le sel!...

Digitized by Google

. . . . . .
. . . . . .

Mais aujourd'hui, grand Dieu! que la ville éternelle
Voit ses mornes déserts s'élargir autour d'elle;
Qu'en pleurs elle s'assoit, veuve, entre des tombeaux;
Que le vent seul, hélas! soulève sa poussière,
Et que le Tibre nu voit tomber pierre à pierre
Sa ville morte dans ses eaux;

Quand les martyrs du Christ, se levant de leurs tombes,
Ont ramené deux fois son peuple aux catacombes,
Et retrempé ses mains dans son sang répandu;
Quand l'ire du Seigneur, rude mais salutaire,
A courbé du genou sa tête jusqu'à terre,
Pour redresser l'arc détendu;

Quand deux fois en dix ans les Gaulois, dans la poudre,
Ont par leurs cheveux blancs traîné ces dieux sans foudre,
Et mis le temple à nu et l'autel à l'encan,
Et que de ces vieillards, qu'outrage encor la haine,
L'un mourut sans tombeau, l'autre possède à peine
L'ombre courte du Vatican;

Quand le monde indécis nage en paix dans son doute,
Que la croix du clocher redescend sous la voûte,
Et que, si nous venons pour prier au saint lieu,
On ferme à deux battants les portes de l'église,
De peur que des soupirs l'écho ne scandalise
Ceux qui craignent l'ombre d'un Dieu...

Digitized by Google

. . . . . .
. . . . . .

Viens voir, jeune étranger, viens voir dans ma cabane
Si mon luxe sacré brille d'un or profane :
Tu n'y trouveras rien, dans son triste abandon,
Qu'un bâton, un pain noir que le pauvre partage,
Un livre que j'épelle aux enfants d'un village,
Un Christ qui m'apprend le pardon!

. . . . . .
. . . . . .

Si pour vos soifs sans eau l'esprit de l'Évangile
Est un baume enfermé dans un vase d'argile,
Hommes! sans le briser, transvasez la liqueur;
Collez pieusement la lèvre à l'orifice,
Et recueillez les eaux de ce divin calice
Goutte à goutte dans votre cœur!

. . . . . .
. . . . . .

Un mendiant trouva des médailles en terre;
Dans une langue obscure on y lisait : « Mystère! »
Méprisant l'effigie, il jeta son trésor.
« Insensé, lui dit-on, quelle erreur est la tienne!
Qu'importe l'effigie ou profane ou chrétienne?
O mendiant, c'était de l'or! »

Digitized by Google

Valneige, 8 août 1801.

Et j'instruis les enfants du village, et les heures
Que je passe avec eux sont pour moi les meilleures;
Elles ouvrent le jour et terminent le soir.
Oh! par un ciel d'été, qui n'aimerait à voir
Cette école en plein champ où leur troupe est assise?
Il est deux vieux noyers aux portes de l'église
Avec ses fondements en terre enracinés,
Qui penchent leur feuillage et leurs troncs inclinés
Sur un creux vert de mousse, où dans le cailloutage
S'échappe en bouillonnant la source du village.
De gros blocs de granit que son onde polit,
Blanchis par son écume, interrompent son lit.

Sur ce tertre, glissant de colline en colline,
L'œil embrasse au matin l'horizon qu'il domine,
Et regarde, à travers les branches de noyer,
Les lacs lointains bleuir et la plaine ondoyer.
C'est là qu'aux jours sereins, rassemblés tous, leur troupe
Selon l'âge et le sexe en désordre se groupe.
Les uns au tronc de l'arbre adossés deux ou trois;
Les autres garnissant les marches de la croix;
Ceux-là sur les rameaux, ceux-ci sur les racines
Du noyer qui serpente au niveau des ravines;
Quelques-uns sur la tombe et sur les tertres verts
Dont les morts du printemps sont déjà recouverts,

Digitized by Google

Comme des blés nouveaux reverdissant sur l'aire
Où des épis battus ont germé dans la terre.
Cependant, au milieu de ces fils du hameau,
Ma voix grave se mêle au murmure de l'eau,
Pendant que leurs brebis broutent l'herbe nouvelle
Sur la couche des morts; que l'agile hirondelle
Rase les bords de l'onde, attrapant dans son vol
L'insecte qui se joue au rayon sur le sol;
Et que les passereaux, instruits par l'habitude,
Enhardis par leur calme et par leur attitude,
Entourent les enfants, et viennent sous leur main
S'abattre et s'attrouper pour émietter leur pain.

Je me pénètre bien de ce sublime rôle
Que sur ces cœurs d'enfants doit remplir ma parole:
Je me dis que je vais donner à leur esprit
L'aliment immortel dont l'ange se nourrit,
La vérité, de l'homme incomplet héritage,
Qui descend jusqu'à nous de nuage en nuage,
Flambeau d'un jour plus pur, que les traditions
Passent de mains en mains aux générations;
Que je suis un rayon de cette âme éternelle
Qui réchauffe la terre et qui la renouvelle,
L'étincelle de Dieu qui, brillant tour à tour,
Dans la nuit de ces cœurs doit allumer son jour;
Et, la main sur leurs fronts baissés, je lui demande
De préparer mon cœur pour qu'un Verbe y descende;
D'élever mon esprit à la simplicité
De ces esprits d'enfants, aube de vérité;
De mettre assez de jour pour eux dans mes paroles,
Et de me révéler ces claires paraboles
Où le Maître, abaissé jusqu'au sens des humains,
Faisait toucher le ciel aux plus petites mains!

Digitized by Google

Puis je pense tout haut pour eux; le cercle écoute,
Et mon cœur dans leurs cœurs se verse goutte à goutte.

Je ne surcharge pas leur sens et leur esprit
Du stérile savoir dont l'orgueil se nourrit;
Bien plus que leur raison j'instruis leur conscience:
La nature et leurs yeux, c'est toute ma science!
Je leur ouvre ce livre, et leur montre en tout lieu
L'espérance de l'homme et la bonté de Dieu.
Pour leur enseigner Dieu, son culte et ses prodiges,
Je ne leur conte pas ces vulgaires prestiges
Qui, confondant l'erreur avec la vérité,
Font d'une foi céleste une crédulité,
Honte au Dieu trois fois saint prouvé par l'imposture!
Son témoin éternel à nous, c'est sa nature!
Son prophète éternel à nous, c'est sa raison!
Ses cieux sont assez clairs pour y lire son nom.

Avec eux chaque jour je déchiffre et j'épelle
De ce nom infini quelque lettre nouvelle;
Je leur montre ce Dieu, tantôt dans sa bonté
Mûrissant pour l'oiseau le grain qu'il a compté:
Tantôt, dans sa sagesse et dans sa providence,
Gouvernant la nature avec tant d'évidence;
Tantôt... Mais aujourd'hui c'était dans sa grandeur.
La nuit tombait; des cieux la sombre profondeur
Laissait plonger les yeux dans l'espace sans voiles,
Et dans l'air constellé compter les lits d'étoiles
Comme à l'ombre du bord on voit sous des flots clairs
La perle et le corail briller au fond des mers.
« Celles-ci, leur disais-je, avec le ciel sont nées:
Leur rayon vient à nous sur des millions d'années.

Digitized by Google

Des mondes, que peut seul peser l'esprit de Dieu,
Elles sont les soleils, les centres, le milieu;
L'océan de l'éther les absorbe en ses ondes
Comme des grains de sable, et chacun de ces mondes
Est lui-même un milieu pour des mondes pareils,
Ayant ainsi que nous leur lune et leurs soleils,
Et voyant comme nous des firmaments sans terme
S'élargir devant Dieu sans que rien le renferme!
Celles-là, décrivant des cercles sans compas,
Après avoir passé, ne repasseront pas.
Du firmament entier la page intarissable
Ne renfermerait pas le chiffre incalculable
Des siècles qui seront écoulés jusqu'au jour
Où leur orbite immense aura fermé son tour.
Elles suivent la courbe où Dieu les a lancées;
L'homme, de son néant, les suit par ses pensées...
Et ceci, mes enfants, suffit pour vous prouver
Que l'homme est un esprit, puisqu'il peut s'élever,
De ce point de poussière et des ombres humaines,
Jusqu'à ces cieux sans fond et ces grands phénomènes.
Car voyez, mesurez, interrogez vos corps;
Pour monter à ces feux faites tous vos efforts!
Vos pieds ne peuvent pas vous porter sur ces ondes;
Votre main ne peut pas toucher, peser ces mondes;
Dans les replis des cieux quand ils sont disparus,
Derrière leur rideau votre œil ne les voit plus;
Nulle oreille n'entend sur la mer infinie
De leurs vagues d'éther l'orageuse harmonie;
Le souffle de leur vol ne vient pas jusqu'à vous;
Sous le dais de la nuit ils vous semblent des clous.
Et l'homme cependant arpente cette voûte;
D'avance, à l'avenir nous écrivons leur route;
Nous disons à celui qui n'est pas encore né
Quel jour au point du ciel tel astre ramené

Digitized by Google

Viendra de sa lueur éclairer l'étendue,
Et rendre au firmament son étoile perdue.
Et qu'est-ce qui le sait? et qu'est-ce qui l'écrit?
Ce ne sont pas les sens, enfants! c'est donc l'esprit;
C'est donc cette âme immense, infinie, immortelle,
Qui voit plus que l'étoile, et qui vivra plus qu'elle!...

. . . . . .
. . . . . .

» Ces sphères, dont l'éther est le bouillonnement,
Ont emprunté de Dieu leur premier mouvement.
Avez-vous calculé parfois dans vos pensées
La force de ce bras qui les a balancées?
Vous ramassez souvent dans la fronde ou la main
La noix du vieux noyer, le caillou du chemin;
Imprimant votre effort au poignet qui les lance,
Vous mesurez, enfants, la force à la distance;
L'une tombe à vos pieds, l'autre vole à cent pas,
Et vous dites : « Ce bras est plus fort que mon bras. »
Eh bien! si par leurs jets vous comparez vos frondes,
Qu'est-ce donc que la main qui, lançant tous ces mondes,
Ces mondes dont l'esprit ne peut porter le poids,
Comme le jardinier qui sème aux champs ses pois,
Les fait fendre le vide et tourner sur eux-même
Par l'élan primitif sorti du bras suprême,
Aller et revenir, descendre et remonter
Pendant des temps sans fin que Dieu seul peut compter,
De l'espace et du poids et des siècles se joue,
Et fait qu'au firmament ces mille chars sans roue
Sont portés sans ornière et tournent sans essieu?
Courbons-nous, mes enfants! c'est la force de Dieu!...

Digitized by Google

» Maintenant cherchez-vous quelle est l'intelligence
Qui croise tous les fils de cette trame immense,
Et les fait l'un vers l'autre à jamais graviter,
Sans que dans leur orbite ils aillent se heurter?
Enfants, quand vous menez paître au loin vos génisses
Aux flancs de la montagne, aux bords des précipices,
Et qu'assis sur un roc vous avez sous vos pas
Ce lac bleu comme un ciel qui se déploie en bas.
Vous voyez quelquefois l'essaim des blanches voiles,
Disséminé sur l'eau comme au ciel les étoiles,
De tous les points du lac se détacher des bords,
Sortir des golfes verts ou rentrer dans les ports,
Ou, se groupant en cercle, avec la proue écrire
Des évolutions que le regard admire;
Et vous ne craignez pas, mes amis, cependant,
Que ces frêles esquifs, l'un l'autre s'abordant,
Se submergent sous l'onde, ou que leurs blanches ailes,
Se froissant dans leur vol, se déchirent entre elles:
Car quoique sous la voile on ne distingue rien
Dans cet éloignement, pourtant vous savez bien
Que de chaque nacelle un pêcheur tient la rame,
Que chacun des bateaux a son œil et son âme,
Qui gouverne à son gré sa course de la main,
Et lui fait discerner et choisir son chemin.
Eh bien! pour diriger sur l'eau cette famille,
S'il faut une pensée à la frêle coquille,
Ces mondes, que de Dieu l'effort seul peut brider,
N'en auraient-ils pas une aussi pour se guider?
Ils en ont, mes enfants! Dieu même est leur pilote:
C'est lui qui dans son ciel a fait cingler leur flotte;
Chacun de ces soleils, éclairé par son œil,
Sait sur ces océans son port et son écueil;
Tous ont reçu de lui le signal et la route,
Pour paraître à son heure, à leur point de sa voûte.

Digitized by Google

L'œuvre de chaque globe à son appel monté
Est de glorifier sa sainte volonté,
De suivre avec amour le sentier qu'il lui trace,
Et de refléter Dieu dans le temps et l'espace;
Et tous, obéissant, de rayon en rayon,
Se transmettent son ordre et font luire son nom;
Et sa gloire en jaillit de système en système,
Et tout ce qu'il a fait lui rend gloire de même;
Et, sans acception, son œil monte et descend
De l'orbe des soleils aux cheveux de l'enfant,
Et jusqu'au battement de l'insensible artère
De l'insecte qui rampe à vos pieds sur la terre!...
Et ne vous troublez pas devant cette grandeur;
Ne redoutez jamais que dans la profondeur
Des êtres, dont la foule obscurcit la paupière,
L'ombre de ces grands corps vous cache sa lumière!
Ne dites pas, enfants, comme d'autres ont dit:
« Dieu ne me connaît pas, car je suis trop petit;
» Dans sa création ma faiblesse me noie;
» Il voit trop d'univers pour que son œil me voie. »
L'aigle de la montagne un jour dit au soleil:
« Pourquoi luire plus bas que ce sommet vermeil?
» A quoi sert d'éclairer ces prés, ces gorges sombres,
» De salir tes rayons sur l'herbe dans ces ombres?
» La mousse imperceptible est indigne de toi...
» — Oiseau, dit le soleil, viens et monte avec moi!...
L'aigle, avec le rayon s'élevant dans la nue,
Vit la montagne fondre et baisser à sa vue;
Et quand il eut atteint son horizon nouveau,
A son œil confondu tout parut de niveau.
« Eh bien! dit le soleil, tu vois, oiseau superbe,
» Si pour moi la montagne est plus haute que l'herbe.
» Rien n'est grand ni petit devant mes yeux géants:
» La goutte d'eau me peint comme les océans;

Digitized by Google

» De tout ce qui me voit je suis l'astre et la vie ;
» Comme le cèdre altier l'herbe me glorifie ;
» J'y chauffe la fourmi, des nuits j'y bois les pleurs ;
» Mon rayon s'y parfume en traînant sur les fleurs.
» Et c'est ainsi que Dieu, qui seul est sa mesure,
» D'un œil pour tous égal voit toute sa nature !... »
Chers enfants, bénissez, si votre cœur comprend,
Cet œil qui voit l'insecte et pour qui tout est grand ! »

(Plusieurs dates manquent ici.)

Digitized by Google

21 novembre 1803.

Je suis le seul pasteur de ce pays sauvage ;
Pauvre troupeau sans guide ! Un homme tout en nage
Est monté jusqu'ici d'un village lointain ;
Il a marché toujours depuis le grand matin.
Dans un petit hameau du chemin d'Italie,
Une femme malade est, dit-il, recueillie ;
Jeune, belle et mourante, à ses derniers instants
Elle demande un prêtre : arriverai-je à temps ?

Digitized by Google

A Maltaverne, sur la route d'Italie,
22 novembre 1802.

Une lampe éclairait seule la chambre obscure,
Et l'ombre des rideaux me cachait la figure;
Je ne distinguais rien dans cette obscurité
Qu'un front pâle et mourant sur l'oreiller jeté,
Et de longs cheveux blonds répandus en désordre,
Que sur un sein deux mains d'albâtre semblaient tordre,
Et qui, lorsque ces mains les laissaient s'épancher,
Roulaient des bords du lit jusque sur le plancher.
« Mon père, » murmura tout bas la voix de femme...
L'accent de cette voix alla jusqu'à mon âme;
Je ne sais d'une voix quel vague souvenir
Y vibrait; je ne pus qu'à demi retenir
Un cri que le respect refoula dans ma bouche,
Et je m'assis tremblant au chevet de la couche.
« Mon père, pardonnez, reprit la même voix:
» Les chemins sont mauvais, les jours courts, les temps froids.
» Je vous ai fait venir de loin, bien loin peut-être:
» Mais vous vous souvenez que votre divin Maître,
» Sans craindre de souiller ses pieds ni ses habits,
» Rapportait sur son cou la moindre des brebis.
» Hélas! de sa bonté nulle ne fut moins digne:
» Pourtant je fus marquée autrefois de son signe,
» Et je veux, en quittant ce vallon de douleur,
» Revenir et mourir aux pieds du bon Pasteur.
» J'ai tant perdu sa voie et rejeté ses grâces,
» Qu'il a depuis longtemps abandonné mes traces.

Digitized by Google

» Mais, avant de juger mes fautes dans la foi,
» Comme homme, comme ami, mon père, écoutez-moi!
» Vous connaîtrez bientôt celles dont je m'accuse:
» Plus mes péchés sont grands, plus j'ai besoin d'excuse!

» Ma mère, qui mourut en me donnant le jour,
» Me retira trop tôt l'ombre de son amour;
» Mon père, qui m'aimait avec trop de tendresse,
» Ne me nourrit jusqu'à quinze ans que de caresse;
» J'étais libre avec lui comme l'oiseau des champs,
» Et toutes mes vertus n'étaient que mes penchants.
» L'âme va, comme l'onde, où sa pente l'incline:
» Je ne savais qu'aimer. A quinze ans orpheline,
» Dirai-je mon bonheur, ou mon malheur? hélas!
» Fit descendre du ciel un ami sur mes pas.
» Un jeune homme au front d'ange, et tel qu'un cœur de femme.
» En apporte en naissant l'image dans son âme,
» Tel que plus tard, hélas! son cœur en rêve en vain.
» Fier, tendre, à l'œil de flamme, au sourire divin,
» Météore qui donne à l'âme un jour céleste,
» Et de la vie après décolore le reste!
» En un désert deux ans le sort nous enferma:
» Je l'aimai sans penser que j'aimais; il m'aima
» Sans distinguer l'amour d'une amitié plus pure,
» Car des habits trompeurs déguisaient ma figure;
» Et notre grotte vit les amours innocents
» De ce ciel où l'amour n'a pas besoin des sens.
» Il m'aima! Pardonnez, ô mon père, à mes larmes!
» Pour ma bouche expirante, oui, ce mot a des charmes:
» Il m'aima! lui? moi?... lui!... ce mot fait mon orgueil,
» Il résonne encor doux au bord de mon cercueil.
» Quels que soient les remords dont ma vie est semée,
» Dieu me regardera, puisque j'en fus aimée!... »

Digitized by Google

Son accent s'élevait, mais je n'entendais plus.
Laurence!... c'était elle! Un bruit sourd et confus
Tintait dans mon oreille et grondait dans ma tête;
Mon front, mon cœur, mon sang, n'étaient qu'une tempête;
Les objets s'effaçaient sous mon regard errant,
Mes pensées dans mon front roulaient comme un torrent,
Et mon esprit flottant sur toutes, sur aucune,
En vain comme un éclair voulait en saisir une:
Chacune tour à tour fuyait et m'entraînait;
Dans mon chaos d'esprit tout croulait, tout tournait:
Si je parlais, ma voix me ferait reconnaître;
Avant le saint pardon je la tûrais peut-être!
Indiscret confident, si je n'osais parler,
Ses douloureux secrets allaient se révéler;
Coupable de parler, coupable de me taire,
J'allais trahir sa vie ou mon saint ministère!
Pouvais-je, homme de Dieu, me récuser? Oh non!
Oh! qui lui donnerait mieux le divin pardon?
De quel cœur plus ami la brûlante prière
Appellerait la paix de Dieu sur sa paupière?
Quels pleurs s'uniraient plus à ses pleurs? quelle main
Du festin de la mort lui romprait mieux le pain?
Et quel adieu plus tendre, à ce départ suprême,
L'accompagnerait mieux que cette voix qu'elle aime?
Oh! sans doute c'était Dieu qui me l'envoyait,
Et qui par ce seul jour en une heure payait
De mon amour vaincu le si long sacrifice;
Il m'avait réservé ce jour dans sa justice!
Me rapportant Laurence à son dernier moment,
Sa grâce du pardon me faisait l'instrument:
J'allais donner le ciel, dans l'auguste mystère,
A celle à qui j'aurais voulu donner la terre,
Et j'allais envoyer m'attendre dans les cieux
Le souffle de mon sein, le rayon de mes yeux!

Digitized by Google

Dans la confusion de ce doute terrible,
J'étais sans mouvement comme un bloc insensible.
Le trouble de mes sens enfin s'atténua;
Sa voix reprit son timbre; elle continua:

« Hélas! de lui, mon père, à peine séparée,
» Le monde sait jusqu'où je me suis égarée!
» L'époux à qui mon sort sans mon cœur fut uni,
» Du crime de m'aimer par mon cœur fut puni;
» Mon dégoût lui rendait en horreur ses tendresses,
» Et voyait un opprobre en ses moindres caresses;
» Il mourut d'amertume, hélas! en m'adorant:
» Je ne lui pardonnai de m'aimer qu'en mourant!...

. . . . . .
. . . . . .

» Veuve et libre à vingt ans, et déjà renommée
» Pour ma beauté partout avec mon nom semée,
» Des flots d'adorateurs roulèrent sur mes pas.
» Je les laissai m'aimer; mais, moi, je n'aimai pas:
» L'ombre de mon ami, m'entourant d'un nuage,
» Toujours entre eux et moi jetait sa chère image;
» Et d'un œil attendri quand je leur souriais,
» Hélas! les insensés! c'est lui que je voyais!
» Tant d'un éclat trop pur l'âme jeune éblouie
» Ternit toute autre chose ensuite dans la vie.
» Ah! malheur à qui voit devant ses yeux passer
» Une apparition qui ne peut s'effacer!
» Le reste de ses jours est bruni par une ombre:
» Après un jour divin, mon père, tout est sombre!

Digitized by Google

. . . . . .

. . . . . .

» Pourtant, lasse du vide où mon cœur se perdait,
» Ivre du souvenir brûlant qui débordait,
» J'essayai quelquefois de me tromper moi-même,
» De regarder un front, et de dire : Je l'aime!
» J'écoutais comme si mon cœur avait aimé;
» Mais, froide au sein du feu que j'avais allumé,
» Je sentais tout à coup défaillir ma pensée,
» Transir mon cœur brûlant sous une main glacée;
» Je repoussais l'objet indigne loin de moi,
» Je disais en courroux : Va-t'en! ce n'est pas toi!...
» Et, cherchant au hasard parmi ce qui m'adore
» Une autre illusion, je la chassais encore.
» D'un angélique amour l'ineffaçable odeur,
» Au moment de tomber, me remontait au cœur;
» Et la goutte du ciel, sur mes lèvres restée,
» Rendait toute autre coupe amère et détestée.
» Aussi, bien que tant d'ombre ait terni ma beauté,
» Bien qu'un monde, témoin de ma légèreté,
» Sur mes goûts fugitifs mesurant mes faiblesses,
» M'ait mise au rang honteux des grandes pécheresses;
» Bien que j'eusse voulu, du mal faisant mon bien,
» Venger sur d'autres cœurs les tortures du mien,
» Ou payer de ma vie ou de ma renommée
» La puissance d'aimer comme j'étais aimée;
» Quoique ne regardant que d'un cœur ennemi
» Le Dieu qui m'arrachait mon frère et mon ami,
» Je le dis devant vous, devant ce Dieu lui-même,
» Devant la vérité qui luit au jour suprême,
» Devant le cher fantôme et le saint souvenir
» De celui qu'en mentant je craindrais de ternir,

Digitized by Google

» Non par ma force, hélas! mais par mon impuissance,
» Par mépris, par dégoût, plus que par innocence,
» Mon cœur est resté vierge et pur jusqu'à ce jour!
» Oui, mon âme est encor vierge à force d'amour,
» Et rapporte au tombeau, sans l'avoir altérée,
» L'image de celui qui l'avait consacrée!

. . . . . .
. . . . . .

» Et cependant mes jours, brûlés par la douleur,
» S'en allaient desséchés et pâlis dans leur fleur;
» Et je sentais ma vie, à sa source blessée,
» Mourir, toujours mourir aux coups d'une pensée.
» Comme un arbre au printemps que le ver pique au cœur,
» Mon front jeune cachait ma mortelle langueur;
» Mais je voyais la mort là tout près, sur ma voie,
» Et j'en avais dans l'âme une féroce joie:
» C'était le seul remède à mon mal sans espoir.
» Pourtant avant la mort je voulus encor voir
» Le lieu de notre exil, ces monts, ce point de terre
» Qui fut de mon bonheur deux ans le sanctuaire,
» Et retrouver en songe au moins, dans ce séjour,
» Ma première innocence et mon céleste amour:
» Je revis le désert et la roche escarpée,
» Et là du dernier coup mon âme fut frappée.
» Tout mon bonheur passé se leva sous mes pas:
» Je pressai mille fois son ombre dans mes bras;
» Chaque pan du rocher, du lac, des précipices,
» Ramenèrent pour moi des heures de délices.
» Ce cœur qui les cherchait n'a pu les soutenir:
» Comme on meurt de douleur, il meurt de souvenir!

Digitized by Google

» Et l'on me rapporta de la grotte, éperdue,
» Et mourant d'une mort que j'ai trop attendue... »

. . . . . .
. . . . . .

Elle se tut; ses dents grinçaient; puis reprenant:
« Vous savez qui je fus; jugez-moi maintenant! »
Sur sa couche incliné, l'œil au ciel, les mains hautes,
Je la bénis du cœur, et j'entendis ses fautes.
Quand elle eut achevé, je lui dis quelques mots
Tout étouffés de pleurs, tout brisés de sanglots,
Où l'accent altéré de ma voix trop émue
A son oreille encor la laissait inconnue.
Je cherchais dans mon cœur ces trésors de pardon
Dont pour la dernière heure un Dieu nous a fait don;
Puis avant de verser l'innocence à son âme:
« Vous en repentez-vous de ces péchés, madame?
» Je tiens sur votre front l'indulgence en suspens;
» Dieu n'attend que ce mot. — Oh! oui, je me repens
» De tout ce que mon cœur reproche à ma pensée,
» De mes jours prodigués, de ma vie insensée,
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . ,
» De ce temps en soupirs pour du vent consumé:
» Je me repens de tout, hors de l'avoir aimé!
» Et si devant ce Dieu mon amour est coupable,
» Que dans l'éternité sa vengeance m'accable!
» Je ne puis m'arracher du cœur, même aujourd'hui,
» Le seul être ici-bas qui m'ait fait croire en lui;

Digitized by Google

» Et dans mes yeux mourants son image est si belle,
» Que je ne comprends pas le ciel même sans elle.
» Oh! s'il était là, lui! si Dieu me le rendait!
» Même à travers la mort, oh! s'il me regardait!
» Si cette heure à ma vie eût été réservée,
» Si j'entendais sa voix, je me croirais sauvée:
» Sa voix m'adoucirait jusqu'au lit du tombeau! »

« Laurence, entendez-la! » criai-je. Le flambeau
Jeta comme un éclair du ciel dans l'ombre obscure;
Elle se souleva pour fixer ma figure:
« Dieu! c'est bien lui, dit-elle. — Oui, Laurence! oui, c'est moi!
» Ton frère, ton ami, là, vivant devant toi!
» C'est moi que le Seigneur au jour de grâce envoie
» Pour te tendre la main et t'aplanir la voie,
» Pour laver plus que toi tes péchés dans mes pleurs!
» Tes fautes, mon enfant, ne sont que tes malheurs.
» C'est moi seul qui jetai le trouble dans ta vie;
» Tes péchés sont les miens, et je t'en justifie!
» Peines, crimes, remords, sont communs entre nous,
» Je les prends tous sur moi pour les expier tous.
» J'ai du temps, j'ai des pleurs; et Dieu, pour innocence,
» Va te compter là-haut ma dure pénitence.
» Ah! reçois de ce cœur au tien prédestiné
» Le plus tendre pardon qu'il ait jamais donné!
» Reçois de cette main, que Dieu seul t'a ravie,
» Ta précoce couronne et l'éternelle vie!
» Réunis à l'entrée, au terme du chemin,
» Tous les dons du Seigneur t'attendaient dans ma main.
» Aime-la pour ces dons de Dieu! crois, aime, espère!
» Laurence, cette main t'absout au nom du Père! »
Et comme j'achevais le signe de la croix,
Et que les mots sacrés expiraient dans ma voix,

Digitized by Google

Je sentis ses doigts froids saisir ma main contrainte,
L'attirer sur sa bouche en une ardente étreinte ;
Et quand à ce transport je voulus m'opposer,
Son âme avait passé dans ce dernier baiser !
Et ma main, que serrait encor sa main roidie,
Resta toute la nuit dans sa main refroidie,
Jusqu'à ce que, le ciel commençant à pâlir,
Les femmes du hameau vinrent l'ensevelir...

. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

Au hameau de Maltaverne,
24 novembre 1802.

Ouvert le testament. C'est à moi qu'elle donne
Tous ses biens ; qu'en ferais-je? Elle prie, elle ordonne
Qu'au tombeau paternel son corps soit rapporté
La nuit, par un seul prêtre à la fosse escorté,
Pour que son cœur mortel s'endorme et ressuscite
Au seul lieu d'ici-bas que sa pensée habite.

. . . . . .
. . . . . .

Ah! Laurence! ah! c'est moi, moi qui t'y coucherai;
Dans ta tombe, ô ma sœur, c'est moi qui t'étendrai!
De cette voix jadis si chère à ton oreille,
Que ce soit aussi moi, moi seul qui t'y réveille!
Ce corps je le reçois, mais ces biens je les rends:
Ce n'est que dans le ciel que nous sommes parents!
Mon nom dans cet écrit, que le feu le dévore:
Dieu le sait, il suffit; que le monde l'ignore!

Digitized by Google

26 novembre 1802, de la grotte des Aigles.

O mon Dieu, congédie enfin ton serviteur !
Il tombe, il a fini son œuvre de douleur !

. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

27 novembre.

Quatre hommes des chalets, sur des branches de saules,
Étaient venus charger le corps sur leurs épaules;
Nous partîmes la nuit, eux, un vieux guide, et moi.
Je marchais le dernier, un peu loin du convoi,
De peur que le sanglot, que j'étouffais à peine,
Ne trahît dans le prêtre une douleur humaine,
Et que sur mon visage en pleurs on ne pût voir
Lutter la foi divine avec le désespoir.
C'était une des nuits sauvages de novembre,
Dont la rigueur saisit l'homme par chaque membre,
Où sur le sol, qui meurt d'âpres sensations,
Tout frissonne ou gémit dans des convulsions.
Les sentiers creux, glissants, sous une fine pluie
Buvaient les brouillards froids que la montagne essuie;
Les nuages rasaient les arbres dans leur vol,
La feuille en tourbillon ondoyait sur le sol;
Les vents lourds de l'hiver, qui soufflaient par rafales,
Échappés des ravins, hurlaient par intervalles,
Secouaient le cercueil dans les bras des porteurs,
Et, détachant du drap la couronne de fleurs
Qu'avaient mise au linceul les femmes du village,
M'en jetaient en sifflant les feuilles au visage:
Symbole affreux du sort, qui jette avec mépris
Au front de l'homme heureux son bonheur en débris!
La lune, qui courait entre les pâles nues,
Tantôt illuminait les pins des avenues,

Digitized by Google

Et tantôt, retirant dans le ciel sa clarté,
Nous laissait à tâtons percer l'obscurité;
Et moi, pour accomplir mon cruel ministère,
Sous mon front mort et froid renfermant mon mystère,
J'essayais de chanter, dans un saignant effort,
Quelques notes des chants consacrés à la mort;
Et ma voix chaque fois, dans mon sein repoussée,
Se brisait en tronquant l'antienne commencée;
Et mes pleurs dans mes chants ravalés à grands flots,
Sortant avec mes cris, les changeaient en sanglots.
O chant de paix des morts que démentait mon âme,
Chœur funèbre chanté pendant l'horreur du drame,
Ah! vous n'êtes jamais sorti des voix d'un chœur
En faisant éclater plus de fibres du cœur!
Et cependant, mon Dieu, faut-il que je l'avoue?
Un éclair quelquefois souriait sur ma joue,
Une amère douleur venait me soulager,
Comme un homme qui sent son fardeau plus léger.
Je me disais de l'âme, en m'excitant moi-même:
« Allons, je n'ai donc plus qu'à suivre ce que j'aime!
Plus rien derrière moi sur ce bord du tombeau!
Plus rien dans cet exil à regretter de beau!
Tout ce qu'aima mon œil a déserté la terre:
J'y suis encor, Seigneur, mais j'y suis solitaire;
Et je n'ai plus ici qu'à m'asseoir un instant,
Et qu'à tendre les mains vers ces mains qu'on me tend.

. . . . . .
. . . . . .

De temps en temps, lassés de leur funèbre charge,
Les porteurs s'arrêtaient, et, sur la verte marge

Digitized by Google

Des sentiers parcourus déposant leur fardeau,
S'éloignaient altérés, pour chercher un peu d'eau.
Seul alors, je restais un moment en prière,
A genoux, et le front sur le front de la bière,
Et laissant sur le bois mes lèvres se poser,
De l'éternel amour chaste et secret baiser!
Puis je me relevais et reprenais ma course,
Comme si j'avais bu moi-même à quelque source.
Déjà le crépuscule et son pâle rayon
Dévoilait par degrés à mes yeux l'horizon.
Comme un homme qui voit à demi dans un rêve
Un fantôme adoré qui de l'ombre se lève,
Chaque place parlait de Laurence à mes yeux:
C'était la roche creuse où le berger pieux
Venait cacher pour nous le pain de nos délices;
C'était l'onde écumante au fond des précipices;
L'arche où le premier jour je l'avais aperçu,
La rive où sur mon cœur mes bras l'avaient reçu,
La neige où je croyais voir encor goutte à goutte
Le sang d'un père, hélas! qui nous traçait la route;
Puis le vallon rempli pour nous de tant de jours
D'innocente amitié, de célestes amours;
Le lac ridant ses eaux comme un tissu de soie,
Dont les vagues pour nous semblaient bondir de joie;
Les cinq chênes sur l'herbe étendant leurs bras noirs,
Ces lieux de nos bonheurs et de nos désespoirs,
Où le drame divin de tout notre jeune âge
Avait à chaque site attaché son image!
Et nous la déposions quelquefois, par hasard,
A la place, au soleil, sur l'herbe, où mon regard
Se souvenait soudain de l'avoir vue assise
Avec moi sur les fleurs, fleurs que son cercueil brise!
Et son rire et ses dents, ses yeux, son front, sa voix,
Me rentraient dans le cœur comme un coin dans le bois;

Digitized by Google

Et je me détournais un peu vers le rivage,
Pour que le vent du lac me séchât le visage!...

. . . . . .
. . . . . .

Enfin, près du sépulcre à son père creusé,
Pour la dernière fois le corps fut déposé.
Le front dans mes deux mains, je m'assis près de l'onde,
Pendant que l'on ouvrait dans la terre profonde
Le lit de son sommeil où j'allais la coucher.
Chaque coup dans le sol que j'entendais bêcher
Faisait évanouir une de ces images
Qui me montaient au cœur à l'aspect de ces plages,
Les brisait tour à tour comme un flot sur l'écueil,
Et toutes les menait s'abîmer au cercueil.
Quand il fut préparé, dans le sillon suprême
Je voulus sur mes bras la recevoir moi-même,
Afin que ce beau corps sous ma main endormi
S'appuyât, même là, contre ce cœur ami.
La pressant sur mon sein comme une pauvre mère
Qui pose en son berceau son fruit dormant, à terre
Sur le sol aplani, muet, je l'étendis;
Et, tirant doucement le sable, j'entendis
La terre sous mes pieds, par le pâtre jetée,
Tomber et retentir à sourde pelletée,
Jusqu'à ce que la terre, exhaussant son niveau,
Me rendît au grand jour les pieds sur son tombeau!

. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

Alors, pour passer seul tout ce jour de mystère,
Feignant d'avoir encor quelque saint ministère,
Je dis négligemment aux hommes du convoi
De descendre à pas lents la montagne sans moi;
Et je demeurai seul pour pleurer en silence
L'heure, l'heure sans fin de l'éternelle absence.
Oh! ce qui se passa dans ces veilles de deuil
Entre cette âme et moi couché sur ce cercueil,
Ce qui se souleva d'amour et d'espérance
Du fond de cette fosse où m'appelait Laurence,
Si ma main le pouvait, je ne l'écrirais pas!
Il est des entretiens de la vie au trépas,
Il est des mots sacrés que l'âme peut entendre,
Que nulle langue humaine en accents ne peut rendre,
Qui brûleraient la main qui les aurait écrits,
Et qu'il faut, même à soi, mourir sans avoir dits!

. . . . . .
. . . . . .

Quand j'eus seul devant Dieu pleuré toutes mes larmes,
Je voulus sur ces lieux si pleins de tristes charmes
Attacher un regard avant que de mourir,
Et je passai le soir à les tous parcourir.
Oh! qu'en peu de saisons les étés et les glaces
Avaient fait du vallon évanouir nos traces!
Et que sur ces sentiers si connus de mes piés,
La terre en peu de jours nous avait oubliés!
La végétation, comme une mer de plantes,
Avait tout recouvert de ses vagues grimpantes;
La liane et la ronce entravaient chaque pas;
L'herbe que je foulais ne me connaissait pas;

Digitized by Google

Le lac, déjà souillé par les feuilles tombées,
Les rejetait partout de ses vagues plombées;
Rien ne se reflétait dans son miroir terni,
Et son écume morte aux bords avait jauni.
Des chênes qui couvraient l'antre de leurs racines,
Deux, hélas! n'étaient plus que de mornes ruines;
Leurs troncs couchés à terre étaient noirs et pourris,
Les lézards de leurs cœurs s'étaient déjà nourris.
Un seul encor debout, mais tronqué par l'orage,
Étendait vers la grotte un long bras sans feuillage,
Comme ces noirs poteaux qu'on plante avec la main,
Pour surmonter la neige et marquer un chemin.
Ah! je connaissais trop cette fatale route!
Mes genoux fléchissant m'entraînaient vers la voûte;
J'y marchais pas à pas sur des monceaux mouvants
De feuillages d'automne entassés par les vents.
En foulant ces débris que le temps décompose,
J'entendis résonner et craquer quelque chose
Sous mon pied; vers le sol jauni je me baissai:
C'étaient des ossements, et je les ramassai.
Je reconnus, aux pieds, notre pauvre compagne,
Notre biche oubliée en quittant la montagne,
Et qui, morte sans doute ou de faim ou de deuil,
Avait laissé ses os blanchis sur notre seuil.
J'entrai sans respirer dans la grotte déserte,
Comme un mort, dont les siens ont oublié la perte,
Rentrerait inconnu dans sa propre maison,
Dont les murs qu'il bâtit ne savent plus son nom.
Mon regard d'un coup d'œil en parcourut l'enceinte,
Et retomba glacé comme une lampe éteinte.
O temple d'un bonheur sur la terre inconnu,
Hélas! en peu de temps qu'étiez-vous devenu?
Le sable et le limon, qui comblaient la poterne,
Ne laissaient plus entrer qu'un jour blafard et terne;

Digitized by Google

Le lierre, épaississant ses ténébreux réseaux,
Interceptait la brise et le reflet des eaux ;
La vase, amoncelée au canal de la source,
Dans le creux de la roche en détournait la course,
Et la coupe de pierre, aux éternels accords,
N'avait plus qu'une mousse aride sur ses bords.
Nul oiseau n'y buvait, ou n'y lavait ses ailes ;
Les nids de nos pigeons et de nos hirondelles,
Par la dent des renards détachés et mordus,
Flottaient contre la voûte à leurs fils suspendus,
Avec leurs blancs duvets, leurs plumes, leurs écailles,
Qui jonchaient le terrain ou souillaient les murailles.
Dans ce séjour de paix, d'amour, d'affection,
Tout n'était que ruine et profanation :
A la place où Laurence avait dormi naguère
Ses doux sommeils d'enfant sur son lit de fougère,
La bête fauve avait dans l'ombre amoncelé
Son repaire d'épine aux broussailles mêlé ;
Et des os décharnés, des carcasses livides,
Débris demi-rongés par ses petits avides,
Avec des poils sanglants répandus alentour,
Souillaient ce seuil sacré d'innocence et d'amour.
Je reculai d'horreur. O vil monceau de boue,
O terre qui produis tes fleurs et qui t'en joue,
Oh ! voilà donc aussi ce que tu fais de nous !
Nos pas sur tes vallons, tu les laboures tous :
Tu ne nous permets pas d'imprimer sur ta face
Même de nos regrets la fugitive trace ;
Nous retrouvons la joie où nous avons pleuré,
La brute souille l'antre où l'ange a demeuré !
L'ombre de nos amours, au ciel évanouie,
Ne plane pas deux jours sur notre point de vie ;
Nos cercueils, dans ton sein, ne gardent même pas
Ce peu de cendre aimée où nous traînent nos pas.

Digitized by Google

Nos pleurs, cette eau du ciel que versent nos paupières,
En lavant les tombeaux se trompent de poussières ;
Le sol boit au hasard la moelle de nos yeux.
Va, terre, tu n'es rien ! ne pensons plus qu'aux cieux !

Je me relevai fort de ce cri de colère :
Quand je sortis de l'antre et retrouvai la terre,
L'avalanche, d'en haut, au lac avait roulé ;
Un blanc tapis de neige avait tout nivelé ;
La tombe n'était plus qu'un léger monticule
Pareil au blanc monceau qu'un enfant accumule ;
L'ouragan balayait ces ondoyants sillons,
Et, luttant au-dessus contre ses tourbillons
(Ah ! je les reconnus), deux pauvres tourterelles
Dont la poudre glacée embarrassait les ailes,
Cherchant à s'échapper de ce tombeau mouvant,
Tournoyaient, s'abattaient ensemble sous le vent.
J'appelai par leurs noms ces oiseaux, nos symboles ;
Mais l'ouragan de glace emportait mes paroles.
Puis, sans penser ni voir, je descendis en bas,
Et comme si du plomb eût entraîné mes pas.

. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

ÉCRIT SUR UNE PAGE DE L'*IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.*

Valneige, novembre 1802.

Quand Celui qui voulut tout souffrir pour ses frères
Dans sa coupe sanglante eut vidé nos misères,
Il laissa dans le vase une âpre volupté :
Et cette mort du cœur qui jouit d'elle-même,
Cet avant-goût du ciel dans la douleur suprême,
O mon Dieu, c'est ta volonté!

J'ai trouvé comme lui dans l'entier sacrifice
Cette perle cachée au fond de mon calice,
Cette voix qui bénit à tout prix, en tout lieu.
Quand l'homme n'a plus rien en soi qui s'appartienne,
Quand de ta volonté ta grâce a fait la sienne,
Le corps est l'homme, et l'âme est Dieu!

Digitized by Google

Valneige, 19 mai 1803.

Hélas! depuis six mois j'avais cessé d'écrire :
Mon âme, chaque jour, de mille morts expire.
Depuis que la misère et les contagions
Montent pour décimer ces hautes régions,
Qu'importait à mes yeux ce miroir de ma vie?
Mes yeux sont tout trempés des larmes que j'essuie;
Le loisir du matin ne va pas jusqu'au soir;
Je n'ai ni le désir ni l'heure de m'asseoir;
Le chevet des mourants est ma place assidue :
A leur longue agonie un peu de paix rendue,
Le signe de la croix tenu devant leurs yeux,
Un serrement de main, un geste vers les cieux,
Les saints honneurs rendus à leur pauvre suaire,
C'est le seul bien, hélas! que je puisse leur faire.
Grâce à moi, sous leurs chaumes ils ne meurent pas seuls;
L'un après l'autre ils ont tous mes draps pour linceuls,
Et le sol, que mes mains ont creusé pour leur bière,
Ouvre à chacun son lit d'argile au cimetière.

Depuis deux ou trois jours cependant, le fléau
Commence à s'amortir dans mon pauvre hameau.
Hélas! il était temps! Que de toits sans fumées!
Que de champs sans semence et de portes fermées!
A la ville, au contraire, il s'accroît tous les jours.
Les pauvres qu'il choisit y meurent sans secours;

Digitized by Google

Les hôpitaux sont pleins d'infirmes qu'il entasse,
Et les morts aux mourants ne font pas assez place;
Les temples trop étroits sont encombrés; leur seuil
Des cadavres pressés repousse le cercueil;
Le bras des fossoyeurs à bêcher se fatigue;
Une place au sépulcre est un don que l'on brigue;
Les morts vont au tombeau par immenses convois,
Où pour mille cercueils ne marche qu'une croix.
La population se jette aux gémonies;
Les prêtres décimés manquent aux agonies;
Ils tracent aux mourants les sentiers du tombeau,
Et, comme le pasteur marche après le troupeau,
Les y mènent le soir, le lendemain les suivent.
A peine jusqu'ici trois ou quatre survivent,
Et, pour les assister dans leur pieux devoir,
Je descends chaque jour et reviens chaque soir.
Oh! que mon pied court vite au chemin de la tombe!
Quelle grâce d'en haut, mon Dieu, si je succombe!
Si moi, qui donnerais pour rien mes jours flétris,
Pour mes frères sauvés vous me donniez en prix!
Oh! pour rendre, Seigneur, un époux à la femme,
Une mère à l'enfant, prenez âme pour âme!

. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

Valneige, 16 décembre 1803.

Ce soir, je remontais pour descendre demain,
Le cœur saignant, les pieds tout meurtris du chemin,
L'esprit anéanti du poids de leur misère,
Comme Jésus montant sous la croix son Calvaire;
Je récitais tout bas les psaumes consacrés
Pour les âmes de ceux que j'avais enterrés.
La nuit enveloppait les muettes campagnes;
Seulement, en montant, les crêtes des montagnes,
Que la lune tardive allait bientôt franchir,
D'une écume de jour commençaient à blanchir.
Elle parut enfin comme un charbon de braise
Qu'on tire, avant le jour, du creux de la fournaise,
Et, glissant sur la pente en ruisseau de clarté,
M'éclaira mon sentier, de tout autre écarté:
Dur sentier suspendu sur le bord des abîmes,
S'enfonçant dans la gorge et remontant les cimes,
Puis enfin, contournant la pente du rocher,
Allant avec mes yeux aboutir au clocher.
J'avais monté longtemps; mon front à large goutte
Ruisselait de sueur découlant sur la route.
Quand je fus à peu près à moitié du chemin,
A l'endroit du sentier coupé par le ravin,
Sur l'arche du vieux pont, où le torrent dégorge,
Qui joint un bord à l'autre au creux noir de la gorge,
Sur le pied de la croix qui s'élève au milieu
Je m'assis un moment, pour respirer un peu.

Digitized by Google

Un silence complet endormait la nature;
Le torrent desséché s'étendait sans murmure;
Je comptais les rochers de son lit peu profond,
Par la lune baignés, blanchissants jusqu'au fond;
Et dans l'air de la nuit, sans haleine et sans voiles,
On aurait entendu palpiter les étoiles.
Je fus tiré du sein de ma réflexion
Par un étrange bruit de respiration;
J'écoutai : c'était bien une pénible haleine
Qui sortait, sous le pont, d'une poitrine humaine,
Et qu'au fond du ravin, de moment en moment,
Entrecoupait un faible et sourd gémissement.
Je refuse un instant le souffle à ma poitrine;
Au bas du parapet, l'œil tendu, je m'incline;
Je regarde, j'appelle, et rien ne me répond.
Par le lit du torrent je descends sous le pont.
La lune en inondait l'arche basse et profonde,
Ses rayons y tremblaient sur le sable au lieu d'onde,
Et, répandant assez de jour pour l'éclairer,
Laissaient l'œil et les pas libres d'y pénétrer.
De ronces et de joncs écartant quelque tige,
J'entrai d'un pas tremblant sous cette arche. Que vis-je?
Un jeune homme, le corps sur le sable étendu,
Le frisson de la mort sur sa peau répandu,
Sans regard et sans voix, le bras sur quelque chose
De long, d'étroit, de blanc, qui près de lui repose,
Et que, dans son instinct, sa main, ouverte encor,
Semblait contre son cœur presser comme un trésor.
Je recule d'un pas, la pitié me rapproche.
Recueillant un peu d'eau dans le creux d'une roche,
J'en baigne avec la main son front évanoui;
Il rouvre un œil mourant par la lune ébloui,
Jette un regard confus sur mon habit, regarde
Si rien n'a déplacé le long fardeau qu'il garde,

Digitized by Google

Cherche en vain dans sa voix un mot pour me bénir,
Se met sur son séant, et ne peut s'y tenir...
Je lui fis, avec peine, avaler une goutte
D'un flacon de vin vieux que j'avais pour ma route;
Et quand il eut repris ses forces à demi:
« Que faites-vous ici, lui dis-je, mon ami,
» Sous cette arche, à cette heure? Êtes-vous un coupable
» Que son crime poursuit, ou quelque misérable
» Qui, n'ayant plus de toit pour abriter son front,
» Pendant les nuits d'hiver se cache sous le pont?
» Coupable ou malheureux, vous n'avez rien à taire:
» Pardonner, soulager, c'est tout mon ministère;
» Je suis l'œil et la main et l'oreille de Dieu,
» Sa providence à tous, le curé de ce lieu! »
Un éclair, à ce nom, parcourut son visage;
Il joignit ses deux mains : « Le curé du village?
» Vous! vous! s'écria-t-il. Ne me trompez-vous pas?
» Ah! c'est Dieu qui nous a jetés là sous vos pas;
» O bon Samaritain, c'est lui qui vous envoie!
» Arriver jusqu'à vous, puis mourir avec joie! —
» Qu'attendez-vous de moi? lui dis-je. — Hélas! voyez,
» Voyez ce qu'en tombant je dépose à vos piés! »
Et retirant son corps, qui projetait une ombre
Sur le côté de l'arche et du fardeau plus sombre,
Je vis sur la poussière un grand coffre de bois:
Un lambeau de lin blanc en couvrait les parois;
Une croix de drap noir, petite, inaperçue,
Du côté le plus large au lin était cousue;
Une image de sainte, au bas, avec des lis,
Comme le pauvre peuple en suspend à ses lits;
Un rameau de buis sec; plus haut, une couronne
De ces fleurs de papier qu'aux fiançailles l'on donne,
Que tresse un fil de cuivre aux oripeaux d'argent,
Pauvre luxe fané de l'amour indigent.

Digitized by Google

A ces signes, hélas! si présents à mon âme,
Je reconnus soudain le cercueil d'une femme:
« Malheureux! m'écriai-je en un premier transport,
» Parlez, que faisiez-vous? Profaniez-vous la mort?
» Vouliez-vous dérober au tombeau son mystère?
» Osiez-vous disputer sa dépouille à la terre? »
Son front à ce soupçon se redressa d'effroi;
Il joignit ses deux mains sur le cercueil : « Ah! moi,
» Moi profaner la mort et dépouiller la tombe!
» Ah! si depuis deux jours sous ce poids je succombe,
» C'est pour n'avoir pas pu des vivants obtenir
» Une main de l'autel qui voulût la bénir,
» Une prière à part, hélas! pour sa pauvre âme!
» Cette bière est à moi; cette morte est ma femme!
» — Expliquez-vous, lui dis-je, et sur ce cher linceul,
» S'il est vrai, mon enfant, vous ne prierez pas seul;
» Mes larmes tomberont du cœur avec les vôtres:
» Je n'en ai plus pour moi, mais j'en ai pour les autres. »
Je m'assis près du corps, dans le lit du torrent.
« J'étais, monsieur, dit-il, un pauvre tisserand.
» A celle que j'aimais marié de bonne heure,
» De travail et d'espoir dans notre humble demeure
» Nous vivions; nos amours avaient été bénis
» D'un enfant de trois ans, vienne la Saint-Denis.
» Que nous étions heureux tous trois, toujours ensemble,
» Autour de ce métier où la tâche rassemble!
» Que de chants, de regards, de sourires d'amour,
» Sur la trame, entre nous, s'échangeaient tout le jour!
» Ma femme, à mes côtés, travaillant à l'aiguille,
» Me passant la navette, et la petite fille,
» De mon métier déjà comprenant les outils,
» Garnissant les fuseaux, ou dévidant les fils.
» Et le soir, quand le lin reposait sur la trame,
» Quel plaisir de nous voir, assis avec ma femme,

Digitized by Google

» Auprès de la fenêtre, où quelques pots de fleurs,
» D'iris, de réséda nous soufflaient les odeurs,
» Regarder en repos le soleil, qui se couche,
» De ses longs rayons d'or jouant sur nôtre couche;
» Manger sur nos genoux nos fruits et notre pain,
» Nous agacer du coude ou nous prendre la main,
» Pendant que l'un de nous, de son pied qu'il soulève,
» Berçait dans son berceau l'enfant, riant d'un rêve!
» Ah! monsieur, il me semble encor que je les vois!
» Cette image me tue et me coupe la voix.
» Le travail allait bien alors; chaque semaine,
» Le salaire assidu suffisait à la peine;
» La toile ne manquait jamais sur le métier,
» Et nous pouvions manger notre pain tout entier:
» Nous n'avions au bon Dieu que des grâces à rendre.
» Combien l'amour heureux rend la prière tendre!
» Et combien dans nos yeux de larmes de bonheur
» De ses dons tous les soirs rendaient grâce au Seigneur!
» Hélas! ce temps fut court! Dieu, du fond de l'abîme,
» Fit souffler dans les airs le mal qui nous décime;
» Nos voisins tour à tour succombaient à ses coups,
» Et d'étage en étage il monta jusqu'à nous.
» Respirant la première une fièvre brûlante,
» Comme un tendre bourgeon qui gèle avant la plante,
» Notre enfant entre nous mourut en un clin d'œil.
» Je vendis sa croix d'or pour avoir un cercueil;
» Sa mère de ses mains lui mit sa robe blanche,
» La para pour la mort comme pour un dimanche,
» Et, la couvrant cent fois de baisers et de pleurs,
» Jonchant ses beaux pieds joints des débris de nos fleurs,
» De son dernier bijou lui fit le sacrifice,
» Pour qu'avec les grands morts on lui fît un service;
» Moi-même, dépouillant mon unique trésor,
» Arrachant de mon doigt, hélas! mon anneau d'or,

Digitized by Google

» J'achetai du gardien de la funèbre enceinte
» La fosse de trois pieds creusée en terre sainte!...

» Le mal dans la maison une fois introduit,
» Ma femme entre mes bras mourut la même nuit.
» Sans or, sans médecin, sans prêtre, sans remède,
» Je ne pus qu'appeler tous les saints à son aide,
» Réchauffer ses pieds froids, de mon corps, dans mes bras;
» La disputer longtemps, souffle à souffle, au trépas.
» Souvent, dans cette nuit de l'angoisse mortelle,
» En me serrant la main : « Promets-moi, me dit-elle,
» Que tu ne laisseras jamais jeter mon corps
» Sans bière et sans tombeau dans le fossé des morts;
» Mais que tu feras faire un service à l'église,
» Pour que plus vite au ciel notre ange nous conduise,
» Et que plus près de Dieu, priant pour toi là-haut,
» Nous puissions à nous deux te rappeler plus tôt! »
» Je lui promis, mon père; et sur cette promesse
» Son âme s'en alla tout heureuse en caresse.
» Hélas! je promettais! je croyais obtenir
» Plus qu'en ces jours si durs je ne pouvais tenir.
» Par la longue misère ou par la maladie,
» La charité publique était tout attiédie.
» Je cherchai vainement parmi nos froids amis
» De quoi faire accomplir ce que j'avais promis:
» Des planches, un linceul et des clous pour la bière,
» Une messe à son âme, un coin au cimetière!...

» Je revins morne et seul près du cierge m'asseoir,
» Le regardant brûler d'un œil de désespoir.
» Quand il fut consumé, dans un transport féroce,
» Je lui fis un linceul de sa robe de noce;
» J'arrachai, je clouai les planches de son lit;
» Dans ce cercueil d'amour ma main l'ensevelit;

Digitized by Google

» Puis, attendant cette heure où dans la matinée
» Au service des morts la messe est destinée,
» Et chargeant sur mon dos ce cher et sacré poids,
» J'allai prendre mon rang, seul, au bout des convois.
» Mais, de tous les quartiers éloignés de la ville,
» Les tombereaux venaient s'encombrer à la file,
» Hélas! et dans leur mort, comme de leur vivant,
» Les plus riches, monsieur, passaient encor devant.
» Repoussé le dernier, toujours de bière en bière,
» Courbé sous mon fardeau, je me traînais derrière;
» L'église était déjà remplie, et le cercueil,
» Sans cortége et sans pleurs, fut repoussé du seuil.

» Deux jours entiers, monsieur, d'églises en églises,
» Je tentai d'obtenir les prières promises,
» Ou de surprendre au moins, saintement importun,
» La bénédiction que l'on donne en commun;
» Et deux jours, mendiant en vain la sépulture,
» Dans la chambre sans lit, sans feu, sans nourriture,
» Je rapportai plus lourd mon fardeau de douleur...
» Enfin, Dieu me fit naître une pensée au cœur.
» Allons, dis-je en moi-même, à la montagne! Un prêtre
» Là-haut par charité la recevra peut-être,
» Et, prenant en pitié ma misère et mon vœu,
» Lui bénira gratis sa place au champ de Dieu.

» Je repris sur mon dos ma charge raffermie;
» Je sortis dans la nuit de la ville endormie,
» Comme un voleur furtif, tremblant au moindre bruit,
» Par l'ange de ma femme à mon insu conduit;
» M'enfonçant au hasard dans la gorge inconnue,
» Me guidant sur le son des cloches dans la nue,
» Sous le poids de mon âme et de trois jours de mort
» Pliant à chaque pas, succombant sous l'effort,

Digitized by Google

» Me relevant un peu, me traînant sous la bière,
» Les genoux et les mains déchirés par la pierre.
» Enfin, sentant le cœur me défaillir ici,
» Et craignant qu'avant l'heure où l'air est éclairci
» Le pied du voyageur nous heurtât dans sa marche,
» J'ai tiré mon fardeau sous l'abri de cette arche.
» Déjà mort, à vos soins mon regard s'est rouvert;
» La grâce du Seigneur à vous m'a découvert!... »

. . . . . .
. . . . . .

« O mon frère, lui dis-je, ô modèle de l'homme!
» De quelque nom obscur que la terre vous nomme,
» Oh! quelle charité ne rougit devant vous?
» Ah! sous tant de fléaux qui s'acharnent sur nous,
» Quand l'homme que l'on jette et traîne sur la claie
» N'est plus qu'un vil fumier qu'un fossoyeur balaie,
» A qui la terre même a fermé le tombeau,
» Pour le cœur contristé qu'il est doux, qu'il est beau
» De voir l'humanité, dans une classe obscure,
» Par de semblables traits révéler sa nature,
» Conserver à la mort tant de fidélité,
» Ne voir dans le cercueil que l'immortalité!
» Et combien on est fier, dans ce poids de misère,
» D'être homme avec cet homme, et de le nommer frère!
» Ah! venez avec moi, courage! levez-vous!
» L'ange de vos amours marchera devant nous;
» A la terre de Dieu je porterai moi-même
» Ce corps, dont l'âme au ciel vous regarde et vous aime;
» Je creuserai sa fosse à l'ombre du Seigneur,
» Je ferai pour ses os comme pour une sœur.
» Mais, ô mon cher enfant, consolez-vous! Son âme
» N'a pas besoin là-haut que ma voix la réclame;

Digitized by Google

» Aux regards de Celui qu'un soupir satisfait,
» Quelle prière vaut ce que vous avez fait?
» Quel office, ô mon fils, que cette nuit mortelle
» Cette route, ce sang, cette sueur pour elle!
» Ah! dans son saint trésor Dieu n'a jamais compté
» De tribut qui vers lui plus suave ait monté!
» Venez, nous n'avons plus qu'à la rendre à la terre.
» La nuit baisse, et le jour... Cachons-lui ce mystère. »
Et prenant un côté du cercueil sous mon bras,
Le jeune homme prit l'autre; et, mesurant nos pas,
Par ces rudes sentiers lentement nous montâmes;
Nos membres fléchissants s'appuyaient sur nos âmes;
Nos deux fronts inondaient le cercueil de sueur;
Et le matin jetait sa première lueur,
Quand sur le seuil désert de l'église fermée
Je remis le mourant et sa dépouille aimée.
J'ornai secrètement l'autel, sans réveiller
Marthe, l'enfant de chœur, ni le vieux marguillier;
Je célébrai du jour le solennel service;
Des morts dans le Seigneur, seul, je chantai l'office,
Et la voix de l'époux, du seuil du saint enclos,
Aux psaumes de la mort répondait en sanglots.
Puis, creusant de mes mains la fosse au cimetière,
J'y descendis, pleurant, pour y coucher la bière;
Le sable y fut jeté par moi, puis par l'époux;
Ma pelle referma la couche en peu de coups,
Et la croix surmonta le lit du dernier somme.
Quand tout fut accompli, l'infortuné jeune homme,
Triomphant dans ses pleurs, s'assit sur le tombeau,
Comme un homme arrivé s'assoit sur son fardeau.

Digitized by Google

Valneige, 27 décembre 1803.

Il est mort ce matin. O paix à sa pauvre âme !
Je rouvrirai pour lui la couche où dort sa femme.

. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

28 décembre, de son lit.

Au lit mystérieux que referme la mort,
Heureux l'œil qui se clôt et le front qui s'endort
Sur l'oreiller divin d'une sainte espérance !
O sommeil ! ô réveil ! ô ma mère ! ô Laurence !
Le moment tant prié serait-il donc venu ?

. . . . . .
. . . . . .

Je me sens un besoin de repos inconnu ;
Un voile sur mes yeux, des ombres dans ma chambre,
Des ailes dans le cœur, du plomb dans chaque membre.
D'un air plus attendri mon chien lèche ma main ;
Prévoirait-il ma mort ?... Ah ! si c'était demain !...

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

(Le journal, interrompu par une maladie longue et douloureuse, ne fut jamais repris.)

Digitized by Google

ÉPILOGUE

On eût dit que la mort avait fermé le livre;
Mais sa force à ce coup l'avait laissé survivre;
Et ce fut, je présume, à peu près vers ce temps
Que je fis sa rencontre à la fin d'un printemps,
Qu'un premier entretien confondit nos deux âmes,
Et que, du premier jour, tous deux nous nous aimâmes.
Depuis ce moment-là jusqu'à ses cheveux blancs,
A sa maison de paix je montais tous les ans.
Elle était à mon cœur une source d'eau bonne
Qu'on sait dans les rochers sans la dire à personne,
Et que dans sa mémoire on réserve avec soin
Pour aller, à la soif, la chercher au besoin.

Digitized by Google

Chaque fois que ma vie était un peu fanée,
Qu'un chagrin me pesait dans le cours de l'année,
Mon instinct, près de lui me portant aussitôt,
Dans un coin de mon cœur mettait tout en dépôt,
Pour aller dans son sein le verser à son heure,
Et rapporter la paix qui comblait sa demeure.
Où trouver maintenant ma pauvre goutte d'eau,
Et ce banc sur la route où poser mon fardeau?
Et puis comme il m'aidait dans mes douces études!
Comme il connaissait bien toutes les habitudes
Des plantes, des oiseaux, des insectes de Dieu!
Comme il me disait juste à quelle heure, en quel lieu,
Sous quel rayon du soir, sur quelle verte pente
Ma main tomberait mieux sur l'insecte ou la plante!
Et comme, de l'hysope aux plus superbes fleurs,
De tout ce qui végète il m'enseignait les mœurs!
Il n'avait pourtant, lui, ni grand herbier ni livre;
Je recueillais tout mort, mais lui voyait tout vivre;
Je savais mieux les noms, les genres, les contours;
Lui, les saveurs, les goûts, les instincts, les amours;
Pour lui chaque herbe était un rayon d'évidence,
Un signe du grand mot où luit la Providence.
De ce signe divin par la sagesse écrit
Je contemplais la lettre, et lui lisait l'esprit;
Et, prêtant à chaque herbe une claire étincelle
D'âme distincte au sein de l'âme universelle,
Il la voyait sentir, penser, agir, aimer;
Et la nature ainsi, qu'il savait animer
Avec ses sentiments, ses grâces infinies,
Et ses transitions fondant en harmonies,
Devenait sous sa langue un poëme sans fin,
Mais toujours émouvant l'âme et toujours divin,
Car le nom de l'auteur, brillant sur chaque page,
De jour et de chaleur inondait tout l'ouvrage;

Digitized by Google

Jamais on n'y lisait avec lui sans bénir,
Et sans sentir aux yeux une larme venir.

A présent que j'ai lu dans cette âme si tendre,
Je reviens sur sa vie, et j'ai peine à comprendre
Comment il a vécu comme un autre ses jours,
Après avoir noyé tant d'âme dans leur cours.
J'aurais cru qu'une mort précoce et volontaire
Aurait déraciné cet homme de la terre,
Ou que son front, chargé de mystère et d'ennui,
Aurait jeté toujours une ombre devant lui.

Il n'en fut pas ainsi ; j'en bénis Dieu! Sa vie,
Quoique troublée au fond, ne parut point tarie;
Elle continua de couler doucement,
Sans devancer jamais sa pente d'un moment,
Et sans rendre son eau plus trouble ou plus amère
Pour celui qui regarde ou qui s'y désaltère :
La douleur qu'elle roule était tombée au fond.
Je ne soupçonnais pas même un lit si profond :
Nul signe de fatigue ou d'une âme blessée
Ne trahissait en lui la mort de la pensée;
Son front, quoique un peu grave, était toujours serein;
On n'y pouvait rêver la trace d'un chagrin
Qu'au pli que la douleur laisse dans le sourire,
A la compassion plus tendre qu'il respire,
Au timbre de sa voix ferme dans sa langueur,
Qui répondait si juste aux fêlures du cœur.
Il se fit de la vie une plus mâle idée :
Sa douleur d'un seul trait ne l'avait pas vidée;
Mais, adorant de Dieu le sévère dessein,
Il sut la porter pleine et pure dans son sein;

Digitized by Google

Et, ne se hâtant pas de la répandre toute,
Sa résignation l'épancha goutte à goutte,
Selon la circonstance et le besoin d'autrui,
Pour tout vivifier sur terre autour de lui.

S'il poursuivit ainsi son chemin jusqu'au terme,
C'est qu'en ses saintes mains le bâton était ferme;
C'est que sa tendre foi, qui rayonnait d'espoir,
Dorait le but d'avance et le lui faisait voir;
L'heure dont on est sûr de tant de confiance
S'attend sans amertume et sans impatience;
Dans les chemins connus on marche à petits pas,
Et quand on sait le terme, on est moins vite las.

Et puis les demi-cœurs et les faibles natures
Meurent du premier coup et des moindres blessures;
Mais les âmes que Dieu fit d'un acier plus fort,
De l'ardeur du combat vivent jusqu'à la mort;
De leur sein déchiré leur sang en vain ruisselle,
Plus il en a coulé, plus il s'en renouvelle;
Et souvent leur blessure est la source de pleurs
D'où le baume et l'encens distillent mieux qu'ailleurs.

J'ai trouvé quelquefois, parmi les plus beaux arbres
De ces monts où le bois est dur comme les marbres,
De grands chênes blessés, mais où les bûcherons,
Vaincus, avaient laissé leur hache dans les troncs:
Le chêne dans son nœud la retenant de force,
Et recouvrant le fer d'un bourrelet d'écorce,
Grandissait, élevant vers le ciel, dans son cœur,
L'instrument de sa mort, dont il vivait vainqueur!

Digitized by Google

C'est ainsi que ce juste élevait dans son âme,
Comme une hache au cœur, ce souvenir de femme!

Lorsque après cette fin, que je n'avais pu voir,
J'eus accompli pour lui le funèbre devoir,
De tout ce qu'il laissait me faisant ma famille,
Je voulus emmener Marthe, la pauvre fille!
Elle me répondit, en me montrant du doigt
L'arbuste enraciné dans les fentes du toit:
« A ces murs, comme lui, ma vie a pris racines;
» On me laissera bien vieillir sous ces ruines.
» Qu'est-ce qui soignerait le chien abandonné?
» On m'y rapportera le pain que j'ai donné! »
Je sifflai vainement le chien du pauvre prêtre:
Il s'émut à la voix de l'ami de son maître,
Mais, flairant le sentier qui menait au cercueil,
Sans faire un pas plus loin, il me suivit de l'œil;
Les oiseaux affranchis revinrent à leur cage;
Et je n'emportai rien de son cher héritage
Que, sur sa croix de bois, son vieux Christ de laiton,
Ces feuillets déchirés, sa Bible, et son bâton.

Depuis ce jour, au mois où l'on coupe les seigles,
Je monte tous les ans la montagne des Aigles,
Et, de mon pauvre ami le récit à la main,
De la grotte, en lisant, je refais le chemin;
Du drame de ses jours j'explore le théâtre,
Et j'y trouve souvent son vieil ami le pâtre,
Qui, laissant ruminer à l'ombre son troupeau,
Rêve des deux amants, assis sur leur tombeau;
Car, malgré le mystère et malgré la distance,
Jocelyn dort aussi près du corps de Laurence.

Digitized by Google

Lorsque dans la montagne on sut par mes discours
Le secret divulgué de ces saintes amours,
Ses pauvres paroissiens, par pitié pour son âme,
Rapportèrent sa cendre au *tombeau de la dame;*
Et depuis sept printemps ils sont couchés tous trois
Aux lieux qu'ils ont aimés, et sous la même croix.
Souvent, des jours entiers, j'y rêve ou j'y médite;
Car on aime ce sol qu'une dépouille habite,
Comme on aime à s'asseoir sur le banc de gazon
Où, lorsque le soleil a quitté l'horizon,
La brume du couchant, que l'heure en paix déplie,
Vous enveloppe d'ombre et de mélancolie,
Mais où le rayon mort, qui voile sa splendeur,
Laisse longtemps sur l'herbe un reste de tiédeur!

Digitized by Google

NOUVEL ÉPILOGUE

VISION

Six mois après, au temps où l'on coupe les seigles,
Je vins herboriser aux montagnes des Aigles,
Et, de mon pauvre ami le récit à la main,
De la grotte, en lisant, je cherchais le chemin.
Du drame de ses jours j'explorais le théâtre,
Lorsque je rencontrai par hasard le vieux pâtre.
Je m'assis près de lui, sur l'herbe, au bord des flots;
Nous causâmes ensemble à peu près en ces mots:

LE PATRE.

Que cherchez-vous, monsieur, dans ces déserts?

MOI.

La place
D'une histoire d'amour que ce livre retrace,

Digitized by Google

La grotte où deux enfants, sous les yeux du Seigneur,
Eurent tant d'innocence avec tant de bonheur.
Montrez-moi le tombeau de la dame inconnue.

LE PATRE.

Quoi! cette histoire aussi jusqu'à vous est venue?

MOI.

J'étais le seul ami de l'un des deux amants,

(En lui montrant le manuscrit.)

Et j'ai là le récit de tous leurs sentiments.

LE PATRE.

Je voudrais bien savoir si ce livre me nomme.

MOI.

Vous?

LE PATRE.

Oui, moi.

MOI.

Et comment?

LE PATRE.

Je ne suis qu'un pauvre homme;
Et c'est moi qui fus cause, hélas! sans le savoir,
De leur bonheur trop court et de leur désespoir.

MOI.

Quoi! vous seriez...?

LE PATRE.

C'est moi qui leur montrai la route
De la grotte, et deux ans les cachai sous sa voûte;
C'est moi qui les nourris, elle et lui, de mon pain.
Tenez, voyez là-haut, au-dessus du sapin,
A droite, un peu plus bas que cette aiguille blanche:
Vous suivrez le ravin comblé par l'avalanche;
Par une gorge étroite. après, vous descendrez
Jusqu'aux rives du lac, bordé de petits prés;

Digitized by Google

Et là, près de la grève où son écume flotte,
Vous verrez trois tombeaux à deux pas d'une grotte.

MOI.

Trois tombeaux? Le récit ne parle que de deux:
Le proscrit et Laurence.

LE PATRE.

Et leur ami près d'eux.

MOI.

Quoi! Jocelyn ici? Vous vous trompez.

LE PATRE.

Lui-même.
Il repose en ces lieux auprès de ce qu'il aime.
Instruite, on ne sait trop comment, des grands secrets,
Quand Marthe eut tout trahi par des mots indiscrets,
Ses pauvres paroissiens, par pitié pour son âme,
Rapportèrent son corps au tombeau de la dame;
Et depuis deux saisons ils sont couchés tous trois
Aux lieux qu'ils ont aimés, et sous la même croix.

MOI.

Ah! vers ces trois tombeaux, berger, menez-moi vite!
J'aime à fouler le sol que sa dépouille habite,
Comme on aime à s'asseoir sur le bloc attiédi
Où le rayon du jour à peine est refroidi.
Allons! le jour encore éclaire la montagne.

LE PATRE.

N'attendez pas, monsieur, que je vous accompagne;
Pour la dernière fois j'ai foulé ces sommets.
Allez-y seul; mes pieds n'y monteront jamais!

MOI.

Avez-vous donc, berger, peur de ce coin de terre?

LE PATRE.

Il se passe, monsieur, là-haut quelque mystère
Que l'homme encor pécheur profane en regardant:
C'est comme un Dieu caché dans un buisson ardent.

Digitized by Google

MOI.

Qu'avez-vous vu? Parlez!

LE PATRE.

Oh! des choses étranges,
Et faites seulement pour les regards des anges.

MOI.

Ne m'ouvrez pas ainsi votre cœur à demi.
Je crois en Dieu, berger, et j'étais leur ami!

LE PATRE.

Vous voulez donc, monsieur, que je vous le raconte?
Dieu sait si je vous mens, et pourtant j'en ai honte.
Vous direz: C'est un rêve! et je ne dormais pas.
Un jour, près des tombeaux j'avais porté mes pas;
Pour ces trois chers défunts j'avais dit mes prières,
Fait trois signes de croix, et baisé leurs trois pierres;
Puis, les yeux par mes pleurs encor tout obscurcis,
Non loin, au bord du lac, pensif, j'étais assis.
Aucun vent n'en frôlait la surface limpide;
L'eau profonde y dormait, transparente et sans ride;
Et je laissais mes yeux, qui regardaient sans voir,
Avec distraction flotter sur ce miroir.
La cime des glaciers avec ses neiges blanches,
La grotte et ses tombeaux, les chênes et leurs branches,
Et le dôme serein d'un pan de firmament,
Tout s'y réfléchissait, clair, dans l'éloignement.
Soudain l'onde immobile, où mon regard se plonge,
S'illumine; et je vois, comme l'on voit en songe,
Deux figures sortir du ciel resplendissant,
Aux cimes du glacier descendre en s'embrassant,
Et, comme deux oiseaux dont l'aile est éclairée,
S'abattre sur la grotte et planer à l'entrée.
Ébloui des clartés que l'eau semblait darder,
Sans haleine, j'osais à peine regarder;

Digitized by Google

Mais l'image dans l'eau s'éclairant à mesure,
Je reconnus, monsieur, l'une et l'autre figure.

MOI.

Et c'était...?

LE PATRE.

Jocelyn! et Laurence avec lui!
Si j'avais pu marcher, je me serais enfui;
Mais je restai cloué de terreur à ma place,
Et mes yeux, malgré moi, les voyaient dans la glace,
Vêtus d'air et de jour au lieu de vêtements,
Se tenant par la main ainsi que deux amants;
Sur l'herbe qui frémit leurs pieds joints s'arrêtèrent,
Et de là, sans parler, leurs regards se portèrent
Sur les sites, les eaux, les arbres du beau lieu,
Comme quand on arrive, ou qu'on va dire adieu;
Tour à tour l'un à l'autre ils se montraient du geste
Du temps de leurs amours, hélas! le peu qui reste,
Les plantes, les rochers, les chênes éclaircis,
La mousse au bord du lac où l'on s'était assis,
La source extravasée et les nids d'hirondelles,
Et la plume par terre arrachée à leurs ailes;
Puis ils se regardaient, souriant, elle et lui,
Comme quelqu'un qui voit son idée en autrui;
Et Laurence, abaissant une main jusqu'aux herbes,
Des mille fleurs des prés cueillait de grosses gerbes,
Feuille à feuille, au hasard, nuançait leurs couleurs,
Et de la tête aux pieds se revêtait de fleurs,
Comme une aurore au ciel se revêt de la nue;
Et l'amant embaumé s'enivrait de sa vue.
Et, comme pour venir assister à leurs jeux,
Tout ce qu'ils appelaient ressuscitait pour eux;
Et les plantes croissaient à leur seule pensée,
Et la biche accourait lécher leur main baissée,
Et le chien au soleil se couchait à leurs piés,

Digitized by Google

Et les pigeons enfuis de leurs nids, effrayés,
Par Laurence nommés revenaient d'un coup d'aile
Becqueter son épaule et planer autour d'elle.
Et puis je vis venir d'en haut, monter d'en bas,
Hommes, femmes, enfants, que je ne connus pas,
A ces noces du ciel foule que Dieu convie,
Venant pour retracer et bénir une vie.
Jocelyn, lui du moins, tous les reconnaissait,
Car par son nom mortel chacun le bénissait.
Et deux anges de Dieu sur l'herbe descendirent;
Sur le couple béni leurs ailes s'étendirent,
Et ces ailes formaient comme un grand dôme bleu
Pour ombrager leurs fronts d'un invisible feu;
Et j'entendis les voix d'un million de génies
Se répandre sur l'onde en vagues d'harmonies;
Et pendant qu'ils chantaient, les anges du Seigneur
Aux doigts des deux amants rougissant de bonheur
Passaient le double anneau des noces éternelles,
Et sur leurs fronts baissés, ouvrant un peu leurs ailes,
Laissaient percer du ciel un rayon de l'amour:
Et mes yeux, foudroyés de ce céleste jour,
Virent les deux amants ne former qu'un seul être,
Où l'un ne pouvait plus de l'autre se connaître,
Et dans un lumineux évanouissement
Fondre comme une étoile au jour du firmament.
Et comme, pour mieux voir, je détournais la tête,
Tout le lac frissonna du vol de la tempête,
Et roula dans ses bruits, avec solennité,
« Laurence! Jocelyn! amour! éternité! »

Digitized by Google

NOTES DE JOCELYN

NOTE PREMIÈRE

(PROLOGUE. — Page 75.)

J'étais le seul ami qu'il eût sur cette terre.....

Jocelyn, comme je l'ai dit ailleurs, n'est point une invention, c'est presque un récit. Son nom, dans la vie réelle et dans la mémoire de mon amitié, est l'abbé D....., curé de B..... Je détache la page que je lui ai consacrée dans les *Confidences*, et je la place ici comme le *fac-simile* de la vérité de ce poëme. C'est le dessin au crayon et sans cadre du portrait poétique de Jocelyn. Il ne diffère que par cette couleur qui est le jour et la teinte du souvenir.

« Une circonstance me confirmait encore dans ces découragements de cœur et dans ces mépris pour le monde : c'était la société et les entretiens avec un autre solitaire aussi sensible, plus âgé et plus malheureux que moi. Cette société était la seule diversion que j'eusse quelquefois à mon isolement. D'abord rencontre, puis habitude, cette fréquentation se changeait de jour en jour davantage en amitié. Le hasard semblait avoir rapproché deux hommes d'âge et de condition différents, mais qui se ressemblaient par la sensibilité, par le caractère, et par la conformité de tristesse, de solitude d'âme, et de découragement du bonheur. L'un de ces hommes, c'était moi; l'autre, c'était le

Digitized by Google

pauvre curé du village de Bussières, paroisse dont Milly relevait et n'était qu'un hameau.

» J'ai parlé, dans le récit des premières impressions de mon enfance, d'un jeune vicaire qui apprenait le catéchisme et le latin aux enfants du village, chez le vieux curé de Bussières. J'ai dit qu'il se nommait l'abbé D.....

» L'abbé D..... avait alors trente-huit ans. Son visage avait une expression d'énergie, de fierté, de virilité, qu'adoucissait seulement une teinte de tristesse douce, habituellement répandue sur sa physionomie. On y sentait une nature forte, enchaînée sous un habit par quelques liens secrets qui l'empêchent de se mouvoir et d'éclater. Le contour des joues était pâle, comme une passion contenue; la bouche fine et délicate; le nez droit, modelé avec une extrême pureté de lignes, renflé et palpitant vers les narines, ferme, étroit et musculeux vers le haut, où il se lie au front et sépare les yeux. Les yeux étaient d'une couleur bleu de mer mêlé de teintes grises, comme une vague à l'ombre; les regards étaient profonds et un peu énigmatiques, comme une confidence qui ne s'achève pas; ils étaient enfoncés sous l'arcade proéminente d'un front droit, élevé, large, poli par la pensée. Ses cheveux noirs, déjà un peu éclaircis par la fin de sa jeunesse, étaient ramenés sur ses tempes en mèches lisses, luisantes, collées à la peau, dont elles relevaient la blancheur. Ils ne laissaient apercevoir aucune trace de tonsure. Leur finesse et la moiteur habituelle de la peau leur donnaient au sommet du front et vers les tempes quelques inflexions à peine perceptibles, comme celles de l'acanthe autour d'un chapiteau de marbre.

» Tel était l'extérieur de l'homme avec lequel, malgré la distance des années, la solitude, le voisinage, la conformité de nature, l'attrait réciproque, et enfin la tristesse même de nos deux existences, allaient insensiblement me faire nouer une véritable et durable amitié.

» Cette amitié s'est cimentée depuis par les années; elle a duré jusqu'à sa mort : et maintenant, quand je passe par le village de B....., mon cheval, habitué à ce détour, quitte le grand chemin vers une petite croix, monte un sentier rocailleux qui passe derrière l'église, sous les fenêtres de l'ancien presbytère, et s'arrête un moment de lui-même auprès du mur d'appui du cimetière. On voit par-dessus ce mur la pierre funéraire que j'ai posée sur le corps de mon ami. J'y ai fait écrire en lettres creuses, pour toute épitaphe, son nom à côté du mien. J'y donne, un moment en silence, tout ce que les vivants peuvent donner aux morts : une

Digitized by Google

pensée... une prière... une espérance de se retrouver ailleurs!...

» Nous nous liâmes naturellement et sans le prévoir. Il n'avait que moi avec qui il pût s'entretenir, dans ce désert d'hommes, des idées, des livres, des choses de l'âme qu'il avait cultivées avec amour dans sa jeunesse et dans le palais de l'évêque de Mâcon. Il les cultivait solitairement encore dans l'isolement où il était confiné. Je n'avais que lui avec qui je pusse épancher moi-même mon âme débordante d'impressions et de mélancolie.

» Nos rencontres étaient fréquentes : le dimanche, à l'église; les autres jours, dans les sentiers du village, dans les buis ou dans les genêts de la montagne. J'entendais de ma fenêtre l'appel de ses chiens courants.

» A force de nous rencontrer ainsi à toute heure, nous finîmes par avoir besoin l'un de l'autre. Il comprit qu'il y avait dans l'âme de ce jeune homme des germes intéressants à regarder éclore et se développer. Je compris qu'il y avait dans cet homme mûr et fatigué de vivre une destinée âpre et trompée, comme était la mienne en ce moment; une âme malade, mais forte, auprès de laquelle mon âme se vengerait de ses propres malheurs en s'attachant du moins à un autre malheureux.

» Je lui prêtais des livres. J'allais toutes les semaines les louer dans un cabinet de lecture à Mâcon, et je les rapportais à Milly dans la valise de mon cheval. Il me prêtait, lui, les vieux volumes d'histoire de l'Église et de littérature sacrée qu'il avait trouvés dans la bibliothèque de l'évêque de Mâcon. Il avait eu ce legs dans son testament. Nous nous entretenions de nos lectures. Nous nous apercevions ainsi, par la conformité habituelle de nos impressions sur les mêmes ouvrages, de la consonnance de nos esprits et de nos cœurs. Chaque jour, chaque livre, chaque entretien, amenaient une découverte et comme une intimité involontaire de plus entre nous. On s'attache par ce qu'on découvre de semblable à soi dans ceux qu'on étudie. L'amour et l'amitié ne sont au fond que l'image d'un être réciproquement entrevue et doublée dans le cœur d'un autre être. Quand ces deux images se confondent tellement que les deux n'en font plus qu'une, l'amitié ou l'amour sont complets. Notre amitié s'achevait ainsi tous les jours.

» ..... Bientôt nous ne nous contentâmes plus de ces rencontres fortuites dans les chemins des deux hameaux. Il vint chez moi, j'allai chez lui. Il n'y avait, entre sa maison et celle de mon père, qu'une colline peu élevée à monter et à descendre. Au bas de cette colline, cultivée en vignes rampantes, on trouvait une

Digitized by Google

fontaine sous des saules, et un sentier creux entre deux haies qui traversait des prés.

» Au bout de ces prés, une petite porte fermée par un verrou donnait accès dans un jardin potager entouré de murs tapissés d'espaliers. A l'extrémité de ce jardin, une maison basse et longue, avec une galerie extérieure dont le toit portait sur des piliers de bois; une petite cour entourée d'un hangar, d'un four et d'un bûcher; sur le mur d'appui de la galerie, deux beaux chiens couchés, et hurlant quand on ouvrait la porte; quelques pots de réséda et de fleurs rares sur le palier, quelques poules dans la cour, quelques pigeons sur le toit. C'était le presbytère.

» Du côté opposé au jardin, la maison donnait sur le cimetière, vert comme un pré mal nivelé autour de l'église. Par-dessus le cimetière, le regard s'étendait par une échappée de vue sur des flancs de montagnes incultes entrecoupées de hauts châtaigniers. L'œil glissait ensuite obliquement sur une sombre et noire vallée qui se perdait, l'été, dans la vapeur chaude du soleil; l'hiver, dans la fumée du brouillard ou des eaux. Le son de la cloche qui tintait aux trois parties du jour, aux baptêmes et aux sépultures, les pas des paysans revenant de l'ouvrage, les vagissements d'enfants qui pleuraient à midi et le soir pour appeler les mères attardées sur les portes des chaumières, étaient les seuls bruits qui pénétrassent du dehors dans cette maison. Au dedans on n'entendait que le petit tracas que faisaient la mère du curé et sa jeune nièce en épluchant les herbes pour la soupe, ou en étendant le linge sur la galerie.

» Bientôt je fus un hôte de plus de cette humble maison, un convive de plus à cette pauvre table. J'y descendais presque tous les soirs au soleil couchant. Quand j'avais quitté l'ombre des deux ou trois charmilles du jardin de Milly, sous l'abri desquelles j'avais passé la chaleur des jours du mois d'août; quand j'avais fermé mes livres, caressé et pansé avec soin mon cheval, et étendu sous ses sabots luisants la fraîche litière de la nuit, je montais à pas lents la colline, je me glissais comme une ombre du soir de plus parmi les dernières ombres que les saules jetaient sur les prés. J'ouvrais la petite porte du jardin de la cure de B... Les chiens, qui me connaissaient, n'aboyaient plus. Ils semblaient m'attendre à heure fixe sur le seuil. Ils me flairaient avec des battements de queue, des frissons de poil et des bonds de joie. Ils couraient devant moi, comme pour avertir la maison de l'arrivée du jeune ami.

» Je trouvais ordinairement l'abbé D..... occupé à émonder ses

Digitized by Google

treilles, à sarcler ses laitues ou à écheniller ses arbres. Je prenais l'arrosoir des mains de la mère, j'aidais la nièce à tirer la longue corde du puits. Nous travaillions tous les quatre au jardin tant qu'il restait une lueur de jour dans le ciel. Nous rentrions alors dans la chambre du curé. Les murs en étaient nus, et crépis seulement de chaux blanche éraillée par les clous qu'il y avait fichés pour y suspendre ses fusils, ses couteaux de chasse, ses vestes, ses fourniments, et quelques gravures encadrées de sapin, représentant la captivité de Louis XVI et de sa famille au Temple. Car l'abbé D....., je l'ai déjà dit, par une contradiction très-fréquente dans les hommes de ce temps-là, était royaliste, bien qu'il fût démocrate, et contre-révolutionnaire de sentiment, bien qu'il détestât l'ancien régime, et qu'il partageât toutes les doctrines et toutes les aspirations de la révolution.

» A la nuit tombante, il allumait une chandelle de suif ou un reste de cierge de cire jaune rejeté des candélabres de l'autel. Après quelques moments de lecture ou de causerie, la servante mettait la nappe sur la table, débarrassée de l'encre, des livres et des papiers. On apportait le souper.

» C'était ordinairement du pain bis et noir, mêlé de seigle et de son; quelques œufs des poules de la basse-cour, frits dans la poêle et assaisonnés d'un filet de vinaigre; de la salade ou des asperges du jardin; des escargots ramassés à la rosée sur les feuilles de vigne, et cuits lentement dans une casserole, sous la cendre; de la courge gratinée mise au four dans un plat de terre, les jours où l'on cuisait le pain; et de temps en temps ces poules vieilles, maigres et jaunes que les pauvres jeunes femmes des montagnes apportent en cadeau aux curés les jours de relevailles, en mémoire des colombes que les femmes de Judée apportaient au temple dans les mêmes occasions; enfin quelques lièvres ou quelques perdrix, récolte de la chasse du matin. On y servait rarement d'autres mets. La pauvreté de la maison ne permettait pas à la mère d'aller au marché. Ce frugal repas était arrosé de vin rouge ou blanc du pays; les vignerons le donnent au sacristain, qui va quêter, de pressoir en pressoir, au moment des vendanges. Le repas se terminait par quelques fruits des espaliers dans la saison, et par de petits fromages de chèvre blancs, frais, saupoudrés de sel gris, qui donnent soif, et qui font trouver le vin bon aux sobres paysans de nos vallées.

» L'abbé D....., bien qu'il n'eût pas la moindre sensualité de table, ne dédaignait pas, pour soulager sa vieille mère et pour former sa nièce, d'aller lui-même quelquefois surveiller le pain

Digitized by Google

au four, le rôti à la broche, les œufs ou les légumes sur le feu, et d'assaisonner de sa main les mets simples ou étranges que nous mangions ensemble, en nous égayant sur l'art du maître d'hôtel. C'est ainsi que j'appris moi-même à accommoder de mes propres mains ces aliments journaliers du pauvre habitant de la campagne, et à trouver du plaisir et une certaine dignité paysanesque dans ces travaux domestiques du ménage, qui dispensent l'homme de la servitude de ses besoins, et qui l'accoutument à redouter moins l'indigence ou la médiocrité.

» Après le souper, nous nous entretenions, tantôt les coudes sur la nappe, tantôt au clair de lune sur la galerie, de ces sujets qui reviennent éternellement, comme des hasards inévitables, dans la conversation de deux solitaires sans autre affaire que leurs idées : le sort de l'homme sur la terre, la vanité de ses ambitions, l'injustice du sort envers le talent et la vertu, la mobilité et l'incertitude des opinions humaines, les religions, les philosophies, les littératures des différents âges et des différents peuples, la préférence à donner à tel grand homme sur tel autre, la supériorité de tel orateur ou de tel écrivain sur les orateurs et les écrivains ses émules, la grandeur de l'esprit humain dans certains hommes, la petitesse dans certains autres ; puis des lectures de passages de tel ou tel écrivain, pour justifier nos jugements ou motiver nos préférences ; des fragments de Platon, de Cicéron, de Sénèque, de Fénelon, de Bossuet, de Voltaire, de Rousseau, livres étalés tour à tour sur la table, ouverts, fermés, rouverts, confrontés, discutés, admirés ou écartés, comme des cartes de ce grand jeu de l'âme que le génie de l'homme joue avec l'énigme de la nature depuis le commencement jusqu'à la fin des siècles.

» Quelquefois, mais rarement, de beaux vers des poëtes anciens récités par moi dans leur langue, sous ce même toit où j'avais appris à épeler les premiers mots de grec et de latin. Mais les vers tenaient peu de place dans ces citations et dans ces entretiens.

» De ces sujets littéraires, nous arrivions toujours, par une déviation naturelle, aux questions suprêmes de politique, de philosophie et de religion. Nourris l'un et l'autre de la moelle de l'antiquité grecque et romaine, nous adorions la liberté comme un mot sonore, avant de l'adorer comme une chose sainte, et comme la propriété morale dans l'homme libre.

» Nous détestions l'Empire et ce régime plagiaire de la monarchie ; nous déplorions qu'un héros comme Bonaparte ne fût pas en même temps un complet grand homme, et ne fît servir les forces matérielles de la révolution, tombées de lassitude dans sa

Digitized by Google

main, qu'à reforger les vieilles chaînes de despotisme, de fausse aristocratie et de préjugés, que la révolution avait brisées. L'abbé D....., quoiqu'il eût le jacobinisme en horreur, conservait de la république une certaine verdeur âpre mais savoureuse sur les lèvres et dans le cœur. Il me la communiquait sans y penser. Mon âme jeune, pure de viles ambitions, indépendante comme la solitude, aigrie par la compression du sort qui semblait s'obstiner à me fermer le monde, était prédisposée à cette austérité d'opinion qui console des torts de la fortune en la faisant mépriser dans ceux qu'elle favorise, et qui aspire au gouvernement de la seule vertu. La Restauration, qui nous avait enivrés l'un et l'autre d'espérances, commençait à les décevoir. Elle laissait penser du moins, lire, écrire, discuter. Elle avait le bruit intestin des gouvernements libres et les orages de l'opinion. Mais l'adoration superstitieuse du passé, soufflée par des courtisans incrédules à un peuple vieilli de deux siècles en vingt-cinq ans, nous désenchantait. Nous ne murmurions pas, de peur de nous confondre avec les partisans de l'Empire ; mais nous gémissions tout bas, et nous remontions ou nous descendions les siècles, pour y retrouver des gouvernements dignes de l'humanité. Hélas ! où sont-ils ?...

» ..... Quand les paroles commençaient à tarir sur nos lèvres et que le sommeil nous gagnait, je reprenais mon fusil, je sifflais mon chien ; l'abbé D..... m'accompagnait jusqu'au bout des prés qui terminent le vallon de B.....; nous nous serrions la main. Je gravissais silencieusement la colline pierreuse, tantôt à la lueur des belles lunes d'été, tantôt à travers les humides ombres de la nuit, épaissies encore par les brouillards du commencement de l'automne.

» Je trouvais la vieille servante qui filait, en m'attendant, sa quenouille, à la clarté de la lampe de cuivre suspendue dans la cuisine. Je me couchais. Je m'endormais, et je m'éveillais le lendemain au bruit du vol des hirondelles des prés qui entraient librement dans ma chambre à travers les vitres cassées, pour recommencer la même journée que la veille.

» Ce qui m'attachait de plus en plus au pauvre curé de B....., c'était le nuage de mélancolie mal résignée qui attristait sa physionomie. Cette ombre amortissait dans son regard les derniers feux de la jeunesse ; elle donnait à ses paroles et à sa voix une certaine langueur découragée, toute concordante à mes propres langueurs d'esprit. On sentait un mystère douloureux et contenu sous ses épanchements. On voyait qu'il ne disait pas tout, et qu'un dernier secret s'arrêtait sur ses lèvres.

Digitized by Google

» Ce mystère, je ne cherchais point à le lui arracher ; il ne me l'aurait jamais confié lui-même. Entre un aveu de cette nature et l'amitié la plus intime avec un jeune homme de mon âge, il y avait les convenances sacrées de son caractère sacerdotal. Mais les chuchotements des femmes du village commencèrent à m'en révéler confusément quelque rumeur, et plus tard je connus ce mystère de tristesse dans tous ses détails. »

NOTE DEUXIÈME

(PREMIÈRE ÉPOQUE. — Page 128.)

Les prêtres, n'élevant contre eux que la prière,
Sont par leurs cheveux blancs traînés dans la poussière...

Comme historique de ces vers, nous extrayons de l'*Histoire des Girondins* le récit du massacre des Carmes.

« Pendant que les tombereaux commandés par les agents du comité de surveillance charriaient les cadavres et le sang de l'Abbaye, trente égorgeurs épiaient depuis le matin les portes des Carmes de la rue de Vaugirard, attendant le signal. La prison des Carmes était l'ancien couvent, immense édifice percé de cloîtres, flanqué d'une église, entouré de cours, de jardins, de terrains vagues. On l'avait converti en prison pour les prêtres condamnés à la déportation. La gendarmerie, la garde nationale, y avaient des postes. On avait, à dessein, affaibli ces postes le matin. Les assassins, qui forcèrent les portes vers quatre heures du soir, les refermèrent sur eux. Ceux qui commencèrent le massacre n'avaient rien du peuple, ni dans le costume, ni dans le langage, ni dans les armes. C'étaient des hommes jeunes, bien vêtus, armés de pistolets et de fusils de chasse. Cérat, jeune séide de Marat et de Danton, marchait à leur tête. On reconnaissait dans sa troupe quelques-uns des visages exaltés qu'on voyait habituellement aux tribunes du club des Cordeliers. Prétoriens de ces agitateurs qu'on appelait, par allusion au couvent où se tenaient les séances, « les frères rouges de Danton, » ils portaient le bonnet rouge, une cravate, un gilet, une ceinture rouges, symbole significatif pour accoutumer les yeux et la pensée à la couleur du sang. Les directeurs du massacre craignirent

Digitized by Google

que l'ascendant des prêtres sur le bas peuple ne fît reculer les égorgeurs devant les assassinats sacriléges. Ils recrutèrent dans les écoles, dans les lieux de débauche et dans les clubs, des exécuteurs volontaires au-dessus de ces scrupules, et que la haine de la superstition poussait d'eux-mêmes à l'assassinat des prêtres. Des coups de fusil tirés dans les cloîtres et dans les jardins, sur quelques vieillards qui s'y promenaient, furent le signal du massacre. De cloître en cloître, de cellule en cellule, d'arbre en arbre, les fugitifs tombaient blessés ou morts sous les balles. On faisait rouler sur les escaliers, on jetait par les fenêtres, les cadavres de ceux qui avaient succombé à la décharge.

» Des hordes hideuses d'hommes en haillons, de femmes, d'enfants, attirées de ces quartiers de misère par le bruit de la fusillade, se pressaient aux portes. On les ouvrait de temps en temps, pour laisser sortir des tombereaux attelés de chevaux magnifiques, pris dans les écuries du roi. Ces chariots fendaient lentement la foule, laissant derrière eux une longue trace de sang. Sur ces piles de cadavres ambulantes, des femmes, des enfants assis, trépignaient de joie, riaient, et montraient aux passants des lambeaux de chair humaine. Le sang rejaillissait sur leurs habits, sur leurs visages, sur leur pain. Ces bouches livides, hurlant la *Marseillaise*, déshonoraient le chant de l'héroïsme en l'associant à l'assassinat. Le peuple hâve qui suivait les roues répétait en chœur les refrains, et dansait autour de ces chars comme autour des dépouilles triomphales du clergé et de l'aristocratie vaincus. Le petit nombre des assassins, le grand nombre des victimes, l'immensité du bâtiment, l'étendue du jardin, les murs, les arbres, les charmilles, qui dérobaient aux balles les prêtres courant çà et là pour fuir la mort, ralentirent l'exécution. La nuit tombante allait les protéger de son ombre. Les exécuteurs formèrent une enceinte, comme dans une chasse aux bêtes fauves, autour du jardin. En se rapprochant pas à pas des bâtiments, ils forcèrent à coups de plat de sabre tous les ecclésiastiques à se rabattre dans l'église; ils les y renfermèrent. Pendant que cette battue s'opérait au dehors, une recherche générale dans la maison refoula de même dans l'église les prêtres échappés aux premières décharges. Les assassins rapportèrent sur leurs propres bras les prêtres blessés qui ne pouvaient marcher. Une fois parquées dans cette enceinte, les victimes, appelées une à une, furent entraînées par une petite porte qui ouvrait sur le jardin, et immolées sur l'escalier.

» L'archevêque d'Arles, Duleau, le plus âgé et le plus vénéré

Digitized by Google

de ces martyrs, les édifiait de son attitude et les encourageait de ses paroles. L'évêque de Beauvais et l'évêque de Saintes, deux frères de la maison de la Rochefoucauld, plus unis par le cœur que par le sang, s'embrassaient, et se réjouissaient de mourir ensemble. Tous priaient, pressés dans le chœur, autour de l'autel. Ceux qui étaient appelés pour mourir recevaient de leurs frères le baiser de paix et les prières des agonisants.

» L'archevêque d'Arles fut appelé un des premiers : « C'est » donc toi, lui dit un Marseillais, qui as fait couler le sang des » patriotes d'Arles? — Moi, répondit l'archevêque, je n'ai fait de » mal à qui que ce soit dans ma vie! » A ces mots l'archevêque reçoit un coup de sabre au visage, il reste impassible et debout. Il en reçoit un second, qui couvre ses cils d'un voile de sang. Au troisième il tombe en se soutenant sur la main gauche, sans proférer un gémissement. Le Marseillais le perce de sa pique, dont le bois se brise par la force du coup. Il monte sur le corps de l'archevêque, lui arrache sa croix, et la montre comme un trophée à ses compagnons.

» L'évêque de Beauvais embrasse l'autel jusqu'au dernier moment; puis il marche vers la porte, avec autant de calme et de majesté que dans les saintes cérémonies. Les jeunes prêtres le suivirent jusqu'au seuil, où il les bénit. Le confesseur du roi, Hébert, supérieur des *Eudistes*, consolateur de Louis XVI dans la nuit du 10 août, fut immolé ensuite. Chaque minute décimait les rangs dans le chœur. Il n'y avait plus que quelques prêtres assis ou agenouillés sur les degrés de l'autel; bientôt il n'y en eut plus qu'un seul.

» L'évêque de Saintes, qui avait eu la cuisse cassée dans le jardin, était couché sur un matelas dans une chapelle de la nef. Les gendarmes du poste entouraient sa couche, et le cachaient aux yeux. Mieux armés et plus nombreux que les exécuteurs, ils auraient pu défendre leur dépôt. Ils assistèrent, l'arme au bras, au meurtre. Ils livrent l'évêque comme les autres. — « Je ne » refuse pas d'aller mourir avec mon frère, répondit l'évêque » quand on vint l'appeler; mais j'ai la cuisse cassée, je ne puis » me soutenir. Aidez-moi à marcher, et j'irai avec joie au sup- » plice. » Deux de ses meurtriers le soutinrent en passant leurs bras autour de son corps. Il tomba en les remerciant. C'était le dernier. Il était huit heures. Le massacre avait duré quatre heures. »

Digitized by Google

NOTE TROISIÈME

(DEUXIÈME ÉPOQUE. — Page 131.)

Devant l'abîme ouvert que ces eaux ont fendu,
Mon pied, cloué d'horreur, s'arrête suspendu...

L'auteur s'est évidemment inspiré ici de la vue de ce magnifique torrent qui descend du lieu appelé le *Désert*, au village des Échelles. Mais la poésie ni le pinceau n'atteindront jamais à la sublime horreur de ces chutes d'eau qui se sont creusé un lit tortueux dans la pierre, souvent à une profondeur de quarante pieds. Il arrive fréquemment qu'elles percent le rocher, au lieu de le franchir. Des ponts naturels se forment ainsi, donnant passage aux bergers ou aux chasseurs de chamois. Quand ces ponts s'écroulent sous le choc des eaux ou des avalanches, les habitants des chalets restent séparés du monde jusqu'à l'été. Il y a plusieurs de ces ponts écroulés dans cette partie des Alpes.

NOTE QUATRIÈME.

(DEUXIÈME ÉPOQUE. — Page 133.)

Ces pics aériens m'ont rapproché de vous;
Je vous vois seul à seul, et je tombe à genoux...

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en donnant ici quelques pages empreintes de la grandeur pittoresque et religieuse des Alpes. Ce sont deux fragments empruntés à un livre charmant et élevé, aux *Lettres de voyage* de M. Amédée Bourgeois, jeune écrivain distingué, né, comme Laurence,

Sur les bords orageux de la mer de Bretagne.

Jocelyn a le vol de l'aigle : il plane sur les hauts lieux. M. Amédée Bourgeois reste à terre : *musa pedestris*. Il donne les détails de ce paysage d'ensemble, le commentaire de ces vers de Joce-

Digitized by Google

lyn. Voyageur ondoyant et divers, il suit les méandres, les sinuosités de l'horizon; il analyse et raconte comme Toppfer, et son récit s'achève comme la rêverie triste et solennelle d'Obermann. Avec lui, le lecteur pénétrera dans les replis des montagnes, dans l'intimité des Alpes.

Voici le premier fragment :

« Jean-Jacques Rousseau avait bien raison de glorifier la vie ambulante dans les montagnes! Sous vos pieds, un chemin planté à la marge fleurie d'un lac, des coteaux boisés à gauche, des treilles étançonnées dans les eaux à droite; devant vous quelque îlot feuillu, d'où sort une tourelle à couverture ardoisée mi-partie bleue et blanche; à l'horizon, une voile penchée sous le vent; autour de vous les Alpes adoucissant leurs contours, qui sont le cadre du tableau; sur votre tête un ciel pur, traversé par un faucon aux grandes ailes. La jambe alerte, les yeux dispos, la pensée ici et là, à la montagne et au lac : que faut-il de plus pour vivre une bonne fois en passant, de la vie même dans cette gracieuse et riante nature?

» Je pris un sentier escarpé qui se perdait dans la montagne sous des sapins de cent à cent vingt pieds de hauteur, laissant un peu au ciel le soin de me conduire, et avisant à ne trébucher que le moins possible par les cailloux aigus dont est semé ce sentier.

» Le temps était superbe; une fraîche brise murmurait dans les feuilles de quelques noyers; de petits écureuils effrayés grimpaient çà et là sous les rameaux; les insectes chantaient leur ballade monotone au fond des hautes herbes. De temps à autre, un grand aigle, effarouché au bruit de mes pas, s'envolait en sifflant au-dessus de la forêt. C'était une de ces journées de la belle saison, où le bien-être de la santé, l'insouciance de la jeunesse et l'amour charmant du paysage ramènent, comme l'enfant prodigue, nos affections les plus tendres vers la nature, qui est une mère indulgente et douce.

» Je m'arrêtai à la pointe d'un monticule où deux à trois tours et pans de muraille se voyaient debout au milieu d'un amas de ruines. De cet endroit, la vallée de Beaufort, avec ses enfourchures, ses grandes taches de bois de sapins, ses prairies mollement inclinées jusqu'aux bords de la rivière, qui tantôt les caresse silencieusement, tantôt se tord au [redacted] de rauques mugissements et d'éblouissantes nappes d'écu[redacted] entre les roches amoncelées; de cet endroit, la vallée m'apparut belle de sa sauvage grandeur, et dormant au soleil comme une oasis entourée de neiges et de solitudes.

Digitized by Google

» Au sortir d'un bois que j'avais traversé la tête basse, un rayon de soleil me fit lever les yeux. Cette fois, ce ne fut plus le riche aspect des vallées du bas pays, ni celui de la zone intermédiaire. Une chaîne moutonneuse de pâturages se déroulait devant moi, fermée par un entassement de rocs blanchis sous la nappe des hivers; pyramide du désert élevant le front au-dessus des nuages, et coupée à la ceinture par la ligne de verdure sombre qui venait mourir à mes pieds. Entre ce mur de l'horizon et les pâturages qui semblent pendre à ses reins gigantesques, il y a cependant une gerçure profonde du sol. Cette gerçure enfouit des villages et des plaines, et ce mur à la crête inondée de soleil ou baignée des vapeurs de la tempête, cette robuste pyramide de la terre qui porte une couronne d'ouragans et un manteau de neiges éternelles, c'est le mont Blanc! le mont Blanc, du haut duquel descendent dix-huit glaciers, dont quelques-uns ont jusqu'à six lieues de longueur.

» Je passai la nuit à Hauteluce. Hauteluce est le pays de la lumière élevée (*alta lux*), un petit village dont le clocher vêtu de [redacted]-blanc, et délicatement ouvragé, semble un minaret d'argent [redacted] quelque ville sainte de l'Arabie.

» Au soleil couché, quand l'ombre eut noirci les pâturages, je vis les dernières effluves roses du jour diamanter les neiges du mont Blanc, puis s'éteindre l'une après l'autre. Plaignez-moi de cette méchante plume qu'un pinceau remplacerait si bien, — si j'étais peintre.

» Le lendemain matin, j'étais au col Joly, ou plateau des Dames. Le col Joly ferme la vallée de Hauteluce sur le mont Blanc. Sa déclivité rapide, au versant nord-est, descend sur Notre-Dame de la Gorge, une chapelle consacrée à la Vierge, perdue dans le repli de cette gerçure du sol qui sépare le mont Blanc des pâturages de Hauteluce.

» A mesure que j'avais marché, quelque grand pic s'était effacé dans le ciel; la chaîne montagneuse du géant alpestre, dont la plus haute sommité parut s'être évanouie, n'ayant désormais que des dimensions relatives à mon rapprochement, se présenta à mes yeux avec des proportions moins écrasantes, se couchant dans le Faucigny comme des flots sur une grève. A ma droite, d'âpres roches brunes se coupaient çà et là de longs filets de neige, dont l'opposition de couleur les assombrissait encore. En face, un bras de la mer de glace se montra, au premier coup d'œil, comme une large route sablonneuse s'enfonçant à l'un de ses coudes dans la montagne; bientôt des teintes étranges déta-

Digitized by Google

chèrent les uns des autres les grains de sable de cette route, et les changèrent en têtes acérées d'énormes pitons de glace. Au-dessus de cette mer polaire, d'immenses nappes de neige, blanches sur le ciel bleu, tourbillonnaient par instants, et le bruit des avalanches tonnait sur le glacier. A ma gauche, les Alpes du Faucigny dentelaient l'horizon de leur profil neigeux et crénelé; et près de moi, à l'extrémité du col Joly, la pointe verte des Aiguilles, mélancoliquement inclinée, semblait une humble fille des montagnes agenouillée aux pieds de son roi.

» C'est en face d'un tel horizon, mon ami, dans cette nature des régions élevées, où la solitude est souveraine, où la sourde plainte des avalanches alterne seule avec le grondement éloigné de quelque chute d'eau invisible; c'est à cette distance du monde, où nulle exhalaison des plaines ne saurait atteindre, où les souvenirs de la vie sociale s'échappent eux-mêmes de l'esprit, qu'un resserrement inattendu comprime : c'est à ce moment qu'il faut interroger son regard, interroger sa pensée, interroger son cœur, et se demander s'il n'y a point de Dieu? J'admets que ce puisse être une question, là où ailleurs; je l'admets un instant, laissant à l'intelligence débile une fleur, un insecte, pour lui témoigner surabondamment de l'existence du Créateur; j'écarte aussi les voix intérieures de la conscience, je veux une preuve matérielle qui soit frappante aux yeux de tous; et je dis que le spectacle majestueux et sévère de ces montagnes garde des enseignements formidables pour l'intelligence la plus grossière, si pervertie qu'elle soit. Nul n'est ici l'homme de son siècle; chacun y redevient l'homme de tous les temps, a dit un penseur des Alpes solitaires. Laissez-moi ajouter qu'à perdre l'esprit sceptique d'une époque civilisée, on a vite regagné la foi, cet ange gardien des pasteurs de la Bible. »

Voici le second fragment; c'est le reflet et l'impression du crépuscule dans les montagnes.

« ..... Au moment où je vous écris, le mont Blanc et le petit Saint-Bernard baignent d'un dernier rayon de jour leurs neiges immaculées : la nuit monte comme une brume des vallées enfouies dans l'ombre; les troupeaux rentrent aux étables; une corne de pâtre souffle sa note dolente à travers les hauteurs, d'où tombe par intervalles le mugissement lointain de quelque vache attardée au pâturage; il se lève dans l'air une haleine imprégnée d'odeurs aromatiques; le bleu du ciel brunit; les étoiles scintil-

Digitized by Google

lent une à une comme une poussière d'or au fond du firmament. Vous savez les belles imaginations que je promène volontiers au milieu de cette poussière, qui ne diffère de celle d'ici-bas que parce qu'elle est l'infiniment grand vis-à-vis de l'infiniment petit. Il y a des mondes là-haut, il y en a sous nos pieds. L'échelle des êtres, pour qui songe, vient de l'invisible et y retourne. L'âme a le coup d'aile de l'aigle pour tendre à l'invisible de là-haut. Là-haut, des soleils, des planètes; une vie meilleure, l'accomplissement des douces chimères de l'épreuve et de l'exil..... Malheureux, malheureux celui qui n'a jamais regardé le ciel avec les yeux de la pensée, qui ne l'a jamais interrogé avec la sympathie des aspirations et l'ivresse des saintes espérances! Que de compassions naissent à entendre et à voir les soucis de la terre, au retour d'une échappée de la rêverie à travers les espaces! »

NOTE CINQUIÈME

(QUATRIÈME ÉPOQUE. — Page 193.)

La neige qui fondait au tact du rayon rose,
Avant d'aller blanchir les pentes qu'elle arrose...

A l'époque de la première publication de *Jocelyn*, quelques critiques bienveillants accusèrent mes descriptions alpestres de la grotte des Aigles de transfigurer la nature. Ils me soupçonnaient d'avoir doré de trop de soleil, et surchargé de végétations luxuriantes et fantastiques comme des arabesques, le cadre de cet épisode de mon poëme. J'ai lu depuis un récit de voyage dans les montagnes du Dauphiné, publié quelques années après par M. A. Le Clerc; et il se trouve que les notes et les croquis du touriste sont, pour ainsi dire, les dessins au trait de mes paysages. Je place ici ce large et pittoresque panorama, comme le daguerréotype et le plan en relief de mon tableau.

I

« Il n'est pas de pays dont on parle plus et qu'on connaisse moins que le Dauphiné. Dédaigneux des richesses que nous pos-

Digitized by Google

sédons, nous courons sans cesse après les biens que nous n'avons pas. Un voyage en Italie ou en Suisse forme le complément presque obligé de toute éducation de jeune homme; mais personne ne s'est encore avisé de penser qu'en France il pouvait y avoir et il y avait d'aussi belles montagnes, des sites aussi remarquables et aussi dignes d'admiration et de curiosité, que ceux de la Suisse. De cela personne ne s'en doute, et les habitants de Grenoble l'ignorent peut-être eux-mêmes. La partie basse du pays est parfois seule parcourue par quelques rares visiteurs qui, ayant à dépenser dans leur course une somme indéfinie de temps, s'inquiètent peu, pour se rendre à Genève, de prendre la route plus courte de la Bresse, ou d'allonger le chemin par les traverses du Dauphiné. N'oublions pas non plus, dans le petit nombre des visiteurs du Dauphiné, les quelques hommes oisifs qui ont toujours à leur service une petite indisposition qui leur conseille d'aller se retremper dans le Styx des eaux minérales d'Aix en Savoie, ou, selon le côté vers lequel a tourné la girouette de leur malade imagination, leur dit de prendre les eaux d'Ariége ou d'Allevard. Puis comptons encore quelques familles d'Anglais nomades, voyageurs par système, coureurs de grandes routes par économie, promenant par toute l'Europe leur spleen, leur faux amour d'antiquités; passant aujourd'hui en Dauphiné par hasard, comme hier ils traversaient la Savoie, comme demain ils seront sur la route du Nord ou sur celle du Midi; car ils vont droit devant eux, sans but et sans destination, tant que la route déploie un ruban à parcourir. Mais cette espèce de visiteurs, comme toutes les autres, se borne à explorer l'intérieur d'une ville, à musarder autour de la statue d'une place, à flâner dans une église dont l'apparence est plus ou moins gothique, à bâiller en voulant déchiffrer une inscription d'un vieux *tumulus*; elle se borne à côtoyer la partie littorale du Dauphiné, mais se donne garde de s'aventurer vers les rochers des Alpes. Il est vrai de dire que tous n'ont pas, pour tenter ces diverses excursions, les mêmes motifs que ceux qui me décidèrent pour la première fois à les essayer. Ces raisons se trouvent contenues dans une petite anecdote que je n'oserais raconter, si préalablement je ne demandais, en faveur de la brièveté et de l'intention, pardon au lecteur de m'être mis en scène.

» Un soir, on jouait sur le théâtre de Lyon un drame en trois actes et en prose, de ma composition. Le sujet, si larmoyant que je l'avais pu choisir, n'excita d'abord qu'un intérêt assez faible; mais comme je n'étais pas d'une nature très-exigeante, je me

Digitized by Google

contentai pendant longtemps des applaudissements que quelques amis dévoués dépensaient assez généreusement en ma faveur. Mais, à la fin du deuxième acte, un malencontreux acteur manqua son entrée; le public s'impatienta, et moi, perdant la tête et croyant déjà entendre une bordée outrageuse de sifflets, je sortis précipitamment, pour me dérober à ce que, dans mon innocence, je n'étais pas encore habitué à regarder comme un simple inconvénient, et j'allai me renfermer chez moi plein d'angoisses, et dévorant d'abondantes larmes. J'étais là depuis une heure, lorsque je m'entendis appeler par mon nom. C'était un de mes bons amis qui m'avait le plus servi à la représentation de ma pièce, et qui, voyant ma cause désespérée, accourait me faire accepter des consolations, et m'offrir de venir passer quelques jours avec lui dans un château en Dauphiné, qu'habitait alors sa famille. Je me décidai sur-le-champ, et, sans prévenir ma mère autrement que par un petit mot d'écrit, nous montâmes en voiture, et, quelques secondes après, nous courions sur la route de Lyon à Grenoble.

» La route fut d'abord assez triste; peu à peu ces idées se dissipèrent : je me voyais libre sous un beau ciel, avec un beau paysage autour de moi, bien que toutefois il ne m'apparût qu'à la clarté d'une belle lune ; en sorte que lorsque nous arrivâmes à Voiron, petite ville à quatre lieues environ de Grenoble, j'avais déjà entièrement oublié ce qui venait de se passer.

» Le lendemain de très-grand matin je fus éveillé par un grand bruit de chevaux qui piaffaient dans la cour du château. C'étaient quelques-uns de nos anciens camarades de collége retirés à Voiron, qui, instruits par mon hôte de notre arrivée, me ménageaient la singulière surprise d'une excursion dans les montagnes qui séparent le Dauphiné de la Savoie. Je me hâtai de me lever, et, tout compte fait, nous nous trouvâmes rassemblés au nombre de dix, bien dispos, pleins d'ardeur, et prêts à tenter la conquête du monde. Six étaient à cheval; les quatre autres étaient admirablement placés dans une calèche, et paraissaient les rois de la fête. Nous traversâmes Voiron à la grande surprise de la foule, qui nous regardait passer sans comprendre rien à cette ovation inaccoutumée. J'admirai au galop sa place, au milieu de laquelle s'étend une verte pelouse où jouent de beaux enfants, et entourée de gracieuses allées d'arbres, sous le berceau desquels s'agite à la nuit tombante la foule des promeneurs; j'admirai sa fontaine tapissée de mousse, et gardée à ses quatre angles par quatre naïades en pierre blanche, qui découvrent leurs urnes pour lais-

Digitized by Google

ser l'eau s'échapper dans le bassin; et, bientôt emportés par nos cavaliers, qui se souciaient peu de s'arrêter longtemps devant ces objets qu'ils voyaient chaque jour, nous arrivâmes vers la partie haute de la ville, appelée la *Halle*. C'est là le berceau de Voiron. D'abord c'est un petit village auquel on n'ose encore donner un nom, et que tient emprisonné le comte de Sermorent; puis il devient un petit bourg; il s'agrandit de jour en jour, il se pare à la moderne, il lutte avec sa seigneurie; puis enfin, secouant tout à fait le joug, il s'affranchit du vasselage, déclare la guerre à Sermorent, s'en rend maître, et le réduit à n'être que son satellite et son faubourg.

» En continuant à monter par une rue pierreuse, nous trouvâmes, comme dernière limite à la ville de Voiron, la petite église des Pénitents. C'est celle que la population tient en la plus grande estime; aussi, malgré l'empressement de mes compagnons de route, qui se souciaient peu de s'y arrêter, j'insistai, et j'obtins quelques minutes pour la visiter. L'église des Pénitents est encore, à cette heure, d'une simplicité qui approche de l'indigence : tout ce qui sert au culte est en bois et en argile, non sans doute qu'elle n'eût pu avec le temps se parer d'or et d'argent; mais elle préfère garder la première pauvreté qui fut la dot du Christ sur la terre, et elle aime mieux conserver par là le souvenir de sa première existence. Tout pourtant s'y trouve d'une admirable propreté : les chaises sont en paille grossière, et leurs bras sont d'un bois blanc sur lequel on croirait difficilement que le ciseau de l'ouvrier a pu passer, tant il paraît brut; mais, à voir sa blancheur, on dirait qu'il vient seulement d'être dépouillé de son écorce; les stalles du chœur de l'église reluisent comme le buffet d'une ménagère; les tableaux, plus que modestes, qui, de distance en distance, marquent autour de l'édifice les diverses stations de la croix, étalent dans tout leur brillant le peu d'or de leurs cadres. On voit enfin que c'est la charité et l'humilité, et non l'ostentation, qui ont fait les frais de la chapelle.

» On me laissa le temps nécessaire pour tout voir, tout examiner, et je profitai de la permission; car cette petite église que je visitais pour la première fois avait déjà toutes mes sympathies. Enfin, nous sortîmes pour continuer notre excursion. Je me laissai guider par mes compagnons à travers un long corridor qui nous ouvrit un passage dans un sentier très-étroit, où deux ou trois personnes auraient eu peine à passer de front. Je cherchai des yeux la grande route, elle avait disparu. Devant nous se dressait une haute montagne dont la tête nue et escarpée paraissait,

Digitized by Google

sinon impossible, du moins très-difficile à gravir, même par le plus intrépide chasseur de chamois. Au-dessous de nous, en revanche, un immense précipice qu'entr'ouvrait, autant que la vue pouvait s'étendre, un rocher à angles tantôt rentrants et tantôt saillants. Plus de chemins, plus de maisons, plus de chevaux : tout avait disparu. Ma surprise était extrême.

» — Eh bien ! qu'as-tu donc à regarder ce gouffre ? me crie-t-on de toutes parts. Ce n'est pas de ce côté, je pense, que tu veux diriger tes pas ? Vois-tu sur la crête de ce roc ce sapin que l'œil peut à peine distinguer d'ici ? Dans deux heures, il faut que nous l'embrassions; car c'est sous son ombrage que nous dresserons la table du déjeuner.

» — Soit, repris-je, essayant de faire bonne contenance, mais visiblement déconcerté de voir m'échapper la bonne calèche qui m'avait voituré jusque-là ; marchons, messieurs !

» — Marcher ! non pas : à cheval et en voiture !

» Mon étonnement redoublait, et je cherchais en vain les moyens de cheminer dans les flancs d'une montagne qui paraissait si ardue, avec un attirail qui comportait toute la latitude d'une grande route ; et j'allais témoigner mon incrédulité, lorsque mon attention fut surprise par la vue d'une petite éminence qu'on me montra à quelques pas de l'endroit où nous nous trouvions.

» — Eh bien ! quoi de nouveau ? m'écriai-je.

» — Il y a, s'écria notre discoureur en chef, celui à qui avait été conféré, à l'unanimité, le droit de prendre la parole toutes les fois que, sur notre route, il se présenterait quelques chroniques ou légendes à raconter ou à expliquer, il y a que ce lieu s'appelle *la Pointe du Prophète*, et voici pourquoi : A peu près vers l'an 80 du siècle dernier, un ermite y avait construit sa cabane ; ses jours et ses nuits s'y passaient dans la contemplation et la prière, et, dans tout le pays, il était révéré comme un homme d'une grande sainteté. Un jour de fête, que quelques familles s'étaient rendues près de lui pour lui demander des prières et lui porter le pain et les racines qui faisaient sa nourriture, elles le trouvèrent en extase sur la pointe du roc, les bras croisés sur sa poitrine, et les yeux levés vers le ciel. Elles ne voulurent pas le distraire de sa contemplation, et, s'agenouillant, elles attendirent qu'il vînt de lui-même vers elles. Tout à coup un rayon de lumière sembla descendre du ciel et s'arrêter sur sa tête ; une force toute-puissante l'enleva de terre et le soutint suspendu, puis sa bouche s'ouvrit ; et l'ermite, se tournant de leur côté, laissa échapper

Digitized by Google

quelques paroles qui prédisaient très-distinctement la révolution qui devait éclater en France quelques années après. Lorsqu'il eut fini, sa couronne de lumière s'éclipsa, et, la force miraculeuse qui le soutenait venant à le lâcher, il tomba dans le précipice. Saisies de frayeur, les familles prièrent longtemps prosternées à la même place, puis elles allèrent à la recherche du corps du saint ermite; mais il leur fut impossible d'en découvrir les moindres traces. Elles descendirent alors à la ville, et racontèrent le prodige dont elles venaient d'être témoins. Une procession s'organisa bientôt pour consacrer ce grand événement, et chaque année la foule se porta avec une grande dévotion vers la *Pointe du Prophète*, jusqu'à ce que la révolution prédite vint interrompre le cours de ce pieux pèlerinage. Voici la légende.

» En écoutant ce récit, nous avions fait insensiblement quelques pas. Lorsqu'il fut terminé : En voiture! à cheval! s'écrièrent nos compagnons. Je crus que je continuais à être victime de la même plaisanterie, car je ne voyais ni voiture ni chevaux; lorsqu'en me retournant je m'aperçus que quelques pas avaient suffi pour changer complétement notre situation topographique : je me trouvai au milieu d'une grande route royale creusée au milieu du roc, et à deux pas de nous je vis nos chevaux et notre calèche qui nous attendaient patiemment.

» Notre course commençait admirablement; le temps était superbe, la montée était lente et presque imperceptible; le paysage nous offrait au loin, couchées le long de la montagne, et comme étagées les unes sur les autres, des plaines de vignes d'où parfois s'échappait la tête blanche d'un cerisier en fleur, ou la couronne rose d'un pêcher. Nous égayions la route par des épigrammes sur toutes les burlesques enseignes des cabarets disposés sur le chemin comme par étapes, ou même sur celles qui se contentaient de la formule habituelle : *Ici on donne à boire et à manger*. Sanglante ironie pour le malheureux qui chemine sans sou ni maille, et qui serait si bien disposé à profiter de l'obligeante hospitalité qui semble lui être offerte. Notre discoureur en chef, qui avait sa tête meublée de toutes les chroniques du pays, ne laissait passer aucun château, aucune masure, sans avoir quelque chose à nous apprendre sur leur compte. Devant nous, disait-il, ce roc coiffé d'un casque et qui semble nous regarder porte le nom de Tête-de-Minerve. On a cru que la déesse des arts et de la guerre, lorsqu'elle sortit tout armée du cerveau de son père Jupiter, trouva l'hospitalité dans une grotte de cette montagne, et que, reconnaissante, la déesse lui donna sa ressemblance. Plus loin, cette

Digitized by Google

aspérité simule une tour, et présente vers ses extrémités une bordure qui l'entoure dans toute sa circonférence. Vous croiriez une galerie tracée par le ciseau autour de l'escarpement du roc, et ouverte aux pas curieux des visiteurs. La légende nous a transmis que sur cette espèce de chemin une jeune fille poursuivie par un Sarrasin, et ne voyant plus aucun moyen de lui échapper, se jeta à genoux, et pria la Vierge de la soustraire aux violences de son oppresseur. Soudain derrière elle un grand bruit se fit entendre : l'endroit de la galerie que franchissait le Sarrasin, et qui ne le séparait plus de la jeune fille que de quelques pas, venait de se détacher, et avait précipité le ravisseur dans l'abîme. Ce lieu est célèbre dans le pays, et tout le monde montre avec piété ce que, dans son idiome original, il appelle le *Pertuis du Sarrasin*.

» Ainsi, cheminant de chroniques en chroniques, nous arrivâmes au petit village de Saint-Étienne de Crossey, à l'entrée duquel les deux montagnes se resserrent et s'arrondissent, comme pour figurer deux obélisques. Le village s'assied sur une espèce d'amphithéâtre dont les pieds se baignent dans un étang qui y entretient pendant l'été une délicieuse fraîcheur. La vue se promène au loin librement sur de fertiles campagnes. Ce lieu était bien tentant pour y construire sa tente et s'y reposer, mais il fut décidé que nous ne nous arrêterions qu'arrivés à la grotte de Saint-Étienne; et comme la route qui nous restait encore à faire allait avoir lieu jusqu'à notre destination en gravissant le rocher, nous descendîmes de voiture et de chevaux, et nous cheminâmes par un petit sentier perdu au milieu d'un grand bois de pins.

» Il y avait à peine une demi-heure que nous marchions, lorsque, le bois cessant tout à coup, nous nous trouvâmes sur une roche à nu, ou du moins sur laquelle on n'apercevait à intervalle que quelques bruyères croissant çà et là dans les crevasses; puis nous vîmes à nos pieds, sortant sans bruit d'un interstice du rocher, une source d'eaux minérales, savonneuses, blanchâtres, et en assez grande abondance. Cette eau, que nous goûtâmes avec précaution, a une odeur sulfureuse très-prononcée; elle est tiède, et présente une saveur très-âcre; mais, soit à cause de son isolement dans les montagnes, soit à cause de l'abondance des eaux minérales dans le département de l'Isère, la science ne s'est pas même occupée à rechercher les propriétés qu'elle pourrait avoir, et a dédaigné de faire des expériences. Toutefois, il nous a semblé qu'on n'avait pas toujours montré la même indifférence pour ces eaux, et que, dans un temps reculé, on les avait

Digitized by Google

utilisées ; car, à quelques pas de la source, on voit encore quelques pans de murailles lourdes et massives, et qui semblent remonter au temps des conquêtes romaines. Nous n'y trouvâmes rien, il est vrai, qui nous conduisît à penser que ces ruines fussent autrefois des thermes ; mais la position de la maison nous parut trop voisine de la source pour ne pas croire que la première fut pour quelque chose dans l'existence de la seconde.

» Après quelques moments donnés à l'inspection de ces lieux, nous continuâmes notre route. Le sol que nous foulions à cette heure avait complétement changé de nature : autant celui que nous parcourions quelques moments auparavant était commode, animé, luxuriant de végétation, agréable à l'œil par la beauté et la variété de sa production, autant celui-ci était sauvage, difficile, inhospitalier. Rien n'y accusait la présence d'un être animé : à peine de loin en loin quelques bouquets de rhododendrum se présentaient à nous ; pas un oiseau ne volait dans l'air ; pas un cri, pas un bruit ne se faisait entendre ; le chamois lui-même, cet hôte si abondant des montagnes du Dauphiné, avait déserté cette solitude. Notre course, du reste, ne s'effectuait pas sans danger. Pour tout chemin, nous n'avions que d'énormes pierres détachées de la montagne commune, que nous gravissions une à une, et sur laquelle, avant de nous y risquer complétement, nous assurions nos pas, de crainte que la pierre, venant à se détacher, ne nous entraînât avec elle dans l'abîme que nous pouvions voir ouvert au-dessous de nous. Aussi, pendant tout le temps que dura cette rude ascension, le silence le plus complet régna entre nous. Nous ne songions plus à rire, plus à égayer la longueur du chemin par des chansons ; c'est à peine si parfois un œil furtif, se détachant timidement du bloc de pierre qui allait être gravi, osait s'aventurer à une petite distance, et s'arrêter quelques secondes sur les accidents curieusement bizarres de la montagne.

» Enfin nous arrivâmes au pied d'un demi-rocher ; c'était là le but de notre course. A peu près à la hauteur d'un premier étage, dans les flancs de la pierre, on voyait une crevasse assez étroite pour faire douter à première vue qu'un homme, même des plus minces, y pût pénétrer. C'était la porte de la grotte pour laquelle nous avions fait une si longue et si périlleuse route.

» Restait à trouver un moyen de pénétrer dans la grotte, et j'avoue que je me déclarais tout à fait incompétent pour le découvrir. Mais bientôt je fus tiré de mon embarras en voyant agir mes compagnons. Ils commencèrent à dévider une longue couronne de fortes cordes ; puis quand ils furent venus à bout de ce

Digitized by Google

premier travail, l'un d'eux, s'en saisissant par une de ses extrémités, la lanca violemment et avec justesse contre la crevasse. La corde, ainsi jetée, alla se prendre dans un anneau de fer auquel je n'avais pas pris garde, et qui était vissé solidement dans la pierre; quand elle retomba, elle était retenue par son milieu dans l'anneau, et nous offrait ainsi, pour faire le siége de la grotte, un moyen sinon bien commode, du moins à peu près praticable; il ne s'agissait que de se hisser par elle jusqu'à la hauteur de la brèche. Celui qui avait lancé la corde, et qui n'en était pas à son coup d'essai, nous montra le chemin, et bientôt l'épreuve avait complétement réussi : nous étions tous dans les flancs de la grotte, dont l'entrée, qui m'avait paru si étroite, sembla s'agrandir pour nous livrer passage.

» La grotte est divisée en deux étages bien distincts; on pénètre dans le second au moyen d'une espèce de trappe à laquelle conduisent plusieurs énormes pierres simulant des escaliers. Chaque étage se compose lui-même d'une grande chambre et d'une plus petite. De longues poutres en bois, qui les traversent dans toute leur longueur, indiquent que la nature n'a pas seule travaillé à la création de cette grotte, et que la main des hommes, dans un temps qu'il est impossible d'assigner d'une manière fixe, lui est venue en aide. Des tronçons d'armes et d'outils en fer, ainsi que quelques vases en poterie de forme grossière, ont aussi été trouvés dans ces lieux, et témoignent qu'ils ont été pour un homme, pour une famille peut-être, un refuge au moins momentané. Que ce fait ait eu lieu à une époque bien reculée, que cette grotte ait été la retraite d'un habitant de Cularo fuyant la domination romaine, ou s'abritant contre la proscription d'un proconsul, ou bien qu'il se soit passé dans le temps plus rapproché des guerres de religion, c'est ce que personne ne saurait dire; et le champ si vaste des suppositions reste ouvert à tout le monde. Les parois de la grotte sont très-unies, et en somme elle n'offre rien de remarquable, si ce n'est son étendue, sa distribution, et l'abri qu'elle offre contre l'humidité. Les pluies de la montagne ne vont pas jusqu'à elle. Après l'avoir longuement examinée sous toutes ses faces et dans toutes ses parties, nous revînmes à l'entrée, d'où nous vîmes, au pied de la montagne et tout près de nous, une autre grotte entièrement faite de la main des hommes; c'est celle par laquelle Napoléon fit passer la grande route qui conduit de France en Savoie; elle a un quart de lieue de long, et s'appelle *la grotte des Échelles*. Nous formâmes le projet d'aller la voir le lendemain. La faim

Digitized by Google

nous pressait; nous nous hâtâmes de descendre par le même chemin qui nous avait amenés, c'est-à-dire que nous nous laissâmes glisser le long de la corde jusqu'au pied de la montagne, ce qui me sembla beaucoup plus facile que pour monter. Enfin nous reprîmes la route de Saint-Étienne de Crossey, où j'espérais me reposer de la fatigue que m'avait occasionnée cette longue course, dont je n'avais pas l'habitude. Mais mes compagnons n'en avaient pas décidé ainsi. Il me fallut encore gravir pendant un quart d'heure un coteau dans la partie haute du village. Là enfin, au pied d'un arbre bien touffu, je vis une table qu'on dressait, et sur laquelle on disposait dix couverts.

» — Nous t'avions bien dit, me cria-t-on, que nous déjeunerions au pied de l'arbre que tu pouvais à peine distinguer de l'église des Pénitents : eh bien! cet arbre, le voici, et il ne tient qu'à toi de l'embrasser.

» — Si vous voulez parler plus juste, fis-je en m'attablant, dites donc, je vous prie : Que nous dînerions.

» Trois heures sonnaient au clocher de l'église de Saint-Etienne.

II

» En sortant de Grenoble par la porte Saint-Laurent, comme pour donner l'éveil à l'attention du touriste, et pour l'initier subitement aux magnificences du coup d'œil dont il va être le spectateur, on trouve une route large et commode, au pied de laquelle descend une haute montagne toute hérissée de bastions, de meurtrières et de forteresses, pendant que de l'autre côté s'étend une immense vallée, verte d'arbres et de prairies, qui semble prendre plaisir à suivre les contours et les sinuosités de la rivière, et puiser, en s'y baignant, une inaltérable fécondité. L'Isère est une rivière toute de caprice; elle ne ressemble pas à la Saône, molle et paresseuse, qui a l'air de faire sa route comme une femme surprise et épuisée par la fatigue. Ce n'est pas non plus le Rhône impétueux et fier, qui hennit comme un coursier sous l'éperon; encore moins la Seine inoffensive et dormante, et qui ne se réveille de son somme que lorsqu'une crue extraordinaire a tout à coup enflé ses eaux. Mais c'est tout cela tour à tour : ses flots, lents et sablonneux, à quelques lieues plus haut deviennent clairs et rapides, limpides comme du cristal, et fou-

Digitized by Google

gueux comme les vagues brisées d'un torrent. Il y a un charme infini dans les accidents apportés au paysage par les fantaisies de cette rivière; elle se lance à droite et à gauche, elle se projette en arc à travers la plaine, ondoie comme un serpent, ou se précipite droit devant elle comme un jouteur pressé d'arriver.

» Les montagnes qui la regardent passer, avec leurs cimes couronnées de neige et leurs riantes collines, sont, dans ce large paysage, comme dans un tableau d'intérieur une aïeule aux cheveux blancs, qui accorde un sourire aux jeux de ses petits-enfants. Ces montagnes sont des merveilles de contraste et de beauté. La chaîne qui se prolonge à droite de la rivière semble avoir subi de violentes et anciennes catastrophes. A tout moment elle vous apparaît au détour de la route ou dans l'enfoncement de la plaine, pêle-mêle avec ses rochers, ses forêts et ses cascades. La chaîne entière est taillée à pic vers la cime, et ressemble à une immense et colossale muraille hérissée de créneaux. Celle de la rive opposée n'a pas de rochers à son sommet; le terrain ondule et se développe en mamelons jusqu'à la crête. De distance en distance, le terrain s'enfonce en entonnoir pour l'écoulement des eaux de la montagne; et, dans les temps de pluie et à la fonte des neiges, tous ces entonnoirs sont occupés par des torrents qui regorgent dans l'Isère. Les flancs des montagnes sont couverts de champs, de prairies et de vignes; les hauteurs sont vêtues d'immenses forêts. A la fin de l'automne, ces forêts ressemblent assez bien à des peaux tigrées : le noir sapin se détache vivement sur un fond jaune, et la blancheur des trembles contraste avec les tons sombres du mélèze. Çà et là, du haut des pins gigantesques, tombent des cascades qui se détachent des rochers et se répandent en pluie dans les airs. Quelquefois vous entendez les gémissements de l'eau qui frappe contre la pierre, et vous ne savez où la trouver : ce sont des torrents qui coulent dans des abîmes cachés.

» La première fois que l'on voyage dans un pays de montagnes, ou quand on y revient après une longue absence, on ressent une émotion que je ne saurais mieux comparer qu'à une première impression de la musique. La nature des pays de plaines est sourde et muette; rien n'y répond au cœur, rien n'y est sympathique à l'âme, rien ne vous satisfait. Ici vous avez une nature vivante, pleine de luxe et de puissance; une nature que vous comprenez, qui vous entend et vous répond. Il se fait autour de vous un bruit mystérieux et mélancolique : les sapins résonnent comme l'orgue au moindre souffle de l'air; le vent soupire dans

Digitized by Google

les bois ou pleure sur la montagne; le murmure de la rivière monte jusqu'à vous, et se mêle à l'harmonie universelle; les torrents s'épanchent avec de grandes clameurs; puis toutes ces voix répétées, condensées, prolongées par les échos, meurent et renaissent éternellement. Il y a là toute une vie d'impressions austères et passionnées. Un orage s'élève-t-il, ce n'est plus simplement une brutale dévastation, c'est un spectacle des plus grandioses dont vous prenez votre part. Le tonnerre éclate : il se fait un chœur funèbre dans les échos, dont le dernier bruit se prolonge et s'éteint, semblable au cri d'un homme tombant dans un précipice. Les rochers eux-mêmes ne sont plus des masses inertes et sans vie : à voir passer sur leurs fronts les nuages qui se croisent avec violence, vous diriez ces chefs puissants qui, du haut d'une éminence, assistent aux batailles où se jouent leurs empires, et qui en règlent les mouvements. Les cascades élèvent la voix, les cavernes et les forêts laissent échapper des hurlements profonds, le vent souffle sur les eaux : si, au milieu de la tempête, vous jetez votre voix, elle résonne dans la vallée comme un vase métallique. Tout semble, nous l'avons dit déjà, parler et répondre : tantôt c'est le gouffre des avalanches que l'on entend, tantôt c'est la forêt, tantôt l'ouragan de la montagne, tantôt le clapotement de la rivière.

» J'avais l'intention de rester plusieurs jours dans les montagnes : aussi, quoique nous fussions loin encore de l'ouverture de la chasse, j'endossai les vêtements commodes du chasseur, et un fusil pour tirer aux oiseaux de proie. Il était presque nuit lorsque j'arrivai à la Buissière, petit village à six lieues de Grenoble. Je me préparai à y passer la nuit, et à faire mon ascension au Granier. Je remplis donc mon carnier de provisions, et ma gourde du meilleur vin que je pus trouver; puis je m'enquis du soin d'avoir un guide. A mon grand étonnement, il me fut impossible d'en trouver un, soit que les habitants du village ne connussent pas la montagne, ce qui est fort possible, car, comme je l'ai dit, le Dauphiné est peu exploré, et plus inconnu encore de ceux qui l'habitent que des rares visiteurs que le hasard y conduit; soit qu'il n'y eût pas d'individus assez pauvres pour faire ce métier. J'étais décidé à m'aventurer tout seul à travers les rochers et les précipices, lorsqu'un bûcheron, qui devait aller le lendemain couper du bois dans les forêts de la Chartreuse, ayant su mon embarras, me fit proposer de faire la route ensemble : il va sans dire que j'acceptai avec joie.

» Le lendemain matin à quatre heures, nous étions sur pied.

Digitized by Google

Mon compagnon de voyage me fit l'effet d'un bon et joyeux homme qui ne faisait pas mentir le proverbe : *Rusé comme un Dauphinois*. Quoique paysan, il avait un certain degré d'instruction ; sa conversation, moitié en patois, moitié en français, avait un tour d'originalité qui ne laissait pas que d'être piquante : aussi nous nous mîmes à l'aise tout d'abord l'un vis-à-vis de l'autre, et au bout d'un quart d'heure nous étions de vieilles connaissances. Pour faire comme lui, j'avalai quelques verres de clairette, et nous nous mîmes à marcher, accompagnés de deux robustes chiens dont il avait l'habitude de se faire suivre dans ces sortes d'excursions.

» Notre chemin fut d'abord très-facile : c'était une route assez large, et ombragée par de hauts châtaigniers d'une fraîcheur exquise ; puis le sentier devint plus rapide et plus tendu, puis enfin nous le vîmes se dresser presque perpendiculairement devant nous. Après une marche forcée de trois heures, nous étions arrivés à une très-grande hauteur au-dessus d'un abîme au bas duquel nous entendions mugir un torrent. Nous avions à traverser un défilé étroit par un chemin de deux pieds de large, creusé dans les flancs d'un rocher à pic. C'était notre seul passage pour traverser un gouffre si profond que l'œil à peine pouvait en mesurer la fin.

» Nous voici au pas de l'Alpette, me dit mon compagnon de route. Et ici je demanderai au lecteur pardon de ne pas conserver intégralement la naïveté d'expression et de langage de sa conversation : la faute en est uniquement à ma mémoire ; mais si j'altère forcément ses mots, je suis sûr du moins de conserver le véritable sens de ses paroles.

» — Prenez-garde, me dit-il, aux séductions de l'abîme. Les montagnes ont aussi leurs sirènes, plus redoutables que celles de la mer, car c'est aux yeux qu'elles s'adressent.

» — Soyez tranquille, lui dis-je en riant, essayant de me convaincre moi-même de mes forces, et de me donner une contenance d'audace que j'étais bien loin d'avoir : mes yeux soutiendraient au besoin le regard du basilic.

» — Ne plaisantez pas, reprit-il en laissant échapper un tout benin juron dont l'écho s'empara, et qu'il répéta pendant quelques secondes : il n'y a pas huit jours qu'un jeune homme a été pris de vertige à dix pas de l'endroit où nous sommes, et s'est laissé tomber dans le précipice. Portez vos yeux sur le rocher à droite, et donnez-moi la main ; quand nous aurons franchi ce pas, vous regarderez, si cela vous est agréable.

Digitized by Google

» N'ayant rien de mieux à faire, je me rendis : je pris sa main et le suivis.

» Il faut l'avoir éprouvé pour savoir tout ce qu'il y a d'âcre et de piquante volupté dans cet horrible danger qu'on court ainsi pour son plaisir, dans ce téméraire passage sur un précipice de deux mille pieds de profondeur, lorsqu'un vertige ou un faux pas peut vous le faire mesurer la tête la première. Quelques brouillards confus obscurcissaient encore les premières clartés du jour, et le demi-crépuscule qui se prolongeait étendant un rideau de brume sur le précipice le rendait encore plus affreux; il le remplissait d'ombres fantastiques, de figures bizarres qui tourbillonnaient et se confondaient dans une mêlée générale, lorsque le vent jetait quelques nuages fuyards entre elle et la terre.

» Je tenais la main de mon guide, et je le suivais en m'appuyant aux rochers de l'autre main comme un aveugle le long d'un mur, et j'attachais mes yeux à quelques touffes de genièvre qui croissaient dans un des interstices de la roche, et je cherchais à éloigner mes regards de l'abîme; mais à peine eus-je fait une vingtaine de pas, qu'oublieux du danger, je me laissai aller à la distraction, et instinctivement mes yeux descendirent jusqu'au fond du gouffre. Au même instant, j'éprouvai l'émotion la plus étrange que j'aie jamais ressentie : je ne l'oublierai jamais. Mon cœur se troubla et battit avec force, mes jambes tremblèrent, toutes mes pensées se perdirent comme dans un nuage, et je n'éprouvai plus rien, sinon cette incroyable et sauvage volupté qui s'empare de tout votre être dans ces songes où il semble qu'une force surnaturelle vous emporte dans l'air, et vous laisse retomber à travers un espace qui ne finit jamais. Mon compagnon, qui s'aperçut à temps de ce qui m'arrivait, me secoua vivement le bras, et m'arracha ainsi aux fascinations de l'abîme. Quand nous eûmes traversé cet épouvantable défilé, nous nous assîmes un moment sous un mélèze pour nous reposer. Nous avions devant nous la magnifique vallée de l'Isère, qui s'élargissait à cet endroit comme une immense arène dont les Alpes étaient l'amphithéâtre. Dans un coin du ciel, un pan de lune se montrait encore; puis le soleil crevant le brouillard commençait à rendre la brume moins épaisse, et à travers les échappées laissait venir à nous quelques rayons encore pâles et tièdes qui riaient sur nos vêtements, imprégnés d'humidité se résolvant en petits flocons de fumée qui fuyaient dans l'air. La nature semblait vouloir se réveiller de son engourdissement : aucun bruit d'être vivant ne se faisait entendre; seuls le lointain murmure

Digitized by Google

de la rivière et les hurlements de la cascade venaient à nous. Et ces bruits vagues et non interrompus, chantant toujours la même gamme et sur le même ton, semblaient la première respiration de la nature sortant des bras du sommeil. En présence des grandes scènes qui se déroulaient à mes pieds avec une mystérieuse et sauvage solennité à cette heure du jour, mon cœur fut saisi d'une émotion profonde et soudaine qui me sollicitait invinciblement à la prière et à l'adoration. Tandis que mon compagnon, qui avait entendu ses chiens aboyer dans un ravin, se portait au débouché d'un bois de chênes, j'étais presque involontairement tombé à genoux, et je m'écriais : « Mon Dieu, que » vous êtes grand et que votre terre est belle! » Dans mon ravissement, je ne cessais, bien que je ne les aperçusse que très-indistinctement à travers un reste de brouillard, de regarder alternativement les montagnes, la rivière, les arbres, et d'écouter le bruit d'un léger vent s'engouffrant dans les sapins, et de l'eau courant s'engloutir dans les précipices.

» Toutes les amertumes de ma vie avaient fui de ma pensée dans ce solennel moment : les secrètes tortures de ma pensée, les labeurs et les angoisses de mon âme sur la terre de ce siècle aride ; tout ce que j'avais souffert, ou plutôt tout ce que je croyais avoir souffert du monde, de la science et de moi-même; ces châtiments terribles de l'incontinence de l'esprit pour tout ce qui est mystère (et peut-on faire un pas sans en rencontrer? peut-on étendre la main sans que le doute vienne l'étreindre, sans que le découragement et l'amertume viennent nous assaillir, et nous fermer le passage?); toutes ces luttes que je soutenais comme Jacob avec une ombre; ces douleurs que je voulais fuir par le voyage, par l'exercice et la fatigue du corps, tout avait disparu. J'avais laissé mon fardeau au bas de la montagne, et mon cœur devenait léger à mesure que j'approchais du ciel. Quels que soient les agitations et les tourments des destinées de l'homme, il est rare qu'il ne trouve pas dans la nature, lorsqu'il la cherche dans la nature, une voix amie qui le console, une voix qui d'abord semble se plaindre avec lui, se mêler au murmure de sa douleur, puis qui l'apaise, le berce et l'endort dans des rêves de calme et de bonheur.

» Mon âme donc était consolée, et il me semblait que cette voix de la nature me parlait :

» Enfant, me disait-elle, vous vous laissez aller à désespérer de vous-même : avec l'intuition du bien et du beau, avec le fréquent désir de ceindre votre tête de la méritante couronne de

Digitized by Google

justice, la force manque à vos bonnes résolutions : le chemin est difficile, et à sa vue la lassitude s'empare de vous, la chaleur du jour vous abat, vous ployez sous le moindre fardeau, ou plutôt vous vous refusez à la moindre activité, sous prétexte que le faix dépasse vos forces. Vous différez le combat, parce que, aidé d'une expérience malheureuse, vous vous plaisez à vous persuader qu'une déplorable fatalité vous ménage une sûre défaite. Voilà pourquoi vous êtes malheureux ! La tempête gronde autour de votre barque, mais un mot de vous peut charmer les flots et conjurer l'orage; et pourtant la parole attendue ne sort pas de votre bouche. Votre instinct victorieux d'inactivité vous cloue sur votre siége comme sur une croix, et la volonté, qui un moment veut élever la voix, expire dans votre poitrine. L'athlète qui se prépare à la lutte s'exerce longtemps à l'avance par la gymnastique à assouplir son corps, par la sobriété à l'endurcir et à le rendre ferme comme un roc; et quand l'heure est venue, il s'oint d'une huile fortifiante, et, sûr de lui-même, s'avance dans l'arène bouillant de courage. Vous, vous essayeriez bien la lutte; mais la fatigue des préparatifs vous épouvante. Vous savez que vous vous égarez dans une fausse voie, mais la crainte d'un changement de route vous glace, et, plutôt que de revenir sur vos pas, vous force à persévérer dans votre erreur. Vous préférez croire que vous êtes emporté sans retour possible dans un cercle vicieux de pensées et d'habitudes coupables; et, pour vous persuader à vous-même que la pente vous entraîne irrévocablement, vous feuilletez le passé, et vous vous arrêtez avec amour sur toutes les pages où vous lisez une trace de défaite. Enfant, vous vous exagérez votre faiblesse et vous calomniez votre force. Vous combattez le découragement à armes égales, et vous ne vous apercevez pas que c'est un ennemi qu'il faut vaincre par la ruse. Employez vos heures, forcez votre vie à l'activité, fatiguez votre corps et votre esprit, priez, priez; et le fantôme s'en ira, et vous ne le verrez plus se pencher sur votre chevet dans vos insomnies, vous ne l'entendrez plus parler à votre malade imagination dans les heures enflammées du jour.

» Je ne sais en vérité combien de temps aurait duré ce singulier monologue, ou, pour mieux dire, ce dialogue de ma pensée avec une autre pensée invisible et inconnue, si mon compagnon de route, que je n'avais pas entendu s'approcher, ne m'eût tout à coup tiré de ma rêverie :

» — Eh bien ! eh bien, mon jeune ami, s'écria-t-il de toute la

Digitized by Google

plénitude de sa voix, qui alla se répercuter dans les flancs de la montagne, dormons-nous? Vous en avez tout l'air. Je vous préviens que ce n'est pas le moment. Est-ce déjà la fatigue qui vous cloue ainsi à cette place? A votre âge, j'aurais arpenté quarante montagnes comme celle-ci. Nous avons du chemin à faire : en route!...

» Sensible au reproche de fatigue qui venait de m'être adressé, je m'étais élancé, tout prêt à prouver mon courage et l'excellence de mon jarret à celui qui en paraissait douter, et je répétai après lui : En route!

» Toutefois, je ne pus me décider à me mettre en route sans donner un dernier regard au spectacle que j'avais sous les yeux. Le jour était venu complétement, et le soleil, tombant d'aplomb sur la montagne, avait balayé le reste de la brume qui flottait sur ses flancs. Non, je n'ai rien vu d'aussi beau, d'aussi admirable, d'aussi surprenant, d'aussi ravissant, comme dirait madame de Sévigné. Sur ma tête, des rocs, surmontés eux-mêmes d'autres têtes de rocs qui semblent, aux yeux de l'homme, une succession d'échelons pour arriver à la Divinité. Sous mes pieds un sol calcaire et nu, sur lequel le moindre brin d'herbe n'aurait pu trouver la terre suffisante à nourrir sa racine. A mesure que le regard descendait des hauteurs de la montagne et s'abaissait dans la plaine, un paysage des plus variés se déroulait sous nos yeux. Devant nous, des campagnes luxuriantes, des prairies immenses développant un long tapis de verdure, ou des plaines autant que la vue pouvait s'étendre, étalant une pelouse de fleurs blanches du sarrasin; les arbres qui les entourent, les fossés qui les ceignent, forment le cadre du tableau, au milieu duquel l'Isère, tantôt fière, fougueuse et précipitant ses eaux, tantôt calme et paisible, et recevant le tribut des ondes de tous les cours d'eau qui descendent de la montagne, comme une reine recevrait l'hommage et les soins de ses tributaires. De loin en loin s'élèvent quelques petits villages, dont les cheminées matinales laissent sortir une épaisse fumée qui s'envole en tourbillons grisâtres. De l'autre côté de l'Isère, la plaine semble brusquement interrompue par de nouvelles montagnes qui, semblables à celles sur laquelle nous nous étions abandonnés à l'aventure, étalent dans le bas et presque au sortir du sol tout le luxe d'une fécondité inaltérable, et qui peut suffire à tous les désirs, à tous les besoins de ses habitants, tandis que le front de la montagne nue et calcinée, dépouillé de sa chevelure d'arbres, semble un géant découronné, et sur lequel la foudre a laissé son signe terrible de

Digitized by Google

malédiction. Pendant dix mois de l'année, la montagne est couverte d'une neige tellement épaisse et intense, que les rayons du plus chaud soleil semblent avoir peu d'empire sur elle; en sorte qu'il lui faut de grands mois pour parvenir à la fondre, et à la faire couler en torrents le long des entonnoirs de la montagne. Mais il arrive toujours que lorsque ce résultat est obtenu, l'hiver, de son côté, est revenu, ramenant de nouveau le froid, la neige, les glaces, en sorte que la tête de la montagne reprend sa couronne blanche, qu'elle n'a presque pas eu le temps de quitter. C'est, du reste, un admirable contraste et du plus merveilleux effet, que cette neige du haut et cette verdure dans le bas.

» Mon compagnon de voyage, en me faisant remarquer ce qui passait sous nos yeux, en me disant le nom des villages que nous apercevions dans le lointain comme au travers d'un verre magique, en me racontant les chroniques dont sa tête était meublée, appela mon attention sur une ruine située précisément en face de nous, sur un double mamelon superposé : elle consistait en un pan de muraille droite sur le premier mamelon, en un second pan de forme arrondie, figurant un reste de vieille tour, sur le second mamelon; et quand j'eus regardé sans rien trouver qui tînt ma curiosité bien éveillée, il se chargea de le faire, et n'eut besoin que de dire ce seul mot : Ceci est le château Bayard.

» Ce lieu jadis célèbre, et qui mériterait de l'être encore à tant de titres, était un pèlerinage où l'on venait des contrées les plus éloignées honorer le berceau du chevalier auquel la postérité a conservé le beau nom de *chevalier sans peur et sans reproche.* Mais les révolutions, qui ne respectent rien, qui s'acharnent sur tout ce qui est grand et beau, sur tout ce qui est d'un noble exemple de fidélité et d'honneur, n'ont pas respecté le vieux manoir : celui qui s'était constitué le gardien et le dépositaire de ce précieux legs, à défaut d'héritier direct, qui avait consacré sa fortune à la noble mission de réparer les ravages que le temps avait faits au monument, celui-là a été proscrit, et obligé de discontinuer la noble tâche qu'il avait entreprise. Depuis ce temps, où l'on a vu vendre à l'encan les meubles qui servaient au noble chevalier, depuis ce temps l'édifice, attaqué plutôt par l'indifférence que par la vieillesse, s'en est allé fragments par fragments, sans que personne ait jamais rien fait, rien tenté pour arrêter sa ruine; et le vent qui bat la montagne emporte chaque jour une pierre du vieux donjon, qu'elle roule, comme une feuille flétrie et détachée de l'arbre, au milieu du monceau commun.

» Hélas ! hélas ! tout meurt, tout s'en va ! hommes et châteaux,

Digitized by Google

grands hommes qui ont fait la gloire de la France, châteaux qui s'étaient donné le mandat de perpétuer cette gloire! Enfants ingrats et sceptiques, nous sommes indifférents à tout. Puisque nous ne pouvons empêcher la mort et la dissolution de passer sur nous et d'éclaircir nos rangs, ne devrions-nous pas au moins apporter tous nos efforts, tous nos soins, à conserver les œuvres de nos pères, tout ce qui les rappelle à nous, tout ce qu'ils ont aimé, tout ce qui a été une part d'eux-mêmes? Mais, loin de là, les châteaux, de nos jours, sont une puissance vaincue; et, comme les Gaulois nos aïeux sous les murs de Rome, nous répétons la terrible maxime : *Væ victis!* Qui nous dira maintenant quelles seront les bornes de ces fureurs ou tout au moins de cette indifférence?

» Voici donc tout ce qui reste de l'antique château bâti par Pierre Terrail III, et d'où sont sortis tous ces nobles rejetons qui portaient dans leurs armes une fleur de lis d'or, et écrivaient sur leurs écus : *Prouesse et loyauté!* hommes de guerre et d'Église, valeureux et pieux, qui se résument dans le dernier d'entre eux, celui qui eut l'honneur de sacrer chevalier un roi de France, Pierre Bayard du Terrail. Voici tout ce qui reste, un double pan de muraille! Encore quelques jours, et tout aura disparu, et il n'en restera plus trace. Peut-être, dans quelques siècles, les chroniqueurs indécis engageront un tournoi de paroles pour chercher à connaître la véritable position de l'ancien château que tout le monde délaisse aujourd'hui. Nous nous trompons : ce lieu a, dans le pays, une grande renommée, et la possession de ce terrain est un objet d'envie pour tous les propriétaires des environs, car c'est là que se récolte le meilleur vin.

» Notre première journée d'exploration se passa presque tout entière à voir, à admirer les points de vue que nous avions sous les yeux. Mon compagnon en vain m'excitait à nous remettre en route, me disant qu'il voulait arriver le lendemain au village de Saint-Pierre de Chartreuse; mais là n'était pas mon compte. Je n'avais pas entrepris cette longue et périlleuse course pour me voir si tôt ravir ce que j'étais allé chercher si loin et au péril de mes jarrets. Enfin je le priai tant, qu'il accorda toute cette journée à ce qu'il appelait mon enfantine admiration, et il fut convenu qu'il arriverait un jour plus tard au couvent, où du reste je m'engageai à me rendre avec lui. Nous étions déjà d'inséparables amis. Ce qui me plaisait en lui, c'est qu'il avait toujours quelque chose à me montrer, toujours quelque chose à me faire espérer, à me faire désirer. Rien pour lui n'avait atteint la per-

Digitized by Google

fection, le sublime idéal; il y avait toujours quelque chose de mieux à voir. C'est ainsi qu'il jetait son flegmatique sang-froid au milieu de toutes mes paroles, de tous mes mouvements d'admiration; qu'il m'arrêtait dans tout ce que je disais, qu'il coupait court à toutes mes rêveries. C'est ainsi qu'il me disait sans cesse : Ce n'est rien encore ; plus loin vous verrez !

» Après avoir fait notre premier repas de la journée, sans compter, il est vrai, les quelques verres de clairette que nous avions avalés à la Buissière, je sentis tout à coup sa main qui me frappait sur l'épaule, et j'entendis sa voix qui me disait :

» — Eh bien ! que faisons-nous là ? notre journée est-elle terminée ? allons-nous coucher ici ?

» — Et dans quel lieu irons-nous qui lui soit préférable ? lui dis-je.

» — Oh ! oh ! vous n'avez rien vu encore : nos montagnes sont comme ces livres qu'il faut lire et relire sans cesse, si l'on veut parvenir à en saisir et à en comprendre toutes les beautés. Voyez-vous, mon jeune ami, croyez-en mon expérience : moi qui traverse ces rocs six fois au moins par année, j'ai appris qu'il fallait les visiter en tous sens, les voir en toutes saisons, à toute heure du jour et de la nuit, dans leur ensemble et dans leurs détails, pour pouvoir en apprécier les mille séductions. Allons, courage ! nous voici bientôt sur le dernier sommet de la montagne.

» Nous marchons encore quelques heures, et nous atteignons enfin le point le plus élevé de la *dent* du Granier. Sur ces entrefaites, la nuit était venue, elle avait considérablement rafraîchi l'atmosphère, et il régnait une bise aiguë sur la montagne. Nous assemblons quelques broussailles, nous les couvrons de jeunes sapins que nous sommes parvenus à faire rompre en nous suspendant à leurs cimes, et nous allumons un grand feu ou plutôt un incendie qui tourbillonne au gré de tous les vents.

» A la lueur et à la chaleur bienfaisante de ce large foyer, nous nous asseyons par terre, et, comme nous avions grande faim, nous demandons à nos carniers les provisions, et à nos gourdes le vin et les liqueurs que nous leur avons confiés. Je ne me souviens pas d'avoir jamais fait un festin pareil; jamais perdreau truffé ne fut dévoré avec plus d'appétit que nos maigres volailles, et jamais vin qui a fait trois fois le voyage des Indes ne vaudra la piquette qui fit avec nous l'ascension du Granier.

» La lune s'était couchée sur ces entrefaites; adieu les paysages, les perspectives ! Je jetai les yeux de tous côtés en soupirant; je

Digitized by Google

ne voyais plus rien que les ténèbres. Nous n'entendions plus que confusément les clameurs de la cascade et les grondements de la rivière. Les cris des chouettes et des hiboux interrompaient seuls le silence de la nuit. Tout dort, excepté vous, oiseaux de mauvais augure! Vous êtes comme les pensées du désespoir, comme les soucis de l'envie et du remords; vous attendez la nuit pour élever la voix, afin qu'aucun bruit étranger à vous ne vous empêche d'être entendus. Mais aujourd'hui, voix de malheur, criez aussi haut qu'il vous plaira; je n'ai pas le temps de vous écouter. Bonsoir, je vais dormir.

» En finissant cette harangue tant soit peu grotesque, j'étendis mon manteau par terre, tout près du feu. Mon compagnon en fit autant, et nous nous endormîmes d'un sommeil profond.

» Nous dormions depuis un certain nombre d'heures, lorsque nous fûmes réveillés par des coups de fusil qui détonnèrent avec grand bruit dans les échos de la montagne. Je mis le nez hors de mon manteau, et je vis mon camarade de lit se lever à demi et regarder avec inquiétude.

» — Qu'est-ce que cela? demandai-je.

» — Des contrebandiers, peut-être! répondit-il.

» Nous avions à peine échangé ces mots, que nous entendîmes comme des cris tumultueux, puis les aboiements d'une meute nombreuse.

» — C'est une battue au loup, me dit-il; j'en appris hier le projet au village d'Entremont.

» — Ah! vous avez des loups? fis-je avec beaucoup de curiosité.

» — Quelques-uns, dans les hauteurs.

» — J'en suis bien aise.

» — Bah! et pourquoi?

» — Par la raison assez simple que je n'en ai jamais vu, et que je serais fort satisfait de pouvoir me convaincre par moi-même de leur existence.

» — En ce cas, me répondit mon nouvel ami, le hasard vous sert à merveille. La preuve que vous demandez va déboucher par le ravin, selon toute apparence : attention!... La voilà, me dit-il en me montrant du doigt un quadrupède qui sortit assez gravement d'un bois voisin. Armez votre fusil, et attendez de pouvoir tirer presque à bout portant.

» Je m'adossai à un arbre et j'attendis. L'animal vint droit au-devant de moi, je me troublai, et je déchargeai mon fusil sur lui qu'il était encore à vingt pas de distance. Je le blessai légèrement. Il s'élança contre moi furieux et en poussant des hurle-

Digitized by Google

ments terribles; je sautai sur mes pistolets, que j'avais laissés à mes côtés; et, me retournant brusquement, je me trouvai face à face avec mon adversaire. Nous nous apprêtâmes à notre duel étrange, et nous en étions à ce moment où les combattants ont l'habitude de se saluer avec l'épée avant d'engager la lutte, lorsque mon compagnon, qui était notre seul témoin, termina tout à coup notre querelle par une balle qui étendit mon loup mort à mes pieds.

» — Croirez-vous à l'existence des loups maintenant? me dit-il en s'approchant de moi.

» — Je n'ai plus de raison pour en douter, lui répondis-je en lui tendant la main. Mais je crois à votre adresse plus encore qu'aux loups, s'il est possible. Vous m'avez évité une rude besogne.

» . . . . . Malgré tout le temps consumé à cette expédition, nous n'étions encore qu'au crépuscule. J'avais grande envie de voir de nouveau lever le soleil. Un lever de soleil est chose si neuve pour un paresseux de mon espèce! J'avais lu autrefois dans les *Mille et une Nuits*, je crois, une magnifique description de l'aurore, et je m'étais longtemps persuadé que le soleil ne se levait que dans l'imagination de la bonne sultane Scheherazade pour ses génies aux cheveux d'or, ses fées aux doux yeux, et pour ses beaux princes dont le visage est inondé de lumière et la chevelure ruisselante de pierreries.

» Je gravis donc le haut point de la côte, et, m'asseyant au pied d'un hêtre, je me laissai aller à la contemplation des scènes si grandes et si nouvelles pour moi que j'avais sous les yeux. Je pouvais, de la hauteur où je me trouvais, embrasser d'un regard le plus vaste et le plus riche paysage. D'un côté, la vallée ou plutôt l'immense plaine du Rhône, sur le revers le bassin de l'Isère, et sur le troisième flanc de la montagne les collines et les vallons qui entourent la petite ville de Chambéry. Où arrêterai-je mes regards? Là, l'immensité d'une plaine que les brouillards naissants du matin font ressembler à la mer; ici, la sonore et magnifique vallée de Graisivaudan, qui va sourire au premier rayon du soleil; là-bas, les collines ondoyantes, les clochers qui percent le feuillage, et le lac du Bourget encore enveloppé dans son manteau de sombres vapeurs. — La nature est belle, mais elle est froide encore, et son sommeil ressemble à la mort, tant elle dort profondément. Aucun souffle ne balance la cime des forêts; les eaux ont perdu leurs murmures sonores; le brouillard dort immobile sur toutes les plaines; les oiseaux ne chantent pas en-

Digitized by Google

core. Ainsi calme et silencieuse, la nature est comme la statue de Pygmalion, elle n'attend plus que le souffle qui doit lui donner la vie!

» Mais l'orient commence à s'embraser, un ruban de feu court sur la montagne; puis voilà l'astre éternel qui sort radieux de son lit de nuages. Le rayon céleste descend sur la terre, et voilà que la terre se réveille dans un cantique d'amour. Les oiseaux secouent leurs ailes en chantant, l'aigle s'élance vers la lumière qu'il aime, les brouillards des hauteurs s'écoulent comme des torrents, les bruits de la plaine montent jusqu'à nous, les troupeaux élèvent la voix du sein des prairies : n'entendez-vous pas les amoureuses élégies du rossignol et les tendres soupirs de la fauvette? les passereaux promènent d'arbre en arbre leurs voluptés bruyantes, et l'alouette s'échappe dans l'air avec des cris de joie. Tout s'éveille dans des transports d'amour; l'hymne universel éclate de toutes parts; le désert s'est animé. Les rayons du soleil ont touché la statue, et Memnon s'est mis à chanter! »

A. Le Clerc.

NOTE SIXIÈME

(QUATRIÈME ÉPOQUE. — Page 197.)

Enfin, comme épuisés d'émotions intimes,
L'un à côté de l'autre en paix nous nous assîmes...

Il existe, sur presque toutes les montagnes des Alpes, de ces lacs dont la source semble être au ciel. Ils dominent souvent les glaciers. Les voyageurs qui ont traversé le Saint-Bernard ou le mont Cénis en ont vu de semblables au dernier sommet de ces montagnes. La couleur des eaux y est d'un bleu noir comme le ciel qu'ils réfléchissent. Encaissés dans des bords de granit, on ne voit sur les bords que quelques tapis d'herbe fine couverts de fleurs des Alpes; mais il est rare que des arbres végètent à ces hauteurs. Le lac des Aigles, placé beaucoup plus bas, est dominé en effet par quelques groupes de sapins.

Digitized by Google

NOTE SEPTIÈME

(SIXIÈME ÉPOQUE. — Page 318.)

Dans mes veilles sans fin, je ressemble, ô ma sœur,
A ce Faust enivré des philtres de l'école.

FAUST

PREMIÈRE PARTIE

(La nuit. — Dans une chambre. Voûte élevée, étroite, gothique. Faust est assis devant son pupitre.)

FAUST

Philosophie, hélas! jurisprudence, médecine, et toi aussi, triste théologie... je vous ai donc étudiées à fond avec ardeur et patience; et maintenant me voici là, pauvre fou, tout aussi sage que devant! Je m'intitule, il est vrai, maître, docteur, et depuis dix ans je promène çà et là mes élèves par le nez. — Et je vois bien que nous ne pouvons rien connaître!... Voilà ce qui me brûle le sang! J'en sais plus, il est vrai, que tout ce qu'il y a de sots, de maîtres, de docteurs, d'écrivains et de moines au monde! Ni scrupules ni doutes ne me tourmentent plus; je ne crains rien du diable ni de l'enfer. Mais aussi toute joie m'est enlevée. Je ne crois pas savoir rien de bon en effet, ni pouvoir rien enseigner aux hommes pour les améliorer et les convertir. Aussi n'ai-je ni bien, ni argent, ni honneur, ni domination dans le monde : un chien ne voudrait point de la vie à ce prix. Il ne me reste désormais qu'à me jeter dans la magie. Oh! si la force de l'esprit et de la parole me dévoilait les secrets que j'ignore, et si je n'étais pas obligé de dire péniblement ce que je ne sais pas; si enfin je pouvais connaître tout ce que le monde cache en lui-même, et, sans m'attacher davantage à des mots inutiles, voir ce que la nature contient de secrète énergie et de semences éternelles! Astre à la lumière argentée, lune silencieuse, daigne pour la dernière fois jeter un regard sur ma peine!... J'ai si souvent, la nuit, veillé près de ce pupitre! C'est alors que tu m'apparaissais sur un amas de livres et de papiers, mélancolique amie! Ah! que ne puis-je, à ta douce clarté, gravir les hautes montagnes, errer dans les cavernes avec les esprits, danser sur le gazon pâle des prairies, oublier toutes les misères de la science, et me baigner rajeuni dans la fraîcheur de ta rosée!

Digitized by Google

Hélas! et je languis encore dans mon cachot! misérable trou de muraille, où la douce lumière du ciel ne peut pénétrer qu'avec peine à travers ces vitrages peints, à travers cet amas de livres poudreux et vermoulus, et de papiers entassés jusqu'à la voûte. Je n'aperçois autour de moi que verres, boîtes, instruments, meubles pourris, héritage de mes ancêtres... Et c'est là ton monde, et cela s'appelle un monde!

Et tu demandes encore pourquoi ton cœur se serre dans ta poitrine avec inquiétude; pourquoi une douleur secrète entrave en toi tous les mouvements de la vie! Tu le demandes!... Et, au lieu de la nature vivante dans laquelle Dieu t'a créé, tu n'es environné que de fumée et de moisissure, dépouilles d'animaux et ossements de morts.

Délivre-toi, lance-toi dans l'espace! Le livre mystérieux, tout écrit de la main de Nostradamus, ne suffit-il pas pour te conduire? Tu pourras connaître alors le cours des astres; alors, si la nature daigne t'instruire, l'énergie de l'âme te sera communiquée comme un esprit à un autre esprit. C'est en vain que, par un sens aride, tu voudrais ici t'expliquer les signes divins... Esprits qui nagez près de moi, répondez-moi, si vous m'entendez! (*Il frappe le livre, et considère le signe du Macrocosme.*) Ah! quelle extase, à cette vue, s'empare de tout mon être! Je crois sentir une vie nouvelle, sainte et bouillante, circuler dans mes nerfs et dans mes veines. Sont-ils tracés par la main d'un dieu, ces caractères qui apaisent les douleurs de mon âme, enivrent de joie mon pauvre cœur, et dévoilent autour de moi les formes mystérieuses de la nature? Suis-je moi-même un dieu? Tout me devient clair dans ces simples traits, le monde révèle à mon âme tout le mouvement de sa vie, toute l'énergie de sa création. Déjà je reconnais la vérité des paroles du sage : « Le monde des esprits n'est » point fermé; ton sens est assoupi, ton cœur est mort. Lève-toi, » disciple, et va baigner infatigablement ton sein mortel dans les » rayons pourprés de l'aurore! » (*Il regarde le signe.*) Comme tout se meurt dans l'univers! comme tout l'un dans l'autre agit, et vit de la même existence! comme les puissances célestes montent et descendent, en se passant de mains en mains des seaux d'or! Du ciel à la terre elles répandent une rosée qui rafraîchit le sol aride, et l'agitation de leurs ailes remplit les espaces sonores d'une ineffable harmonie.

Quel spectacle! mais, hélas! ce n'est qu'un spectacle! Où te saisir, nature infinie? Ne pourrai-je donc presser tes mamelles, où le ciel et la terre demeurent suspendus? Je voudrais m'abreu-

Digitized by Google

ver de ce lait intarissable... Mais il coule partout, nonde tout; et moi je languis vainement après lui! (*Il frappe le livre avec dépit, et considère le signe de l'esprit de la terre.*) Comme ce signe opère différemment sur moi! Esprit de la terre, tu te rapproches; déjà je sens mes forces s'accroître; déjà je petille comme une liqueur nouvelle : je me sens le courage de me risquer dans le monde, d'en supporter les peines et les prospérités; de lutter contre l'orage, et de ne point pâlir des craquements de mon vaisseau. Des nuages s'entassent au-dessus de moi!... la lune cache sa lumière... la lampe s'éteint! elle fume!... Des rayons ardents se meuvent au-dessus de ma tête. Il tombe de la voûte un frisson qui me saisit et m'oppresse. Je sens que tu t'agites autour de moi, esprit que j'ai invoqué! Ah! comme mon sein se déchire! mes sens s'ouvrent à des impressions nouvelles, tout mon cœur s'abandonne à toi!... Parais! parais! m'en coûtât-il la vie!

NOTE HUITIÈME

(NEUVIÈME ÉPOQUE. — Page 370.)

O mon chien, Dieu seul sait la distance entre nous!
Seul il sait quel degré de l'échelle de l'être
Sépare ton instinct de l'âme de ton maître.

Je pensais au chien de Jocelyn quand, en 1845, je combattais dans le conseil général de Saône-et-Loire l'impôt sur les chiens, comme la loi somptuaire de la consolation et de l'amitié. Imposer les chiens, c'est imposer une caresse, une affection, un sentiment. Or, le sentiment, sous quelque forme qu'il apparaisse et qu'il sympathise avec l'homme, n'est jamais un luxe, mais une nécessité vitale. J'insère ici ce discours, que je referais encore, si cette proposition contre le cœur du peuple se représentait.

MESSIEURS,

Le ministre nous demande notre avis sur la convenance d'imposer les chiens. Votre commission vous propose de réclamer l'établissement de cet impôt. Permettez-moi de combattre votre commission. J'aime les chiens, cela est vrai; il ne faut pas rougir de ses amis dans l'occasion : mais ce ne sont pas les chiens que

Digitized by Google

je veux défendre, ce sont les principes. Car sous cette question, en apparence si abjecte et ridicule, se cachent deux ou trois questions de principes, de finances et d'économie politique, très-profondes et très-sérieuses. Il ne faut pas laisser passer des erreurs, à cet égard, à l'état de préjugé.

Qu'est-ce qu'un impôt sur les chiens, dans la pensée et dans les discours de ceux qui proposent de prendre l'animal domestique, l'ami de l'homme, le consolateur de sa solitude, pour matière imposable? C'est une loi somptuaire, c'est un impôt de luxe, c'est une taxe sur la dépense enfin; c'est intentionnellement un moyen de soulager le pauvre en frappant le riche.

Ai-je besoin de dire à des hommes aussi éclairés que ceux qui m'écoutent, ce que c'est qu'une loi somptuaire, et quelle était la pensée qui fit établir les lois somptuaires dans des temps et dans des formes de société entièrement contraires au temps et à la forme de civilisation où nous sommes? Les lois somptuaires furent inventées et établies dans les pays et dans les temps où, des lignes de démarcation absolues et infranchissables existant entre les rangs de la société, entre les classes de citoyens, il était interdit aux personnes de la classe subalterne de revêtir le costume, de prendre le rang, d'affecter la dépense des classes supérieures. La division des castes dans l'Inde, la séparation du citoyen, de l'affranchi, de l'esclave dans l'Occident, des nobles et des serfs dans les pays féodaux, se marquaient par l'interdiction de certains objets de luxe à certaines parties de la population. Les lois somptuaires étaient des *uniformes* donnés à chaque condition sociale, des limites légales placées entre l'orgueil des uns et la prétention des autres. Quel rapport l'esprit de pareils impôts aurait-il avec un temps égalitaire comme le nôtre? Quel contre-sens ne commettent pas dans leurs pensées ceux qui rêvent d'appliquer les lois de l'aristocratie au régime de l'égalité?

Mais en outre, c'est un impôt de luxe qu'on nous dit vouloir établir en frappant les chiens. Ai-je besoin encore d'expliquer à des hommes presque tous versés dans la science économique, ce que c'est qu'un impôt de luxe? On croit voir, dans le principe des impôts de luxe, les bienfaits et la nature de l'impôt proportionnel, c'est-à-dire un impôt qui atteint, chacun selon leurs forces, le riche plus que le pauvre, en frappant d'une taxe particulière et exceptionnelle les objets qu'on suppose être plus spécialement à l'usage du riche. On se trompe : le véritable impôt proportionnel, c'est l'impôt de consommation, l'impôt indirect, l'impôt qui fait payer la même somme pour le même objet à tout le monde, mais

Digitized by Google

qui fait payer cette somme au riche autant de fois qu'il achète et qu'il consomme l'objet imposé. Ainsi, le cigare paye une taxe d'un centime. Je suis pauvre, j'achète un cigare, je paye un centime. Je suis riche, j'achète cent cigares, je paye cent fois un centime. Voilà l'impôt proportionnel sans inconvénient. Ce n'est pas la chose qui est imposée plus, c'est l'usage de la chose, c'est sa consommation. Que si, au contraire, le législateur établit l'impôt sur des objets dont les classes riches de citoyens sont supposées seulement faire usage, comme sur les meubles, les étoffes, les voitures, les chevaux, les chiens, que fait-il dans ce cas? Précisément le contraire de ce qu'il veut faire : il ruine le peuple qui travaille, en voulant frapper le riche qui fait travailler ; il établit ce qu'on appelle un impôt sur la dépense. Il taxe la dépense, il la punit au lieu de l'encourager; au lieu de frapper sur le capital, sur les revenus, sur la richesse, choses éminemment imposables, il frappe sur l'usage de la richesse, chose éminemment antipopulaire ! Un impôt sur la dépense dans un temps industriel comme le nôtre, dans une forme de société où des masses innombrables de peuple, d'ouvriers, de prolétaires, d'agriculteurs, ne vivent que de la consommation des produits de la terre, des produits de leurs manufactures, de l'œuvre de leurs mains, c'est une contradiction trop absurde entre la loi et la nécessité, pour que j'insiste un moment de plus. Ce n'est ni plus ni moins qu'un impôt sur le travail, c'est-à-dire un suicide en économie nationale !

Voilà, quant aux lois somptuaires ou impôts de luxe, le véritable effet qu'elles produisent. Vous voyez si elles sont populaires. Mais tous les financiers s'accordent à leur reconnaître un autre inconvénient, qui les fait écarter ou abroger partout : c'est que ces impôts coûtent plus à percevoir qu'ils ne rapportent au trésor. Comme ils ne frappent que sur un très-petit nombre de citoyens et sur des objets qui ne sont pas d'un usage général, quelque élevée que soit la taxe, elle produit peu ; la perception, au contraire, en étant disséminée, difficile, litigieuse, susceptible d'évaluations arbitraires ou contradictoires, et obligée de se contenter de déclarations souvent menteuses, cette perception s'exerçant dans l'intérieur du citoyen, dans le secret même de sa vie domestique, et donnant lieu à des violations de domicile vexatoires, elle coûte des frais considérables au trésor, et donne lieu à la création d'un personnel d'employés dont le salaire dépasse les services. On le reconnaît et on le déplore même en Angleterre, où ces sortes d'impôts ont été inventés. « Mais, dit-on,

Digitized by Google

ils ont lieu cependant encore en Angleterre : pourquoi ne les importerions-nous pas chez nous? Les voitures, les chevaux, les chiens, payent un impôt en Angleterre : pourquoi pas en France? »
Messieurs, par trois excellentes raisons qui me paraissent avoir échappé à votre commission. L'impôt doit se prendre quelque part; car il faut bien que le pays s'administre, se serve et se défende. Or, l'Angleterre ne payant pas d'impôt direct et territorial; l'Angleterre n'imposant pas le revenu, ou ne l'imposant qu'exceptionnellement pour des circonstances de guerre extrêmes et pour des temps très-courts, il était de toute nécessité qu'elle imposât la dépense pour saisir sa taxe nationale quelque part. C'est ce qu'elle est obligée de faire en imposant la consommation par l'impôt indirect et par les impôts de luxe. Mais la France, qui paye un impôt territorial direct énorme, et équivalent au cinquième du revenu de chaque citoyen, que ferait-elle si, de l'autre main, elle faisait ce que vous lui demandez en imposant encore la dépense? Elle frapperait à la fois sur la tête et sur les racines; elle épuiserait la richesse publique dans le fleuve et dans la source; elle étoufferait le travail et tarirait le produit. De plus, l'Angleterre est un pays si riche, que le luxe y existe à grandes proportions et peut résister à l'impôt; mais l'extrême division de la richesse publique, pour ainsi dire monnayée et disséminée entre toutes les mains en France, ferait disparaître le luxe à l'instant où le fisc voudrait en prendre sa part.

Ah! bien loin, messieurs, d'imposer le luxe, c'est-à-dire la dépense, la circulation de la richesse, la consommation des objets manufacturés par les ouvriers, il faudrait pouvoir l'encourager comme un bienfait pour le peuple : il faudrait pouvoir donner des primes à celui qui fait tisser des étoffes, bâtir des maisons, meubler des hôtels, construire des voitures, élever des chevaux; car c'est avec l'or qu'il dépense que vivent et prospèrent les innombrables artisans, artistes, manufacturiers, agriculteurs qui produisent tous ces objets de luxe ou de plaisir, pour s'enrichir du salaire dont ces objets sont achetés. On vous dit : « Le chien consomme! » Tant mieux; il ne consomme que ce qu'il fait produire. S'il n'existait pas, s'il n'était pas l'occasion de cette production, le salaire qui la paye n'existerait pas non plus. Ce serait du travail de moins, du salaire de moins, des travailleurs de moins; car tout travail rétribué par un salaire fait naître et vivre un travailleur. Supposez, si vous le voulez, que la nourriture de six chiens équivaille, en céréales, à la nourriture d'un homme; quelle en est la conséquence? c'est que, pour nourrir ces six chiens, il faut,

Digitized by Google

en blé, en pain ou en autres aliments, l'équivalent de la consommation d'un homme, soit trois cents kilogrammes de pain par an: ces trois cents kilogrammes coûtant cent vingt francs, c'est donc une consommation de cent vingt francs payée par un salaire de cent vingt francs, et produisant pour cent vingt francs de travail que donne au pays l'entretien de ces six chiens. Où vont ces cent vingt francs? ils vont de la main du maître des chiens dans celle du boulanger, du meunier, du moissonneur, du semeur, du laboureur, et produisent ainsi, juste en salaire, la somme nécessaire à la nourriture d'un homme qui, sans ces chiens, objets de luxe, selon vous, n'existerait pas. Et ne dites pas que si ces six chiens ne consommaient pas, le blé qui les nourrit existerait toujours, et que le travail qui fait récolter ce blé aurait toujours lieu. Vous savez bien que le laboureur ne laboure pas pour le plaisir de labourer; qu'il ne sème et ne moissonne que ce qu'il peut vendre son prix; et que si ce prix ne lui était pas promis par la consommation et payé par le salaire, il ne labourerait pas. Multipliez cette vérité par les cinq ou six cent mille chiens qui existent en France, et vous vous convaincrez qu'ils sont l'occasion, la cause, le mobile d'un produit, d'un travail et d'un salaire cent mille fois plus élevé que les cent vingt francs que j'ai pris pour exemple, et qu'ils motivent ainsi le travail, le salaire, l'existence d'une masse considérable d'ouvriers de la terre. Vous voyez donc que ce luxe, bien loin d'être au détriment du peuple, lui profite, et fait produire ce qui ne serait pas produit sans ce luxe. Ou plutôt, aux yeux du véritable économiste, le luxe est un vain mot; il n'y a du luxe que relativement aux facultés de l'individu qui dépense trop ou trop peu pour sa fortune. Mais quant à l'État tout entier, il n'y a pas de luxe, il n'y a que de la dépense. Tout ce qu'on dépense est bien dépensé; plus il y a de dépense, plus il y a de travail; plus il y a de travail, plus il y a de salaire; plus il y a de salaire, plus il y a d'aisance; plus il y a d'aisance, plus il y a de population. Que cela vienne du ver à soie, du cheval ou du chien, peu importe; la richesse augmente, le sol se cultive, l'homme et l'animal consomment, et le pauvre vit. Eh! que vont donc chercher aujourd'hui les Anglais, les Français, tous les peuples industriels, à travers l'Océan et à travers la guerre, si ce n'est des consommateurs payant le prix de la denrée produite et multipliant le salaire avec le travail?

Maintenant, serait-il vrai que cet impôt portât spécialement sur le riche, et vînt en dégrèvement au pauvre pour rétablir l'égalité, le niveau que nous désirons tous? Ah! si cela était vrai; si vous

Digitized by Google

nous proposiez, par exemple, de proportionner véritablement les charges aux forces contributives des diverses classes de fortune, non pas seulement quant aux charges fiscales, mais surtout quant aux charges personnelles; si vous nous proposiez de rectifier, par une loi équitable, cette odieuse inégalité au profit du riche et au détriment du peuple, qui fait qu'un père de famille de cent mille francs de rente ne paye pas plus pour racheter son fils unique du service militaire qu'un pauvre ouvrier dont le fils est l'unique instrument de travail, la seule richesse, la seule propriété, oh! je vous dirais : Oui, entrons courageusement dans cette voie, et faisons justice contre nous-mêmes à ceux que les inégalités qui nous favorisent, écrasent! Mais est-il vrai que l'impôt sur les chiens porte sur les riches plus que sur le peuple, et soit un impôt de luxe plutôt qu'une taxe sur la misère? Je m'en rapporte à vous; comptez! Où avez-vous vu plus de chiens? est-ce dans les salons, ou dans les chaumières? C'est dans les demeures du peuple que les chiens se comptent en plus grande masse : c'est sur le peuple surtout que porterait l'impôt. Comment distingueriez-vous le chien utile, serviable, ou le chien inutile, parasite? Cette distinction serait pleine d'erreurs et de réclamations. Est-ce un chien de luxe que le chien de l'aveugle ou du mendiant, à qui l'on confie tout le jour les pas du vieillard, et qui quête l'aumône pour lui? Est-ce un chien de luxe que le chien du Saint-Bernard ou des Pyrénées, qui flaire l'épaisseur de la neige devant le voyageur pour l'avertir de l'abîme, ou qui va le chercher sous l'avalanche? Est-ce un chien de luxe que le chien de Terre-Neuve, mis en sentinelle sur le bord de vos fleuves pour sauver les enfants tombés à l'eau, et les ramener au bord? Est-ce un chien de luxe que le chien du Lapon, qui traîne les traîneaux de l'homme avec la rapidité d'une meute sur les plaines de neige, infranchissables sans lui? Est-ce un chien de luxe que le chien attelé dans vos grandes villes au tombereau du boucher et du boulanger, et suppléant le cheval ou l'âne pour le transport des petits fardeaux? Est-ce un chien inutile que le chien de garde qui, à la porte ou dans l'intérieur du logis, avertit le maître du rôdeur de nuit, ou qui le défend contre les brigands sur la route? Est-ce un chien inutile que le chien de berger, qui remplace, à lui seul, deux ou trois serviteurs dans la ferme? Vous ne trouverez guère, dans les huit ou dix catégories de chiens qui peuplent nos villes et nos campagnes, que deux catégories de chiens de luxe · les chiens de chasse et les chiens domestiques. Qu'est-ce que cela produira, quand les possesseurs de ce petit

Digitized by Google

nombre d'animaux, menacés par l'impôt, les auront réduits ou sacrifiés à l'économie? Déduction faite des frais de perception et des fraudes, presque rien! Et encore combien, en frappant les chiens du foyer, les chiens domestiques, dont le seul service est d'aimer leurs maîtres et d'en être aimés, combien n'aurez-vous pas froissé, blessé, contristé d'affections, d'habitudes, de sociétés devenues, pour ainsi dire, des intimités? Que de solitaires, que de pauvres femmes travaillant en chambre, que de vieillards sans famille et sans amis, repoussés dans leurs infirmités par tout le monde, excepté par cet animal, qui n'abandonne jamais, le seul être peut-être qui s'attache à l'homme en sens inverse de sa fortune, plus dévoué aux plus misérables, plus assidu autour des plus abandonnés! Que d'enfants à qui leur père sera obligé de retrancher le chien du foyer! Véritable calamité domestique, véritable dommage moral fait à l'enfance, car le chien a une fonction auprès de l'enfant. Le chien apprend à aimer; il enseigne l'amitié à l'homme! Eh bien! il faudra, après votre impôt, que tout cela paye, ou se prive du chien, du compagnon, du gardien, du serviteur, du consolateur, de l'ami! Il faudra que toute cette partie solitaire, infirme, indigente de la population tue son chien, ou se retranche, sur le nécessaire, une partie du morceau de pain qui la nourrit, et qu'elle partage généreusement avec cet ami du pauvre, pour pouvoir payer les quinze ou vingt francs par an dont vous proposez de frapper non pas seulement les services que le chien rend à l'homme, mais encore l'instinct qui l'attache à nous! Impôt presque immoral, impôt sans intelligence, sans miséricorde et sans entrailles; véritable impôt sur le sentiment, qu'on pourrait appeler, sans vous faire injure, une dîme sur le cœur du peuple!

Je pourrais m'étendre davantage, mais je vois que j'en ai assez dit sur la portée de la proposition, pour vous dégoûter d'une si cruelle épreuve, et vous démontrer la stérilité d'un tel impôt. Quant à ceux qui ne voient dans cet impôt qu'un moyen indirect de diminuer le nombre des chiens sans maîtres, et de réduire par là les cas d'hydrophobie, je demanderai avec eux que tout chien ait un maître responsable, et soit assujetti à des précautions de police prudentes et sévères, pourvu qu'elles ne dégénèrent pas dans ces empoisonnements atroces, dans ces piéges et dans ces immolations en masse dont nos regards et nos cœurs sont attristés ici tous les jours, et qui donnent des leçons de cruauté publique au peuple dans nos rues. Le meilleur préservatif, c'est qu'on ne persécute pas ces animaux; c'est qu'au premier bruit d'un chien

Digitized by Google

suspect, c'est qu'au premier aspect d'un chien hagard qui a perdu son maître et qui hurle pour le rappeler, on ne le traque pas de rue en rue, de village en village, et que les sévices et l'imagination publique ne multiplient pas le mal en l'exagérant. La loi et la police doivent s'occuper du règlement des chiens à cet égard : je le demande avec vous. Dans l'état présent, soyez-en sûrs, la police fait plus de chiens enragés que la nature.

Quant à l'impôt, je me résume. Comme impôt somptuaire, il est en contradiction avec le temps; comme impôt de luxe, il est un contre-sens à l'industrie, qui vit de luxe; comme impôt sur la dépense, il est en opposition avec le travail; comme impôt populaire, il frappe mille fois plus sur le peuple que sur le riche; enfin, comme impôt moral, il porte, il pèse, il sévit sur le sentiment public. A tous ces titres, je le repousse comme un mauvais impôt et comme une mauvaise pensée, et je supplie le conseil de repousser l'avis de la commission.

(L'avis de la commission, qui propose un impôt sur les chiens, n'est pas adopté.)

Ce que j'ai dit, dans le discours qu'on vient de lire, avec la réserve et la sécheresse d'une discussion administrative, le comte Xavier de Maistre l'avait mis en scène dans le *Lépreux de la cité d'Aoste*, ce chef-d'œuvre d'émotion et de charité pathétique. Le chien du lépreux, c'est le chien de l'aveugle, le chien du mendiant, le chien du pâtre; c'est toute l'humble race des animaux domestiques de la solitude, de la cécité et de la misère. Je cite ici cette page simple et sublime; elle entraînera par l'attendrissement ceux que mes raisonnements n'auraient pu convaincre :

« Je venais d'éprouver un nouveau chagrin. Depuis quelques années, un petit chien s'était donné à nous; ma sœur l'avait aimé, et je vous avoue que, depuis qu'elle n'existait plus, le pauvre animal était une véritable consolation pour moi. Nous devions sans doute à sa laideur le choix qu'il avait fait de notre demeure pour son refuge. Il avait été rebuté par tout le monde; mais il était un trésor pour la maison du lépreux. En reconnaissance de la faveur que Dieu nous avait accordée en nous donnant cet ami, ma sœur l'avait appelé *Miracle;* et son nom, qui contrastait avec sa laideur, ainsi que sa gaieté continuelle, nous avait souvent distraits de nos chagrins. Malgré le soin que j'en avais, il s'échappait quelquefois, et je n'avais jamais pensé que cela pût être nuisible à personne. Cependant quelques habitants de la ville s'en alarmèrent, et crurent qu'il

Digitized by Google

pouvait porter parmi eux le germe de ma maladie : ils se déterminèrent à porter des plaintes au commandant, qui ordonna que mon chien fût tué sur-le-champ. Des soldats, accompagnés de quelques habitants, vinrent aussitôt chez moi pour exécuter cet ordre cruel : ils lui passèrent une corde au cou en ma présence, et l'entraînèrent. Lorsqu'il fut à la porte du jardin, je ne pus m'empêcher de le regarder encore une fois : je le vis tourner ses yeux vers moi pour me demander un secours que je ne pouvais lui donner. On voulait le noyer dans la Doire; mais la population, qui l'attendait en dehors, l'assomma à coups de pierres. J'entendis ses cris, et je rentrai dans la tour plus mort que vif; mes genoux tremblants ne pouvaient me soutenir. Je me jetai sur mon lit dans un état impossible à décrire; ma douleur ne me permit de voir dans cet ordre juste, mais sévère, qu'une barbarie aussi atroce qu'inutile ; et quoique j'aie honte aujourd'hui du sentiment qui m'animait alors, je ne puis encore y penser de sang-froid. Je passai toute la journée dans la plus grande agitation. C'était le dernier être vivant qu'on venait d'arracher d'auprès de moi, et ce nouveau coup avait rouvert toutes les plaies de mon cœur. »

NOTE NEUVIÈME

(NEUVIÈME ÉPOQUE. — Page 373.)

Et je prie, et je pleure, et j'espère, et je sens
L'eau couler dans mon cœur aride, et je descends,
Dans mon jardin trempé par les froides ondées,
Visiter un moment mes plantes inondées.

La prière que, dans ma pensée, je posais sur les lèvres de Jocelyn, j'ai tenté de l'exprimer et de la formuler ailleurs. Ce n'est qu'un balbutiement de l'âme, mais accentué et divinisé par un écho de l'Evangile :

PATER

O Père, source et fin de toute créature,
Dont le temple est partout où s'étend la nature,
Dont la présence creuse et comble l'infini,
Que ton nom soit partout dans toute âme béni !

Digitized by Google

Que ton règne éternel, qui tous les jours se lève,
Avec l'œuvre sans fin recommence et s'achève!
Que par l'amour divin, chaîne de ta bonté,
Toute volonté veuille avec ta volonté!
Donne à l'homme d'un jour, que ton sein fait éclore,
Ce qu'il lui faut de pain pour vivre son aurore.
Remets-nous le tribut que nous aurons remis
Nous-même, en pardonnant à tous nos ennemis.
De peur que sur l'esprit l'argile ne l'emporte,
Ne nous éprouve pas d'une épreuve trop forte.
Mais toi-même, prêtant ta force à nos combats,
Fais triompher du mal tes enfants d'ici-bas!

NOTE DIXIÈME

(NEUVIÈME ÉPOQUE. — Page 379.)

Quelquefois dès l'aurore, après le sacrifice,
Ma Bible sous mon bras, quand le ciel est propice.....

L'accueil favorable fait au *Chant des laboureurs* a dépassé toute espérance. Il a eu en quelque sorte pour les esprits la popularité et la saveur de ce pain dont il célébrait la fécondité et la providence. Qu'il me soit permis de reporter ici son inspiration à Virgile, au *maître du champ*, comme dit Homère.

L'empereur de la Chine, pour honorer l'agriculture, trace tous les ans un sillon de sa propre main. Le champ consacré par le soc impérial ne reste pourtant pas en friche; la charrue du laboureur s'y promène, et y ouvre dès le lendemain d'autres sillons; mais elle s'écarte du sillon sacré, et fait autour de lui un large vide dans la plaine, pour qu'il soit salué de tous et qu'il porte à part sa gerbe de majesté et de bénédiction. De même tous les poëtes qui remuent cette poésie du champ fécondé par Virgile doivent lui offrir les prémices de leur moisson, et faire dans leur poëme une place d'honneur à l'immortel sillon des *Géorgiques*.

« Le printemps revenu, quand les neiges commençant à fondre coulent du sommet des montagnes, quand la glèbe amollie cède à la douce haleine des zéphyrs, il faut que tes taureaux commencent à gémir affaissés sous le joug, et que le soc de ta charrue

Digitized by Google

brille dans les sillons, et y essuie sa rouille. Une terre ne répond à la fin aux vœux du laboureur avide qu'après avoir senti deux fois les ardeurs de l'été, deux fois les glaces de l'hiver; c'est alors qu'il voit ses greniers crouler sous les moissons entassées. Mais, avant d'enfoncer le soc dans un sol inconnu, aie soin d'observer les vents et leurs influences, les températures diverses, la nature des lieux, les traditions antiques de la culture, et ce que chaque contrée peut et ne peut pas produire. Ici les moissons viennent heureusement, là les vignes; ailleurs les arbres fruitiers et les herbages naissent et verdissent comme d'eux-mêmes. Ne sais-tu pas que le Tmole est tout parfumé de safran, que l'Inde nous envoie son ivoire, la molle Arabie l'encens de Saba, les Chalybes aux bras nus leur fer, le Pont l'onguent précieux de ses castors, l'Épire ses cavales, qu'attendent les palmes d'Olympie? Telles furent, dès le principe, les lois éternelles, telle la constitution propre que la nature assigna à chaque terre, alors que Deucalion jeta dans le monde dépeuplé ces pierres fécondes d'où naquirent de nouveaux hommes, race dure comme elles. A l'œuvre donc! et, dès les premiers mois de l'année, que tes taureaux vigoureux retournent les terres grasses, et que l'été poudreux vienne mûrir la glèbe pulvérisée par ses feux. Mais si ton sol est sec et ingrat, qu'au retour du Bouvier ta charrue en effleure à peine la surface : ainsi, dans les terres grasses, l'herbe n'étouffera point tes blés en pousse; ainsi un sol sablonneux ne perdra pas le peu de suc qu'il retient encore.

» Fais reposer un an tes champs moissonnés, et que la terre se durcisse inculte et délaissée : ou bien tu sèmeras, à la saison nouvelle, le pur froment dans le terrain d'où tu auras enlevé les légumes à la cosse tremblante, les maigres grains de la vesce, le triste lupin et ses frêles chalumeaux, tous les débris de cette moisson retentissante; car le lin et l'avoine brûlent la terre où on les a récoltés, et le pavot, tout chargé des vapeurs du Léthé, la consume. Cependant elle peut recevoir les grains de deux années l'une, pourvu que tu ne craignes pas de refaire par de riches engrais le sol aride et épuisé, et d'y répandre à pleines mains une immonde cendre. Ainsi les champs reposent en changeant de semences : et même une terre que tu as laissée un an sans être labourée ne cesse pas d'être libérale.

» Souvent il est bon de mettre le feu à un champ stérile, et d'en faire dévorer les chaumes flétris par la flamme petillante : soit que la terre tire de là des forces secrètes et comme une nourriture succulente; soit que le feu l'épure en la consumant, et que

Digitized by Google

les vapeurs mauvaises s'en exhalent; soit que la flamme élargisse ou multiplie les chemins cachés par où la séve passe, et s'insinue dans les verts tuyaux des blés; soit qu'elle affermisse le sol, et qu'elle en resserre tellement les pores trop ouverts, que ni les pluies perçantes, ni les traits embrasés du soleil, ni le souffle pénétrant de Borée, n'y arrivent pas pour y tuer la vie.

» Celui-là fait beaucoup pour ses champs qui en brise le mottes inertes avec le râteau, promène sur elles la herse aux piquants raboteux : touchée de ses travaux, la blonde Cérès le regarde, et lui sourit du haut des cieux. Elle aime aussi celui qui sait rompre, en les croisant, les glèbes que le soc a soulevées dans la plaine, qui fatigue la terre sans relâche, et la dompte en maître

» Priez les dieux, ô laboureurs, qu'ils vous envoient des solstices d'été pluvieux et des hivers sereins : un hiver sec et poudreux réjouit les champs, les blés : c'est alors que la Mysie s'enorgueillit de ses belles cultures, et que le Gargare s'admire dans ses moissons.

» Que dirai-je de ceux qui, suivant pas à pas le sillon où ils jettent les semences, les recouvrent à l'instant sous la glèbe écrasée? Bientôt ils y amènent les eaux d'un fleuve, et mille courants détournés. Quand le soleil embrase les campagnes, que l'herbe sèche et meurt, tout à coup des hauteurs sourcilleuses du coteau l'eau descend, amenée dans la plaine : je l'entends qui murmure en tombant sur les cailloux; les champs sont rafraîchis, et l'herbe s'est ranimée. Dirai-je comment, pour empêcher que les frêles chalumeaux ne succombent sous le poids des épis, on fait brouter par les troupeaux l'herbe encore tendre et les moissons trop tôt luxuriantes, alors que les blés égalent déjà les sillons en hauteur? comment on fait écouler des terrains inondés les eaux qui s'y amassent, surtout dans ces mois pluvieux où les fleuves débordent tout à coup, et vont couvrir au loin la plaine d'un noir limon? De tièdes vapeurs s'exhalent incessamment de ces bas-fonds impurs.

» Et pourtant il arrive qu'en dépit de ces efforts de l'homme, en dépit du labeur des animaux qui l'aident à remuer la terre, les champs ne sont pas encore à l'abri des outrages. Tout leur nuit et les gâte : l'oie sauvage, la grue du Strymon, ennemis ailés; les herbes amères et leurs racines tortueuses, et même le trop d'ombre des bois. C'est que Jupiter lui-même n'a pas voulu qu'il fût aisé de cultiver la terre; lui-même il a fait du labour un art pénible, en excitant les mortels par l'aiguillon du besoin, et

Digitized by Google

ne permettant pas que son empire s'engourdît dans la paresse. Avant Jupiter, aucun laboureur n'avait encore dompté les champs; il n'était pas permis d'en marquer les limites, d'en régler le partage: tout était commun; et la terre, sans y être sollicitée, n'en prodiguait que plus librement ses biens. Jupiter empoisonna la dent des vipères livides, mit dans le loup l'instinct de la rapine, souleva les mers, secoua le miel qui dégouttait des arbres, retira le feu aux mortels, et fit partout tarir les ruisseaux de vins coulant dans les vallées. Il voulait que l'expérience et la réflexion enfantassent les arts à la longue, que le travail des hommes fît sortir l'épi des sillons, et des veines du caillou jaillir et briller l'étincelle.

» Alors les fleuves sentirent pour la première fois le tronc creusé de l'aune flotter sur leurs ondes; le nautonier compta et nomma les étoiles; ce furent les Pléiades, les Hyades, et l'Ourse brillante, fille de Lycaon. Alors on commença à tendre des piéges aux bêtes féroces; la glu trompa les oiseaux; et les chiens assiégèrent les immenses forêts. Déjà le pêcheur jette la ligne au fond des fleuves; déjà gagnant la haute mer, il y traîne ses filets humides. Bientôt le fer est façonné; j'entends crier la dent de la scie mordante : car les premiers humains ne savaient que fendre le bois avec des coins; alors naquirent comme à l'envi les arts divers. Un travail opiniâtre triompha de tout : rien qui ne cède à la dure et pressante nécessité.

» Cérès la première enseigna aux hommes à mettre le soc dans la terre, alors que les fruits des arbustes et le gland des forêts sacrées commencèrent à manquer, et que Dodone refusa aux mortels leur facile nourriture. Bientôt le travail dut venir en aide aux semences : la nielle ronge les blés; les champs se hérissent de chardons; les moissons languissent et meurent, et à la place s'élève toute une forêt d'épines : la bardane, le saligot, la triste ivraie et l'avoine stérile dominent au milieu des riantes cultures. Si, t'armant du râteau, tu ne tourmentes pas incessamment la terre; si tu ne sais pas des bruits qui épouvantent les oiseaux, si tu ne retranches avec la faux les ombres d'alentour qui s'abaissent sur tes champs; enfin si tu n'appelles la pluie de tous tes vœux: hélas ! c'est en vain que tu regarderais les belles récoltes de tes voisins; il te faudra soulager ta faim en secouant les chênes de la forêt.

» Je dois dire les instruments nécessaires au robuste laboureur, et sans lesquels il ne peut ni semer, ni faire lever le blé. C'est d'abord la charrue au bois solide et recourbé, avec un soc tran-

Digitized by Google

chant; ce sont les chariots à l'essieu traînant, de la déesse Eleusine; les madriers pour briser l'épi, les traîneaux, les râteaux aux pesantes ferrures; enfin l'humble attirail d'osier qu'inventa Célée, les claies et le van, mystérieux symbole des fêtes de Bacchus; toutes choses dont tu feras bien de t'approvisionner à l'avance, si tu prétends à de nobles profits dans l'art divin du labour. Va donc dans les forêts courber à grand'peine l'orme encore pliant, et que déjà il reçoive de tes mains la forme recourbée d'une charrue; qu'un timon y soit attaché, long de huit pieds, et que le soc soit placé autour du cep garni de deux oreillons. Coupe de préférence le tilleul ou le hêtre, bois légers, pour en faire le joug et le manche, qui t'aidera à tourner à ton gré l'arrière-train de l'attelage; mais que tout ce bois suspendu à ton foyer s'y durcisse, éprouvé par la fumée. J'ai encore à te rappeler beaucoup de préceptes de nos ancêtres, si tu n'en es point ennuyé, et si tu ne dédaignes pas ces petites pratiques d'un grand art. Avant tout, il convient de bien aplanir ton aire sous le poids d'un énorme cylindre, de la pétrir en quelque sorte, et d'en consolider le fond avec un ciment visqueux, de peur que l'herbe ne pousse au travers, ou que le sol ne se fende, vaincu par la sécheresse. Alors que d'ennemis obscurs se jouent de toi! Souvent un misérable petit rat fait son trou dans ton aire, et s'y établit comme dans son grenier à blé; ou bien c'est la taupe aveugle qui y creuse sa retraite. On y découvre encore l'immonde crapaud, et mille autres monstres, enfants ténébreux de la terre; c'est là que se logent le charançon, ce dévastateur des granges, et la fourmi, qui butine pour le temps de la vieillesse indigente.

» Regarde l'amandier dans les forêts, quand il commence à se couvrir de fleurs, et qu'il courbe vers la terre ses rameaux odorants : s'il abonde en fruits, c'est signe d'une pareille abondance pour tes blés, et que de grandes chaleurs t'apporteront de grandes récoltes; mais si l'arbre, surchargé de feuillage, n'étale qu'une ombre stérile, hélas! le fléau ne battra pour toi qu'une vaine moisson de paille!

» J'ai vu des laboureurs qui ne semaient leurs légumes qu'après en avoir préparé la semence, et l'avoir détrempée dans l'eau de nitre ou dans le marc d'huile, afin que les grains devinssent plus gros dans leur cosse, souvent trompeuse; mais, quelque art qu'on ait mis à faire ramollir les semences dans une eau doucement échauffée, j'en ai vu des mieux choisies et des mieux apprêtées qui dégénéraient, si l'on n'avait soin chaque année de les trier et de réserver les plus grosses : ainsi tout va en déclinant, ainsi le

Digitized by Google

destin précipite la fin des êtres ! Je crois voir le nautonier lutter, la rame à la main, contre le courant qu'il remonte : suspend-il un moment ses efforts, l'onde roule, et l'entraîne à la dérive.

» Le laboureur doit être aussi attentif au lever des constellations de l'Ourse, des Chevreaux et du Dragon, que les matelots lorsque, regagnant leur patrie à travers des mers orageuses, ils franchissent l'Hellespont et le détroit d'Abydos, fécond en coquillages. Ainsi, dès que le signe de la Balance aura égalé les heures de la nuit à celles du jour, et fait aux mortels deux parts semblables de l'ombre et de la lumière, exercez vos taureaux dans les champs, ô laboureurs, et semez l'orge, jusqu'aux premières pluies qu'amène avec lui l'intraitable hiver. C'est aussi le moment de semer le lin et le pavot; vite donc, et poussez au labour tandis que la terre encore sèche le permet, tandis que les nuées sont suspendues sur vos têtes.

» Au printemps se sème la fève, au printemps les sillons reçoivent dans leur sein le trèfle de la Médie, et le millet, qui tous les ans redemande nos soins; c'est lorsque le brillant Taureau aux cornes d'or a ouvert l'année, et que Sirius, en se retirant devant le soleil, s'est perdu dans sa lumière. Mais si tu remues la terre pour y enfouir le pur froment ou des blés de même force, si tu n'en veux qu'aux seuls grains à épis, attends que les filles d'Atlas, les Pléiades, rentrent dans l'ombre, et que l'ardente couronne d'Ariadne se dégage des feux du soleil : ne va pas mal à propos confier aux sillons les semences convenables; ne force pas la terre à garder de trop bonne heure les frêles espérances de ton année. Plusieurs ont commencé de semer avant le coucher de Maïa; mais, la moisson venue, de maigres épis ont trompé leur attente. Veux-tu semer de la vesce, de viles faséoles, et abaisser tes soins jusqu'à l'humble lentille de Péluse, attends, pour commencer, que le Bouvier, descendant sous l'horizon, t'en donne le signal; et, alors, mène tes semailles jusqu'à la saison des frimas.

» C'est pour régler nos travaux que le ciel a été partagé en régions diverses, et que douze astres marquent à travers le monde le cours brillant du soleil. Cinq zones embrassent tout l'espace du ciel. L'une est toujours resplendissante de lumière, toujours brûlée des feux du jour; autour d'elle, à droite et à gauche, il en est deux autres qui s'étendent jusqu'aux pôles du monde, et sous lesquelles s'amassent des glaces éternelles et de noirs frimas. Entre elles et ce milieu brûlant des cieux, il y a deux zones tempérées que la bonté des dieux a accordées aux pauvres mortels : une route les

Digitized by Google

coupe en oblique, dans laquelle se meut avec le soleil tout le système des astres. Au septentrion, vers la Scythie et les monts Riphées, la terre s'élève; elle penche et s'abaisse au midi vers la Libye. Notre pôle tient toujours le point culminant des cieux; mais l'autre n'est vu que par le Styx profond et par les pâles ombres des enfers. Au pôle septentrional brille, en serpentant, le Dragon; et, comme un fleuve sinueux embrasse ses rivages, il embrasse les deux Ourses, qui jamais ne se baignent dans les eaux de l'Océan. Sur ces froides contrées pèse, dit-on, une nuit éternelle et silencieuse; et les ténèbres les couvrent d'un voile de plus en plus épais : ou peut-être l'Aurore, en nous quittant, va les visiter, et leur rend le jour; et quand le matin les coursiers de Phébus commencent à souffler sur nous leur haleine enflammée, là-bas le brillant Vesper rallume dans la nuit son flambeau.

» Les astres ainsi connus, le ciel n'a pas de changements que nous ne puissions prédire : nous savons dans quel temps semer et récolter; quand il faut soulever avec la rame le sein des mers perfides, quand il faut armer et lancer les flottes, quand c'est le moment d'abattre le sapin dans les forêts. Ce n'est donc pas en vain que nous observons le lever et le coucher des astres, et tour à tour les quatre saisons qui partagent l'année.

» S'il arrive qu'une pluie froide retienne le laboureur dans sa maison, il peut vaquer à loisir à mille choses qu'il lui faudrait hâter dans un temps serein. Il aiguisera le soc émoussé de sa charrue; il creusera des troncs d'arbres pour les façonner en nacelles; il marquera ses troupeaux, ou comptera ses vases à grains. Les uns affileront des pieux et des fourches, ou prépareront le saule d'Amérine pour en faire des liens à la vigne encore souple. C'est le moment de tresser en paniers les baguettes pliantes de l'osier : alors brûlez vos grains, alors broyez-les avec la meule. Il est même pour les jours de fête de doux travaux que n'empêchent ni les lois ni la religion : le droit des pontifes ne te défend pas d'amener un ruisseau dans tes prés, d'entourer tes moissons d'une haie, de tendre des piéges aux oiseaux, d'embraser les ronces, et de plonger tes bêlantes brebis dans une eau salutaire. Que de fois, pressant les côtes d'un âne rétif qu'il a chargées d'huile ou de simples fruits des champs, le paysan le mène à la ville, d'où il rapporte une pierre à moudre ou de la poix résine!

» La lune aussi t'indique, par son cours inégal, les jours propices à certains travaux. Redoute le cinquième : ce jour-là sont nés le pâle Orcus et les Euménides; ce jour-là la Terre, dans un

Digitized by Google

enfantement effroyable, créa les géants Cée, Japet, le cruel Typhée, tous ces frères qui conspirèrent le renversement des cieux. Trois fois ils s'efforcèrent de mettre l'Ossa sur le Pélion, et de rouler l'Olympe avec ses forêts sur l'Ossa; trois fois, lançant sa foudre, Jupiter renversa ces montagnes vainement entassées.

» Après le dixième jour de la lune, le septième est le plus heureux, soit pour planter la vigne, soit pour prendre et pour dompter les jeunes taureaux, soit pour commencer à ourdir la toile. Prends garde au neuvième ; il est funeste aux voleurs, mais favorable à l'esclave qui veut fuir.

» Il est certains ouvrages qui s'accommodent mieux de la fraîcheur des nuits, ou de celle des matins, quand l'Aurore verse la rosée sur la terre. La nuit, tu couperas mieux tes chaumes; la nuit, tes prés sont moins arides; l'herbe est plus tendre, quand la nuit l'a mouillée.

» Quelques-uns, dans les longues soirées d'hiver, veillent à la lueur de la lampe, et aiguisent en forme d'épis des torches nouvelles. Pendant ce temps-là, la mère de famille charme par ses chansons les heures trop lentes du travail, fait courir la navette légère entre les fils de la toile; ou bien elle cuit dans l'airain les doux fruits de la vigne, dont elle ôte, avec une branche d'arbre, l'écume bouillonnante.

» Attends le fort de la chaleur pour couper tes moissons dorées; le blé, tout brûlant encore des feux du midi, se bat mieux dans l'aire. Sème ou laboure, tant que tu auras assez de la tunique d'été : voici l'hiver, qui engourdit les bras des laboureurs. C'est pendant les froids d'hiver qu'ils jouissent du fruit de leurs travaux, et qu'ils se convient les uns les autres à de gais repas. L'hiver les invite à la joie; l'hiver chasse les soucis de leurs cœurs. Ainsi, quand le navire chargé de ses richesses touche enfin au port, les matelots joyeux couronnent la poupe, en signe de triomphe.

» L'hiver cependant te permet de ramasser les glands dans les bois, les graines du laurier, l'olive, et la baie sanglante du myrte : alors tu peux tendre des lacets aux grues, pousser le cerf dans tes filets, poursuivre le lièvre aux longues oreilles, et mettre à bas le daim avec la fronde vibrante des îles Baléares; alors la neige est haute, et les fleuves charrient des glaçons. » (Virgile, *Géorgiques*, 1er chant.)

Comme contraste au chant épique de Virgile, et comme complément naturel du *Chant des laboureurs*, nous reproduirons ici

Digitized by Google

le Samedi soir dans la chaumière, cette admirable ballade de Burns, qui est le cantique populaire des montagnes de l'Écosse. C'est la veillée d'une famille de laboureurs sanctifiée par la prière, égayée par le banquet du soir, attendrie par un chaste amour, et groupée autour de la Bible lue par le père. Il s'exhale de cette poésie un parfum de sainteté et d'innocence qui monte au cœur, comme l'encens de la vie domestique recueillie et cachée en Dieu.

LE SAMEDI SOIR DANS LA CHAUMIÈRE

Que l'ambition ne tourne pas en ridicule leur utile travail,
Leurs plaisirs grossiers et leur destinée obscure;
Et que la grandeur n'écoute pas avec un sourire dédaigneux
Les courtes mais simples annales du pauvre.
GRAY.

Le froid novembre souffle à grand bruit et avec colère;
La courte journée d'hiver touche à son terme;
Les bêtes fangeuses sont retirées de la charrue;
Les noires troupes de corbeaux songent au repos.
Le paysan, excédé de fatigue, quitte son travail:
Ce soir, sa semaine de labeur est finie,
Il rassemble ses bêches, ses hoyaux et ses houes,
Espérant goûter à l'aise le repos du matin,
Et, fatigué, sur la bruyère il dirige sa course vers son logis.

Enfin, sa chaumière isolée apparaît à sa vue,
Abritée sous un vieil arbre;
Ses petits enfants, qui l'attendent, accourent en trébuchant
Au-devant de leur père, avec un trémoussement et des cris de joie.
Son tout petit feu à la mine riante,
La propreté de son foyer, le sourire de sa femme économe,
Le babil de l'enfant qui balbutie sur son genou,
Trompent tous ses soucis et son anxiété cuisante,
Et lui font oublier entièrement sa fatigue et sa peine.

Bientôt entrent les fils aînés
En service au dehors, chez les fermiers d'alentour:
Les uns mènent la charrue; d'autres les troupeaux; d'autres, prudents, vont faire

Digitized by Google

Une affaire avantageuse à la ville voisine.
Leur première espérance, leur Jenny devenue une femme,
Dans la fleur de la jeunesse, l'œil étincelant d'amour,
Arrive, — peut-être pour montrer une belle robe neuve,
Ou pour déposer ses gages péniblement gagnés,
Afin d'aider ses chers parents, s'ils sont dans la gêne.

Frères et sœurs vont au-devant avec une joie franche,
Et se demandent réciproquement avec bienveillance s'ils prospèrent.
Ainsi réunis, les heures fuient d'une aile rapide sans qu'on s'en aperçoive.
Chacun raconte les nouvelles qu'il voit ou entend;
Les parents contemplent d'un œil partial leurs années pleines d'espoir;
L'anticipation guide au loin la vue.
La mère, avec son aiguille et ses ciseaux,
Fait paraître les vieux habits presque comme neufs,
Le père entremêle le tout d'admonitions convenables.

Tous les enfants sont avertis d'obéir
Aux ordres de leur maître et maîtresse,
Et de s'occuper de leurs travaux d'une main diligente,
Et de ne jamais, quoique hors de vue, s'amuser ni jouer:
Et surtout ne manquez pas de craindre toujours le Seigneur,
Et rendez-lui vos devoirs, comme il convient, matin et soir!
De peur de vous égarer dans la voie de la tentation,
Implorez son conseil et sa puissante assistance.
Ils n'ont jamais cherché en vain, ceux qui ont bien cherché le Seigneur!

Mais, chut! on frappe doucement à la porte.
Jenny, qui sait ce que pareil coup veut dire,
Raconte comme quoi un jeune garçon voisin a traversé la bruyère
Pour faire des commissions, et l'escorter jusqu'au logis.
La mère rusée voit la conscience allumer une flamme
Dans l'œil de Jenny, et rougir sa joue.
Le cœur pénétré de sollicitude inquiète, elle s'informe du nom.
Tandis que Jenny est à demi effrayée de parler,
La mère est bien contente d'apprendre que ce n'est point un mauvais sujet, un libertin.

Digitized by Google

Avec une obligeante bienvenue, Jenny l'introduit.
Un grand et beau garçon; il donne dans l'œil à la mère.
Jenny voit avec bonheur que la visite n'est pas mal prise.
Le père cause chevaux, charrues et vaches.
Le cœur candide du jeune homme déborde de joie;
Mais, embarrassé, honteux, il a peine à faire bonne contenance.
La mère, avec une ruse de femme, sait découvrir
Ce qui rend le garçon si timide et si sérieux;
Bien contente de penser que sa fille est respectée comme une autre.

O heureux amour, quand un tel amour se trouve!
O ravissement du cœur! bonheur sans égal!
J'ai fait bien du chemin sur ce pénible globe mortel,
Et une sage expérience m'ordonne de déclarer ceci :
Si le ciel nous garde une coupe de plaisir céleste,
Un cordial dans cette triste vallée,
C'est quand un couple jeune, amoureux et modeste,
Les bras entrelacés, exhale son tendre secret
Sous la blanche aubépine qui parfume la brise du soir.

Est-il sous forme humaine, et portant un cœur,
Un misérable, un scélérat, mort à l'amour et à la vérité,
Qui puisse, avec un art étudié, perfide et insidieux,
Trahir la confiante jeunesse de la charmante Jenny?
Malédiction sur ses parjures artificieux, sur ses flatteries menteuses!
L'honneur, la vertu, la conscience, sont-ils tous exilés?
N'est-il ni pitié ni tendre commisération
Qui lui montrent les parents idolâtres de leur enfant,
Puis lui peignent la fille perdue, et l'égarement de leur désespoir?

Mais voici le souper qui couronne leur simple table :
Le salubre *parretch*, la principale nourriture de l'Écosse,
La soupe que fournit leur seule vache,
Qui, derrière la cloison, rumine commodément.
La maîtresse apporte, dans une intention civile
En faveur du jeune homme, son fromage conservé avec soin, et piquant.
La bonne ménagère, qui aime à jaser, raconte

Digitized by Google

Comme quoi il était vieux de douze mois quand le lin était dans la clochette.

Le joyeux souper fini, d'un air sérieux
Ils forment un grand cercle autour du foyer.
Le père feuillette, avec la grâce d'un patriarche,
La grosse Bible de famille, jadis l'orgueil de son père ;
Sa toque respectueusement mise à l'écart
Montre ses tempes grises qui se dégarnissent et se dépouillent.
Ces chants, qui jadis se répondaient si doux dans Sion,
Il en choisit une partie avec un soin judicieux,
Et, « Adorons Dieu ! » dit-il d'un air solennel.

Ils chantent leurs notes sans art, d'une manière simple ;
Ils accordent leurs cœurs, but bien autrement noble.
Peut-être les mélodies agrestes de Dundee se font entendre,
Où les martyrs plaintifs, dignes de ce nom,
Où le noble Elgin attise la flamme qui monte au ciel ;
Le plus doux, et de beaucoup, des chants sacrés de l'Écosse.
Comparés à ceux-là, les fredons italiens sont sans âme ;
L'oreille chatouillée n'éveille au cœur aucun transport :
Ils ne sont pas à l'unisson de la louange de notre Créateur.

Le père, semblable à un prêtre, lit la sainte page
Comment Abraham était l'ami de Dieu, qui est là-haut ;
Ou comment Moïse ordonna de faire une guerre éternelle
A la race perverse d'Amalec ;
Ou comment le barde royal tomba en gémissant
Sous le coup de l'ire vengeresse du ciel ;
Ou la plainte pathétique de Job et son cri lamentable ;
Ou l'ardent feu séraphique d'Isaïe enlevé,
Ou les autres saints voyants qui touchaient la lyre sacrée.

Peut-être le volume sacré sert de thème
Comment le sang innocent fut versé pour l'homme coupable ;
Comment celui qui portait sur la terre le second nom
N'eut pas sur la terre de quoi reposer sa tête ;
Comment ses premiers sectateurs et serviteurs prospérèrent,
Les sages préceptes qu'ils écrivirent pour maint pays ;
Comment celui qui, solitaire, était banni dans Patmos,
Vit un ange puissant debout dans le soleil,

Digitized by Google

Et entendit l'arrêt de la grande Babylone prononcé par l'ordre du ciel.

Puis, s'agenouillant devant l'*éternel Roi du ciel*,
Le saint, le père et le mari prie :
L'espoir s'élance, ravi, sur une aile triomphante,
A l'idée de se retrouver tous ainsi aux jours à venir;
De se baigner à jamais dans des rayons incréés;
De ne plus soupirer ni verser de larmes amères,
Chantant ensemble des hymnes à la louange de leur Créateur,
En pareille société, mais encore plus chère,
Tandis que le temps décrira un cercle dans une sphère éternelle.

Comparé à ceci, combien pauvre est l'orgueil de la religion
Dans toute la pompe de la méthode et de l'art,
Quand des hommes déploient, dans de vastes assemblées,
Toutes les grâces de la dévotion, excepté le cœur!
La puissance suprême, irritée, désertera le spectacle,
Le chant pompeux, l'étole sacerdotale;
Mais peut-être bien loin, dans quelque chaumière à part,
Elle pourra entendre avec plaisir le langage de l'âme,
Et ne inscrire les pauvres habitants dans son livre de vie.

Alors chacun s'en retourne chez soi;
Les petits paysans vont se reposer;
Les deux époux rendent leur saint hommage,
Et adressent au ciel la fervente prière
Que Celui qui apaise le nid bruyant du corbeau,
Et pare le beau lis d'un éclat fastueux,
Veuille, de la manière que sa sagesse juge la meilleure,
Pourvoir à leur existence et à celle de leurs petits enfants;
Mais surtout régner sur leur cœur par la grâce divine.

La grandeur de la vieille Écosse prend sa source dans des scènes comme celles-ci,
Qui la font aimer au dedans et respecter au dehors.
Les princes et les lords ne sont que l'émanation des rois,
Un honnête homme est l'œuvre la plus noble de Dieu;
Et certes, sur la route céleste de la belle vertu,
La chaumière laisse le palais bien loin derrière.

Digitized by Google

Qu'est-ce que la pompe d'un chétif lord? Un fardeau incommode,
Déguisant souvent la bassesse de l'espèce humaine,
Versée dans les arts de l'enfer, et raffinée en perversité [1].

NOTE ONZIÈME

(NEUVIÈME ÉPOQUE. — Page 401.)

Avec eux chaque jour je déchiffre et j'épelle
De ce nom infini quelque lettre nouvelle.

J'emprunte au *Cosmos* de M. de Humboldt une page qui fait pour ainsi dire descendre et toucher à l'œil les merveilles et les splendeurs de ce firmament que mes vers ne font qu'adorer, et dont ils ne reflètent que l'éblouissement. La science prend les ailes de l'hymne quand elle s'élance dans le ciel de Dieu. Les chiffres sont les notes naturelles de cette musique des sphères qu'entendait Platon, et que l'âme pressent dans le silence des nuits étoilées.

« L'aspect du ciel étoilé, la position relative des étoiles et des nébuleuses, la distribution de leurs masses lumineuses, le charme pittoresque de tout le firmament, dépendent également, dans le cours des siècles, du mouvement propre des étoiles et des nébuleuses, de la translation de notre système solaire dans l'espace, de l'apparition de nouvelles étoiles, et de la disparition ou de l'affaiblissement subit de l'intensité lumineuse des anciens astres; enfin, et principalement, des changements qu'éprouve l'axe terrestre par l'attraction du Soleil et de la Lune. Les belles étoiles du Centaure et de la Croix du Sud deviendront un jour visibles dans nos latitudes septentrionales, tandis que d'autres étoiles (Sirius et la Ceinture d'Orion) s'abaisseront au-dessous de notre horizon. Le point immobile du pôle nord sera successivement indiqué par des étoiles de Céphée et du Cygne, jusqu'à ce que, après un intervalle de douze mille ans, Wéga de la Lyre apparaisse comme la

[1] C'est à l'excellente traduction de M. de Wailly que nous avons emprunté cette ballade de Burns.

Digitized by Google

plus magnifique de toutes les étoiles polaires possibles. Ces données nous rendent sensible la grandeur des mouvements qui s'accomplissent sans interruption dans des moments infiniment petits, comme les mouvements d'une éternelle horloge du monde. Imaginons, par un rêve fantastique, que la puissance de nos sens soit surnaturellement élevée jusqu'à l'extrême limite de la vue télescopique; resserrons dans un instant ce qui est séparé dans la durée par d'immenses intervalles : tout à coup le repos de l'espace est troublé, tout s'agite; nous voyons les innombrables étoiles fixes se mouvoir par groupes, comme une fourmilière, dans mille directions; les nébulosités, comme des nuages cosmiques, attirent à elles la matière environnante, se condensent, se séparent; la voie lactée se brise en certains points, et déchire ses voiles; le mouvement agit dans chaque point de la voûte céleste, comme, sur la surface de la terre, dans les évolutions de l'organisme végétal, qui font sortir du germe les feuilles et les fleurs. Le célèbre botaniste espagnol Cavanilles a eu le premier l'idée de *voir pousser l'herbe* en dirigeant le fil *microscopique* horizontal d'un télescope à très-fort grossissement, tantôt sur la pointe d'un bourgeon de bambou, tantôt sur le pédoncule à développement si rapide d'un aloès d'Amérique, précisément comme l'astronome observe la culmination d'une étoile au moyen du fil croisé. Dans la vie simultanée de la nature physique, dans le monde organique comme dans le monde sidéral, l'*être*, le *subsister*, le *devenir*, sont également liés au *mouvement*. »

NOTE DOUZIÈME

(NEUVIÈME ÉPOQUE. — Page 402.)

. . . . . Et chacun de ces mondes
Est lui-même un milieu pour des mondes pareils,
Ayant ainsi que nous leur lune et leurs soleils.

Il est ici question des planètes; nous compléterons la note précédente en empruntant à la *Revue britannique* quelques passages d'un article remarquable et très-intéressant, intitulé *Progrès et découvertes astronomiques de l'époque actuelle :*

« Jusqu'à présent, la loi de la gravitation universelle a été ap-

Digitized by Google

pliquée à la détermination du mouvement des corps célestes jusqu'aux limites que l'observation peut atteindre. Chaque découverte nouvelle est venue confirmer cette loi dans toute l'étendue de notre système solaire, et montrer, en outre, qu'elle est également applicable, même dans les régions les plus reculées des cieux. Depuis que la planète Neptune a été trouvée presque à la place assignée par la théorie, la gravitation a pris un nouveau caractère : elle est devenue un moyen de découverte. De là un accroissement d'éclat pour le génie de Newton, déjà, depuis plus de deux siècles, l'objet de l'admiration générale; de là aussi, un très-grand honneur pour les deux mathématiciens astronomes qui, indépendamment et à l'insu l'un de l'autre, ont appliqué la loi de Newton avec une habileté si originale. La découverte d'un corps inaperçu, qui porte à une distance double les limites extrêmes de notre système planétaire, et qui ne repose sur aucun autre secours que l'emploi du raisonnement, une telle découverte met dans le jour le plus brillant le génie des temps modernes, en même temps qu'elle fait hautement ressortir la certitude infaillible de la science mathématique et de la grande loi qui régit l'univers.

» L'antiquité connut de bonne heure les cinq planètes principales; elles lui furent décelées par les mouvements qui les distinguent des étoiles fixes, et qui leur valurent leur nom d'*astres errants* [1]. Mais, pour passer de ces premières notions à la connaissance de la véritable constitution du système du monde, il a fallu des siècles. En construisant sa lunette, Galilée ouvrit une ère nouvelle à l'astronomie. Alors commença cette série de découvertes qui, développées pendant près de trois siècles, ont montré vingt-huit mondes nouveaux dans notre système, et révélé, bien au delà de ses bornes, des soleils sans nombre accomplissant leurs révolutions dans les profondeurs du firmament. Ces profondeurs sont telles, que le spectateur qui y serait placé n'apercevrait notre soleil et tous ses brillants acolytes de la voie lactée, que comme un nuage indécis. Merveilleux résultats de la combinaison fortuite de deux lentilles de verre! Mais il fallait le génie d'un homme tel que Galilée pour comprendre toute l'importance de ce fait, que mille autres n'auraient pas jugé digne de leur attention.

» En tournant sa lunette vers le ciel, le premier objet qu'y remarqua Galilée, ce fut les quatre satellites de Jupiter. Les phases de Vénus lui fournirent une confirmation de son système du

[1] De πλανής, errant, vagabond.

Digitized by Google

monde. Certains points lumineux qu'il aperçut au delà de la partie éclairée de la Lune lui découvrirent l'existence et la hauteur des montagnes de notre satellite. Les taches qu'il vit sur le disque du Soleil lui décelèrent la rotation de cet astre. Il put démêler que l'aspect de Saturne offrait quelque chose de singulier; mais l'amplification de sa lunette ne suffisait pas pour qu'il lui fût possible d'en distinguer nettement l'anneau : cette découverte et celle de l'un des satellites de la même planète était réservée à Huyghens, secondé par un instrument plus puissant... Cassini ne tarda guère à montrer que Saturne possédait quatre autres satellites. Un grand nombre d'années s'écoulèrent ensuite avant qu'on découvrît de nouveaux astres; mais les nombreuses observations de Tycho-Brahé, principalement dirigées vers la planète de Mars, préparaient à Képler les moyens de formuler les lois du mouvement elliptique. L'établissement de ces lois constitue l'une des époques les plus remarquables de l'astronomie. Newton y puisa les données qui lui étaient nécessaires pour fonder la théorie de la gravitation universelle, l'un des plus beaux produits de l'esprit humain.

» A partir de ce moment, les astronomes consacrèrent leurs veilles à déterminer exactement les masses relatives des planètes et les éléments de leurs orbites; ce sont, en effet, les bases qui servent à construire les tables de leurs mouvements. Ces tables ont été calculées avec un labeur immense, à l'aide de formules fournies par l'analyse la plus élevée et la plus subtile : c'est l'œuvre d'une succession de mathématiciens français d'un haut mérite, qui les ont appuyées sur la loi de la gravitation, en vertu de laquelle le Soleil et les planètes s'attirent en raison directe des masses, et en raison inverse du carré des distances.

» Que l'on se représente le Soleil transporté précisément à la place de la Terre, en sorte que son centre occupe le même point que le centre de celle-ci : la surface du Soleil s'étendrait presque jusqu'à l'orbite de la Lune. Aussi l'attraction exercée par cette masse énorme suffit à retenir les planètes dans des orbites qui seraient elliptiques, si la force attractive des planètes elles-mêmes ne venait troubler la régularité de ces courbes. Ces perturbations, très-petites en comparaison de l'étendue des orbites, sont de deux sortes : les unes, qui dépendent de la position relative des orbites, commencent par zéro pour s'élever jusqu'à un certain maximum; elles décroissent ensuite, et s'anéantissent de nouveau quand les astres reprennent successivement leurs positions respectives. Ces inégalités sont périodiques, et le cours en est

Digitized by Google

peu étendu. Quelques-unes s'accomplissent en un petit nombre de mois, d'autres se prolongent pendant des années ou des siècles; elles ont pour effet, tantôt d'éloigner la planète du Soleil, tantôt de l'en rapprocher : mais, en même temps qu'elle est soumise à ces changements dans le plan de son orbite, elle en éprouve d'autres qui l'en font sortir, soit en l'élevant au-dessus, soit en l'abaissant au-dessous, suivant la situation des astres qui produisent les perturbations. Quoique l'autre genre de troubles éprouvés par les orbites planétaires reconnaisse aussi pour cause l'énergie des forces attractives, les positions relatives des corps troublants ne l'influencent nullement; il ne dépend que de la position des orbites, dont la forme et le lieu, dans l'espace, éprouvent de très-petits dérangements pendant des périodes de temps immenses. Ces variations reçoivent, en conséquence, le nom d'inégalités séculaires. Il y a aussi compensation de ces anomalies, quand les orbites reviennent à leurs positions initiales. Le mouvement des planètes, en y comprenant les deux sortes de perturbations, peut être représenté par la marche d'un corps qui, tout en parcourant une ellipse, éprouverait des déviations petites et passagères, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pendant que l'ellipse elle-même changerait, lentement et sans cesse, de forme et de position.

» Les astronomes ont calculé, pour chacune des planètes principales, des tables qui comprennent les perturbations produites par toutes les autres. Au moyen de ces tables, ils peuvent trouver, pendant des siècles, le lieu du ciel où seront ces planètes et celui qu'elles ont occupé dans les temps antérieurs, à tel instant donné. Il est évident que si un corps inconnu vient à troubler leurs mouvements, les tables ne donneront plus leur vraie situation. C'est précisément une circonstance semblable qui a conduit à la découverte de Neptune, ainsi que nous allons l'exposer.

» Depuis Cassini, aucun nouveau corps céleste n'avait été ajouté à notre système solaire, jusqu'à l'époque où sir William Herschel construisit son célèbre télescope. Ce gigantesque instrument lui permit de pénétrer dans l'espace à des profondeurs auparavant inaccessibles à l'œil de l'homme. Doué d'un rare génie, d'une grande persévérance et d'un esprit éminemment philosophique, Herschel contempla le premier et il comprit tout ce que la création offre de sublime dans les régions les plus reculées de l'univers. Il découvrit deux des satellites de Saturne.

» Tandis qu'à Bath, le 13 mars 1781, il observait la constellation des *Gémeaux*, il remarqua que l'une des étoiles se montrait

Digitized by Google

plus grande et moins lumineuse que les autres. Comme, deux jours plus tard, elle avait changé de place, il pensa d'abord que c'était une comète; mais il ne tarda pas à reconnaître qu'il avait trouvé une planète nouvelle. Pendant que cette découverte absorbait l'attention de tous les astronomes, sir William Herschel constatait que sa planète était accompagnée de six satellites...

» En rapportant aux étoiles enregistrées dans les catalogues que l'on possédait les lieux que cette planète avait dû occuper à différentes époques du passé, on reconnut qu'elle avait été observée par Flamsteed en 1690, par Mayer en 1756, et par Lemonnier en 1760. Ces astronomes l'avaient notée comme étoile en dix-neuf positions différentes, sans soupçonner que ce fût une planète, quoiqu'elle eût un disque très-appréciable; mais sans doute les lunettes dont ils se servaient n'étaient pas assez puissantes pour le faire distinguer. Delambre appliqua la théorie de Laplace au calcul des tables d'Uranus : pendant trois ans, elles ne furent en erreur que de 7″. Cette erreur cependant s'accrut, et bientôt il fallut construire de nouvelles tables. M. Bouvard se chargea de ce travail, qu'il publia en 1821. Il s'appuya non-seulement sur les observations recueillies depuis la découverte de la planète, mais sur les observations antérieures. Cependant, qu'il tînt compte ou non de ces premières observations, M. Bouvard trouva toujours que ses tables ne représentaient pas bien le lieu où il voyait Uranus; et, comme il avait eu égard aux perturbations de toutes les autres planètes connues, il en vint à penser que les discordances qu'il remarquait étaient l'effet de quelque astre inconnu situé plus loin qu'Uranus, et dont l'action troublait la marche de cette planète.

» La découverte de Neptune a vérifié ce mot de Th. Campbell : « Les événements à venir sont précédés de leur ombre. » Les différences entre le lieu réel d'Uranus dans le ciel et celui qu'assignaient les tables, s'étaient accrues à ce point que, de 1833 à 1837, la distance de la planète rebelle au Soleil différait de celle que fournissaient les tables de toute l'étendue qui sépare la Lune de la Terre, environ quatre-vingt-seize mille lieues, et qu'en 1841 l'erreur en longitude géocentrique s'élevait à 96″. L'accroissement de ces dérangements était lent et uniforme; et comme la révolution d'Uranus s'accomplit en quatre-vingt-deux ans, on jugea qu'il fallait une planète à période encore plus longue pour produire les discordances observées.

» On fut, en conséquence, de plus en plus porté à admettre l'existence d'une planète plus éloignée qu'Uranus; six astronomes

Digitized by Google

au moins l'avaient annoncée, quand M. Le Verrier, à Paris, et M. Adams, à Cambridge, entreprirent, à l'insu l'un de l'autre, la tâche difficile et sans précédent de renverser le problème général. Au lieu de déterminer l'étendue des perturbations exercées sur une planète par une autre également connue, il s'agissait d'assigner dans les cieux le lieu d'une planète inconnue, d'évaluer sa masse, de trouver la forme et la position de son orbite, d'après les perturbations éprouvées par Uranus en un point donné de son cours.

» Dès l'année 1841, M. Adams, jeune élève du collége Saint-Jean à Cambridge, annonça l'intention d'aborder ce problème; mais il en fut empêché tant qu'il n'eut pas pris ses degrés académiques. En 1843, il essaya de placer un astre inconnu sur un cercle d'un rayon double de la distance moyenne d'Uranus au Soleil, conformément à une loi empirique suggérée par Titius [1], et publiée par le baron Bode. Cette tentative amena une approximation si satisfaisante, que M. Adams s'adressa à l'astronome royal pour en obtenir les observations d'Uranus faites à Greenwich, qui lui auraient fourni le moyen d'assigner plus exactement le lieu de l'astre inconnu. Il avait déterminé, en 1845, la forme et la position de l'orbite de ce corps; il avait calculé la durée de sa révolution avec tant d'exactitude, d'après sa conviction, qu'il annonça au professeur d'astronomie de Cambridge, ainsi qu'à l'astronome royal, que la longitude moyenne de la planète serait de 323° 2′ le 1er octobre 1846, et il les pria de la chercher. Il avait d'ailleurs calculé que la masse en devait être triple de celle d'Uranus; que, par conséquent, l'astre nouveau jouirait du même éclat qu'une étoile de la neuvième grandeur, et serait facile à voir. Par malheur, ces deux astronomes ne cherchèrent la planète que huit mois plus tard, alors que M. Galle, de Berlin, avait trouvé ce même astre, à la demande de M. Le Verrier, précisément à la place indiquée. A la vérité, les astronomes anglais reconnurent alors que le résultat de M. Adams était parfaitement juste, et que les lieux assignés par les deux géomètres ne différaient que d'une très-petite quantité. Il est regrettable que l'Angleterre ait perdu l'honneur d'une découverte à laquelle rien de pareil ne saurait être comparé dans les temps modernes, et qui appartient certainement à M. Le Verrier, puisqu'il l'a fait connaître le premier. Mais à M. Adams est assurée la priorité de la recherche et une part égale de l'honneur.

[1] Par Képler, suivant Delambre, II, p. 547.

Digitized by Google

» Les recherches de M. Le Verrier furent profondes et laborieuses; il commença par soumettre à de nouveaux calculs les perturbations exercées sur la marche d'Uranus par Jupiter et par Saturne, et, dans un mémoire publié, le 10 novembre 1845, dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, il fit voir que les écarts de cette marche ne pouvaient être attribués ni à l'une ni à l'autre de ces deux planètes. Il prouva qu'ils ne provenaient pas non plus, ni du choc d'une comète, ni de la résistance de l'éther; que, par conséquent, la cause en devait être dans l'action d'un corps céleste inconnu, possédant une masse assez grande pour produire des inégalités à si longues périodes; que ce corps devait se mouvoir fort au delà de l'orbite d'Uranus, sans quoi il troublerait la course de Saturne...

» Comme on ne savait rien, ni de la masse de Neptune, ni de la forme de son orbite, il était nécessaire d'établir quelque hypothèse. En conséquence, d'après la loi de Bode, le demi grand axe de cet orbite, égal à la moyenne distance de l'astre au Soleil, fut supposé double de celui d'Uranus; les éléments inconnus furent ainsi réduits à sept...

» En partant de la moyenne distance hypothétique de l'astre inconnu au Soleil, la durée de sa révolution était d'environ deux cents ans. Cela résultait de la loi de Képler, d'après laquelle les carrés des révolutions des planètes sont proportionnels aux cubes de leurs moyennes distances. Le calcul donnait à Neptune une masse plusieurs fois plus grande que celle de la Terre. M. Le Verrier en conclut qu'elle devait avoir un diamètre apparent de 3″3; l'observation l'a constaté de 2″ 8. Cette approximation est très-remarquable, si l'on considère la difficulté du problème, l'incertitude des données, et la petitesse des perturbations.

» Ces résultats sans pareils furent publiés dans les *Comptes rendus* du 31 août 1846, et la planète fut aperçue un mois plus tard, le 23 septembre, par M. Galle, de Berlin. M. Le Verrier reçut de ses compatriotes toutes les marques d'honneur qu'il méritait si bien. L'Académie de Paris donna le nom de Neptune à l'astre nouveau; et comme il est d'usage de représenter chaque planète par un signe particulier, on consacra à cet emploi la lettre initiale du nom de l'habile géomètre, accompagnée d'une étoile, comme cela se pratique avec la lettre H pour désigner Uranus, la planète d'Herschel.

» Les astronomes d'Europe et d'Amérique ont observé les éléments de l'orbite de la nouvelle planète. C'est une des plus singulières circonstances de cette découverte extraordinaire, que les

Digitized by Google

éléments calculés, que maintenant on sait être entachés de quelque erreur, aient pu rendre compte des perturbations d'Uranus avec un si grand accord pendant cent cinquante ans, et fournir le lieu de la planète au moment même où on la cherchait. On sait actuellement que la durée de sa révolution est de cent soixante-six ans, et que sa distance moyenne est de trente rayons de l'orbite terrestre, au lieu de trente-huit. Ainsi, la loi de Bode, sur aquelle M. Le Verrier et M. Adams se sont appuyés, se trouve en défaut à l'égard de Neptune.

» Le diamètre de la planète nouvellement découverte est de 43,000 milles (17,300 lieues). Son volume est donc environ cent cinquante fois celui de la Terre, et elle peut être vue avec un télescope d'une force médiocre. Son mouvement est à présent rétrograde ; sa vitesse moyenne, de 12,000 milles par heure, est six fois moindre que celle de la Terre. Située aux limites connues de notre système, éloignée du Soleil de 3,000 millions de milles (un milliard 207,000 lieues), elle ne peut recevoir que la $\frac{1}{1300}$ partie de la lumière et de la chaleur que cet astre nous envoie. Ce défaut de lumière peut être jusqu'à un certain point compensé par ses satellites ; car on en a découvert deux. Elle est de plus pourvue, de même que Saturne, d'un anneau dont le diamètre est au sien comme trois est à deux, et, par conséquent, de 64,500 milles (25,950 lieues). On n'en connaît pas la largeur.

» La marche des comètes prouve que la force attractive du Soleil s'étend au moins vingt fois plus loin que l'orbite de Neptune. Il peut donc y avoir plusieurs planètes encore plus éloignées que celle-ci. Elles seraient peut-être décelées par les perturbations qu'elles exerceraient les unes sur les autres. Si elles sont grandes, et si les distances suivent jusqu'à un certain point la loi de Bode, il serait possible de les apercevoir avec des télescopes. Les bornes de notre système pourraient donc se reculer encore de plusieurs millions de milles...

» Le nombre des planètes connues est maintenant de seize; elles circulent autour du Soleil dans l'ordre suivant : *Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Flore, Iris, Vesta, Hébé, Astrée, Junon, Cérès, Pallas, Jupiter, Saturne, Uranus, Neptune.* Il y a lieu de penser qu'on pourra découvrir des planètes au delà de Neptune, et rencontrer d'autres fragments entre Mars et Jupiter. S'il est présumable que les huit astéroïdes sont autant de débris d'une grande planète, il est possible aussi que cet événement n'ait pas été le seul. Les myriades de météores que la Terre rencontre chaque année (le 12 août et le 14 novembre), météores qui s'en-

Digitized by Google

flamment par le frottement quand ils pénètrent dans notre atmosphère, sont, sans aucun doute, de petits corps planétaires tournant autour du Soleil. On peut concevoir que l'origine de ces météores est analogue à celle des petites planètes ; seulement, la force explosible a dû être beaucoup plus grande pour disperser la masse primitive en parcelles aussi petites. Il est quelquefois tombé des bolides d'une grosseur considérable. On en vit un, en 1780, auquel on attribua un diamètre d'un quart de mille (400 mètres)... »

NOTE TREIZIÈME

(NEUVIÈME ÉPOQUE. — Page 402.)

Celles-là, décrivant des cercles sans compas,
Après avoir passé, ne repasseront pas.
Du firmament entier la page intarissable
Ne renfermerait pas le chiffre incalculable
Des siècles qui seront écoulés jusqu'au jour
Où leur orbite immense aura fermé son tour.

Les comètes, considérées par la plupart des philosophes anciens comme de simples météores, sont des astres véritables, circulant autour du Soleil, d'après des lois semblables à celles qui régissent les mouvements planétaires ; seulement, leurs orbites, au lieu d'être presque circulaires comme celles des planètes, sont des ellipses extrêmement allongées pour le plus grand nombre, et dont le Soleil occupe toujours un des foyers.

Nous trouvons, dans l'article de la *Revue britannique* déjà cité, un passage curieux relatif aux comètes; mais, avant de le transcrire ici, nous croyons nécessaire de faire connaître quelques notions préliminaires sur les comètes, notions empruntées aux célèbres notices scientifiques de M. F. Arago, insérées dans l'*Annuaire du Bureau des longitudes.*

« *Comète*, d'après l'étymologie du mot, veut dire *étoile chevelue.*

» Le point lumineux plus ou moins éclatant qui s'aperçoit au » centre d'une comète s'appelle le *noyau.*

» La nébulosité, le brouillard, l'espèce d'auréole lumineuse qui » entoure le noyau de tout côté porte le nom de *chevelure.*

Digitized by Google

» Le noyau et la chevelure réunis forment la *tête de la comète.*

» Les traînées lumineuses plus ou moins longues dont la plu-
» part des comètes sont accompagnées, quelle que soit d'ailleurs
» leur situation relativement à la route suivie par ces astres; s'ap-
» pellent maintenant leurs *queues.*

» Tout astre *chevelu* qui se transportait successivement dans
» diverses constellations était désigné, chez les anciens, par le
» nom de *comète.* Les astronomes modernes appelleraient de
» même, malgré l'étymologie, un astre qui pourrait n'avoir ni
» queue ni chevelure. A leurs yeux, les comètes ont pour carac-
» tères distinctifs : 1° d'*être douées d'un mouvement propre;* 2° de
» *parcourir* dans l'espace *des courbes* tellement allongées, de se
» transporter, dans certaines parties de leur course, à de si
» grandes distances de la Terre, qu'*elles cessent alors d'être visi-*
» *bles.*

» Le mouvement propre distingue les comètes de ces étoiles
» nouvelles dont l'histoire de l'astronomie fait mention, et qui,
» après s'être montrées tout à coup dans certaines constellations,
» s'y éteignent sans avoir changé de place.

» La forme extrêmement allongée de leurs orbites établit aussi
» entre elles et les planètes une ligne de démarcation également
» tranchée.

» Le Soleil occupe toujours un des foyers de l'orbite elliptique
» de chaque comète.

» Le sommet de l'ellipse le plus voisin du Soleil s'appelle le
» *périhélie;* l'autre sommet prend le nom d'*aphélie.* »

« Six comètes à courtes périodes circulent autour du Soleil. Chacune d'elles se fait remarquer par quelque particularité. La comète d'Encke, dont les perturbations ont fourni le moyen de déterminer avec plus de précision la masse de Mercure, emploie environ mille deux cent quatre jours à terminer sa révolution. A chaque nouveau retour, cette période est raccourcie par la résistance de l'éther, qui diminue la vitesse de la comète; il en résulte que, sa distance au Soleil devenant plus petite, la durée de sa révolution se raccourcit. Avant que ce fait eût été constaté, on regardait l'espace comme vide; mais l'existence d'un fluide éthéré a été confirmée par la diminution que la même cause a fait éprouver à la révolution de la comète de Biéla, dont la durée est de six ans trois quarts. Toutefois, la diminution opérée dans la révolution de cette comète, qui circule entre la Terre et Jupiter, n'est que la moitié de celle qu'a éprouvée la comète d'Encke, qui ac-

Digitized by Google

complit son cours entre Pallas et Mercure. Il faut donc que la densité du fluide éthéré augmente à l'approche du Soleil. Avec le temps, l'affluence attractive de Jupiter, puissante cause de tant de perturbations, modifiera les orbites de ces comètes.

» En 1846, la comète de Biéla se montra double, au grand étonnement des observateurs. Quelle a pu être la cause de cette division? C'est un mystère qu'on n'a pas su pénétrer. Quoi qu'il en soit, les astres jumeaux ont cheminé de conserve, leurs queues dirigées parallèlement, et leurs têtes réunies par un arc lumineux. Leurs noyaux étaient séparés par un intervalle un peu moindre que les deux tiers du rayon de l'orbite lunaire, environ soixante-trois mille cinq cents lieues. La nouvelle tête parut sombre d'abord; mais elle grandit tellement en diamètre et en éclat, qu'elle égala bientôt la tête primitive, et la surpassa même d'un tiers par sa lumière. En outre, elle laissa voir près de son centre un point lumineux, brillant comme un diamant, et dont l'éclat semblait redoubler de temps en temps; cependant elle redevint sombre peu à peu. On s'assura que la durée de sa période surpassait celle de sa compagne d'un peu plus de huit jours. Ceci indique qu'elles se sépareront tout à fait.

» En novembre 1843, M. Faye découvrit une comète dont la période est d'environ huit ans. On la prit pour celle que Lexell avait vue en 1770, à laquelle il avait calculé une période de cinq ans et demi; mais M. Le Verrier a montré qu'il n'en était rien. De tous les corps compris dans le système solaire, la comète de Lexell est celui qui a éprouvé le plus de dérangement dans sa marche par l'action perturbatrice de Jupiter; aussi la forme de son orbite a été changée plusieurs fois. Avant 1770, on ne voyait pas cette comète; l'attraction de Jupiter la rendit visible; mais cette même attraction, agissant plus tard en sens contraire, a de nouveau changé la forme de son orbite, de telle sorte qu'elle n'est plus revenue dans notre système. On ne peut donc pas la faire entrer dans la liste des comètes à courtes périodes.

» M. Brorsen, de Kiel, a découvert, le 26 février 1846, une comète dont la période est d'un peu plus de cinq ans et demi, et qui a probablement éprouvé autant de dérangement que celle de Lexell. Le 20 mai de la même année, elle s'approcha de Jupiter presque aussi près que son satellite. A ce degré de rapprochement, l'attraction de Jupiter a été dix fois plus grande que celle du Soleil; en conséquence, l'orbite de la comète aura dû éprouver un changement considérable.

» Une autre comète périodique, trouvée à Rome par le père

Digitized by Google

De Vico le 22 août 1844, sera probablement écartée de sa route par la même cause. Celle que M. Péters découvrit à Naples le 26 juin 1846 reviendra vraisemblablement à son périhélie en 1862, car sa période est de seize ans; toutefois, il reste de l'incertitude sur les éléments de son orbite. C'est la force attractive de Jupiter qui a appelé dans notre système les comètes de Lexell, de Faye et de Vico. M. Le Verrier a calculé que les deux dernières y sont restées plus d'un siècle; que, pendant ce temps, elles se sont souvent approchées de la Terre assez près pour avoir pu être aperçues. Pareille chose arriverait difficilement aujourd'hui, que tant d'observateurs sont constamment occupés à épier les comètes et les autres phénomènes célestes.

» Il y six autres comètes, à plus longues périodes, dont on est fondé à espérer le retour. Après une révolution de soixante-seize ans et huit mois, la célèbre comète de Halley est revenue à son périhélie au temps assigné par le calcul, à peu de jours près. C'est pour l'astronomie un triomphe d'autant plus grand, que Neptune était alors inconnu et la masse d'Uranus mal déterminée. La comète découverte par Olbers en 1815 se meut dans une orbite moindre que celle de Halley, car elle revient dans notre système après soixante-quatorze ans. La quatrième comète à grande période, trouvée par le père De Vico en 1846, a certainement une orbite elliptique. Cependant les périodes obtenues pour cet astre, par les calculateurs, varient de cinquante-cinq à quatre-vingt-dix-neuf ans. Deux autres de ces comètes, récemment observées par M. Brorsen, reviendront certainement à leur périhélie, l'une en cinq cents ans, l'autre après huit cents; il reste encore des doutes sur l'exactitude de cette dernière période. La comète de 1596 se rapproche tellement de celle de juin 1845, que M. d'Arrest a pensé que c'était un seul et même astre, accomplissant autour du Soleil une période de deux cent quarante-neuf ans. S'il faut s'en rapporter aux calculs de M. Argelander, l'orbite de la grande comète de 1811 serait énorme, car sa période s'étendrait à trois mille soixante-six ans.

» La comète de 1262 paraît être identique avec celle de 1556. On peut, en conséquence, en espérer le retour cette année même (1850). A la première de ces époques, elle fut observée en Chine; l'historien chinois en parle comme d'une merveille : l'étendue de sa queue dépassait 100°.

» Ce fut à Vienne qu'on en vit la seconde apparition, sous le règne de Charles-Quint. Cette fois elle avait perdu de sa magnificence; peut-être, à son prochain retour, sa splendeur se trouvera-

Digitized by Google

t-elle complétement évanouie ; mais ce retour aura-t-il lieu? Qui sait, en effet, ce que peut éprouver de dérangement un astre errant, à ce point qu'il s'éloigne du Soleil à une distance double de celle de Neptune? Les perturbations des comètes pourront révéler aux générations futures l'existence de corps relégués hors de toute portée de la vue humaine, dans les plages immenses et inaccessibles qui séparent le Soleil du firmament étoilé. De toutes les comètes à longues périodes, celle de Halley est la seule dont la révolution soit suffisamment connue pour nous fournir de semblables enseignements; toutefois, ses excursions dans l'espace sont comparativement restreintes.

» Les observations de la comète de Halley forment une des parties les plus intéressantes de l'admirable ouvrage de sir John Herschel sur les nébuleuses de l'hémisphère austral. Lorsque, le 28 octobre 1837, il vit cette comète au cap de Bonne-Espérance, elle différait peu d'une étoile de la troisième grandeur à peine munie d'une queue. Mais, le soir du 29, elle avait revêtu une apparence nouvelle et singulière : son noyau, petit, brillant, fortement condensé, était coiffé, du côté du Soleil, d'un étroit croissant qui émettait une lueur nébuleuse et formait un arc de 90°, dont la convexité était tournée vers le Soleil, et la concavité vers le noyau de la comète. A partir de cet instant, elle reprit l'aspect ordinaire de ces sortes d'astres. Quand elle eut franchi son périhélie, rien de plus surprenant que le changement total qui s'effectua. Sa tête, vivement accusée, ressemblait, suivant sir John, à la lueur d'une lampe d'Argand transmise par une enveloppe de verre dépoli. Dans l'intérieur se voyait quelque chose de lumineux qui offrait en miniature la configuration d'une comète, ayant à part une tête, un noyau, et une queue beaucoup plus brillante que la tête. Le tout était enveloppé par la chevelure, qui, comme de coutume, allait se fondre avec la queue.

» D'innombrables étoiles de toutes grandeurs se voyaient, de temps à autre, à travers la tête de cette comète; quelques-unes étaient très-rapprochées du noyau. On n'eut jamais lieu de penser que leur lumière eût disparu pendant qu'elles le traversaient.

» Ce que cette comète offrit de plus particulièrement remarquable, ce fut l'étonnante rapidité avec laquelle ses dimensions s'accrurent. Le 25 janvier 1838, la tête, sans y comprendre la chevelure, avait grandi dans le rapport de cinq à six; vingt-quatre heures plus tard, son volume était plus que doublé; on pourrait presque dire qu'on la voyait grandir. Durant cette expansion, les

Digitized by Google

formes conservèrent leurs rapports. Le 28, la chevelure s'évanouit de la manière la plus surprenante; il ne resta que quelques traces caudales, irrégulières et nébuleuses, qui divergeaient en partant de la tête. Le noyau avait cessé d'être nuageux; c'était alors un point tranché, brillant, semblable à un satellite de Jupiter enveloppé d'un brouillard lumineux. « Je ne puis guère douter, » dit sir John, que la comète ne se fût complétement évaporée par » la chaleur qu'elle avait reçue du Soleil, à son périhélie; qu'elle » ne se fût dissipée en vapeur transparente, et qu'elle ne soit » maintenant en voie de se condenser rapidement, et de se précipiter sur le noyau. »

» Il semble impossible d'expliquer par la seule gravitation la forme que présentent les têtes des comètes, le développement de leurs queues, et l'étendue de l'espace qu'elles *balayent* autour du Soleil, lorsqu'à leur périhélie leurs queues restent constamment dirigées à l'opposé de cet astre. Cinq jours après le passage au périhélie de la comète de 1680, sa queue s'étendait beaucoup au delà de l'orbite de la Terre; dans ce court intervalle, sa direction varia de 150°. Ces phénomènes indiquent l'action simultanée d'une force attractive et d'une force répulsive. « Si nous admettons, dit sir John, que la matière dont se compose la queue » est à la fois repoussée par le Soleil et attirée par le noyau, il ne » reste plus de difficulté. » Si on établit avec sir John cette hypothèse, que le Soleil est sans cesse chargé d'électricité, et la chose n'est nullement improbable, lors du passage de la comète au périhélie, pendant que sa substance sera vaporisée, la séparation des deux électricités s'opérera, le noyau devenant négatif et la queue positive : alors l'électricité du Soleil dirigera le mouvement de la queue précisément comme un corps électrisé positivement le doit faire par rapport à un corps non conducteur chargé d'électricité positive à l'une de ses extrémités, et d'électricité négative à l'autre. L'excès d'énergie de la force électrique sur la force de gravitation, s'exerçant sur des substances d'une égale inertie, appuierait fortement cette hypothèse.

» La duplication de la comète de Biéla est probablement due à une force répulsive devenue supérieure à l'attraction de la masse de matière nébuleuse. Ce singulier événement promet aux observateurs des phénomènes d'un ordre nouveau, lors du retour de cet astre. En effet, il semble que nous soyons à la veille de quelque découverte remarquable touchant la nature des régions éthérées. Ces connaissances nous seront apportées des profondeurs de l'espace par les comètes qui en viennent chaque année :

Digitized by Google

elles en seront, pour ainsi dire, les messagères; les astronomes, si vigilants à observer leurs mouvements et leur constitution physique, sauront développer les indications qu'ils y puiseront.

» Plusieurs comètes se meuvent dans des orbites évidemment elliptiques; mais les éléments n'en sont pas assez bien connus pour qu'on soit certain de la durée de leur cours. La belle comète de 1843 reviendra probablement à son périhélie après une révolution de cent soixante-quinze ans et cent vingt-sept jours. Suivant M. Bogulawsky, elle a fait trente apparitions depuis l'an 74, et, chaque fois, elle n'a été visible qu'après son passage au périhélie. On dit qu'à son dernier passage par ce point, elle a effleuré la surface du Soleil, ou que, tout au moins, elle s'en est extrêmement rapprochée : aussi sa vitesse était-elle de 414 milles (166 lieues) par seconde. Mais si la longueur de son orbite est de 5,316 millions de milles, trois fois à peu près la distance de Neptune au Soleil, elle ne doit parcourir, suivant le calcul de M. Bogulawsky, qu'un peu plus de sept pieds par seconde quand elle est parvenue à son aphélie, vitesse suffisante pour la ramener vers le Soleil en 1990. Avant son passage au périhélie, sa queue était invisible; mais, après ce passage, elle acquit un développement de 1,826 millions de milles en une heure et demie. Cette extrême rapidité d'expansion est inexplicable; elle indique une force répulsive d'une énorme puissance, qui aurait pris naissance à son plus grand rapprochement du Soleil. C'est alors que se forment les queues, et que beaucoup de changements surprenants et soudains se manifestent dans les têtes de ces astres merveilleux, dont l'aspect est aussi varié que l'étendue en est immense. L'éclat de cette comète était si grand qu'on la voyait tout entière en plein jour. Une autre comète, que M. Hind découvrit le 11 février 1847, était, quoique petite, cent fois plus brillante qu'une étoile de la quatrième grandeur; on pouvait la voir à 10° du Soleil. »

M. Arago a évalué à environ sept millions le nombre des comètes qui visitent notre système : il est facile, après cela, de comprendre pourquoi on en découvre annuellement un si grand nombre, dont beaucoup sont télescopiques. En 1846, il s'en montra deux à la fois dans le champ du télescope; elles étaient pourtant fort distantes l'une de l'autre, et ne constituaient nullement une comète comme celle de Biéla, dont la duplication est restée un fait unique.

Digitized by Google

NOTE QUATORZIÈME

(NEUVIÈME ÉPOQUE. — Page 401.)

Et dans l'air constellé compter les lits d'étoiles,
Comme à l'ombre du bord on voit sous des flots clairs
La perle et le corail briller au fond des mers[1].

Nous continuons de citer l'article de la *Revue britannique*.

« L'illustre famille Herschel a imprimé le cachet de son génie dans toutes les branches de la science; mais si l'une d'elles est devenue plus spécialement son domaine, c'est assurément celle qui s'occupe des étoiles et des nébuleuses. Les découvertes de sir William sont connues de toute l'Europe; son héritage est dévolu à son fils : les observations de celui-ci nous révèlent un magnifique spectacle, en nous montrant l'action créatrice de la puissance suprême dans l'hémisphère austral, dont plusieurs parties étaient restées imparfaitement connues...

» Dans les intervalles qui séparent les étoiles, l'œil, secondé par les instruments, découvre une multitude d'objets situés à un immense éloignement. Ce sont comme des nuées blanches de formes et d'étendues diverses; dans quelques-unes, on ne remarque rien de particulier; dans d'autres, on distingue des étoiles; enfin, il s'en trouve qui sont entièrement formées d'étoiles. La voie lactée se compose de myriades d'étoiles dont la lueur confuse a motivé le nom que porte l'ensemble; il en est de même de beaucoup de nébuleuses. Le nombre de celles qui se résolvent en étoiles est d'autant plus grand, qu'on fait usage d'instruments plus puissants. Sir William Herschel pensait qu'aucune nébuleuse ne devait résister à cette décomposition; récemment, le télescope de lord Ross a autorisé les astronomes à regarder cette opinion comme fondée : cependant il serait prématuré de décider, sur ce fondement, qu'il n'existe point de matière nébuleuse proprement dite.

» On ne connaissait que quatre-vingt-seize nébuleuses, dont

[1] Ces vers, qui désignent si clairement la voie lactée et les nébuleuses, précèdent, dans le récit de Jocelyn, ceux qui se rapportent aux mondes planétaires et aux comètes; mais nous avons cru devoir intervertir cet ordre, pour mettre plus de clarté dans des notes destinées aux lecteurs peu familiarisés avec l'astronomie.

Digitized by Google

quelques-unes avaient été examinées avant sir William Herschel; aidé par son puissant télescope, cet habile observateur fixa la position et étudia la nature de deux mille cinq cents nébuleuses de l'hémisphère boréal. La sœur de sir William, miss Caroline Herschell, qui a dernièrement quitté cette vie, comblée de jours et d'honneurs, en calcula le lieu, et dressa le catalogue de leurs ascensions droites. Sir John a augmenté ce nombre de huit cents; et, dans l'admirable ouvrage qu'il a récemment publié, il a déterminé le lieu de deux mille quatre cents nébuleuses, dont cinq cents sont nouvelles. Des gravures, faites sur ses dessins, ornent cette publication; elles représentent ce qu'il y a de plus remarquable dans l'hémisphère austral : de sorte que les astronomes futurs pourront noter les changements qui seraient survenus dans la situation, le degré de condensation ou la forme de ces masses agrégées, dont la nature est encore si peu connue.

» Les nébuleuses sont vraiment innombrables, et leurs formes varient à l'infini; on peut les ranger cependant en deux catégories distinctes: les unes sont des espèces de plaques, de *mouches* de grandes dimensions, dont la configuration se montre irrégulière jusqu'au caprice; tantôt elles revêtent l'apparence de nuages fantastiques, brillants dans quelques parties, sombres dans d'autres, étendant parfois de longs bras dans l'espace, ou prenant l'aspect vaporeux de flocons emportés par les vents; quelques-unes offrent les sujets de contemplation les plus intéressants que renferment les cieux. De grandes portions de celles-ci se laissent résoudre en étoiles, tandis que celles-là se refusent à cette décomposition, probablement à cause de la petitesse et de l'extrême rapprochement des étoiles, ou de la trop grande distance où ces nébuleuses sont placées : telle serait l'apparence de la voie lactée, si elle était vue de plus loin.

» Dans l'autre division, les nébuleuses ont un volume moindre de beaucoup; leurs formes, arrêtées, sont très-variées : on les voit dans les parties les plus reculées des cieux, ou bien elles occupent de grands districts, qu'elles peuplent seules loin de la voie lactée. Beaucoup de celles-ci sont si éloignées, que tous les efforts de l'œil se bornent à donner la conscience de leur existence. Quelques-unes semblent s'attacher aux étoiles qu'elles enserrent; d'autres, pareilles aux comètes, sont pourvues de chevelures et de queues. On en rencontre d'annulaires : elles sont circulaires, ou semblables à un énorme anneau plat qu'on verrait obliquement, et qui renfermerait à son centre une forme lenticulaire. Les nébuleuses stellaires diffèrent de celles-ci, et constituent un beau sujet

Digitized by Google

de contemplation; elles se composent d'étoiles entourées d'une atmosphère étalée et ténue de matière nébuleuse, non susceptible de se résoudre en étoiles. Les unes sont circulaires, d'autres fusiformes ou presque linéaires. Les nébuleuses planétaires possèdent un disque arrêté, d'une lumière uniforme comme celui des planètes. Mais la plupart de ces sortes de nébuleuses sont des agrégations globulaires ou sphéroïdales d'étoiles disposées de telle manière que les strates intérieurs sont plus serrés que les extérieurs; elles prennent une forme plus rapprochée de la sphérique dans le voisinage du centre; celles qui l'occupent sont si multipliées, qu'elles émettent une somme de lumière plus vive. Quelques-uns de ces groupes, dont la surface apparente n'atteint pas la dixième partie de celle de la Lune, renferment jusqu'à vingt mille étoiles, et il est parfois impossible d'en évaluer le nombre. On ne saurait guère admettre que ces systèmes se puissent maintenir dans les cieux, s'ils sont en repos; les étoiles dont ils sont composés ne pourraient garder leurs positions respectives, si elles ne se mouvaient point: mais si elles sont soumises aux lois de la gravitation, la complication de leurs mouvements et de leurs perturbations doit dépasser la puissance même de l'imagination. Suivant sir John Herschel, « les neuf dixièmes au moins des nébu» leuses affectent une forme ronde ou sphéroïdale, avec toutes » sortes de variétés d'élongation comme de condensation cen» trale. Beaucoup d'entre elles ont été résolues en étoiles; et, » d'après une sorte de bigarrure qui se remarque dans une multi» tude de ces nébuleuses, on peut regarder comme presque cer» tain qu'elles seraient décomposées par un instrument optique » d'une puissance suffisante. Celles qui échappent à la résolution » le doivent à la petitesse et au rapprochement des étoiles qui les » composent: elles sont nébuleuses optiquement, mais non phy» siquement. »

» La faculté de se laisser résoudre en étoiles paraît réservée aux nébuleuses qui ne s'écartent que peu de la forme sphérique, tandis que les nébuleuses elliptiques, même quand elles sont étendues et brillantes, opposent une beaucoup plus grande difficulté. Les groupes globulaires sont tout à fait distincts des groupes stellaires, qui ne revêtent pas de forme définie. Ce sont simplement des réunions plus ou moins nombreuses d'étoiles, qu'on y compte quelquefois par milliers. Ces groupes irréguliers sont souvent environnés de régions plus pauvres; on croirait que, dans le cours des siècles, les étoiles se sont agglomérées autour d'un centre...

» L'un des traits les plus caractéristiques de l'hémisphère aus-

Digitized by Google

tral, c'est le luxe avec lequel on y voit prodigués de magnifiques amas globulaires susceptibles d'être résolus en étoiles. Ils sont situés dans la *Couronne australe*, le corps et la tête du *Sagittaire*, la queue du *Scorpion*, dans une partie du *Télescope* et de l'*Autel*. C'est là que, dans un espace dont le rayon est de 18°, se trouvent rapprochés trente de ces beaux sujets d'observation. La voie lactée traverse le milieu de cette plage circulaire et vient en augmenter l'éclat et l'intérêt. Sir John est d'avis que ces superbes groupes s'y rattachent. Laissant à part cet ensemble d'amas globulaires que l'on peut regarder comme appartenant à la voie lactée, les nébuleuses resteront divisées en deux couches principales, distinctes et tranchées, que la voie lactée semble séparer.

» Les deux *Nuages* se font remarquer dans l'hémisphère austral ; ce sont deux plaques nébuleuses visibles à l'œil nu, dont la lumière est presque égale à celle des plus belles parties de la voie lactée ; le clair de lune efface complétement le plus petit, et fait presque disparaître le plus grand ; ils n'ont aucune liaison entre eux ni avec la voie lactée. Leur structure intérieure est la même ; cependant celle du plus grand l'emporte de beaucoup. Il se compose de larges bandes et de plaques mal terminées de matière nébuleuse qui ne se laisse pas résoudre, tandis que d'autres parties varient de l'indistinction absolue jusqu'à la divisibilité en étoiles qui caractérise la voie lactée. On rencontre aussi des nébuleuses régulières et irrégulières proprement dites, des amas globulaires résolubles à divers degrés, puis d'autres groupes assez isolés et assez serrés pour qu'on puisse les désigner par l'appellation de *pelotons* d'étoiles. Parmi ceux-ci se trouve celui que l'on connaît sous la désignation de la trentième de la *Dorade* de Lacaille, et qui est trop remarquable pour être passé sous silence. Il est situé dans le grand nuage ; son étendue est considérable. Il consiste en un assemblage d'anneaux presque circulaires qui s'unissent au centre ; dans ce milieu, ou du moins fort près, on trouve un trou noir. Rien n'est comparable à ce nuage pour le nombre et la variété des sujets d'observation qu'il renferme. Dans un espace qui ne compte pas plus de quarante-deux degrés carrés, sir John a déterminé le lieu de deux cent soixante dix-huit nébuleuses et amas d'étoiles...

» On trouve, éparses sous le ciel austral, des nébuleuses de la seconde classe, dont la forme et la nature sont également surprenantes. Les amas globulaires y sont nombreux et brillants. Le catalogue de sir John en contient cent trente et un. Deux surpassent le reste en magnificence ; celui du *Centaure* est hors de com-

Digitized by Google

paraison avec tout ce que le ciel offre de plus beau et de plus riche. Sa figure est parfaitement sphérique, et son étendue est d'un quart de degré carré. Les étoiles y sont vraiment innombrables; elles sont plus serrées à mesure qu'elles se rapprochent du centre. On peut s'en figurer la petitesse, puisque leur lumière totale équivaut, à l'œil nu, à celle d'une étoile de la 4e ou 5e grandeur. Il diffère de tous les amas globulaires connus par un trou noir qui en occupe le centre et qui est traversé par un pont d'étoiles; ainsi partagé, l'espace noir offre un aspect tout à fait singulier.

» Le groupe globulaire de Lacaille, 47 du *Toucan*, est aussi fort remarquable. Situé dans une partie très-sombre du ciel, il est tout à fait isolé, quoique peu distant du *petit nuage* : les étoiles, de la 4e grandeur, très-nombreuses et très-serrées, y forment quatre étages; le centre est marqué par une lueur rose qui contraste heureusement avec la lumière blanche qui l'entoure. Beaucoup d'autres amas globulaires sont d'une grande beauté. L'un d'eux offre des étoiles de deux grandeurs, dont toutes les plus grandes sont rouges. Un autre, dont l'aspect est fort beau, se compose d'étoiles de la 11e à la 15e grandeur, réunies en enveloppes creuses; on peut soupçonner que ces étoiles jouissent d'un mouvement propre. Quelques groupes se détachent sur le fond brillant de la voie lactée; leur centre a un éclat très-vif. D'autres, très-éloignées, présentent une surface bigarrée. Dans certains amas on peut à grand'peine apercevoir les étoiles; la petitesse en est telle, qu'elles ne sont, pour ainsi dire, que de la poussière d'étoiles. Sir John Herschel pense que, dans ce genre de nébuleuses, il y a connexité entre la forme elliptique et la difficulté d'en discerner les étoiles : en effet, à peine a-t-il trouvé un amas elliptique dont les étoiles aient été isolées par son télescope réflecteur de vingt pieds, tandis que des amas globulaires, en grand nombre, se sont laissé facilement résoudre. La grande nébuleuse d'*Andromède* et la première de la cinquième classe de sir William Herschel, découverte par miss Caroline Herschel, ont jusqu'ici résisté à tous les instruments qu'on a dirigés sur elles. Le grand télescope de lord Ross, quoiqu'on le dise excellent, fournit seulement le moyen de pénétrer un peu plus avant dans l'espace; la nébuleuse d'*Orion* et une multitude d'autres échappent à sa puissance.

» Les groupes ou plutôt les masses d'étoiles réunies en agglomérations pressées, sans forme régulière dans leur contour, sans ordre dans leur rapprochement, sont vraiment innombrables.

Digitized by Google

Quelques-uns sont magnifiques. Celui qui entoure κ de la *Croix*, bien qu'il ne contienne que cent dix étoiles, *semble un ouvrage fantastique de joaillerie; ses étoiles sont colorées en vert pâle, en vert bleuâtre, ou en rouge.*

» L'hémisphère méridional est singulièrement riche en nébuleuses planétaires. Elles possèdent en général un disque bien défini, d'un éclat uniforme, comme celui d'une planète; des étoiles les entourent, et leur forment une sorte de cortége de satellites. On voit de ces nébuleuses placées au milieu d'une grappe d'étoiles avec lesquelles elles contrastent d'une manière remarquable. Trois ont une couleur bleue décidée, une est vert d'eau, deux autres sont d'un beau bleu de ciel. Le contour de ces nébuleuses est souvent tout à fait circulaire, quelquefois légèrement elliptique.

» Les étoiles nébuleuses sont très-rares dans toute l'étendue du ciel. On en a pourtant découvert deux dans l'hémisphère austral. On appelle ainsi des étoiles entourées d'une atmosphère vaporeuse et légère, dont l'aspect est très-beau. On rencontre fréquemment, dans l'un et l'autre hémisphère, des nébuleuses géminées, larges, faibles, se touchant et même empiétant l'une sur l'autre. Il est très-probable qu'elles exécutent une révolution respective de même que les étoiles doubles, dont elles formeraient ainsi le pendant; c'est un point que le temps décidera. Le ciel austral présente un double amas globulaire, de très-petite dimension, que partage un intervalle très-étroit.

» On connaît un petit nombre d'exemples d'une étoile placée au centre d'une nébuleuse: quant aux nébuleuses cométaires, elles ne sont pas rares; mais il n'en est pas de même de celles qui sont annulaires. Chacun des hémisphères en possède deux: il est probable que ce sont des enveloppes creuses dont le contour est rendu plus brillant que le centre par l'effet de la projection. L'une d'elles cependant, située dans l'hemisphère boréal, est décidément annulaire; son diamètre doit être treize cents fois plus grand que celui de l'orbite terrestre, si elle est à la même distance de nous que la soixante-unième du *Cygne:* c'est une étendue bien capable d'exciter l'étonnement. On a découvert, en outre, trois autres nébuleuses annulaires qui ont pour centre un noyau stellaire ou nébuleux; deux sont au nord, la troisième au midi.

» C'est dans l'hémisphère austral que la richesse de la voie lactée se montre dans toute sa splendeur. En traversant la *Licorne*, elle est large, entière, uniforme, jusqu'auprès du tropique, où

Digitized by Google

elle se partage en divers rameaux qui vont se réunir dans le *Navire*. Alors on la voit étroite, brillante et pleine de détails magnifiques; à partir d'η du *Navire*, elle s'étale de nouveau, et au sud-ouest de la *Croix* elle enferme un vide très-vaste, ovale, en forme de poire, et d'un noir intense. C'est la plus remarquable de ces plaques sombres de l'hémisphère austral, que les premiers navigateurs ont appelées *des sacs à charbon*, et qui sont en si grand nombre entre α du *Centaure* et *Antarès*. Il s'en faut cependant de beaucoup que cette lacune soit dépourvue de petites étoiles télescopiques; mais cette teinte noire, si prononcée, résulte du contraste causé par l'éclat intense des parties adjacentes de la voie lactée; c'est l'effet du passage brusque de l'obscurité à la lumière. Après ce vide si noir, la voie lactée reprend sa largeur, qui reste la même jusqu'à ce qu'elle atteigne α du *Centaure:* là elle forme deux branches qui vont se réunir auprès du *Cygne;* mais çà et là des ponts étroits d'étoiles pressées traversent de l'une à l'autre de ces branches. Celle du nord est souvent coupée par des portions lumineuses suivies d'intervalles sombres, qui offrent de nombreuses hachures lumineuses; puis ce sont des plaques noirâtres entremêlées de riches agglomérations d'étoiles et de vides, dont l'effet ne se peut décrire. Dans le *Scorpion* et une partie du *Sagittaire*, la voie lactée se compose de nuages lumineux à contours définis, qui semblent passer à l'état de groupes stellaires. Les étoiles y sont comme du sable qu'on n'aurait pas étendu avec un crible, mais jeté par poignées; des intervalles noirs séparent ces agglomérations. Parmi ces étoiles, multipliées avec une profusion si prodigieuse, on en voit de toutes grandeurs, de la 14e jusqu'à la 20e; puis elles diminuent jusqu'à la nébulosité. Si l'on franchit un certain intervalle, on retrouve la même disposition; la petitesse des étoiles est inconcevable, et leur multitude déjoue toute tentative de les nombrer. Ce sont des millions de millions, et chacune est un soleil entouré peut-être de mondes qui circulent autour de lui.

» Le courant méridional de la voie lactée ne s'interrompt pas; il conserve son éclat, et renferme quelques-uns des groupes les plus splendides du ciel. Un d'eux surtout, situé autour de γ du *Sagittaire*, se fait distinguer par son étendue et le rapprochement des étoiles qui le composent; elles sont si nombreuses dans quelques-unes de ses parties qu'il est impossible de les calculer. D'après une évaluation, certainement modérée, leur nombre n'est pas au-dessous de 100,000.

» Deux autres amas s'avancent comme deux promontoires entre

Digitized by Google

la constellation du *Bouclier* et celle d'*Ophiuchus;* leur brillant éclat contraste avec le fond noir qui sépare les deux courants d'étoiles. La structure de la voie lactée se montre au plus haut degré complexe et magnifique dans le corps et la queue du *Scorpion*, dans la main et l'arc du *Sagittaire*, et dans la jambe contiguë d'*Ophiuchus*. Nulle région du ciel n'est plus remplie d'objets remarquables et beaux en eux-mêmes, qui le deviennent encore plus par leur mode d'association comme par le caractère particulier que prend la voie lactée, et qu'on ne retrouve dans aucune autre partie des cieux. En même temps que les constellations du *Scorpion* et du *Sagittaire*, la voie lactée traverse le magnifique assemblage des trente amas globulaires déjà mentionnés; tous sont situés dans la plage étoilée, aucun ne se trouve dans les espaces noirs. C'est là qu'on rencontre aussi les deux seules nébuleuses annulaires que l'on connaisse dans l'hémisphère austral. La revue télescopique de l'autre hémisphère n'entre pas dans le cadre de cet article.

» La grande nébuleuse qui entoure η du *Navire Argo* est trop remarquable pour ne pas fixer notre attention. Elle est située dans la partie de la voie lactée qui passe entre le *Centaure* et le *Navire*, au milieu de l'une de ces riches et brillantes masses, dont la longue série contraste si fortement avec les espaces profondément noirs du voisinage; cet entourage compose l'une des plus belles parties du ciel austral. Sir John Herschel en parle ainsi :

« Aucun langage, aucune description ne pourrait donner une » juste idée des formes capricieuses, des dégradations brusques » que présentent les différentes branches et les nombreux appen- » dices de cette nébuleuse. Il est également difficile que des pa- » roles suffisent pour transmettre, dans toute sa plénitude, l'im- » pression produite par la beauté sublime d'un tel spectacle, » quand on le passe rapidement en revue. Il s'annonce d'abord » par une série splendide d'innombrables étoiles, puis il se dé- » roule graduellement, de manière à justifier les expressions » que, dans le moment d'exaltation où j'écrivais, je consignai » dans mon journal, et qu'on pourrait trouver extravagantes si » je les transportais dans ces pages. Il est réellement impossible, » à quiconque possède la moindre étincelle d'enthousiasme pour » l'astronomie, de parcourir avec calme pendant une belle nuit, » à l'aide d'un puissant télescope, la partie du ciel austral com- » prise entre la 7ᵉ et la 13ᵉ heure d'ascension droite, et les 146ᵉ » et 149ᵉ degrés de distance polaire. La grande variété des objets

Digitized by Google

» qui se succèdent, le vif intérêt qu'ils excitent, la richesse » éblouissante du fond étoilé qu'on a sous les yeux, ne permet- » tent pas au spectateur de rester froid. »

» Plusieurs belles étoiles doubles, ainsi que de riches agglomérations stellaires, se rencontrent aussi dans cette région, de même que le groupe élégant d'étoiles diversement colorées, déjà signalé autour d'*n* de la *Croix;* une grande nébuleuse planétaire avec une étoile satellite; une autre d'une rare beauté, dont la couleur est d'un beau bleu; enfin *n* même du *Navire*, l'exemple le plus extraordinaire d'étoile changeante que puisse offrir l'histoire de l'astronomie.

« Toutes les étoiles temporaires[1] dont on a parlé jusqu'ici sont » tout à fait éteintes. Pour autant qu'on a donné d'attention aux » étoiles changeantes, on les a vues soumises à des alternatives » régulières et périodiques (au moins jusqu'à certain point) d'é- » clat et d'obscurcissement relatifs. Mais ici nous avons une » étoile qui varie par accès d'une façon surprenante, dont les va- » riations ont des siècles pour étendue, mais sans période fixe, » sans progression régulière. Quelle cause attribuer à ces éclats » soudains, à ces déclins non moins brusques ? Que penser de la » possibilité d'habiter un tel système? Quelle idée se faire du » genre de bien-être qui s'y peut trouver, quand nous voyons la » lumière et la chaleur lui venir d'une source aussi variable ? »

» Il est de fait que l'éclat de cette étoile a continuellement changé depuis 1677. Après avoir été de la 4e grandeur, elle en vint, par suite de quelques oscillations, à être aussi brillante que Sirius; puis elle diminua, subissant ainsi des changements continuels. La nébuleuse qui entoure cet astre remarquable ne se laisse pas plus résoudre en étoiles, dans quelques-unes de ses parties, que la nébuleuse d'*Orion*, même par un télescope réflecteur de vingt pieds. Elle n'a donc rien de commun avec la voie lactée, sur laquelle nous la voyons projetée ; et probablement, de même encore que celle d'*Orion*, elle est placée à une distance

[1] Plusieurs fois, dans les siècles passés, on a vu paraître tout à coup des étoiles d'un éclat quelquefois assez grand, et qui ont disparu en peu de temps. Képler, sortant de son observatoire, vit un soir des paysans regarder avec étonnement une étoile brillante, et cela dans une région du ciel que lui-même venait d'observer sans y rien voir d'extraordinaire. Cet astre, si soudainement apparu, ne se montra qu'un an, 1604.

Digitized by Google

immense au delà de cette bande lumineuse. Sir John a donné un dessin soigné de cette étonnante nébuleuse; il y a marqué le lieu de treize à quatorze cents étoiles visibles dans un espace qui n'a pas un degré carré. C'est un des nombreux exemples, offerts par ce bel ouvrage, du talent et de la persévérance infatigable de l'auteur...

» Le moyen par lequel on estime le nombre des étoiles consiste à compter celles que renferme le champ du télescope dans des espaces égaux, déterminés par les ascensions droites et les distances polaires. C'est ainsi que sir William Herschel dans l'hémisphère boréal, et son fils dans l'hémisphère austral, ont évalué la totalité des étoiles du ciel assez visibles pour être comptées avec un télescope de vingt pieds. Ils ont trouvé que leur nombre dépasse cinq millions et demi. Cette évaluation est toutefois trop faible de beaucoup, eu égard aux parties de la voie lactée où les étoiles sont si nombreuses, si petites et si serrées, qu'elles échappent à toutes les tentatives qu'on peut faire pour les compter. Il y a beaucoup d'espaces noirs et de lacunes vides d'étoiles; mais rien de plus frappant que l'accroissement graduel et rapide de densité des étoiles aux approches des deux flancs de la voie lactée, et que la parité de ce rapprochement de chaque côté. Si à la masse innombrable des étoiles de la voie lactée nous ajoutons celles des nébuleuses susceptibles de résolution, nous pouvons dire que leur multitude est véritablement infinie.

» Dans cette foule d'étoiles, on en remarque un assez grand nombre qui, simples pour l'œil nu, sont doubles en réalité; mais, en raison de leur éloignement énorme, elles paraissent si près l'une de l'autre, qu'il faut des télescopes d'une grande perfection et d'un pouvoir amplifiant considérable pour les *séparer;* ajoutons qu'il faut aussi une main ferme et un œil exercé pour mesurer leur écartement et leurs mouvements angulaires. Nous disons leurs mouvements, parce que beaucoup de ces couples stellaires tournent autour d'un point, sans doute leur centre de gravité, et constituent autant de soleils doubles. Sir William Herschel, le père de l'*astronomie sidérale*, découvrit le premier la révolution des systèmes binaires, en étudiant certains couples, entre autres celui de *Castor*, qu'il observa pendant vingt-cinq ans. Depuis cette époque mémorable, ce genre d'observation a été continué avec le zèle le plus soutenu. Sir John Herschel et sir James South ont déterminé de concert, dans l'hémisphère boréal, les distances relatives et les angles de position de plusieurs mil-

Digitized by Google

liers de ces couples; M. Struve, de Dorpat, en a ajouté un très-grand nombre. De tous ces travaux, il résulte qu'en Europe six mille étoiles doubles ont été mesurées au micromètre...

» De toutes les étoiles doubles, α du *Centaure* est sans comparaison la plus belle; les étoiles sont toutes deux d'un rouge vif, et leur éclat commun égale ou surpasse celui d'*Arcturus*. L'orbite de ce système est plus étendue que celle d'Uranus. Le couple a, d'ailleurs, un mouvement propre dans l'espace de 3″50 par an. Sa parallaxe a été trouvée d'une seconde par M. Henderson. En conséquence, le calcul a montré que cette étoile, la plus rapprochée de nous que l'on connaisse, en est pourtant deux cent mille fois plus éloignée que le Soleil. Il existe beaucoup d'analogie entre α du *Centaure* et la 67ᵉ du *Cygne*. Ici encore les étoiles sont toutes deux rouges, de grosseur égale, et leur vitesse est pareillement fort grande. Les deux systèmes ont des mouvements angulaires très-étendus, et leur parallaxe est appréciable. M. Bessel a trouvé que celle de la 61ᵉ du *Cygne* est d'un tiers de seconde, ce qui donne une distance cinq cent quatre-vingt-neuf mille deux cents fois plus grande que celle de la Terre au Soleil. α de la *Lyre* est encore plus éloignée. M. Struve a calculé, d'après sa parallaxe, qu'elle est sept cent quatre-vingt-neuf mille six cents fois plus loin de nous que le Soleil. Les recherches récentes de M. Peters ont fourni les distances de quarante-cinq systèmes doubles. Sept de ces distances sont connues avec un degré d'exactitude qui approche de la certitude. En supposant que la grandeur apparente des étoiles dépende de leur éloignement, en admettant encore qu'elles aient toutes le même volume, M. Argelander a trouvé que la plus petite de celles qui sont visibles dans le réflecteur de vingt pieds de sir W. Herschel est deux cent vingt-huit fois plus éloignée que les étoiles de la première grandeur. M. Peters, en se fondant sur la détermination assez exacte de quatre-vingt-cinq fixes, a calculé que la plus rapprochée est à une distance telle que la lumière, en parcourant quatre-vingt-quinze millions de milles par seconde, mettrait quinze ans et demi à venir de cette étoile à la Terre [1]. Cet astronome a trouvé, en outre, que la plus petite des étoiles visibles dans le réflecteur de vingt pieds pourrait être éteinte trois mille cinq cent quarante-un ans avant qu'il nous fût possible de nous en apercevoir.

[1] Il faut à la lumière 8′ 13″ pour venir du Soleil à la Terre. En conséquence, sa vitesse est de 79,572 lieues par seconde, 80,000 lieues en nombre rond.

Digitized by Google

» L'immense abîme qui sépare notre système des étoiles fixes, ou celles-ci les unes des autres, est, sans aucun doute, une précaution prise pour maintenir la stabilité de l'ensemble; de même que, dans le système solaire, la distance qui existe entre les planètes, ou entre elles et le Soleil, ne permet pas à leurs perturbations d'excéder certaines limites...

» Il est permis de douter qu'il y ait des étoiles que l'on puisse regarder comme réellement fixes, tant est grand le nombre de celles qui ont un mouvement propre. Il est certain qu'elles nous paraissent fixes, parce qu'elles sont si éloignées qu'il faut les observations les plus délicates pour en déceler les mouvements, et pour distinguer ceux qui appartiennent effectivement aux étoiles de ceux que nous leur attribuons en raison de la marche de notre système vers la constellation d'*Hercule*. Ce dernier fait a été reconnu par sir W. Herschel, dont les calculs s'accordent avec ceux de quatre des astronomes les plus éminents, pour constater ce mouvement par rapport aux étoiles septentrionales. L'existence en est confirmée par les recherches de M. Galloway, qui est arrivé au même résultat d'après les mouvements propres des étoiles de l'hémisphère austral, en laissant de côté celles qui avaient servi à d'autres observateurs. La conclusion de toutes ces recherches, c'est que le Soleil s'avance vers la constellation d'Hercule avec une vitesse de 400,000 milles (161,000 lieues) par jour, ce qui est presque égal à son rayon... .

» Le docteur Wollaston a trouvé, par expérience, que la lumière d'α de la *Lyre* est cinq fois et demie aussi intense que celle du Soleil. Sirius, dont la parallaxe est insensible, et la distance, par conséquent, incommensurable, est neuf fois aussi brillant qu'α de la *Lyre*, et cent fois plus que le Soleil. Si donc cette étoile venait occuper la place de la Terre, sa surface s'étendrait presque deux cents fois plus loin que l'orbite de la Lune. Sirius est la seule étoile dont on sache que la couleur ait changé : elle était rouge du temps de Ptolémée; maintenant elle est la plus blanche du ciel. Souvent les couleurs des étoiles offrent des différences d'un bel effet, dont on ne connaît pas la cause. On n'a pas noté d'étoile simple qui soit bleue. Les jaunes et les rouges sont communes. Dans les étoiles doubles, la plus petite est ordinairement bleue, pourpre ou verte. La plupart du temps, les couleurs appartiennent réellement aux étoiles : quelquefois elles ne sont qu'un effet de contraste. »

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME

JOCELYN

ÉPISODE

JOURNAL TROUVÉ CHEZ UN CURÉ DE VILLAGE

	Pages.
A Maria-Anna-Elisa	3
Avertissement de la première édition	7
Post-Scriptum des éditions précédentes	15
Préface	21
Introduction à l'édition de 1848, par M. Jules Janin	31
Entretien avec le Lecteur. La servante Marthe	51
Prologue	75
Première époque	83
Deuxième époque	109
Troisième époque	145
Quatrième époque	191
Cinquième époque	249
Sixième époque	285

Digitized by Google

Pages.

Lettre à sa sœur. 299
Suite de la lettre à sa sœur. 307
Suite des lettres à sa sœur. 311
Suite des lettres à sa sœur 313
Septième époque. 321
Huitième époque 341
Stances à Laurence. 355
Neuvième époque 367
Les Laboureurs 379
Epilogue. 441
Nouvel épilogue. 447

NOTES DE JOCELYN : Note première. 453
— — Note deuxième. 460
— — Note troisième 663
— — Note quatrième 663
— — Note cinquième 467
— — Note sixième. 489
— — Note septième. 490
— — Note huitième 492
— — Note neuvième. 500
— — Note dixième. 501
— — Note onzième 514
— — Note douzième. 515
— — Note treizième. 523
— — Note quatorzième 530

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

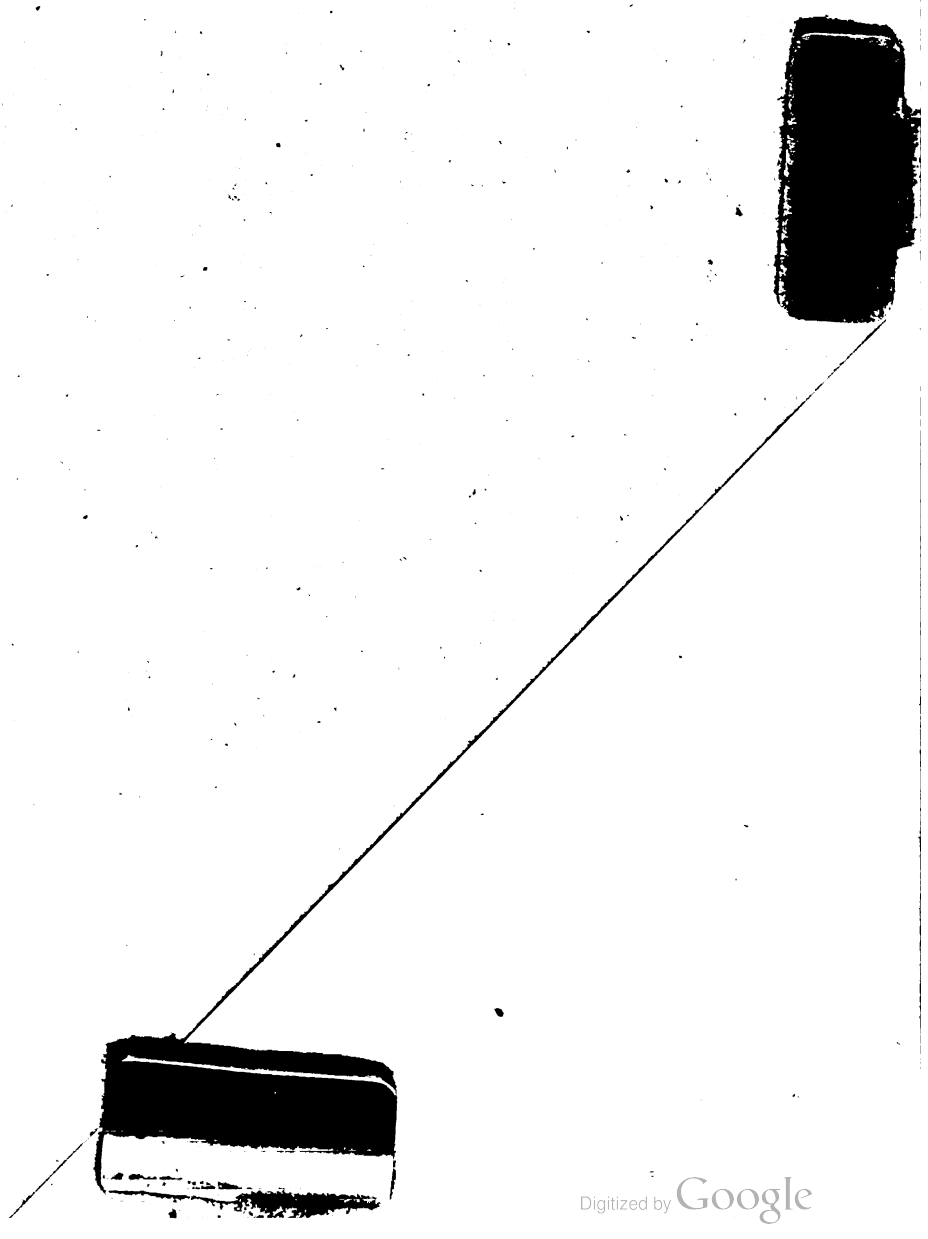
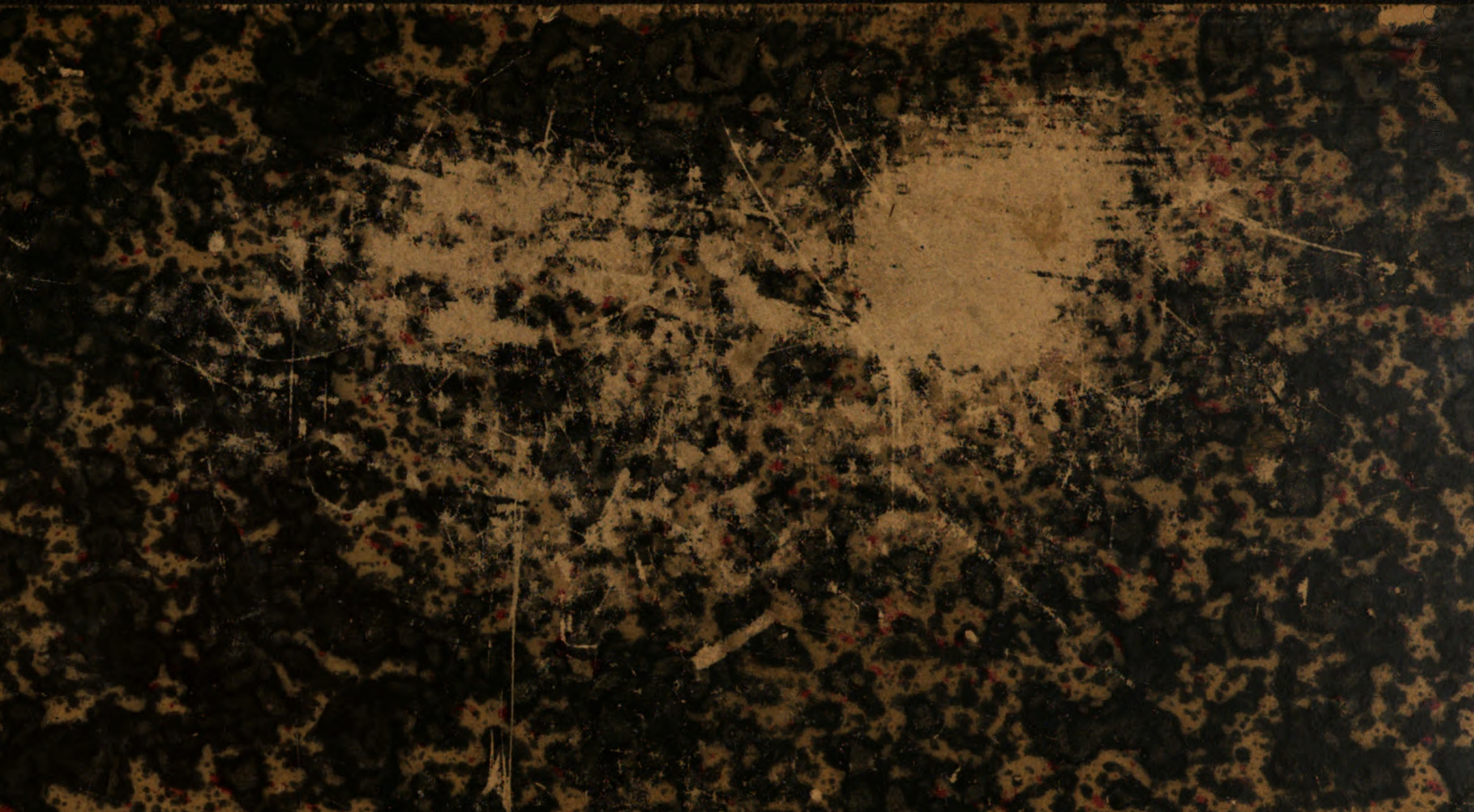
PARIS. — TYP. DE COSSON ET COMP., RUE DU FOUR-SAINT-GERMAIN, 43.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06627 6224



Digitized by Google